HISTOIRE MODERNE.

TOME SEPTIEME.

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,
DES JAPONOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS, &c.

Pour servir de suite à l'Histoire ancienne de M. Rollin.

TOME SEPTIÈME.

A PARIS,
Chez DESAINT, Libraire, rue du Foin S. Jacques.

M. DCC. LX.
Avec approbation, & Privilége du Roi.

TABLE DES CHAPITRES ET DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume ; & qui indiquent les principales Matieres.

Suite de l'Histoire des Persans.

HISTOIRE DES ARABES.

Fin de la Table du Tome VII.

HISTOIRE

HISTOIRE DES PERSANS.

CHAPITRE SEPTIEME.

Des Sciences de la Perse.

LES Perſans ont un goût décidé pour les ſciences, & ſont à cet égard beaucoup plus eſtimables que les Turcs, & les autres peuples Mahométans de l'Aſie. Ils aiment & ils honorent les Sçavans. Dans toutes les conditions, ſans en excepter les plus baſſes, on voit une infinité de gens qui s'appliquent aux Lettres & à la lecture des bons livres. Les Colléges ſont fréquentés par des perſonnes de

Goût décidé des Perſans pour les Lettres.

Voyages de Chardin, T. V. Chap. I.

tout âge, depuis quinze & vingt ans jusqu'à cinquante & soixante. Le nom de *Taleb-elm*, ou d'Etudiant, est un titre respectable, que les gens de la plus haute naissance se font un honneur de porter. Ces *Taleb elm* se distinguent des autres hommes par une gravité modeste, & par la simplicité de leurs habits, qui consistent dans une robe blanche ou brune, sans or ni argent.

Méthode de leurs études.

Ibid. Chap. II.

Les enfans commencent leurs études à l'âge de six ans. On leur apprend alors à lire, à écrire, à réciter des prieres. L'usage est de les faire instruire dans des Ecoles publiques, où chacun étudie tout haut la leçon qu'on lui donne. Le Maître tient dans ses mains une baguette, dont il frappe les Ecoliers qui ne font pas leur devoir.

Des Ecoles on passe aux *Medresés*, ou Colléges, dans lesquels on enseigne de plus hautes sciences. Leur nombre est si grand dans toute la Perse, qu'on en trouve jusque dans les villages. Il y en a cinquante-sept dans la seule ville d'Ispahan. Les Princes & les grands Seigneurs aiment à s'im-

mortaliser par ces fondations. On y loge & on y entretient gratuitement un certain nombre d'Ecoliers.

L'ordre de leurs études est de commencer par s'appliquer à la connoissance des langues, de s'adonner ensuite à la lecture des Livres sacrés, & de finir par s'instruire des sciences prophanes, telles que l'Arithmétique, la Philosophie, la Médecine, la Poësie, la Géographie & l'Histoire.

Les langues qu'ils étudient sont le Persan, le Turc & l'Arabe. Toutes les personnes de quelque considération sçavent ces trois langues; les Dames même ne peuvent les ignorer avec bienséance.

Langues en usage en Perse.

Le Persan est le langage dominant. On l'employe dans la poësie & dans tous les ouvrages d'esprit. Le Turc se parle à la cour & dans les armées. L'Arabe est l'idiome de la Religion & des sciences abstraites. Un proverbe Persan dit, que la premiere de ces langues est propre à flatter les hommes, l'autre à les reprendre, & la troisiéme à les persuader. On ajoute à cela un conte; c'est que ces mêmes langues étoient en usage dans le paradis

Ibid, Chapitre III.

terrestre. Le serpent qui séduisit Eve par son éloquence parloit Arabe, Adam & Eve s'entretenoient de leurs amours en Persan, & l'Ange qui les chassa du paradis leur parla Turc.

Origine & génie de la Langue dominante.

La langue Persane, la seule dont nous parlerons ici, est un dialecte de l'Arabe. Elle n'est pas plus ancienne que l'invasion des Sarrasins, & elle s'est enrichie avec le tems de plusieurs expressions, empruntées du langage des autres peuples qui ont successivement conquis la Perse. C'est ainsi qu'on y trouve quantité de termes turcs & tartares. Elle a aussi quelques mots grecs, latins, allemands, anglois, espagnols & françois. On doit la mettre au rang des plus belles langues de l'Orient.

Elle a vingt-huit lettres, toutes consonnes, à l'exception de trois qui ont quelquefois la force de voyelles, & qu'on nomme pour cette raison, *Lettres de repos*. Ses voyelles ordinaires ne sont que de petites lignes courbes, perpendiculaires, ou inclinées, qui se placent dans l'écriture comme nos accens. Les figures de son Alphabet sont moins variées que les nôtres,

parce qu'un même caractere compose chez les Persans plusieurs lettres, selon le nombre de la situation des points. On en trouvera l'exemple dans la figure suivante ◡. avec un point dessous : c'est un B Persan ; avec deux points, c'est un I ; avec trois, c'est un P. Si vous mettez les points dessus, dans le même ordre, vous aurez trois autres lettres, N, T, S. Les Persans transposent souvent ces points dans l'écriture ordinaire, ou en omettent quelques-uns, ou mêlent ensemble, par abbréviation, ceux qui conviennent à trois ou quatre lettres. Ils en usent de même à l'égard des signes qui leur servent de voyelles : d'où il arrive qu'un Etranger, quoique passablement instruit de leur langue, trouve des difficultés presque insurmontables à déchiffrer ce qu'ils écrivent.

Ils ne connoissent point l'usage des virgules, ni des points, pour couper ou terminer les phrases. Leur Grammaire a ses *déclinaisons*, composées des mêmes *cas* que les nôtres. Ils conjuguent aussi leurs verbes, avec la distinction des cinq *tems* que nous admettons. Mais ils ne connoissent que trois *modes*, l'*Indicatif*, l'*Impé-*

ratif & l'*Infinitif*. Ils ont trois *perſonnes* & deux *nombres*. Leur Syntaxe n'admet point la pluralité des genres. Cette langue a un caractere particulier de douceur, de fineſſe & d'élévation.

Ancien Perſan.

L'ancien Perſan eſt une langue morte, dont il ne ſubſiſte qu'un très-petit nombre de monumens, qui ſont dans les mains des Guébres. Ils aſſurent que leurs ſçavans poſſédent cette langue, & ſe la tranſmettent les uns aux autres par une tradition ſecrete. Il eſt certain qu'ils ont des livres originaux, écrits dans une langue particuliere, que le peuple n'entend point, & dont les caracteres lui ſont même inconnus, quoiqu'ils ayent quelques rapports avec les figures des langues orientales. Quant à celle que parlent les Guébres, elle differe également de l'Arabe, du Perſan & du Turc. Mais, ſuivant Chardin, on doit plutôt la regarder comme un jargon, que comme la véritable langue des anciens Perſes.

Maniere d'écrire de ces Orientaux.

Ces Orientaux écrivent de droit à gauche, & donnent à leurs lignes un peu de courbure, en les arrondiſſant par le bas. Ils laiſſent à droite une

grande marge, qu'ils remplissent aussi d'écriture, mais en donnant aux lignes une inflexion différente, pour les mieux distinguer. Ils ne couchent point leur papier sur une table; mais ils le tiennent à la main un peu élevé, en mettant dessous un simple cuir, pour lui donner du soutien. Si leurs feuilles sont grandes, ils les roulent, & les ouvrent à mesure qu'ils remplissent le blanc. On assure que leurs caracteres ont beaucoup de grace, & qu'il n'y a point de peuple dont l'écriture soit plus belle. Leur papier est moins blanc & moins ferme que le nôtre; mais il est plus doux & plus uni. Leurs plumes sont des roseaux, de la grosseur des plus fortes plumes de cygne, fendus par l'extrémité comme nos plumes, mais avec un bec beaucoup plus long. Leur encre est fort grasse & fort épaisse. Ils en ont de rouge, de bleue, de couleur d'or, qu'ils emploient avec agrément dans leur écriture, jettant sur les marges divers ornemens, & y peignant quelquefois de petites figures, semblables à celles qui se voient dans plusieurs de nos anciens Manuscrits.

Ibid. Chapitre IV.

L'Art de l'Imprimerie leur est in-

connu. On fit ſous Abbas II quelques tentatives pour l'établir en Perſe ; mais ce Prince mourut dans le tems qu'il commençoit à s'occuper de ce projet. Ainſi les Perſans n'ont d'autres Livres que ceux qu'ils font tranſcrire à la main. Le nombre des Copiſtes eſt très-conſidérable, & c'eſt un métier qui fait ſubſiſter ici quantité de gens de lettres.

Leurs Livres.

Leurs Livres ſont composés de feuilles collées bout à bout, & roulées dans toute leur longueur. Ces rouleaux, à qui leur forme fit autrefois donner le nom de *volumen*, ſont longs quelquefois de quinze ou vingt aunes. Il n'y a point d'écriture ſur le revers. Ils ont d'autres manuſcrits formés de l'aſſemblage de pluſieurs feuilles volantes, dont l'ordre eſt marqué par des chiffres. Elles ſont arrangées l'une ſur l'autre, entre deux tablettes de bois, revêtues de cuir, qui leur ſervent de couverture, & qui ſont un peu plus épaiſſes que nos reliures ordinaires.

Ils ont des traductions arabes de pluſieurs anciens auteurs Grecs, tels que Platon, Ariſtote, Archimede, Euclide, Ptolomée, Hippocrate, Galien, &c. A l'égard des découvertes

Ibid. Chapitre I.

de la Philoſophie moderne, elles ne ſont point encore parvenues en Perſe. Ce pays a produit depuis 600 ans des Aſtronomes & des Mathématiciens du premier ordre. Les plus célebres ſont *Coja Neſſir*, *Mahomed Chagolgius*, *Ulug-beg*, *Maimon Rechid*, *Avicenne*, & *Alkendi*. La plûpart de ces Sçavans ont fleuri entre le XIIe & le XVe ſiécles de l'Ere Chrétienne, lorſque nous étions encore dans les ténebres de la barbarie. Il y avoit alors des Académies fameuſes à Balk, à Samarcande, à Thus, & dans d'autres villes de la Perſe orientale. *Mirkond* & *Kondemir* ſont deux Hiſtoriens célebres, qui ne font pas moins d'honneur à leur nation. *Sahdi* tient le premier rang parmi les Poëtes. *Abououlou-Fa* & *Aliel Kouchi* ont écrit ſur la ſcience des nombres; *Manſour* & *Abounefre* ſur la Logique, *Haſſein* ſur l'Optique, *Omarel Soufi* ſur la Gnomonique, *Ebn-Heuſſein* ſur la Perſpective, *Alfarabi* & *Abouzeltou* ſur la Muſique. Enfin, les Perſans ont d'excellens Traités ſur la plûpart des ſciences que nous connoiſſons. Cependant le nombre de leurs livres doit être aſſez borné, puiſqu'on en trouve à peine quatre

Leurs Sçavans.

cents dans les plus riches Bibliothéques.

Leurs sciences.

Venons au détail des connoissances qu'ils cultivent. Leur Arithmétique est fort étendue, puisqu'ils ont cinq caracteres différens pour marquer leurs supputations. Ils appellent cette science *Elm eltakir*, c'est-à dire, *l'Art de couper les nombres*. Le premier & le plus usité de leurs caracteres se nomme *Asab Indi*, ou chiffre de l'Inde, parce qu'il vient originairement de cette contrée (1), d'où il a passé en Arabie. Les Sarrasins l'ont introduit en Perse, en Syrie, sur la côte d'Afrique, & même en Europe, où il a été adopté sous le nom de chiffre arabe. Son caractere est composé chez les Persans, comme parmi nous, de dix figures qui se combinent de la même maniere que les nôtres, mais qui ne leur ressemblent point, à l'exception des chiffres 1 & 9, qui sont à peu près les mêmes. Le 5 persan est formé comme notre zéro, & le zéro comme notre point. Il n'y a pas moins de différence dans les autres chiffres.

Arithmétique.

Chiffres ordinaires.

Ibid. Chapitre VI.

Chiffres particuliers.

Les figures des quatre autres ca-

(1) Le mot *Syfer*, dont nous avons formé celui de *Chiffre*, est Indien d'origine.

racteres de leur Arithmétique sont empruntées de l'Alphabet, ancienne méthode de supputer, commune aux Orientaux, aux Grecs & aux Latins, & dont nous avons nous-mêmes retenu l'usage dans nos chiffres romains. Ces caracteres s'employent ici dans les comptes publics, & dans les calculs d'Astronomie & de Chronologie. On s'en sert aussi pour les supputations de l'Algebre, science née en Orient, & dans laquelle les Persans & les Arabes ont également excellé. Au reste, leur maniere de calculer, soit dans les comptes ordinaires, soit dans les supputations astronomiques, est beaucoup plus embarrassée que la nôtre, & leurs tables de réduction, quoique d'ailleurs assez sûres, n'ont point le degré de précision & de clarté qui se trouve dans nos méthodes européennes.

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet

Mathématiques.

CES Orientaux font depuis plusieurs siécles une étude sérieuse des Mathématiques, qu'ils appellent *Elm-riazi*, la science pénible. Ils connoissent la *Trigonométrie*, la *Géométrie*, la *Gnomonique*, l'*Optique*, & ils ont d'excellens ouvrages sur toutes ces matieres. *Coja Nessir*, le plus grand Mathématicien du moyen âge, a commenté très-doctement l'*Almageste* de Ptolomée. Il a aussi travaillé avec succès sur les Elémens d'Euclide, dont il a développé plusieurs propositions, particulierement la quarante-septiéme, qu'il a augmentée d'une trentaine de corollaires, déduits du théoreme fameux qu'elle contient. Les Persans appellent cette proposition *Chek le arous*, c'est-à-dire, la *figure de la Mariée*, pour marquer la fécondité de son principe. Ils croient que Pythagore en fut l'inventeur. *Maimon Rechid* a fait de si importantes découvertes sur la premiere proposition du même Auteur, qu'on l'a nommée de-

puis la *figure de Maimon*. C'étoit sa proposition favorite, & il l'avoit fait broder sur la manche de sa robe, afin de l'avoir toujours devant les yeux. Ce Philosophe disoit dans sa vieillesse, que *la Logique & les Mathématiques étant les connoissances auxquelles l'homme peut le plus raisonnablement appliquer son esprit, il étoit bien fâcheux que la premiere de ces sciences fût si incertaine, & que l'autre, dont les principes sont solides, fût si difficile à acquérir.*

Astronomie.

L'Astronomie, qui a pris naissance dans la Chaldée, pays voisin de la Perse, a été de bonne heure en grande estime chez les Persans. Dès le regne de Gushtasp, cinquiéme Prince de la Dynastie des Caïanites, il y avoit à Balk un sçavant Astronome nommé *Gjamasp*, qui se rendit célebre par l'étendue de ses connoissances. Il composa un ouvrage fameux sur les grandes conjonctions des Planètes qui avoient précédé son tems, & sur celles qui devoient arriver dans la suite (1). Il inséra dans le même Ecrit un grand nombre de prédictions con-

Hist. Univ. Tom. IV. p. 76. Chardin, *ubi suprà* Ch. IX & X.

(1) Nous avons une traduction arabe de cet Ouvrage, publiée sur la fin du treiziéme siécle.

cernant les événemens que ces conjonctions annonçoient, marquant en particulier l'origine des nouvelles Religions & des nouveaux Empires. On assure qu'il prédit, comme Zoroastre, la venue du Messie.

Les Persans du moyen âge ne se sont pas moins adonnés à l'Astronomie. Cette science a été principalement cultivée dans le Khorasan, où la sérénité du ciel invitoit les Philosophes à faire des observations. Une chose très-remarquable, c'est que la plûpart de nos termes astronomiques sont Arabes ou Persans d'origine, ce qui prouve que les Orientaux ont été nos premiers maîtres dans cette science.

Tables rédigées par les Persans.

Ils ne connoissent point d'autre systême, sur le mouvement des cieux & sur le cours des planètes, que celui de *Ptolomée*, & c'est sur cette hypothèse que leurs Tables de *moyens mouvemens* sont dressées. Ils font un cas particulier de celles d'*Hulacou-khan* & d'*Ulug-beg*, deux Princes Mogols, qui ont regné dans la Perse, & qui s'y sont rendu aussi célebres par leur érudition que par leur puissance. Le premier étoit petit-fils de

Zingis-khan. Il aſſembla à Balk les plus habiles Aſtronomes de l'Aſie, & conſtruiſit dans cette ville un Obſervatoire fameux, où il fit apporter de toutes parts quantité de livres & d'inſtrumens choiſis. Après dix ans de travail, cette ſociété mit au jour les belles Tables qui portent le nom d'*Hulacou*, & qu'on appelle plus communément encore les Tables de *Neſſir-eddin*, qui étoit le Directeur de l'Académie de Balk. L'ouvrage eſt diviſé en quatre parties, dont l'une traite des Eres en uſage chez les différens peuples; l'autre du cours, des déclinaiſons, des longitudes & des latitudes des Planétes; la troiſiéme de leurs aſcenſions, & la quatriéme des Etoiles fixes. Environ deux cents ans après, Ulugbeg, petit-fils de Tamerlan, fit compoſer à Samarcande de nouvelles Tables, encore plus exactes que celles d'Hulacou, & qui, au jugement de pluſieurs Auteurs Occidentaux, s'accordent parfaitement avec les Tables de *Ticho-Brahé*.

Ils connoiſſent l'Aſtrolabe, le rayon Aſtronomique, les Quarts de nonante, les Anneaux, & d'autres inſtrumens de ce genre. Mais ils ne mettent

Inſtrumens dont ils ſe ſervent.

guères en uſage que l'Aſtrolabe ; d'où il arrive qu'ils ſe trompent ſouvent dans leurs obſervations, particulierement dans la meſure des latitudes. Ils n'ont point de tables d'équations bien correctes, ni de globes céleſtes réguliers, ni de téleſcopes, ni aucune des machines inventées ou perfectionnées par nos Aſtronomes modernes. Ainſi on ne doit pas s'étonner qu'ils manquent quelquefois d'exactitude dans le calcul de l'heure préciſe des conjonctions, des oppoſitions, de l'obſcuration du ſoleil & de la lune dans les éclipſes, des équinoxes, des ſolſtices, & des autres révolutions du ciel. Mais on aſſure que leurs Aſtrolabes ſont beaucoup plus exacts que les nôtres. Ce ſont les Aſtronomes qui les fabriquent eux-mêmes, & on n'accorde ici la qualité de ſçavant qu'à ceux qui excellent dans la compoſition de ces inſtrumens.

Ils comptent dans le ciel quarante-neuf conſtellations, parce qu'ils partagent l'*Hydre* en deux ſignes. Du reſte, ils leur donnent à peu près les mêmes noms que nous. Ils ne connoiſſent point celles que les Obſervateurs modernes ont découvertes vers le Pole méridional.

Leurs Calendriers portent le nom d'*Almenagé*, d'où vient probablement celui d'Almanach. On les appelle aussi *Estekragé takuimi*, c'est-à-dire, révélation des jours de l'année courante. C'est un mêlange d'observations astronomiques & de prédictions. On y marque les différens aspects du soleil & de la lune, les éclipses, les fêtes religieuses & prophanes, les jours heureux & malheureux, le commencement des saisons, avec divers pronostics sur la récolte des biens, sur les maladies, les guerres, & les autres fléaux dont les hommes sont menacés. Ces Almanachs sont de petits *in-folio*, d'une belle écriture, enrichis de filets d'or & d'azur, de vignettes, de mignatures, & d'autres ornemens faits au pinceau.

Leurs Calendriers.

Une des particularités des Calendriers de Perse est de marquer non-seulement les années de l'Ere commune, mais celles des autres Epoques qui sont en usage dans l'Orient. L'Ere commune s'appelle *Hegire* ou *Hedgirah*; c'est-à-dire, *la fuite*. Elle commence en effet au tems où Mahomet, persécuté par les habitans de la Mecque, fut obligé de fuir à Médine; ce

Epoques usitées dans l'Orient.

L'Hégire.

Chardin, *ubi suprà*, M de Guignes, Histoire gén. des Huns. T. I.

qui arriva onze ans avant sa mort. Le premier jour de cette Epoque, selon l'estimation la plus commune, répond au 15 ou au 16 de Juillet de l'an 622 de J. C.

Mois Arabes.

Avant l'établissement de l'Hégire, l'année arabique étoit solaire, & ses mois, au nombre de douze, revenoient toujours dans les mêmes saisons. Leurs noms étoient analogues aux exercices & aux travaux que chaque saison amenoit. Mahomet introduisit l'année lunaire, & conserva le nombre & les noms des anciens mois. Mais ces mois, devenus moins longs, parce qu'ils sont réglés sur le cours de la lune, tombent aujourd'hui indistinctement dans toutes les saisons. Voici leur ordre, leurs noms, & leur durée :

	jours.		jours.
1. *Mouharram.*	30.	7. *Redgeb.*	30.
2. *Sefer.*	29.	8. *Schaban.*	29.
3. *Rabi.* 1r.	30.	9. *Rhamadan.*	30.
4. *Rabi.* 2d.	29.	10. *Schoual.*	29.
5. *Dgioumadi* 1r.	30.	11. *Dzoulcada.*	30.
6. *Dgioumadi* 2d.	29.	12. *Dzoulhedgé.*	29.

On voit par cette table que l'année arabique n'est composée que de 354 jours, & conséquemment qu'elle a onze jours de moins que la nôtre. Ce

qui fait par ſiécle une différence de plus de trois ans. Ses mois ſont alternativement de trente & de vingt-neuf jours, à l'exception du dernier, qui dans les années embolimiques a trente jours. Dans l'eſpace de trente ans il y a onze années embolimiques, qui ſont la 2, la 5, la 7, la 10, la 13, la 15 (d'autres mettent la 16), la 18, la 21, la 24, la 26 & la 29.

Le premier jour du mois ſe compte du lendemain de l'apparition de la nouvelle lune. Un Miniſtre l'annonce du haut des Moſquées avec de grands cris, à l'heure de la priere, & dans quelques contrées de l'Inde on en avertit le peuple par des décharges d'artillerie.

Les autres Epoques indiquées dans les Ephémérides Perſanes, ſont l'Ere Tartare, l'Ere Alexandrine, l'Ere de Jezdegerd, & l'Ere Malékéenne. Les Sçavans de Perſe emploient ces différentes époques dans leurs ouvrages, particulierement dans les livres d'Hiſtoire, de Chronologie, & d'Aſtronomie. La premiere fut introduite dans l'Empire Perſan par les divers eſſains de Tartares qui s'y ſont établis, & qui forment depuis quelques ſiécles la plus

L'Ere Tartare.

nombreuse portion de ses habitans. On s'en sert conjointement avec l'Hégire, pour dater les regiſtres de la Chambre des Comptes. Elle consiste à compter le tems par des Cycles, composés de douze années lunaires, qui portent chacune le nom d'un animal, dans l'ordre suivant :

Noms Tartares.	*Leur signification.*
1. *Keskou.*	La Souris.
2. *Out.*	Le Bœuf.
3. *Pars.*	Le Tigre.
4. *Touzchcan.*	Le Liévre.
5. *Loui.*	Le Crocodile.
6. *Ilan.*	Le Serpent.
7. *Yunad.*	Le Cheval.
8. *Koi.*	La Brebis.
9. *Pitchin.*	Le Singe.
10. *Dakouk.*	La Poule.
11. *Eit.*	Le Chien.
12. *Tongouz.*	Le Pourceau.

Ainsi on dit l'année de la Souris, du Bœuf, du Tigre, &c. pour dire la premiere, la seconde, ou la troisiéme année ; & quand le Cycle est révolu on recommence de la même maniere. Les Chinois emploient quelquefois cette Epoque, & elle est aussi en usage chez plusieurs peuples de l'Inde méridionale, & chez les Turcs.

L'Ere Alexandrine.

L'Ere Alexandrine fut instituée en Syrie, douze ans après la mort d'A-

lexandre, par l'autorité de Séleucus, fondateur de la troisiéme Dynastie Persane. On l'appelle aussi l'Ere des Séleucides. Son commencement répond à l'an 312 avant J.C. & elle a été pendant plusieurs siécles l'époque dominante de la Perse. Ses années contiennent 365 jours & quelques heures, & sont partagées en douze mois solaires, dont voici les noms :

1. *Teschrin.* 1r.	31.	jours.
2. *Teschrin.* 2d.	30.	
3. *Canoun.* 1r.	31.	
4. *Canoun.* 2d.	31.	
5. *Schabat.*	28.	
6. *Adar.*	31.	
7. *Nisan.*	30.	
8. *Ayar.*	31.	
9. *Haziran.*	30.	
10. *Tamouz.*	31.	
11. *Ab.*	31.	
12. *Eiloul.*	30.	

L'Ere de Jezdegerd.

L'Ere de Jezdegerd commença avec le regne de Jezdegerd III, dernier Prince de la Dynastie de Sassanides. Depuis l'établissement des Rois de cette race l'usage s'étoit introduit de compter le tems par les années du regne de chaque Monarque ; & comme après Jezdegerd les Persans n'eurent plus d'autres Rois de leur nation, ils continuerent de se servir de la mê-

me époque, que les Guébres, leurs defcendans, emploient encore aujourd'hui. Son commencement répond à l'an 10 de l'Hégire, 632 de J. C. & 944 de l'Ere Alexandrine. Dans l'Ere dont nous parlons, l'année commence à l'équinoxe de Septembre. Elle eft compofée de douze mois, qui ont chacun trente jours, à l'exception du fecond, auquel on en ajoute cinq.

L'Ere Malékéenne.

L'Ere Malékéenne doit fon origine à *Schah Malek Géláleddin*, troifiéme Prince de la Dynaftie des Seljoucides. Sa premiere année répond à l'an 1079 de J. C. de l'Hégire 448. Ses mois font les mêmes que ceux de l'Ere de Jezdegerd; mais Malek fixa fon commencement à l'équinoxe du printems, & plaça à la fin du dernier mois les cinq jours intercalaires.

Dans toutes ces époques, fi l'on en excepte les deux dernieres, les mois font partagés en femaines, qui ont le même nombre de jours que les nôtres. C'eft une divifion commode, dont l'ufage eft établi chez prefque tous les peuples. Les Mahométans commencent la femaine le Vendredi, les Juifs le Samedi, & la plûpart des Gentils le Mardi. Les Perfans Arabes appellent

les jours *Chambé*, de l'ancien mot *Chams*, qui est le nom du Soleil. Ils les distinguent, comme faisoient les Grecs & les Romains, en *jours blancs & jours noirs*, c'est-à-dire, en jours heureux & malheureux.

Jours heureux & malheureux.

De tous leurs *jours noirs*, le plus redouté est le dernier Mercredi de *Sefer*, qui est le second mois de leur année. Du reste, le Mercredi passe en général dans leur idée pour un jour heureux, parce qu'ils croient que la lumiere fut créée ce jour-là. C'est le jour qu'ils choisissent pour commencer toutes leurs grandes entreprises, particulierement le cours de leurs études. Ils ont une frayeur extrême des imprécations, parce qu'ils se persuadent qu'elles produisent tôt ou tard un effet tragique. De-là cette formule qu'ils ont coutume de mettre au bas de leurs requêtes : *Mebadé Kebé estbed douacheved*; ce qui signifie, *de peur qu'un refus ne force le suppliant à faire quelque méchante priere contre vous*.

Astrologie judiciaire.

Ils sont très-infatués de l'Astrologie judiciaire, & ils prétendent avoir eu dans tous les tems des hommes fameux dans cette science. Ce qu'ils

Ce qu'on raconte d'Alkendi.

rapportent du Juif *Alkendi*, eſt aſſez remarquable. Il profeſſoit à Bagdad, ſous le Califat d'*Almamoun*, c'eſt-à-dire, dans les premieres années du neuviéme ſiécle de l'Ere Chrétienne. Sa réputation excita la jalouſie de tous les Docteurs Muſulmans, qui ſe déchaînerent avec fureur contre lui. Un d'eux le prit un jour à partie, en préſence du Calife, & lui demanda ce qu'il ſçavoit de plus que les autres profeſſeurs, pour ſe croire ſupérieur à eux, & pour attirer tant de monde à ſes leçons : *Je ſçais*, lui répondit Alkendi, *ce que vous ne ſçavez pas, & vous ne ſçavez pas ce que je ſçais.* Le Muſulman propoſa au Juif de deviner ce qu'il écriroit ſur un papier. Le Juif accepta le défi. L'autre mit la main à la plume, la paſſa aſſez long-tems ſur le papier, comme s'il eût beaucoup écrit, plia la feuille en pluſieurs ſens, & la remit au Calife, en ſommant Alkendi de déclarer ce qu'elle contenoit. Le Juif après s'être recueilli quelque tems, dit au Docteur : *Vous n'avez tracé ſur le papier que deux mots, dont l'un eſt le nom d'une plante, & l'autre celui d'un animal.* Le Calife, ouvrant auſſi-tôt le papier, s'apper-

çut

çut avec la derniere surprise que le Juif avoit rencontré juste.

On rapporte un autre trait de la sagacité merveilleuse d'Alkendi. Un étudiant de Balk, nommé *Abumazar*, partit de cette ville, qui est à quatre cents lieues de la Babylonie, & se rendit à Bagdad, dans le dessein de poignarder le docteur Juif. Il choisit un jour qu'Alkendi donnoit leçon publique, & se mêla parmi les autres étudians, ayant un poignard sous sa robe. Alkendi l'ayant regardé fixement, pénétra son dessein, & lui dit: *Je sçais qui vous êtes, & ce que vous serez un jour: vous vous appellez Abumazar, & vous deviendrez un homme célèbre; mais il faut pour cela renoncer au métier d'assassin, & jetter au milieu de cette École le poignard que vous avez apporté pour me tuer.* Quelque jugement qu'on porte de ces deux histoires, on en doit au moins conclure qu'Alkendi étoit un homme adroit & délié.

Plusieurs genres de divination.

Ils ont plusieurs sortes de divinations, dont la plus ordinaire est celle qui se fait par les livres, particulierement par l'Alcoran, ce qu'ils appellent *se conseiller avec Dieu*. Ils em-

ploient pour cela le miniſtere d'un Prêtre, qui ouvre le livre au hazard, & qui tire ſon pronoſtic du premier verſet qu'il rencontre. Quelquefois ils ont recours au ſort des dez, appellé *Kiabenin.* Il conſiſte à faire rouler ſur une table huit dez, enfilés quatre à quatre dans deux brochettes de laiton. Les dez ſont de métal, & ont ſix faces comme les nôtres. Le devin qui les jette fait à voix baſſe quelques prieres & quelques invocations, & déclare enſuite ce que le ſort annonce d'heureux ou de ſiniſtre. Ils conſultent auſſi une eſpéce de grimoire, nommé *Narrijat chetrin jat*, c'eſt-à-dire, les peines & les angoiſſes. Il contient environ cinquante figures, dont les unes repréſentent des ſignes du ciel, & les autres quelques Saints & quelques Prophetes du pays. On s'en ſert principalement pour l'explication des ſonges, & c'eſt dans ces différentes tables que chacun croit lire ce qu'ils préſagent. Ils croient que le Prophete Daniel fut l'inventeur de cette divination. Ils ont un autre livre, qui enſeigne, diſent-ils, l'art d'évoquer les Diables, & ils l'attribuent à Salomon.

Talismans.

Ils n'ajoutent pas moins de foi aux Talismans, qu'ils nomment *Telesin*, & qui consistent ordinairement dans quelques paroles de l'Alcoran, écrites sur des bandes de papier, ou gravées sur des pierres précieuses. Ils les enferment dans de petits sachets, qu'ils portent au bras, ou sur la poitrine. Quelques-uns en mettent sur le cou des bêtes de charge, ou les suspendent à des cages d'oiseaux. Il n'y a point de particulier qui n'ait sur lui un de ces amuletes, & les dévots en sont presque couverts. Les Persans les regardent comme de puissans préservatifs contre toutes sortes de maléfices, & comme des remédes très-efficaces dans les maladies. Ils attribuent les mêmes vertus à certaines prieres, qui contiennent quelques noms mystérieux de la divinité, & qu'on appelle pour cette raison *Almeazimé*, ou les grands noms de Dieu. On les enferme aussi dans des sachets, & l'usage ordinaire est de les suspendre dans les boutiques. Le peuple se persuade que la connoissance de ces noms ineffables n'est réservée qu'aux Prophetes du premier ordre, & qu'il suffit d'en

prononcer un ſeul pour opérer des miracles.

Philoſophie. Les Perſans ſont grands ſectateurs de la philoſophie d'Ariſtote ; mais ils ne connoiſſent ſes ouvrages que par les verſions & les commentaires d'Avicenne, de Coja Neſſir, d'Averroës, & de quelques autres Docteurs Arabes, le grec étant une langue abſolument ignorée en Perſe. Ils ont une teinture ſuperficielle de Logique & de Phyſique. Pour ce qui eſt de la Morale, ils en font une étude ſérieuſe. Ils ne diſtinguent point la Métaphyſique de la Théologie.

Ibid. Chap. XI & XII.

Géographie. Ils ſont médiocrement verſés dans la Géographie, n'ayant ni globles terreſtres, ni planiſpheres, ni cartes. Ils ont des ſphères céleſtes aſſez exactes, & ils connoiſſent beaucoup mieux le ciel que la terre. L'ancienne opinion de leurs Géographes, étoit que le globe terreſtre nageoit ſur la mer, comme une orange nage dans un baſſin rempli d'eau, & que l'hémiſphère inférieur étoit caché ſous les flots, & conſéquemment inhabitable. Ce n'eſt que depuis les navigations des Européens autour de la terre, qu'ils ont

Ibid. Chap. XIII.

appris que la mer environne le globe ſans le ſubmerger, & ſert de communication d'un hémiſphère à l'autre. Ils croyent qu'il y a pluſieurs Mondes, & qu'ils ont chacun des habitans. Ils diviſent communément le globe par climats, & ils en comptent ſept de la ligne équinoxiale à chaque pole. Ils placent la Perſe au troiſiéme climat ſeptentrional. Ils connoiſſent auſſi la diviſion des degrés, ſoit de latitude, ſoit de longitude; mais ils ſe trompent ſouvent dans leurs eſtimations. Le peuple ſe perſuade que l'Europe n'eſt qu'une petite iſle de la mer du nord, qui manque de beaucoup de choſes néceſſaires à la vie; d'où il arrive que ſes habitans ſont obligés de courir le monde, pour ſe procurer les biens que leur pays ne produit pas.

Médecine.

La Médecine eſt un art très-honoré en Perſe, & qu'une infinité de gens font profeſſion de cultiver. On dit ici communément que *les Médecins & les Aſtrologues dévorent le pays*, ce qui eſt également vrai des uns & des autres. La langue perſane donne aux premiers le nom honorable d'*Hakim*, qui ſignifie conſervateur de la vie.

Ibid. Chapitre XV.

Ils ſuivent par préférence la mé-

Plaisante idée sur Galien.

thode de Galien, qu'ils font contemporain de Jesus-Christ, quoiqu'il n'ait vécu que plus de cent soixante ans après. Ils prétendent que l'Apôtre saint Philippe étoit son neveu, & que Galien le recommanda à J. C. dans une lettre conçue en ces termes: » Moi » Galien, homme très-vieux, Méde- » cin des corps, à vous qui êtes le » Médecin des esprits. Ce que j'en- » tends dire de vous & de vos œu- » vres, me frappe d'étonnement, & » me paroît inconcevable. Mon grand » âge m'empêchant de vous aller trou- » ver, je vous envoye mon neveu, » afin que vous l'instruisiez des cho- » ses qui peuvent tourner à mon pro- » fit, & au bien de tout le monde ».

Dans l'étude de la médecine ils s'appliquent principalement à la connoissance des simples & des drogues, que leur pays produit en abondance. Ils s'attachent peu à l'Anatomie, quoiqu'ils aient quelques livres sur cette matiere. Comme il ne leur est pas permis de voir le visage des femmes qu'ils visitent, ils s'accoutument à juger des maladies par l'observation du pouls, ou par l'inspection des urines. Dans les fiévres ils font un grand usage des

Méthode des Médecins Persans.

émulſions & des autres breuvages rafraîchiſſans, dont ils font prendre juſqu'à quatre & cinq pintes dans une matinée. Dans la convaleſcence ils adminiſtrent des cordiaux. La rhubarbe, le ſéné, & la caſſe, ſont des drogues dont ils ſe ſervent peu. Leurs plus puiſſans remédes ſont le bezoard & la décoction du bois d'eſquine. Ils font infuſer au feu juſqu'à deux livres de cette derniere drogue, pour en faire une potion de pluſieurs jours. C'eſt un breuvage accrédité dans tout l'Orient, par les ſalutaires effets qu'il produit. Ils guériſſent la dyſſenterie avec du lait aigre mêlé avec du riz, & les hémorroïdes avec de l'huile de naphte, dont ils frottent la partie malade. Ils emploient dans les coliques les ventouſes & les mêches enflammées. Ce dernier reméde eſt auſſi commun ici qu'au Japon, & il n'y a guère de perſonnes qui n'aient pluſieurs brûlures aux bras, aux jambes, & aux reins. Dans les moindres indiſpoſitions on ſe fait frotter & fouler le corps. Le malade ſe couche à terre ſur le dos. Un Médecin lui preſſe, pendant une heure ou deux, avec les mains & les pieds, le ventre, l'eſto-

mach, & les autres membres, les frottant par intervalle avec de l'huile. Le riz cuit à l'eau est la seule nourriture qu'on accorde aux malades, & on ne leur permet de changer de vêtemens que lorsqu'ils sont guéris.

Chirurgie. Ils s'abstiennent par pudeur de l'usage des lavemens. Ils se vantent de connoître, depuis plusieurs siécles, la circulation du sang; mais ils saignent peu. Leurs lancettes sont beaucoup plus grandes que les nôtres. Ils serrent le bras avec une ligature de cuir, & ils bandent la playe avec un mouchoir, après avoir mis dessus une compresse d'étoffe. Cette opération se fait par des Barbiers qui courent la ville, & qui saignent dans les rues toutes les personnes qui ont besoin de ce reméde. C'est à quoi se réduit toute la Chirurgie des Persans, qui guérissent les playes avec des topiques, sans y appliquer le fer. Dans les contusions & les fractures ils employent principalement la mumie, espèce de gomme qu'on recueille dans les montagnes de Caramanie.

La gravelle, la goutte, la pulmonie, le mal caduc & l'apoplexie sont des maladies inconnues en Perse. La peste

ne se fait sentir que dans les contrées méridionales, où les chaleurs sont excessives. Les maux les plus communs sont les pleurésies & les dyssenteries, qu'ils appellent les *maux d'été*, parce qu'ils arrivent ordinairement dans cette saison. L'éréſipèle, le pourpre, la colique & l'hydropisie font encore de grands ravages dans le pays. Les Persans sont aussi sujets à des fiévres intermittentes, qu'ils nomment les *maux d'automne*, parce qu'elles se font sentir dans l'arriere saison. La jaunisse & les vers aux jambes sont des maux qui regnent dans les contrées maritimes. Le premier est assez général sur les bords de la mer Caspienne, & l'autre sur le golfe Persique. Le mal vénérien est si commun dans toute la Perse, que *la moitié du monde*, dit Chardin, *en est infectée.* Il se gagne ici par contagion, comme la peste, soit en fréquentant les bains, soit en vivant familierement avec des personnes infectées de ce mal. Des enfans de sept ou huit ans ressentent les tristes effets de cette communication. Abbas II mourut à trente-huit ans du même mal; *chose très-surprenante*, remarque le même Auteur,

Maladies communes.

en un Roi de Perse, qui a toujours son sérail rempli des plus belles filles de son Royaume, qu'on lui envoie de toutes parts, avant qu'elles aient jamais vu d'hommes.

Ibid. Chap. IX.

Histoire.

Les Persans Arabes n'ont presque aucune notion de l'histoire des autres peuples, & ne connoissent que très-imparfaitement celle de leur propre pays. Leurs Annales ne commencent à avoir quelque certitude que depuis la naissance du Mahométisme. Tout ce qui précéde est rempli de contes romanesques & d'impertinentes fictions. Une de leurs Chroniques, intitulée *Rouset el sapha*, c'est-à-dire, Journal des Saints, remonte au-delà d'Adam. On y trouve que le monde fut créé plusieurs siécles avant ce Patriarche, qu'il fut d'abord habité par une race d'Esprits & de Démons, & que ceux-ci s'étant révoltés contre Dieu, Adam & Eve furent mis à leur place, & fonderent le genre humain. Ceux de leurs Historiens qui ont puisé dans les meilleures sources, c'est-à-dire, dans les anciens livres des Guébres, ont inséré dans leurs Annales quantité de fables, pour s'accommoder au goût frivole des Orientaux. *Mirkond*,

Ibid. Chap. XIII.

Emir Kauven, & *Ferdous* de *Tus*, sont tombés dans ce défaut, & il est très-difficile aujourd'hui de dissiper les nuages qu'ils ont répandus sur l'Histoire Persane. Ferdous est l'auteur du *Chanamé*, ou de l'histoire des Rois, ouvrage écrit en vers, & fort estimé des Orientaux. Il contient soixante-six mille vers, pour chacun desquels Mahmoud Gaznévide donna, dit on, à l'Auteur un gros d'or fin.

Poësie.

La Poësie a fait dans tous les tems les délices de la nation persane. Dès les premiers siécles de la Monarchie, un des moyens dont on se servoit pour conserver le souvenir des actions mémorables, étoit de composer sur ce sujet des chansons, qu'on récitoit dans les assemblées publiques & dans les festins, ce qui se pratique encore aujourd'hui dans toute la Perse. Les Philosophes mettoient en vers leurs préceptes moraux, soit pour les rendre plus agréables, soit afin que le peuple pût les apprendre plus facilement. Les Persans & les Arabes vivoient alors à la campagne, s'occupant à élever de nombreux troupeaux, qui faisoient toute la richesse des premiers hommes. Dans les loisirs que leur procu-

Ibid. Chap. XIV.

roit cette vie tranquille, ils s'amusoient à faire des vers. De-là l'origine du Poëme pastoral, que les Grecs semblent avoir emprunté des Orientaux.

La Poësie Persane s'exerce principalement aujourd'hui sur des sujets d'Histoire, de Morale, & de galanterie. Les piéces de ce dernier genre s'appellent *Kasel*, & sont ordinairement fort licentieuses. Elle doivent avoir plus de douze vers, & en contenir moins de trente. Le *Késidé*, poëme historique consacré à la louange des hommes illustres, peut contenir jusqu'à deux cents vers. On y entremêle quelques contes. Les Persans n'aiment point les piéces de longue haleine. Leurs Poëmes les plus étendus n'ont communément que quatre-vingts ou cent vers. Le Chanamé en contient à la vérité soixante-six mille; mais c'est un ouvrage qui embrasse un grand nombre de matieres variées, & qui est coupé en une infinité de chapitres. Ces grands Poëmes s'appellent *Divan*.

Le Kasel.

Le Késidé.

Le Divan.

Les Orientaux font souvent entrer la poësie dans des ouvrages de prose, & empruntent même son langage dans

la conversation, pour donner plus de poids à leurs paroles. Ils ont des vers rimés, semblables à ceux de nos langues modernes, & des vers cadencés dont la mesure est marquée, comme dans les vers grecs & latins, par une certaine combinaison de *longues* & de *breves*. Chardin assure que les uns & les autres ont une modulation très-agréable, & que leur harmonie est sensible même aux personnes qui n'entendent pas la langue persane. Il ajoute que la Poësie de ces Orientaux est si supérieure à la nôtre, soit par la sublimité des images, soit par la pompe des expressions, que les vers de nos meilleurs Poëtes ne sont en comparaison qu'une prose froide & insipide. Mais malheureusement les exemples qu'il cite ne répondent nullement à la haute idée qu'il prétend nous donner des Ecrivains Persans (1). C'est dans l'Auteur même qu'il faut lire ces morceaux, qui sont trop longs pour être rappportés ici. Afez & Sahdi sont les Poëtes les plus estimés en Perse. Notre Voyageur assure qu'on ne permet point aux Dames de s'appliquer

Deux espéces de vers.

(1) Herbert, pag. 375, dit que *leurs vers son fort médiocres, & plutôt mauvais que bons.*

à la Poësie, & cite là-dessus ce proverbe très-peu galant : *Si la poule veut chanter comme le coq, il faut lui couper la gorge.*

Fables Persanes.

Quelques Sçavans se persuadent que l'Art de l'Apologue est né parmi ces Asiatiques, & que les fables attribuées à Esope appartiennent originairement à un Philosophe de Perse, nommé *Locman*. Ils ajoutent que les Grecs avouoient eux-mêmes que les Orientaux avoient été leurs prémiers maîtres dans ce genre d'écrire. Locman étoit contemporain de David, suivant Mirkond. D'autres le croient un peu plus ancien. Ce Philosophe est très-célebre dans toute l'Asie, & les Mahométans en font sur-tout un cas particulier, parce que leur Législateur en parle avec éloge dans l'Alcoran. Ses fables sont à peu-près les mêmes que celles d'Esope, ce qui a fait croire à plusieurs Sçavans qu'Esope & Locman étoient un même personnage. On observe que la nature du Gouvernement, qui a toujours été très-despotique en Perse, a beaucoup influé dans l'invention de l'Apologue. Les peuples étant soumis à des Rois & à des Ministres impérieux,

Ibid. Chap. XII.

qu'il étoit dangereux d'irriter par des leçons auſtères; les ſages, pour adoucir la ſévérité de leur morale, ont cru devoir l'envelopper du voile de la Fable & de l'Allégorie.

Sentences.

Les maximes & les ſentences, dont le propre eſt de renfermer en peu de paroles une vérité ſpirituelle & inſtructive, ſont un autre genre dans lequel les Perſans ont particulierement excellé. Elles forment le ſujet de la plûpart des inſcriptions des monumens publics, & les palais des Grands en ſont chargés. L'Ecrivain que j'ai cité en a recueilli un aſſez grand nombre. J'en rapporterai quelques-unes, pour donner une idée du talent des Orientaux pour ce genre de compoſition.

Un ennemi ſage vaut mieux qu'un ami extravagant.

Trois ſortes de gens ne gagnent rien à converſer avec trois autres ſortes de gens, le noble avec le roturier, l'honnête homme avec le fripon, & le ſage avec le ſot.

Un homme peut paſſer pour ſage lorſqu'il cherche la ſageſſe; mais s'il croit l'avoir trouvée, c'eſt un ſot.

Comme on demandoit à un Philoſophe, de qui il avoit appris la ſageſſe,

il répondit : *Je l'ai apprise des aveugles, qui ne font jamais un pas sans sonder le terrein avec leur bâton.*

Dix Derviches dormiront tranquillement sur un tapis, & deux Rois ne sçauroient vivre en paix dans un quart du monde.

Le bien mal acquis consume celui qu'on a acquis justement.

Ce qu'on a de trop doit être retranché de la masse, comme un bien superflu. L'aumône est le sel des richesses : sans ce préservatif elles se corrompent.

Qui brûle en plein midi des essences précieuses, manquera bientôt d'huile commune pour brûler pendant la nuit.

Le don d'un homme généreux est un véritable don : le présent d'un homme intéressé est une demande.

Trois choses ne se connoissent qu'en trois occasions : la valeur dans le combat ; la sagesse dans la colere, & l'amitié dans le besoin.

La patience est un arbre dont la racine est amere, & dont les fruits sont très-doux.

Tu es homme, & tu manquerois de patience !

L'Espérance est une excellente compagne de voyage. Si elle ne conduit pas infailliblement au terme promis, du moins elle n'abandonne jamais, & elle donne toujours de bonnes paroles.

Quand on vous dira qu'une montagne a été transportée d'un lieu à l'autre, croyez-le si vous voulez; mais si l'on vous dit qu'un homme a changé de naturel, n'en croyez rien. Le naturel de l'homme ressemble à sa physionomie; l'un & l'autre sont toujours à peu-près les mêmes.

La mer offre des richesses sans nombre; mais la sûreté est sur le rivage.

Si le Roi cueille une pomme dans le jardin d'un particulier, les courtisans arracheront l'arbre jusqu'à la racine.

Le cœur du pere est sur son fils; le cœur du fils est sur une pierre.

Malheur au navire qui s'expose à sortir du port sans payer les droits de la douane; & malheur à l'homme qui sort de cette vie sans avoir éprouvé aucune affliction.

CHAPITRE IX.

Arts Libéraux.

Musique.

LA Musique est un art fort ancien chez les Persans. Ils l'appellent *Mousiki*, nom emprunté des Grecs. Leur gamme comprend neuf tons, & ils ont pour la voix & pour les instrumens des tablatures particulieres, qui renferment un grand nombre de figures. Cette multiplicité de signes fait soupçonner avec raison, que leurs méthodes sont fort embrouillées. Leurs notes sont désignées par des noms de villes, ou de quelques parties du corps humain, & des autres choses les plus communes. Celles qui ont des noms de villes sont au nombre de quarante-huit.

Ibid. Chap. VII. & T. II. pag. 247 & *suiv.*

Leurs chants sont vifs & animés, mais à une seule partie. On les accompagne ordinairement avec le luth & le violon, qui ne font que répéter les airs que chante la voix. Les Opéra Persans sont mêlés de chants & de danses, & partagés en trois actes. Une intrigue amoureuse en est ordinaire-

Opéra Persans.

ment le ſujet. Les plus jeunes Actrices ouvrent la ſcène, & chantent tour à tour divers récits, qui contiennent une peinture touchante des plaiſirs & des peines de l'amour. Cette deſcription remplit le premier acte. Au ſecond, toute la troupe ſe partage en deux chœurs; dont l'un repréſente les pourſuites d'un Amant paſſionné, & l'autre les refus d'une fiere maîtreſſe. Ces diſputes s'appaiſent au troiſiéme acte, qui ſe termine par l'accord des Amans. Les chants, qui, ſuivant Herbert, approchent aſſez de nos airs françois, ſont accompagnés de danſes, tantôt enjouées, tantôt graves & ſérieuſes. Les paſſions y ſont exprimées avec beaucoup de force, mais ſouvent avec des geſtes & des poſtures infâmes. Ces repréſentations obſcènes ne ſcandaliſent point les Perſans, qui ne mettent point la continence au rang des vertus, & qui la croient même défendue par la Loi de Mahomet.

Ces ſpectacles ſe repréſentent dans les places publiques & dans les maiſons particulieres. Il y a dans toutes les villes des troupes de Baladins, qui ſe tranſportent dans les lieux où ils

ſont appellés. C'eſt un divertiſſement qui accompagne toujours les grands feſtins, les mariages, les réceptions d'Ambaſſadeurs, & toutes les fêtes d'appareil. La danſe n'eſt exercée en Perſe que par les femmes, & ce ſont ordinairement les hommes qui jouent des inſtrumens. Il y a dans les deux ſexes des perſonnes qui exécutent la partie du chant; mais les hommes excellent beaucoup plus dans cet art que les femmes. Les danſeuſes ſont d'une agilité incomparable, & mêlent dans leurs danſes quantité de ſauts & de tours de force. Ces Baladines ſont les plus fameuſes courtiſannes du pays. Elles ſont partagées en pluſieurs troupes, qui ont chacune une ſupérieure, chargée du ſoin de les aſſembler, de les conduire dans les maiſons où on les appelle, d'appaiſer les diſputes qui naiſſent entre elles, & de châtier les coupables, ſoit en leur faiſant ſubir la peine du fouet, ſoit en les expulſant de la troupe. Le prix ordinaire pour chaque danſeuſe eſt de deux piſtoles; & c'eſt à la ſupérieure qu'on remet l'argent. La Muſique & la Danſe ſont ici des arts honteux, dont on abandonne

la profeſſion aux bateleurs. Les honnêtes gens croiroient ſe déshonorer en les exerçant.

Instrumens.

Leurs inſtrumens de muſique ſont de pluſieurs eſpeces. Ils ont des timbales & des tambourins de cuivre auſſi grands que les nôtres; d'autres timbales beaucoup plus groſſes, ſemblables à nos plus grands muids; des trompes de cuivre de la longueur de ſept ou huit pieds, étroites par le haut, larges par le bas, rendant un bruit ſourd qu'on entend de fort loin. Ils ont auſſi des cors de chaſſe, des clairons, des hautbois, des flûtes, des flageolets & des fifres, & quelques inſtrumens à corde, comme des harpes, des épinettes, des guitares, des violons grands & petits, des luths, &c. Leurs cordes d'inſtrumens ſont de ſoye, ou de fil de métal. Les Cymbales, dont ils ſe ſervent principalement dans les danſes, ſont deux baſſins de laiton, en forme de timbres, qu'on frappe l'un contre l'autre, les tenant élevés au-deſſus de la tête, & les remuant en tout ſens. Un inſtrument aſſez agréable eſt une eſpece de carillon, compoſé de petits vaſes d'airain ou de porcelaine, de diverſe gran-

deur, qu'on touche légerement avec deux petits bâtons.

Sculpture & Peinture.

La Sculpture & la Peinture sont des Arts très-négligés en Perse. Le premier est en quelque sorte proscrit par la Réligion, qui défend de faire en bosse aucune représentation humaine. Quant à la Peinture, les Persans n'ayant aucune connoissance de la perspective ni du dessein, ne forment que des figures estropiées, & n'ont d'ailleurs aucun égard à la juste distribution des jours & des ombres. Ils peignent ordinairement les visages de profil, parce que ce travail est plus aisé, & ils les font assez ressemblans. Leurs nudités sont sans goût, & la plûpart du tems, d'une obscénité choquante. Ils excellent dans la peinture en émail, dans celle des fleurs & dans la moresque, espece de mosaïque, dont nous devons l'invention aux Arabes. Les couleurs qu'ils emploient sont d'une vivacité admirable, & conservent beaucoup plus long-tems leur lustre que les nôtres, ce qu'il faut attribuer à la sécheresse & à la sérénité de leur climat.

Chardin, T. V. Chap. XVI.

Architecture.

Leur Architecture a moins pour objet la magnificence que la commo-

dité des logemens. Dans les constructions ordinaires ils emploient rarement la pierre & le bois. Leurs matériaux sont des briques cuites au feu, ou séchées au soleil. Les briques de ce dernier genre sont de terre commune, qu'on foule avec les pieds, & dans laquelle on mêle de la paille hachée, pour lui donner plus de consistance. On la trempe ensuite dans une cuve d'eau, remplie de paille encore plus menue que l'autre, & on la jette dans des moules de bois, longs de huit pouces, larges de six, sur deux & demi d'épaisseur. On en tire aussi-tôt les briques, & on les laisse sécher séparément, ce qui est fait en moins de trois heures. Ces briques ne coutent que huit à neuf sous le cent. Celles qui se cuisent au feu sont composées de deux parties de terre, & d'une de cendres. On pétrit le tout ensemble dans des moules de bois, un peu plus grands qu eles autres. On expose ces briques au soleil pendant plusieurs jours, & on les met ensuite dans un grand four, où elles sont arrangées de telle maniere qu'elles ne se touchent point. L'intervalle qui les sépare est rempli de plâtre. On les laisse cuire ainsi pen-

Matériaux.

Idem. Tome IV. Chapitre XVII.

dans trois jours. Les briques de cette espece sont rouges & dures, & coutent pour l'ordinaire un écu le cent.

Leur plâtre n'est pas si fin ni si blanc que le nôtre. Ils ont une espece de chaux qu'ils tirent en petits morceaux de certaines carrieres, & qui se dissoud dans l'eau très-promptement. On s'en sert avec succès pour blanchir les murs intérieurs & les plafonds. D'autres emploient une matiere plus commune, appellée *Zerd guil*, c'est-à-dire, terre jaune, du nom de sa couleur.

Forme des maisons.

Le dehors n'est enduit que de simple mortier, ce qui donne aux maisons persanes un air assez triste ; mais les dedans ont l'aspect fort riant. La façade est simple & sans ornemens extérieurs. Dans la plûpart des maisons, à cinq ou six pieds de la principale entrée, il y a un mur intérieur, de la hauteur & de la largeur de la porte, qui empêche les passans de porter leurs regards dans la premiere cour.

Ces édifices n'ont communément que le rez-de-chaussée, & ceux qui ont un étage ont le bas moins exhaussé. On en voit quelques-uns qui sont bâtis

bâtis ſous terre, ce qui n'eſt ſujet à aucun inconvénient dans un pays où l'air eſt toujours fort ſec. Les Perſans ne ſont pas moins ſurpris que les Chinois, lorſqu'ils entendent parler de nos maiſons à double & triple étage, & trouvent avec raiſon que leur maniere de bâtir eſt beaucoup plus ſenſée que la nôtre.

Dans les endroits où le ſol eſt naturellement dur & argilleux, comme à Iſpahan, on bâtit deſſus, ſans faire aucunes fondations, ſur-tout ſi c'eſt une terre neuve, qui n'a jamais été remuée. Si le terrein a été fouillé, on y fait une tranchée d'environ cinq pieds de profondeur, qu'on remplit de briques communes, en mettant une couche de plâtre entre chaque lit de briques. C'eſt ſur ces fondemens qu'on éléve les murs, qui ſe conſtruiſent avec les mêmes matériaux, en obſervant deux choſes, la premiere, de laiſſer ſécher chaque couche de brique ou de plâtre avant d'en mettre une nouvelle; la ſeconde, de donner au mur moins d'épaiſſeur à proportion qu'il s'éloigne des fondemens. En général, les murailles de toutes les maiſons ſont fort élevées, & celles

des palais ſurpaſſent en hauteur les murs de nos Monaſteres les mieux fermés.

Le comble de l'édifice eſt preſque toujours vouté. On aſſure que les Architectes Perſans excellent dans ce genre d'ouvrage, & qu'il n'y a point de pays où l'on faſſe des voutes ſi élégantes & ſi hardies. Dans la conſtruction des petits dômes ils n'ont point recours à l'uſage des ceintres. Leurs voûtes ſont baſſes & plattes, & le deſſus forme une terraſſe, qu'on trouve le moyen d'unir en rempliſſant l'eſpace que laiſſent les coupoles. Ces terraſſes, qui ſervent à prendre le frais, ſont ordinairement pavées de briques, & revêtues d'un parapet de trois pieds de haut. Les planchers ſont de briques, de plâtre, & plus communément de terre.

Les belles maiſons ſont ordinairement élevées de trois ou quatre pieds au-deſſus du rez-de-chauſſée, & conſiſtent en quatre petits corps de logis expoſés aux quatre vents. Un parapet, large de ſept ou huit pieds, regne autour de l'édifice. L'intérieur offre un grand ſalon, qui eſt au milieu, & quatre autres ſales diſpoſées au centre des quatre corps de logis,

outre plusieurs chambres basses & quelques cabinets qui occupent les angles. Les salles sont ouvertes du côté de la cour, & forment de vastes portiques. Elles ne sont séparées du grand salon que par des volets ou des fenêtres qui se levent, & qui occupent toute sa hauteur jusqu'à la naissance de la voute. La voute commence d'ordinaire à la moitié de la hauteur de l'édifice. Les chambres & les cabinets sont fermés par des murs sans fenêtres, & le jour n'y entre que par des portes à battans brisés, qui se plient l'un sur l'autre. Un grand mur, haut quelquefois de trente ou quarante pieds, sert de clôture à ces bâtimens, ainsi qu'aux cours & aux jardins qui les accompagnent. Tout le reste est d'une architecture légere, & porte sur des colonnes, qui soutiennent les combles. Les chambres seules & les cabinets sont environnés de murs de brique.

La plûpart des combles sont faits en dômes. Il y en a qu'on forme de l'assemblage de plusieurs pieces de menuiserie & de charpenterie, divisées par compartimens de mosaïque, & jointes avec beaucoup d'art. On les

fait au bas du lieu où ils doivent être placés, & quand ils sont achevés on les éléve dans leur entier avec des machines, pour les mettre sur les colonnes qui doivent les soutenir. Chardin assure avoir vu lever de cette maniere des dômes qui avoient quatre-vingts pieds de diametre.

Ces maisons ouvertes de toutes parts ont un grand air de gayeté. On pratique dans les chambres, & quelquefois dans les salons, de petites cheminées dont l'ouverture, faite en demi-cercle, est fort basse & fort étroite. Dans les maisons ordinaires on se contente de creuser au milieu du plancher un fourneau rond, dont la profondeur est de quinze ou vingt pouces, & le circuit de sept ou huit pieds. On le couvre d'une table qui s'éleve d'un pied au-dessus de la fosse, & qui la déborde de quelques pouces. On étend dessus une ou deux couvertures, & quand le fourneau est allumé, chacun se range autour de la table, & tire sur soi le tapis jusqu'à la ceinture. On est là fort chaudement dans les plus grands froids, & c'est dans ce lieu qu'on prend ses repas & qu'on couche pendant l'hiver.

Les fenêtres des maisons communes ne consistent que dans un treillis de bois semblable à nos jalousies. Chez les Grands ce sont des toiles cirées, transparentes, & fort bien peintes, ou des vitrages de carreaux épais & ondés, de diverse couleur, qui représentent des oiseaux, des fleurs, des vases, &c. Les murs des appartemens sont blanchis avec un mêlange de chaux & de talc pilé, qui leur donne un grand lustre. On y ajoute quelquefois des ornemens de sculpture, taillés dans le plâtre avec le ciseau, & qu'on couvre ensuite d'or & d'azur. Ces mosaïques ont beaucoup d'éclat. Des carreaux de porcelaine, incrustés dans les murs, font aussi l'ornement de plusieurs chambres.

On a coutume de ménager dans les murs, qui sont ordinairement fort épais, des niches d'un pied de profondeur, qui servent d'armoires. Il n'entre aucuns ferremens dans les maisons persanes. Les serrures même des portes sont de bois, & leur construction est assez particuliere. Elles ont la forme d'une petite herse, qui entre à demi dans la gâche. La clef est un cylindre de bois, garni de pointes, qui

fervent à lever la herfe. Dans les campagnes on trouve, en plufieurs endroits, des portes de pierre, qui roulent fur des pivots comme des portes de bois.

Baffins Perfans.

Dans toutes les maifons, fans en excepter les plus fimples, il y a des baffins d'eau, dont la conftruction eft fort folide. On les a fait avec des briques, qu'on enduit d'un ciment noir nommé *Ahacfia*, qui, avec le tems, devient plus dur que le marbre. Il eft compofé de chaux vive & de cendres très-fines, à quoi on ajoute une efpéce de duvet appellé *Loui*, qui croît fur la cime de certains rofeaux. D'autres y joignent encore de la bourre fine & des poils menus de chevreau. Ce mortier réfifte parfaitement au feu & à l'eau; mais la gélée le fend & le détache. On prévient cet accident en mettant les baffins à fec pendant l'hiver, en les rempliffant de feuilles, & en les couvrant avec des nattes.

Coutume remarquable.

La coutume parmi les Grands, foit dans l'Inde, foit à la Chine & au Japon, eft d'avoir dans ces baffins quelques poiffons rares, auxquels on paffe de petits anneaux d'or ou d'argent. Les Perfans ont en partie adopté cet

usage. Les bassins de la plûpart des grandes Mosquées sont remplis de pétits poissons, dont plusieurs portent de pareils anneaux. On les tient pour sacrés, & le préjugé commun est qu'on ne peut les toucher sans commettre une profanation. J'ai parlé ailleurs de l'action brutale d'un Musulman, qui, s'appercevant qu'un Arménien avoit osé mettre la main sur quelques-uns de ces poissons, lui donna un coup de poignard, & le tua sur la place.

Machines à vent.

Les machines à vent, destinées à rafraîchir l'air des maisons durant l'été, sont d'une invention particuliere. Les Persans les nomment *Bad-guir*. Ce sont des tuyaux, de forme quarrée, qui s'élevent, comme ceux de nos cheminées, au-dessus du toît, mais qui sont beaucoup plus hauts & plus larges. Dès qu'il fait un peu de vent, ils le reçoivent & le conduisent dans les appartemens, où ils entretiennent une grande fraîcheur. On les bouche pendant l'hiver, pour se garantir des impressions d'un air trop froid. Dans les provinces méridionales il n'y a point de maison considérable où l'on ne trouve un ou deux de ces tuyaux à vent.

Pourquoi les Persans veulent avoir une maison en propre.

La plûpart des Persans veulen avoir une habitation en propre, qu'il bâtissent eux-mêmes, & qu'ils ajustent suivant leur goût. Ils disent à ce sujet qu'il y a autant de différence entre se bâtir une maison ou en prendre une toute bâtie, qu'entre se faire faire un habit ou en acheter un tout fait. On bâtit ici à si peu de frais, qu'il y a peu de personnes qui ne puissent se procurer cette satisfaction. On tire de son propre fond la matiere des briques, que chacun peut fabriquer lui-même. Le plâtre, & la boiserie des portes & des fenêtres, sont la principale dépense. Ceux qui ont un domicile d'emprunt en payent chaque jour le loyer, ou au plus tard chaque semaine, la confiance n'allant pas plus loin dans un pays où la pauvreté des meubles ne sçauroit répondre des crédits qu'on feroit à un locataire.

CHAPITRE X.

Métiers, Manufactures.

Indifférence des Orientaux pour la perfection des Arts.

LES peuples de l'Asie sont en général moins actifs & moins industrieux que les Européens. Ils ne font cas des arts que relativement à leurs besoins, s'attachant au pur nécessaire, & négligeant tous les rafinemens. Ils sont peu capables d'invention, & n'ont d'ailleurs aucun empressement pour les nouvelles découvertes. L'Horlogerie est un art que les Persans & les Turcs négligent d'apprendre, quoique l'usage des montres soit assez commun chez ces deux peuples. Il en est de même de l'Imprimerie, qu'on a inutilement tenté d'établir à Constantinople & à Ispahan.

Chardin, *ubi supra.*

Malgré cette indifférence, qui est un grand obstacle à l'avancement des arts, les Persans ne laissent pas d'en cultiver quelques-uns avec succès. Ils excellent en toutes sortes de broderie, particulierement dans celle d'or & d'argent sur le cuir, sur le drap, & sur toutes especes d'étoffes.

Broderie.

Manufactures de porcelaine.

Leurs Manufactures de porcelaine ne son guère moins estimable que celles de la Chine. Il y en a dans toute la Perse ; mais les plus renommées sont celles de Chiraz, de Metched, d'Yezd, de Kirman, & d'un bourg de Caramanie nommé *Zorende*. La matiere de cette porcelaine est du verre, & de petits cailloux de riviere broyés fort menu, avec le mêlange d'un peu de terre. Elle est fine, transparente, émaillée par dedans & par dehors, & d'un éclat très-vif. Il faut être connoisseur pour la distinguer de celle de la Chine. On assure que les Hollandois en font beaucoup passer en Europe, & la vendent sur le pied de porcelaine chinoise. Dans les commencemens de leur commerce dans cet Empire, un des députés de leur Compagnie Orientale crut faire un présent considérable au Sofi en lui offrant, parmi plusieurs autres choses de prix, cinquante-six pieces d'ancienne porcelaine de la Chine. Le Roi les reçut avec dédain, & plaisanta sur la simplicité de cet Envoyé. C'est dans les carreaux d'émail, figurés en mosaïque, que les ouvriers de Perse réussissent principalement. On ne peut

rien voir de plus éclattant ni de plus fini. Une qualité très-particuliere à la porcelaine persane, est de résister au feu. Elle est d'ailleurs si dure qu'on en fait des mortiers à broyer des drogues, & des moules de balles de plomb.

Tireurs & fileurs d'or.

Ils entendent aussi parfaitement l'art de tirer & de filer l'or. Leurs filieres sont semblables aux nôtres Le fil d'or de Perse est le meilleur & le plus beau qu'on puisse voir.

Préparation des cuirs.

Ils ont porté à la même perfection le secret de préparer les cuirs. Leur chagrin est si estimé, qu'il se transporte en Tartarie, aux Indes, & jusqu'en Turquie. Ils le font avec de la peau d'âne, en prenant celle de la croupe. Pour le grainer, ils se servent d'une semence nommée *Tochm Casbini*, ou graine de Casbin, qu'ils pressent sur cette peau C'est une graine noire, fort dure, & un peu plus grosse que la graine de moutarde, qu'on employe ailleurs pour le même usage. Ils appellent ces peaux ainsi préparées *sagri*, d'où nous avons peut-être formé le nom de *chagrin*. Les gros cuirs s'apprêtent avec de la chaux. On se sert de sel & de noix de galle au lieu

de tan, dont l'ufage eft inconnu aux Perfans.

Ils tournent avec affez d'adreffe le bois & les métaux, quoique leur habileté en ce genre ne foit nullement comparable à celle de nos artiftes. Comme leur vaiffelle de table, & la plûpart de leurs uftenfiles de cuifine font communément de cuivre, ils réuffiffent particulierement à travailler ce métal, foit avec le marteau, foit avec le tour. Ils n'employent ordinairement que le cuivre rouge, & ils le blanchiffent très-proprement par dedans & par dehors avec de l'étain. Cette étamure a prefque la blancheur & la fineffe de l'argent. On l'applique en Perfe & dans tout l'Orient fans être obligé de gratter le cuivre, & d'affoiblir la piece qu'on étame. Cette méthode eft fort fimple; mais il fera toujours difficile de la faire pratiquer par nos ouvriers, parce qu'elle ne tourne pas à leur profit (1). Voici ce que

Travail des métaux.

(1) Un Artifte étranger, nommé *Flamand*, entreprit, il y a environ quinze ans, d'introduire à Paris cette maniere d'étamer. Il fut traverfé, perfécuté, & *peut-être* enfuite gagné par fes confreres. On ne parle plus aujourd'hui de fon fecret, qui eft fans doute le même que celui des Orientaux.

font les Perſans & les Turcs. Ils jettent d'abord dans une chaudiere la vaiſſelle qu'ils veulent étamer, & la font bouillir dans de l'eau de ſoude. Enſuite ils la frottent avec du ſable, & lorqu'elle eſt bien écurée ils l'étendent ſur un feu clair, le côté creux tourné vers le foyer. Quand elle commence à rougir, l'ouvrier la retire, & la frotte avec une mêche de coton, impregnée de ſel ammoniac bien purifié. Après cela il appuye un lingot d'étain ſur la piece, & à meſure qu'il fond, il l'étend avec la mêche. Quand elle eſt entierement étamée, il la jette dans l'eau froide, d'où elle ſort auſſi blanche que ſi elle étoit argentée. Les Perſans trouvent le cuivre dans leur propre pays; mais ils ſont obligés de tirer l'étain des Indes.

Ils ont d'excellens ouvriers pour toute ſortes d'armes, principalement pour les arcs & les épées. Les arcs de Perſe ſont les plus beaux de l'Orient. Leur matiere eſt le bois & la corne, appliqués l'un ſur l'autre, & couverts de nerfs, & d'une écorce d'arbre très-unie. On les peint très-proprement, & on met par-deſſus pluſieurs couches de laque, ce qui leur donne un

lustre admirable. La corde est de soye torse, de la grosseur d'une plume d'oye. Le carquois est d'un beau cuir, brodé de fils d'or, d'argent, ou de soye unie. L'acier dont ils composent leurs meilleurs sabres se tire de l'Inde, celui de Perse étant naturellement aigre & fort cassant. Ils forgent leurs lames à froid, & les trempent dans le vinaigre & le vitriol, dont les parties corrosives pénétrent l'acier, & y forment ces veines qui se trouvent dans la plûpart des sabres d'Orient. Les canons de leurs armes à feu sont damasquinés de la même maniere. On les fait d'une épaisseur égale dans toute leur longueur, ce qui les rend fort pesans; mais ils ne sont point sujets à crever, & la direction de la balle en est beaucoup plus juste. Leurs mousquets different beaucoup des nôtres à plusieurs autres égards (1).

Autres Arts.

Les Persans ne connoissent l'usage des miroirs de verre que depuis le commerce qu'ils ont avec les Européens, & n'ont point encore appris à en fabriquer de cette matiere. Ceux qu'ils font sont d'acier poli. Leur for-

(1) Voyez la description qu'en fait Chardin, Tome IV, p. 250, Edit. d'Amsterdam de 1711.

me ordinaire eſt ronde & convexe. Ils en ont auſſi de concave, ſemblables à nos miroirs ardens. Les miroirs commun ont cinq ou ſix pouces de diamètre, avec un manche de bois.

Ils compoſent les feux d'artifice avec autant & plus d'intelligence que nos meilleurs ouvriers. L'art de tailler & de graver les pierres fines ne leur eſt pas inconnu. Ils font l'un & l'autre avec la roue & l'archet. Ils gravent paſſablement, & preſque toujours en relief. Ils montent les diamans avec aſſez de goût; mais ils ne ſçavent point émailler les métaux. Ce qu'ils font de mieux c'eſt le filigrame.

Ils ont le ſecret de faire le verre; mais ils ne produiſent rien de fort parfait en ce genre. En général, leur verre eſt griſâtre & rempli de pailles. Leurs teintures ſont renommées dans tout l'Orient, & ſurpaſſent infiniment les nôtres, ce qu'il faut moins attribuer à l'induſtrie des Perſans, qu'à la bonté de leurs couleurs, qui ont plus de corps & d'éclat que celles d'Europe. La plûpart des drogues dont ils ſe ſervent croiſſent dans la Perſe ou dans les contrées voiſines. On les employe dans leur fraîcheur, & d'ailleurs

la sécheresse du climat fait qu'elles conservent plus long-tems leur force. Celles que la Perse produit sont le *Bol*, terre jaunâtre, qu'on trouve principalement en Arménie; le *Rounat*, le *Lapis lazuli*; outre quantité d'herbes, de racines, de gommes, d'écorces d'arbres & de fruits, dont les teinturiers expriment les sucs. Ils tirent des Indes le bois de japan & l'indigo : les Portugais leur portent le bois de Brésil.

Papier Persan.

Leur papier est moins ferme que le nôtre, parce qu'ils le composent de chifons de soye & de coton, qui n'ont pas la consistance de nos toiles de chanvre. Ils le blanchissent avec du savon, & l'unissent avec des polissoires de verre, qui le rendent aussi doux que du satin. Ils en font de toutes les couleurs, & ils y peignent quelquefois de petites fleurs d'argent, qui ne nuisent point à l'écriture, tant elles sont minces & légeres. Toutes les lettres qu'on adresse à des personnes distinguées doivent être écrites sur du papier argenté. Ils se servent aussi du papier d'Europe, mais après l'avoir uni & préparé à leur maniere. Ils préferent à tous les autres celui qu'ils ti-

rent de la petite Tartarie. Le papier eſt une choſe ſacrée chez les Perſans. Ils croyent qu'on ne peut le déchirer, le jetter à terre, & le ſalir, ſans commettre une eſpece de profanation. Ce reſpect eſt principalement fondé ſur ce que le nom de Dieu, ou celui de quelque Saint peuvent être écrits ſur le papier.

Savon.

Le ſavon dont ils ſe ſervent pour le blanchiſſage des toiles eſt composé de graiſſe de bœuf ou de mouton, & de cendres d'herbes. Il eſt jaune, pâteux, & d'une odeur forte. On en frotte légerement le linge, qui ne ſe blanchit qu'à l'eau froide, & ſur l'herbe, en l'expoſant au ſoleil, & l'arroſant fréquemment pendant quelques heures, ce qui le rend auſſi blanc que la neige. Quelques particuliers font venir du ſavon de Syrie, particulierement d'Alep, où il eſt meilleur qu'en aucun autre endroit de l'Orient, à cauſe de l'excellence des cendres du pays, dont on ſe pourvoit dans toute l'Europe pour faire le meilleur ſavon. Ses principaux ingrédiens, après la cendre, ſont la chaux & l'huile d'olives.

Ouvrages d'oſier.

Ils réuſſiſſent parfaitement dans tous les ouvrages d'oſier. On ne voit nulle

part de plus belles nattes que celles qui se font en Perse. La principale manufacture est à *Sistan*, dans le voisinage du Tigre & de l'Euphrate. Les beaux joncs dont elles sont tissues, croissent dans des marais que forment ces deux rivieres.

Fabriques d'étoffes.

Ils fabriquent d'excellentes étoffes de soye, de laine, de poil de chevre & de chameau. La soye est très-abondante dans tout la Perse, & sa qualité est admirable. Les Persans la préparent & la travaillent avec beaucoup d'industrie. Entre les étoffes de cette matiere, on distingue particulierement celles qu'ils nomment *Zerbaf*, ou tissus d'or. Ils en font de simples, & d'autres à deux faces, qui n'ont point d'envers. Le *Machmeli Zerbaf*, qui est un drap d'or fort épais, est le plus précieux. Tel de ces brocards vaut jusqu'à cinquante tomans la *gueze*, ou l'aune persane, qui est d'un tiers plus courte que la nôtre. C'est environ onze cents écus l'aune de France. On ne fait nulle part des étoffes d'un si grand prix. Il y a cinq ou six hommes sur le métier qui sert à les fabriquer, & vingt-cinq ou trente navettes qui roulent ensemble. Ces riches

Ibid. Chap. XVIII.

brocards s'emploient en rideaux, en portieres & en carreaux. Les plus belles manufactures ſont celles d'Yezd, de Cachan & d'Iſpahan. Ces beaux tapis que nous tirons du Levant, & que nous croyons fabriqués en Turquie, viennent originairement de Perſe. On les fait dans la province de Kirman. Un art dans lequel ils réuſſiſſent encore parfaitement, c'eſt d'imprimer, avec de l'eau de gomme, l'or & l'argent ſur les étoffes, particulierement ſur les taffetas & les ſatins. Cette impreſſion eſt ſi belle, qu'on la prendroit pour de la broderie.

CHAPITRE XI.

Commerce, Monnoies, Poids & Mesures.

LE Commerce est une profession si honorée en Perse, que les grands Seigneurs & les Rois mêmes ne rougissent point de l'exercer. Les derniers Sofis avoient des facteurs & des magasins dans les principales villes du Royaume, & faisoient vendre publiquement leurs marchandises. La plûpart des ventes & des achats se font par l'entremise des courtiers. On les appelle *Delal*, c'est-à-dire, *parleurs*. La maniere dont ils concluent leurs marchés est remarquable. L'acheteur & le vendeur se tiennent par la main droite, qu'ils couvrent de leur manteau ou de leur mouchoir, & marchandent ainsi, par le seul mouvement des doigts, sans se parler. Le bout du doigt vaut un, le doigt plié cinq, le doigt étendu dix, la main ouverte cent, & la main fermée mille.

Ibid. Chap. XIX.

Marchandises de la Perse.

La principale marchandise de la Perse est la soye. Sur la fin du dernier

ſiécle on en recueilloit chaque année vingt-deux mille bales, de deux cents ſoixante & ſeize livres chacune. Il y en a de quatre eſpeces. Les Perſans nomment la premiere *Schirvani*, parce qu'on la tire principalement du Schirvan, province voiſine de la Mer Caſpienne. C'eſt une ſoye groſſiere, formée de fils les plus épais de la coque. Nous la connoiſſons en Europe ſous les nom d'*Ardache* ou *Ardaſſe*. La ſoye de la ſeconde eſpece s'appelle *Karvari*. Elle eſt un peu moins groſſe que la premiere. *Ket coda peſend* eſt le nom de la troiſiéme, qui eſt encore d'une qualité ſupérieure. La quatriéme appellée *Charbaf*, eſt la meilleure de toutes. Il ſe fait un prodigieux débit de ces différentes ſoyes par la mer des Indes, par les caravanes qui vont dans l'Indoſtan, & par le canal de la Turquie & de la Moſcovie.

Les autres marchandiſes que la Perſe envoye au dehors ſont le poil de chameau, le tabac, des fruits de toute eſpece, ſecs ou confits; des vins, des eaux diſtillées, des chevaux, de la porcelaine, de la plume, des cuirs, des nattes, des étoffes de poil de che-

vre & de laine, de la noix de gale, des gommes & des drogues de tout genre.

Marchands Européens.

Les Perſans ne font pas ſeuls ce grand commerce. Les Banians, les Juifs, les Arméniens, & les Marchands Européens en partagent le profit. Les Hollandois l'emportent ici, comme dans l'Inde, ſur tous les Négocians d'Europe. Leur Compagnie Orientale s'établit en Perſe en 1628. Elle trafiqua d'abord uniquement avec le Roi. Ses facteurs dépoſoient leur cargaiſon dans les magaſins du Prince, & recevoient en échange des ſoyes, des laines, des étoffes, & d'autres marchandiſes du pays. Ce commerce devint avec le tems peu avantageux pour les Hollandois, parce que d'un côté on baiſſa le prix de leurs denrées, & qu'on hauſſa de l'autre le tarif de celles du Roi. Ils envoyerent en 1652 une députation au Sofi, pour ſe plaindre de cette injuſtice. L'Ambaſſadeur conclut avec la cour d'Iſpahan un Traité, qui portoit que les Hollandois pourroient faire entrer tous les ans dans le royaume pour un million de marchandiſes, franches de tous droits; qu'il leur ſe-

Etabliſſement des Hollandois en Perſe.

roit libre de les transporter & de les vendre où ils voudroient ; que s'ils apportoient un cargaison plus forte, ils payeroient pour l'excédent les droits accoutumés, & qu'en récompense de la remise qu'on leur faisoit, ils seroient obligés d'acheter tous les ans dans les magasins du Roi six cents balles de soye crue, à raison de vingt-quatre tomans * la balle, ce qui étoit le double du prix courant de la soye dans toute la Perse. Cette derniere condition a toujours paru très-onéreuse aux Hollandois ; mais ils trouvent le moyen de se dédommager avec les particuliers des pertes qu'ils font avec le Roi. On les regarde ici, à juste titre, comme les plus fins négocians du monde. Les Persans ont coutume de dire qu'on peut commercer avantageusement avec les autres Européens, mais qu'avec les Hollandois il n'y a qu'à perdre, parce qu'*ils trompent toute la terre, & qu'il est impossible de les tromper* (1).

* Environ onze cents livres de France.

Commerce des Anglois.

Les Anglois s'établirent en Perse vers l'an 1613, c'est-à-dire, dix ans avant les Hollandois. Ils furent d'abord reçus à *Bender-Abassi*, ville du

(1) Chardin, Tome X, p. 34.

Golphe Persique, située à trois lieues de l'isle d'Ormuz. Abbas premier, qui regnoit alors, rechercha leur amitié, & leur permit de trafiquer dans tous les ports de son royaume. Mais les Portugais, maîtres d'Ormuz & du commerce de l'Inde, traverserent de tout leur pouvoir ces dangereux voisins. Abbas, irrité depuis longtems contre les Vicerois de cette nation, qui traitoient avec la derniere dureté les Négocians de son Empire, se ligua en 1620 avec les Anglois, pour faire la conquête d'Ormuz. Le Traité portoit que les Anglois fourniroient les vaisseaux, & le Monarque Persan les troupes ; que les places conquises appartiendroient à la Perse, & que le butin qu'on y trouveroit se partageroit également ; que Bender-Abassi seroit désormais l'entrepôt du commerce qui se feroit dans le Golfe Persique que les Anglois y jouiroient non-seulement de toute franchise ; mais de la moitié du profit des douanes à la charge d'entretenir dans le Golfe au moins deux vaisseaux de guerre, pour y protéger la navigation. La ville d'Ormuz fut prise en 1623, & les Persans y firent un prodigieux

digieux butin qu'ils partagerent fidélement avec les Anglois. Mais la clause qui concernoit le partage des douanes fut toujours mal observée. Sous le regne d'Abbas II, les Anglois touchoient à peine dix mille écus pour leur moitié, quoique le total du produit montât à sept ou huit cents mille livres. Leur commerce n'a jamais été fort considérable dans ce pays.

Tentatives infructueuses des François.

Les François firent vers le milieu du dernier siécle quelques tentatives pour se procurer aussi un établissement en Perse. Deux Députés de leur nation arriverent à Ispahan en 1666, & obtinrent pour les vaisseaux & les marchandises de leur nouvelle Compagnie Orientale les mêmes franchises qu'Abbas I avoit accordées aux Anglois & aux Hollandois; mais les Directeurs ne jugerent pas à propos de profiter de cette faveur, & n'envoyerent en Perse ni marchandises, ni vaisseaux. En 1673, M. *Gueston*, un des Agens du comptoir françois de Surat, entreprit de se rendre à la Cour du Sofi, pour y jouer le rôle d'Ambassadeur. Il s'embarqua pour Ormuz, où il arriva à la fin de Mars, & de-là il prit par terre la route d'Ispahan. Mais les

fatigues qu'il essuya dans ce voyage l'obligerent de s'arrêter à Schiraz, où il fut attaqué d'une maladie violente qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Un Capitaine de vaisseau, qui étoit du cortége de Gueston, fut choisi pour le remplacer. Il fit son entrée à Ispahan le 18 de Juillet, & fut admis le 21 de Septembre à l'audience du Monarque, auquel il fit de magnifiques présens. Mais cette ambassade, loin de produire aucun effet avantageux, ne fit que décréditer les François dans toute la Perse, parce qu'il fût prouvé que leur Député étoit un aventurier, dont les Lettres de créance avoient été fabriquées par les Capucins d'Ispahan (1).

Supercherie d'un marchand d'Hambourg.

Trente ans avant l'arrivée des premiers Envoyés de France, un Marchand d'Hambourg, nommé *Brucman*, se persuada qu'on pourroit transporter en Europe par la voie de la Moscovie, les soyes de Perse, qu'on ne s'étoit procurées jusqu'alors que par la mer des Indes & la Méditerranée. Il intéressa dans ce projet le Duc d'Holstein, le grand Duc de Moscovie, & la Régence d'Hambourg.

(1) Chardin, Tom. III. p. 252.

Etant entré en Perse par le passage de Derbent, avec une nombreuse suite, il se rendit auprès du Sofi, auquel il proposa une guerre contre le Turc, & d'autres projets vagues. Il dépensa en peu de tems les sommes considérables qu'on lui avoit remises pour les frais de cette Ambassade, dont ses associés ne tirerent aucune utilité. De retour en Allemagne, la Régence d'Hambourg lui fit trancher la tête.

Monnoies Persanes.

Dans les premiers tems de la Monarchie Persane l'or & l'argent avoient également cours dans le commerce. Un Prince, nommé Darius, fit frapper ces fameuses pieces d'or, si connues dans toute l'Asie, sous le nom de *Dariques*. Elles étoient encore en usage sous les Séleucides. Depuis plusieurs siécles l'or n'a plus de cours en Perse, on n'y fait que des monnoies d'argent, telles que le *Chayé*, qui vaut environ cinq sous de France; le *Mahmoudi*, monnoye établie il y a cinq cents ans, par un Prince appellé *Mahmoud*: sa valeur est de deux Chayés; l'*Abassi*, qui vaut quatre Chayés, ou vingt sous de France, & qui doit son nom à *Abbas* I. Les Persans ont aussi des monnoies de cuivre, dont les plus

Chardin, Tome IV, Chap. XIX.

communes sont de petites pieces, appellées *Kasbequi*, les unes de la valeur de six deniers, & les autres de trois.

Le long du Golfe Persique, dans la province de *Lar*, il y a une monnoie particuliere appellée *Larins*. Ce sont de petites pieces d'argent fin, qui valent deux chayés & demi, ou douze sous six deniers de France. Elles ont la forme d'un anneau plié, & la grosseur d'un tuyau de plume d'oye. Les Larins ont non-seulement cours dans cette province, mais dans l'Indostan, principalement vers Surat & les autres places maritimes. La monnoie de Perse ne se fait qu'au marteau. L'empreinte des pieces d'argent est, d'un côté, le nom du Roi, du lieu & de l'année; de l'autre la confession de foi persane, en ces mots: *Il n'y a qu'un Dieu, Mahomet est son Prophete, Ali est son Lieutenant*, & autour de ces paroles les noms des douze Imans. Les pieces de cuivre ont sur une face les armes de Perse, c'est-à-dire, un Lion qui porte un soleil, & sur l'autre le nom du lieu & de l'année.

Pour exprimer les grandes valeurs

la coutume eſt d'employer le terme de *Toman*, quoiqu'il n'y ait point en Perſe de monnoie particuliere qui porte ce nom. Le Toman vaut cinquante Abaſſis de Perſe, qui font, comme on l'a dit, cinquante livres de France. C'eſt un mot tartare, qui au ſens propre, ſignifie dix mille, & au figuré un corps de dix mille hommes, diviſion ordinaire des troupes chez les Princes Tartares, dont on reſpecte la puiſſance à proportion du nombre des Tomans qui reconnoiſſent leur domination. Les Perſans nomment en général l'argent *Dinar* *, mot commun à preſque toutes les langues.

* Denier.

Poids appellé Man.

Le poids dont ils ſe ſervent dans le commerce s'appelle *Man*, ou *Batman*. On le diviſe en grand & petit. Le petit Man revient à cinq livres quatorze onces, poids de Paris. Le grand Man peſe le double. Les ſubdiviſions du Man ſont le *Ratel*, qui eſt la ſixiéme partie de ce poids; le *Derhem*, qui eſt la cinquantiéme partie du Man: c'eſt ce que nous appellons *Dragme*, autre terme que nous avons originairement emprunté des Arabes; le *Meſcal*, qui eſt la moitié du Derhem; le

Dung, qui eſt la ſixiéme partie du Meſcal, & le grain d'orge, qui eſt le quart du Dung, & qui, vraiſemblablement, a été la premiere meſure des hommes:

Autres meſures.

L'aune commune eſt de trente-cinq pouces; ils en ont une autre, qui eſt plus courte d'un tiers. Ils n'ont point de meſures de quantité, telles que le ſetier, le boiſſeau, &c. parce que tout ſe vend au poids, juſqu'aux liqueurs. L'arpent s'appelle *Girib* : il contient mille ſoixante-ſix aunes carrées. Le *Fars-ſeng*, ou la lieue perſane, que les Grecs ont appellé *Paraſanga*, eſt de ſix mille pas. Ce mot ſignifie proprement *pierre de Perſe*, parce qu'anciennement les lieues perſanes étoient marquées par des pierres, qu'on poſoit de diſtance en diſtance.

CHAPITRE XII.

Description géographique de l'Empire Persan.

ARTICLE PREMIER.

Idée générale de la Perse.

Ses différens noms.

LA Perse a porté différens noms, dont le plus ancien est celui d'*Elam*, par lequel elle est désignée dans les Livres de Moïse. Esdras & Daniel l'appellent *Paras*, nom assez conforme à celui de *Pars* ou *Fars*, que les Orientaux ont toujours donné à la *Perse* proprement dite, & que la principale de ses provinces porte encore aujourd'hui. Les Grecs & les Latins en ont formé ceux de *Persis* & de *Persia*, qu'ils nous ont transmis. Les Arméniens la nomment *Shahistan*, ou pays du *Shah*, & les Arabes *Agemestaan*, & quelquefois *Arak-Agem*, c'est-à-dire, le pays & les villes des Barbares. Les Persans l'appellent *Iran*, du nom d'un de leurs anciens Rois (1). Le Monarque de Perse se

Hist. Univ. par une société de gens de Lettres, Tome III, Chap. XI; Chardin, T. IV, Chapitre 1, 2, & 3. Dom Vaissette, sur la Perse.

(1) Voyez le Tome VI. de cette Histoire, p. 169.

nomme *Rad-cha-iran*, & son premier Ministre *Iran-Medari* (1).

Ses limites & sa situation.

Sous les derniers Rois de la seconde Dynastie cet Empire s'étendoit depuis l'Hellespont jusqu'à l'Indus, & depuis le Pont jusqu'à l'embouchure du Golfe Arabique; ce qui faisoit environ mille lieues du levant au couchant, & plus de six cents soixante du septentrion au midi. Ses limites présentes sont du côté du Nord, la mer Caspienne, le fleuve Oxus, & le mont Caucase; à l'Orient, le fleuve Indus & les terres du Mogol; au midi, le Golfe Persique & la mer des Indes; & à l'Occident, les Etats du Turc. Sa situation, suivant M. d'Anville, est entre 42 & 23 degrés 30 min. de latitude septentrionale, & entre 62 & 93 degrés de longitude. Ainsi son étendue du Sud au Nord est de trois cents soixante-dix lieues, & de six cents vingt du levant au couchant. La Perse, suivant la remarque d'un Voyageur, ne ressemble pas à ces petits Royaumes, dont une riviere, ou quelque colonne marque les frontieres. Elle a de tous côtés, dans l'espace de trois journées de chemin, des

(1) Pole de la Perse.

terreins vagues, qu'elle laisse sans habitans & sans culture. C'est une barriere qui défend l'Etat, & qui exclut d'ailleurs toute dispute concernant les limites.

Climat.

Le climat de cet Empire est fort inégal. Cyrus le jeune disoit : *Le Royaume de mon pere est si grand que dans une de ses extrémités on meurt de froid, pendant qu'on éprouve dans l'autre des chaleurs insupportables.* Cela est encore vrai aujourd'hui, suivant le Voyageur que j'ai cité, quoique l'empire persan ait beaucoup moins d'étendue que du tems de Cyrus. L'hiver est très-rigoureux dans quelques provinces septentrionales, & le froid se fait sentir jusqu'à Schiraz, qui est au centre du Royaume. Dans les parties méridionales, sur-tout vers le Golfe Persique, les chaleurs, dans cette même saison, sont excessives. L'air est très-sec & très-pur dans toute la Perse, & il n'y a point de contrée sur la terre où l'on jouisse d'un plus beau ciel. Les pluies tombent très-rarement, & ne sont presque jamais accompagnées de nuages qui obscurcissent le soleil. Les nuits, d'ailleurs très-fraîches, ne laissent point de rosée sur les arbres ni

dans les prairies. Leur obscurité ne dérobe jamais tellement le jour, que les voyageurs ne puissent se conduire, & se reconnoître les uns les autres à la seule clarté des étoiles.

Saisons.

Au centre de la Perse, & dans toutes les provinces qui s'éloignent du midi, l'hiver commence assez généralement au mois de Novembre, & regne avec violence jusqu'au mois de Mars. Les neiges tombent en abondance sur les montagnes, & en moindre quantité dans les plaines. On observe qu'il s'y engendre des vers blancs, de la grosseur du petit doigt. Ils s'agitent avec vivacité sur la superficie de la neige, & si on les écrase avec la main, on les trouve aussi froids que la glace. Depuis le mois de Mars jusqu'au commencement de Mai, des vents assez forts se font sentir sans interruption. Leur arrivée annonce le printems. L'été succéde, & dure quatre mois. Il est aussi tempéré à Ispahan qu'à Paris, à cause des vents réguliers qui soufflent le matin, le soir, & toute la nuit. Dans cette saison les nuits sont d'environ dix heures, & les crépuscules de peu de durée. L'automne commence en Septembre, &

dure deux mois, avec les mêmes vents que ceux qui regnent au printems.

Dans les provinces éloignées du centre, l'air & les ſaiſons offrent des variations très-remarquables. Le long des côtes du Golfe Perſique & de la mer des Indes juſqu'à l'embouchure de l'Indus, les chaleurs de l'été ſont exceſſives, & cauſent des maladies mortelles à ceux mêmes qui ſont nés dans ces quartiers. Chacun abandonne alors les plaines, pour ſe retirer dans les montagnes, & il ne reſte dans les villages que quelques ſoldats pour les garder. Le climat eſt encore plus mal-ſain dans les endroits où l'humidité ſe joint à la chaleur, comme ſur les bords de la mer Caſpienne, particulierement dans le *Mézandran* & le *Ghilan*. Ces deux provinces ſont les plus belles contrées de la nature pendant ſept ou huit mois de l'année; mais dès que l'été arrive, l'air y devient pernicieux. On reconnoît au teint livide des habitans, ce qu'ils ont à ſouffrir de la malignité de ſes influences. De trente mille familles qu'Abbas I tranſporta dans ces quartiers ſur la fin du ſeiziéme ſiécle, il

n'en subsistoit pas, cent ans après, la soixantiéme partie.

Ce qu'on raconte des chaleurs qui se font sentir à Bender Abassi, & dans toute la longueur du Golfe Persique, est presque incroyable. On assure que la terre exhale des vapeurs brûlantes, qui obligent de se couvrir le visage, & de se fermer le nez & la bouche, pour ne point respirer cet air enflammé. Les campagnes sont arides & noires, comme si le feu les avoit brûlées. La plûpart des citernes sont à sec, & les eaux des sources sont aussi ameres que celle du golfe. L'air même qu'on respire est salé. La chaleur n'excite ici aucune transpiration. C'est un feu qui desséche & qui dévore. Le seul moyen de se garantir de ses impressions, est de se retirer dans des lieux souterreins, & de se faire jetter de l'eau sur le corps.

Chardin, Tome IX. p. 222. Tavernier, Tome I. Liv. V. Le Brun, Tome II. p. 321.

Effets singuliers de la chaleur.

La Perse étant un pays fort sec, où il s'éleve de la terre peu de vapeurs humides, il y tonne très-rarement. Par la même raison on n'y voit presque jamais d'arc-en-ciel; mais on apperçoit, dans les nuits d'été, des sillons lumineux qui percent les nuages,

& qui semblent laisser après eux une trace de fumée. On voit tomber quelques grêles pendant le printems, & comme les moissons sont dès-lors fort avancées, ces orages font souvent beaucoup de dégât. Les tremblemens de terre sont très-rares, excepté dans le Mézandran, où ils se font principalement sentir au printems.

Vents. Les vents, quoiqu'assez forts dans les équinoxes, sont rarement orageux, & n'ont jamais la violence des ouragans. Mais dans le fort de l'été il s'éleve, au long du Golfe Persique, un vent pestilent, semblable à une exhalaison enflammée. Ses sifflemens font beaucoup de bruit, & il tue les gens qu'il frappe, sans produire aucune altération sensible sur leur corps ni sur leur visage. Mais dès qu'on les touche, leurs membres se détachent, & tombent en poussiere. Ce vent souffle avec violence pendant quinze ou vingt minutes, comme un tourbillon qui sort d'un nuage. Dès qu'il commence à se faire sentir, il faut se coucher à terre, & s'envelopper la tête, en retenant autant qu'il est possible sa respiration.

Montagnes. Il n'y a peut-être point de pays où

les montagnes ſoient plus hautes & en plus grand nombre que dans celui-ci. Le Taurus, que les Perſans appellent *Taur*, traverſe le Royaume dans ſa plus grande longueur. Cette chaîne ſi étendue ſe partage en une infinité de montagnes, dont les ſommets échappent à la vue, à cauſe de leur prodigieuſe élévation. Une des plus conſidérables eſt celle de *Damoan* ou *Damavend*, qui eſt ſituée dans l'Azerbijane. Son ſommet s'éleve en pyramide, & paſſe en hauteur, ſuivant Herbert, tout le reſte du mont Taurus. On découvre de cet endroit la mer Caſpienne, qui en eſt éloignée de plus de quarante lieues. Cette montagne eſt couverte de ſoufre & paroît enflammée pendant la nuit, comme le Véſuve. Ses exhalaiſons infectent tout le pays, & même une partie de la mer Caſpienne. Le ſoufre qu'elle produit eſt une des principales richeſſes de la province. On y voit pluſieurs bains chauds, qui attirent dans ce lieu quantité de malades. La plûpart des autres montagnes ne fourniſſent ni ſources, ni métaux, ni bois. Toute l'utilité qu'elles apportent, c'eſt de ſervir de rem-

Herbert, Liv. II. pag. 306.

parts du côté des frontieres, & de contribuer peut-être par la fraîcheur de leurs vallées à rendre le pays sain & habitable.

Rivieres.

Les principales rivieres de la Perse sont l'*Oxus* & le *Jaxartes*, qui coulent du côté du Nord, & qui appartiennent plus proprement à la Tartarie; l'*Aras* ou l'*Erès*, qui est l'*Araxe* des Anciens, & qui prend sa source dans l'Arménie, au bas du mont *Ararat* : il dirige aussi sa course vers le Nord; & après avoir reçu dans son sein plusieurs rivieres, dont les plus considérables sont *Karasu*, *Senki*, *Kerni* & *Arpa*, il se perd dans la mer Caspienne; le *Kur*, qui est le *Kiros*, des Grecs, & le *Cyrus* des Latins: il traverse, comme l'Aras, la Géorgie, le Schirvan, & l'Azerbijane : son embouchure est dans la mer Caspienne, & sa source dans l'Arménie; le *Bendemir*, que les Anciens appelloient aussi *Araxe*, & que plusieurs Ecrivains ont confondu mal-à-propos avec l'Araxe d'Arménie: les Géographes Orientaux le font sortir du Khorasan : il traverse le Farsistan, & se précipite avec rapidité dans le Golfe Persique, à trente lieues d'Ormuz. Ce fleuve doit le nom mo-

Olearius, Voyage de l'Ambassadeur d'Holstein, dans la Coll. d'Harris, Tome II. hardin, Tome IX. pag. 44. Salmon Etat de la Perse.

derne qu'il porte à *Adhadeddoulet*, Prince de la race des Bouïdes. Ce Sultan, qui régnoit dans la Perside, au quatriéme siécle de l'Hégire, ayant fait construire, à quelque distance de Schiraz, une fameuse digue, qui fut nommée *Bend-Emir*, ou la digue du Prince, on commença dès-lors à donner le même nom au fleuve sur lequel elle fût bâtie. Il porte aussi plusieurs autres noms, suivant les lieux qu'il parcourt, ce qui a induit en erreur plusieurs Géographes. Le *Senderou*, ou *Zerderoust*, est une autre riviere, qui coule à un quart de lieue d'Ispahan. Son cours est du levant au couchant.

De tous les fleuves dont nous venons de parler il n'y a que l'Aras qui soit navigable. La plûpart ne portent pas loin leur cours, & au lieu de croître dans leur marche, comme nos rivieres d'Europe, ils diminuent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, à cause de la multitude des canaux qu'on en tire pour l'arrosement des terres. C'est un ancien usage parmi les Persans de détourner ainsi le cours des eaux, & il est fondé sur la sécheresse naturelle de leur pays. Les rivie-

Canaux.

tes & les sources y sont si rares, qu'on voyage quelquefois pendant plusieurs jours sans rencontrer un seul ruisseau. Cette disette leur a fait imaginer plusieurs moyens industrieux pour répandre les eaux dans les quartiers où elles sont moins communes. Outre celles des rivieres qu'ils détournent par des saignées, ils vont chercher des sources sur le penchant des montagnes, & les conduisent à neuf ou dix lieues delà, par de voutes souterreines revêtues de briques. Ces aquéducs, qu'ils appellent *Kérises*, ont communément dix ou douze pieds de profondeur, sur deux ou trois de largeur. On y pratique, de distance en distance, des réservoirs faits en forme de puits. Une personne digne de foi apprit à Chardin que dans la seule province de Khorasan on comptoit autrefois quarante-deux mille Kérises, & qu'il y en avoit quelques-unes dont les réservoirs avoient trois cents cinquante toises de profondeur. Il falloit que le nombre des aquéducs de Médie ne fût guère moins considérable, puisqu'on raconta au même voyageur que dans l'espace d'un demi-siécle on en avoit laissé détruire quatre cents ; à

Chardin, Tom. IV. Ch. XVII. Tavernier, Tom. I. Liv. IV.

quoi Tavernier ajoute que dans le ſeul territoire de Tauris on avoit bouché plus de quatre-vingts Kériſes en vingt-quatre ans.

Pourquoi la Perſe eſt moins fertile & moins peuplée qu'autrefois.

On obſerve que depuis l'invaſion des Arabes la cultivation des terres a été fort négligée dans l'Empire dont nous parlons ; & que c'eſt ſans doute une des principales cauſes de la prodigieuſe différence qui ſe rencontre, ſoit pour la population, ſoit pour la fertilité, entre la Perſe ancienne & la Perſe moderne. « Il n'y a rien, dit l'Ecrivain, que j'ai tant de fois cité, de plus éloigné de la vraiſemblance, ni qui s'accorde moins, que ce qu'on dit qu'étoit autrefois la Perſe, & ce qu'on voit qu'elle eſt aujourd'hui. J'ai fait cent fois réflexion ſur un ſi étrange changement, en conſidérant d'un côté la ſtérilité préſente de cet Empire, ſa foibleſſe & le nombre médiocre de ſes habitans, & me rappellant de l'autre ce que les anciennes Hiſtoires racontent de ſa puiſſance, de ſa fertilité, & de ſon grand peuple. Il m'eſt venu en penſée que cela venoit premierement de ce que les anciens habitans de la Perſe étoient laborieux, actifs, induſtrieux ; au lieu que ſes ha-

Chardin, Tome IX. p. 136.

bitans modernes font indolens, voluptueux, & contemplatifs; secondement, de ce que les premiers regardoient l'Agriculture comme un exercice commandé par la Religion, & très-agréable à Dieu, au lieu que les derniers ont des principes qui les portent au mépris du travail, & qui les jettent dans l'inaction : car ils disent que la vie étant si courte & si incertaine, il faut se conduire dans ce monde comme dans un pays de conquête, ou dans un quartier d'hiver, sans trop se soucier de ce qui peut y arriver ». Ajoutez à toutes ces causes les ravages des guerres, le transport des peuples, le despotisme fier & cruel des Conquérans modernes, & l'esprit destructeur de leur Religion.

Terroir.

Malgré les défauts du terroir de la Perse, & de la constitution présente de son gouvernement, on ne laisse pas d'y trouver une assez grande abondance de productions utiles. Le Khorasan, le Mézendran, & d'autres provinces du Nord peuvent passer pour d'excellens pays. On voit dans le Farsistan, sur-tout aux environs de Schiraz, de plaines très-fertiles, & entre les montagnes, qui couvrent tout le

pays, des vallées dont le sol est admirable. Presque par-tout ailleurs le terrein est pierreux & sablonneux, difficile à labourer, & d'une telle séchéresse, que s'il n'étoit continuellement arrosé, il ne produiroit pas même de l'herbe. Les pluyes du ciel sont si rares, qu'elles ne suffisent pas pour la production des grains & des fruits. L'hiver même il faut arroser les campagnes. On s'apperçoit ici sensiblement que l'abondance des neiges influe beaucoup sur la fécondité de la terre, & l'on examine curieusement à quelle hauteur elles tombent chaque année. A une lieue d'Ispahan, sur le sommet d'une montagne, il y a une pierre haute de trois pieds; & s'il arrive que la neige monte à ce degré d'élévation, le premier paysan qui en porte la nouvelle à la capitale reçoit pour son salaire une somme d'argent considérable.

Mers. Outre l'Océan Indien, qui baigne la Perse au Sud-Est, cet Empire est borné du côté du Nord par la mer Caspienne, & au midi par le Golfe Persique. La premiere de ces mers, que les anciens nommoient indifféremment mer Caspienne & mer d'Hyr-

canie, du nom des *Caspiens* & des *Hyrcaniens*, qui habitoient ses bords, est appellée aujourd'hui *Scva* par les Géorgiens, *Soof* par les peuples d'Arménie, *Kulsum* par les Persans, & *Gualenskoi* par les Russiens. Les Géographes anciens n'ont connu que très-imparfaitement sa position & son étendue. Ptolomée se trompe lorsqu'il dit que sa plus grande longueur est d'Orient en Occident, & qu'elle a dans cette dimension vingt-trois degrés & demi d'étendue, c'est-à-dire, quatre cents soixante-dix lieues. Nous sçavons par les observations modernes d'un très-habile homme *, envoyé par le Czar Pierre pour mésurer cette mer, que sa principale grandeur est du Sud au Nord; qu'elle a dans cette position dix degrés, ou deux cents lieues de longueur, étant située entre 37 & 48 degrés de latitude; qu'elle est si étroite d'Orient en Occident, qu'elle n'occupe que trois degrés, quarante-deux minutes dans sa plus grande largeur, & la moitié moins dans quelques endroits. Selon ces observations elle a une figure fort différente de celle que Ptolomée &

Hist. Univ. *ubi sup.* Ch. X. Herbert, p. 292.

* M. *Van Verden.*

d'autres anciens Géographes lui donnent.

Cette mer reçoit dans ſon ſein près de deux cents rivieres, dont la plus conſidérable eſt le Volga, qui peut paſſer pour une petite mer, puiſque dans ſes débordemens il couvre quelquefois vingt lieues de pays. Comme elle n'a aucune communication connue avec la mer Noire ni avec l'Océan Indien, & qu'elle n'eſt d'ailleurs ſujette à aucun débordement, ni au flux & au reflux, il eſt difficile d'expliquer ce que devient cette prodigieuſe quantité d'eau qu'elle reçoit. Le ſyſtême de l'*évaporation* (1) ne ſçauroit rendre raiſon de ce phénomène, puiſqu'elle n'a lieu, du moins à un certain degré, que durant l'été, & que dans cette ſaiſon-là même les vapeurs que le ſoleil attire retombent en roſée & en pluye. Quelques Sçavans ſuppoſent qu'il y a une communication ſouterreine entre la mer Caſpienne & la mer Noire, quoiqu'éloignées l'une de l'autre de cent lieues. On obſerve que le Pont Euxin dégorge continuellement dans

(1) Voyez les Tranſactions Phil. n°. 139. p. 366.

le Bosphore, une plus grande quantité d'eau qu'il n'en reçoit des fleuves qui se jettent dans son sein; ce surplus pourroit lui être fourni par la mer Caspienne. D'autres soupçonnent que cette mer communique avec le Golfe Persique, dont elle est éloignée d'environ deux cents lieues. Un Voyageur * assure qu'à l'extrémité méridionale de la mer Caspienne, en face des côtes de Ghilan, il y a deux grands gouffres, qui font un bruit affreux, & qui engloutissent tout ce qui se présente à une certaine distance. Cela suppose une grande cavité souterreine, & c'est peut-être par cette ouverture que la mer Caspienne trouve une issue. Le même Ecrivain ajoute, « que ceux qui habitent le long des côtes du golfe de Perse, voient chaque année, vers la fin de l'automne, flotter sur l'eau une grande quantité de branches de saule. Or, comme cet arbre ne se trouve en aucun endroit aux environs du golfe Persique, & qu'au contraire il y en a un grand nombre sur les côtes de la mer Caspienne, il s'ensuit qu'il doit y avoir quelque communication souterreine entre ces deux mers. » Celle dont nous parlons

* *Le Pere Avril*, cité dans l'Hist. Univ. *ubi suprà*.

est fort dangereuse, soit par les tempêtes qui l'agitent fréquemment, soit à cause des bancs de sable & des écueils qu'on y rencontre. Les anciens croyoient que ses eaux n'étoient point salées. Kempfer n'attribue cette particularité qu'à celles qui baignent ses bords. Les auteurs Anglois que j'ai cités disent qu'elles ont par-tout autant d'amertume que celles de l'Océan. Herbert lui donne mille lieues de tour. Tous les voyageurs modernes conviennent qu'elle est très-poissonneuse, & que sa couleur n'est point différente de celle des autres mers; ce qui refute deux autres erreurs des anciens, qui ont débité qu'elle ne produisoit qu'une sorte de poisson, d'une figure monstrueuse, & que son eau étoit noirâtre. Les Russiens, qui ont de beaux établissemens au Nord & au Nord-Ouest de cette mer, se sont emparés de sa navigation. Le Czar Pierre entreprit de la joindre à la mer Noire, en faisant creuser un large canal entre le Tanaïs & le Volga; mais ce projet ne put être conduit à sa fin. Deux mille ans auparavant le premier des Séleucides avoit formé, avec aussi peu de succès, la même entreprise.

Quant

Quant au Golfe Persique, nous aurons occasion d'en parler dans la description des provinces qui sont situées sur ses bords. Nous observerons seulement ici que sa position est à l'extrémité méridionale de la Perse, entre 25 & 30 degrés de latitude du Nord; qu'il s'étend obliquement du Sud au Nord-Ouest dans l'espace d'environ deux cents lieues; que sa largeur commune, dans sa direction septentrionale, est de trente & quarante lieues, & de la moitié moins vers le Midi. Les Anciens lui donnoient, ainsi qu'au Golfe Arabique, le nom de Mer rouge, & confondoient peut-être ces deux mers.

Herbert assure qu'on trouve en Perse quatre-vingt-dix villes fermées, & plus de quarante mille villages. Chardin y compte cinq cents villes, entourées de murs, dans le nombre desquelles il comprend les châteaux fortifiés; environ soixante mille villages, & quarante millions d'habitans.

ARTICLE II.

Division des Provinces.

Nous diviserons la Perse en quinze provinces dont cinq sont situées vers le Nord, trois au Couchant, quatre au Midi, & trois au Levant. Les provinces du Nord sont le *Khorasan*, le *Mézendran*, le *Ghilan*, le *Schirvan*, & le *Gurgistan*; celles de l'Ouest, l'*Irivan*, l'*Azerbijane*, & l'*Irak-Agemi*; celles du Midi, le *Chusistan*, le *Farsistan*, le *Laristan*, & le *Kirman*; celles de l'Est, le *Makran*, le *Sigistan*, & le *Zablistan*.

Avant que d'entrer dans la description de ces provinces, il est nécessaire d'observer qu'elles formoient l'ancien patrimoine des Sofis; qu'après l'usurpation de l'Aghuan Mahmoud, l'Empire Persan fut resserré dans des bornes plus étroites, les Moscovites & les Turcs ayant envahi alors plusieurs de ses possessions; que ce même Empire reprit son premier lustre sous le fameux Nadir-Shah, & s'étendit même à l'Orient & à l'Occident,

fort au-delà de ses anciennes barrieres ; qu'enfin les troubles survenus depuis la mort de Nadir ont replongé la Perse dans des désordres, qui ont encore bouleversé ses limites. Ainsi la description suivante n'est relative qu'aux tems qui ont précédé toutes ces révolutions.

1. *Le Khorasan.*

C'est l'ancienne Bactriane, qui, peu de tems après le déluge, forma une des plus florissantes Monarchies de l'Orient. Ninus, Roi d'Assyrie, la subjugua d'abord, & dans la suite elle tomba sous la puissance de Cyrus, qui la réunit à l'Empire Persan. Elle y resta annexée jusqu'au regne d'*Antiochus Théos*, troisiéme Prince de la Dynastie des Séleucides. *Théodote* s'étant alors emparé de cette province, dont il étoit Gouverneur, en forma un Royaume particulier, qui, peu de tems après, fut détruit par les Parthes. Si l'on en croit Ammien Marcellin, on y comptoit autrefois jusqu'à mille villes, dont les plus considérables étoient *Bactra*, *Ebusmi*, *Maracanda*, & *Charracharta*. Les deux dernieres subsistent encore aujour-

Antiquité de cette Province.

Hist. Univ. Tome VI, p. 740.

d'hui, l'une sous le nom de *Samarcande*, & l'autre sous celui de *Chiariarchar*.

Son état présent.

Nos Géographes ne s'accordent pas sur la position ni sur l'étendue de cette province. Otter, dont l'autorité nous paroît préférable, lui donne pour limites à l'Est, le Sigistan & une partie de l'Inde; au Septentrion, le Turquestan & le pays des Usbecks; à l'Ouest, des déserts qui la séparent de l'Irak-Agemi; & au Sud d'autres déserts qui s'étendent vers le Farsistan & le Kirman. Son étendue, suivant M. d'Anville, est de 170 lieues de France du Midi au Nord, & d'environ 180 du Levant au Couchant. Il comprend dans cet espace la région de *Komis*, qui est limitrophe de l'Irak-Agemi & du Mézandran, & il en retranche avec raison le Royaume de Balk, ancienne dépendance du Khorasan, que les Tartares ont envahie depuis plusieurs siécles.

Géographie de Dom Vaissette, Tome IX, p. 450.

Ses principales villes.

Hérat, est sa capitale (1). C'est une grande ville, mais fort déserte, environnée de bonnes murailles, & défendue par une forte citadelle. Elle

(1) Dom Vaissette la place à 34 degrés 30 min. de latitude, & à 78 20 min. de longitude.

a servi de résidence à plusieurs Monarques Tartares, de la famille de Tamerlan. On vante les fruits de son territoire, & sur-tout les roses qu'il produit, dont on fait la meilleure eau-rose de l'univers. Les tapis qui se fabriquent dans cette capitale sont en grande réputation dans toute la Perse.

Nischapour, à cinq journées d'Hérat, sur le confins du Mézendran, tient le second rang parmi les villes de cette province. Les belles Turquoises qu'on tire de ses mines font sa principale richesse.

Tous, ou *Metched*, au Nord de Nischapour, est considérable par ses fortifications, & par la superbe Mosquée qu'Abbas I y fit construire. Les pélerins y accourent de tous les quartiers de la Perse, pour visiter le tombeau d'*Iman-Reza* un de leurs saints.

Damignan, situé au Sud-Est de Nischapour, est la capitale d'un grand pays, appellé *Komis*, qui s'étend au Nord & à l'Ouest, vers le Mézandran & l'Irak-Agemi, & qui n'a pas moins de cinquante lieues en longueur & en largeur. L'air y est chaud, l'eau un

peu rare, & les vivres fort abondans.

2. *Le Mézendran.*

Cette province est située à l'Ouest du Khorasan. M. d'Anville lui donne du Levant au Nord-Ouest cinquante lieues de côte, le long de la mer Caspienne, & vingt dans sa plus grande largeur, du Midi au Nord. Sa partie méridionale est montueuse & déserte; on la nomme *Tabristan*. Le côté du Nord est un pays plat, qui s'étend jusqu'à la mer Caspienne, & que ses habitans appellent *Mézendran* ou *Mazendran*. Ses terres sont d'une prodigieuse fertilité; mais on y respire un air très-mal-sain. *Farrabaut*, ou *Fer-Abad*, est la principale ville du Mézendran proprement dit. Elle est bâtie dans une plaine marécageuse, à un quart de lieue de la mer. Une petite riviere assez rapide baigne ses remparts, qui sont de terre, & qui forment son unique défense. On y comptoit au commencement du dernier siécle quinze ou seize mille habitans, parmi lesquels il y avoit beaucoup de Chrétiens, Géorgiens ou Ar-

Dom Vaissette, *Ibid.* p. 448; Herbert, p. 289.

méniens d'origine. Ses Bazars sont spacieux, bien bâtis, & ornés de plusieurs allées d'arbres, qui leur donnent beaucoup d'agrément. Le palais du Roi est situé à l'extrémité septentrionale de la ville, ensorte que de ses terrasses on découvre la mer dans un agréable lointain. Les habitans de cette province sont sociables, enjoués, curieux des raretés étrangeres, économes, adonnés au commerce, & très-industrieux à cultiver & à travailler les soyes que leur pays produit en abondance.

Quelques Géographes comptent parmi les dépendances du Mézendran les contrées d'*Esterabath*, de *Korkan*, & de *Daheftan*. Celle d'Esterabath est limitrophe du Khorasan & de la mer Caspienne. Sa capitale, appellée aussi Esterabath, est bâtie sur la riviere d'*Ester*, qui lui donne son nom. Ce n'est qu'une ville médiocre. L'air de cette contrée est fort mal-sain, & ses eaux ne sont pas moins dangereuses; mais elle produit une grande quantité de grains, de fruits, & de vers à soye.

Le *Korkan*, que d'autres appellent *Jorjan*, est sur la côte orientale de la mer Caspienne, au Nord-Est d'Es-

terabath. C'est un pays plat, sujet aux inondations, aux chaleurs, à la peste, & d'ailleurs exposé, par sa situation, aux ravages des Tartares. On y recueille des dattes, du vin, du coton, de la soye, & plusieurs sortes de grains.

Le *Deheſtan*, ou *Dihiſtan*, est un pays montueux, qui dépend du Korkan. Il est censé appartenir à la Perse, comme les deux autres; mais ses habitans secouent souvent le joug, & il n'est pas aisé de les forcer dans leurs montagnes.

3. *Le Ghilan.*

Cette province, située à l'Ouest du Mézendran, dont elle est séparée par la riviere de *Kesil-Ousan*, s'étend en demi-cercle, de l'Est au Nord-Ouest, sur les bords de la mer Caspienne, dans l'espace d'environ soixante lieues. Elle n'en a que vingt dans sa plus grande largeur. C'est le plus beau pays de la nature, & en même-tems le plus mal-sain. Il produit du vin, de l'huile, du riz, de la soye, du tabac, & d'excellens fruits. Ses pâturages sont renommés dans toute la Perse. Sa partie méridionale

s'appelle *Dilem*. Elle est remplie de montagnes, qui sont bien cultivées du côté du Ghilan proprement dit, & fort incultes du côté de la Perse. Depuis les montagnes de Dilem jusqu'à la mer, on rencontre de belles plaines, qui sont plus longues que larges, & qui se resserrent tellement en quelques endroits, qu'on trouve à peine un chemin praticable entre la mer & les montagnes.

On compte dans le Ghilan douze villes, dont les plus importantes sont *Lahdjan*, ou *Lahijan*, *Salous*, *Rect*, *Astera*, *Musula*, &c. La partie déserte du Ghilan sert de retraite à quantité de bêtes féroces, qui désolent le pays, & qui ne font pas de moindres ravages dans le Mézendran. C'étoit le fléau de l'ancienne Hyrcanie, qui comprenoit ces deux provinces.

4. *Le Schirvan.*

Ce pays qui faisoit une portion considérable de l'ancienne Albanie, s'étend au Nord du Ghilan, entre la mer Caspienne & le mont Caucase, qui le sépare du Gurgistan, ou de la Géorgie. Sa longueur, dans cette direction, est d'environ 60 lieues;

Dom Vaissette, *ibid.* p. 432.

il en a un peu moins du Levant au Couchant dans sa plus grande largeur. Ses habitans sont un mêlange de Persans, d'Arméniens, de Turcomans, & de Tartares vagabonds, qui ne vivent que de brigandage. Ce fut Abbas I qui fit la conquête de ce pays. Ses villes de quelque considération sont :

1. *Schamaki*, ou *Scamakia*, située vers le 41e. degré de latitude, dans un vallon flanqué de deux montagnes. C'étoit une place importante, où il se faisoit un grand commerce, & dans laquelle on comptoit soixante mille habitans, la plûpart Arméniens. Mais elle a été saccagée dans ces derniers tems par Nadir-Schah.

2. *Derbent*, sur la mer Caspienne, au Nord de Schamaki. Cette ville est bâtie dans un défilé fort étroit, entre la mer & le Caucase. C'est là qu'est ce fameux passage, qui conduit en Tartarie, & qui est la plus forte barriere de la Perse de ce côté-là. La ville a une lieue de long; mais elle est tellement resserrée entre la mer & les montagnes, qu'elle n'a que quatre cents cinquante pas de largeur. Outre que ses murailles sont fort hautes &

fort épaisses, elle est défendue par une bonne citadelle, bâtie sur une éminence. Ses édifices, soit publics, soit particuliers, n'ont rien de remarquable. Son port est très-fréquenté, & ses habitans font un assez grand commerce. Il n'est pas absolument certain que le défilé de Derbent soit le passage que les anciens appelloient *les portes Caspiennes*. On voit aux environs de cette ville des restes considérables d'une ancienne muraille, qu'on avoit construite pour la défense du pays, & qui avoit, dit on, plus de cinquante lieues de longueur. On prétend qu'Alexandre en fut le premier fondateur.

3. *Baku*, au Sud-Est de Schamaki, sur la mer Caspienne. Cette ville a un bon port. On trouve aux environs des sources de naphte très-abondantes.

5. *Le Gurgistan*.

Division de la Géorgie.

C'est le nom que les Orientaux donnent à la Géorgie, grand pays situé à l'Ouest du Schirvan & de la mer Caspienne & qui s'étend jusqu'à la mer Noire. Il est borné au Nord par le Caucase, & au Midi par l'Arménie

Persienne. Sa plus grande étendue est d'environ cent lieues, soit du Midi au Septentrion, soit du Levant au Couchant. On le divise en cinq contrées, qui sont la *Mingrelie*, l'*Imirette*, le *Guriel*, le *Kaket*, & le *Karduel*. Les trois premieres, qui regardent l'Occident, sont sous la domination des Turcs, & leur description appartient à l'Histoire de ce peuple. Les deux autres, situées vers l'Orient, sont depuis deux siécles des provinces dépendantes de la Perse, quoiqu'elles ayent toujours été gouvernées par des Princes Géorgiens, dont plusieurs ont secoué le joug des Sofis.

Géorgie Persane.

Le Kaket.

Le Kaket forme la partie la plus orientale du Gurgistan. Il s'étend du Midi au Nord dans l'espace de 60 lieues de France, & de 30 du Levant au Couchant. Une riviere, appellée *Jori*, le traverse dans toute sa longueur du Nord-Ouest au Sud-est. La soye est la seule richesse de ses habitans, qui négligent la culture des terres, & qui passent leur vie sous des tentes, à la maniere des Tartares. Il n'y a dans cette contrée qu'une seule ville, nommée *Kaket*, ou *Kaketi*,

Ibid. p. 394. Chardin, Tome II, pag. 322 *& suiv.*

qui sert de résidence au Viceroi. *Bactriani* est un château fort, bâti dans la partie septentrionale de ce Gouvernement.

Le Karduel. Le Karduel est un pays plus abondant & plus peuplé. Sa position est à l'Ouest & au Midi du Kaket, auquel il est contigu. M. de l'Isle, & après lui M. d'Anville, lui donnent 80 lieues de France du Midi au Nord, & 50, dans sa plus grande largeur, du Levant au Couchant. Le *Cyrus*, que les Orientaux appellent *Kur*, le traverse obliquement, en prenant d'abord sa direction du Sud-Ouest au Nord-est, & ensuite du Sud au Nord. *Teflis* est sa capitale. Nous en parlerons dans un article particulier. Le Karduel n'a que trois autres villes, qu'on nomme *Gori*, *Suram*, & *Ali*. Ce ne sont proprement que des places de guerre, entourées de quelques habitations, en forme de bourgs. C'est de cette contrée que les habitans de la Géorgie tirent leur dénomination & leur origine. Leur véritable nom est *Kardueli*, & l'on ignore à quelle occasion les Grecs & les Latins leur ont donné celui de *Géorgiens*.

Qualités physiques du Gurgistan.

Le Gurgistan est un pays coupé de bois, de montagnes, & de plaines. On y voyoit autrefois beaucoup de villes; mais elles ont été détruites par les Huns, les Alains, & d'autres barbares de l'Asie septentrionale. Il en subsiste quelques restes, qui donnent une grande idée de leur ancienne magnificence. L'air de cette contrée est sec, très-froid pendant l'hiver, d'une chaleur excessive pendant l'été, & fort sain dans toutes les saisons. La nature n'accorde ici ses faveurs qu'au travail & à l'industrie; mais quand les terres sont cultivées & arrosées avec soin, elles produisent abondamment toutes sortes de grains, de légumes & de fruits. Les poires & les pommes, fruits rarement bons dans la haute Asie, le disputent ici pour la qualité à celles d'Europe. On vante aussi l'excellence de la volaille, du gibier, du poisson, des grosses viandes, particulierement de celle de porc. La vigne est très-commune dans le pays, & croît autour des arbes, comme en Italie. Les vins de Téflis sont si estimés, qu'on les transporte jusqu'à Ispahan. La soye n'y est pas rare; mais

la plûpart des Voyageurs ont exagéré ſon abondance.

Les beautés de Géorgie ſont renommées « C'eſt, dit un Ecrivain *, le plus beau ſang de l'Orient & même de l'univers. La nature a répandu ſur la plûpart des femmes des graces qui ne ſe trouvent point ailleurs. On ne peut voir de plus belles tailles, ni de plus charmans viſages. Elles ſont grandes, dégagées, point gâtées d'embonpoint, & extrêmement déliée à la ceinture ». Cet éloge eſt peut-être outré. Voici ce qu'en dit un autre Voyageur *. « Les femmes de Géorgie ne nous cauſerent aucune ſurpriſe. Nous nous attendions à voir des beautés parfaites ; & véritablement elles ne ſont nullement déſagréables, & peuvent même paſſer pour des beautés ſi on les compare avec les Curdes. Elles ont un air de ſanté qui plaît ; mais après tout elles ne ſont ni auſſi jolies, ni auſſi bien faites qu'on le prétend. Celles qui vivent dans les villes n'ont rien qui les diſtingue des autres, de ſorte que je me crois en droit de m'inſcrire en faux contre ce que la plûpart des Voyageurs rapportent ſur ce ſujet ».

* Chardin.

Portrait des Géorgiens.

* Tournefort.

Chardin, *ubi suprà*, p. 128

Pour ce qui est des mœurs des Géorgiens, toutes les Relations en font une peinture peu favorable. On les représente comme des hommes livrés à toutes sortes de vices, particulierement au larcin, à l'ivrognerie & à l'impudicité. Ils sont fiers, vindicatifs, perfides : du reste, ils ont de l'esprit, de la politesse, & de la bravoure. Ils professent à peu près le même Christianisme que les Grecs ; mais ils sont plus attachés aux petites pratiques qu'aux devoirs essentiels de la Religion. Leurs Princes sont depuis deux siécles dans l'habitude d'abjurer l'Evangile, toutes les fois que les Turcs ou les Persans exigent ce sacrifice. Les Nobles tyrannisent leurs vassaux, jusqu'à s'attribuer le droit de réduire leurs enfans à l'esclavage, & de les vendre hors du pays.

Obscurité de leur Histoire.

L'Histoire de ce peuple est peu connue. Un de ses Princes, qui s'est réfugié dans ces derniers tems en Moscovie, a communiqué à M. de l'Isle une Généalogie, qui commence à Adam, & qui vraisemblablement remonteroit encore plus haut, si ceux qui l'ont fabriquée eussent trouvé un nom plus ancien. On y voit que *Sa-*

mara, le premier *Mepe*, ou Roi, qui soit nommé dans cette table, étoit contemporain d'Alexandre le Grand, & qu'il descendoit d'*Ouptos*, septiéme descendant de Noé par Japhet. Pour remplir le vuide qui se rencontre entre Ouptos & Samara, on suppose que la Géorgie a été gouvernée dans cet intervalle par une longue suite de Princes de la même famille, dont les noms se sont perdus dans l'obscurité des tems.

M. de Guignes, Hist. des Huns, Tome I. p. 433.
Essai sur les troubles de Perse & de Géorgie, *passim.*

La table communiquée à M. de l'Isle (1) contient une ample liste de tous les Mepes qui ont regné en Géorgie depuis Samara jusqu'à ces derniers tems. Il seroit très-inutile de la copier ici; premierement parce qu'il est très-douteux qu'elle soit exacte; secondement, parce qu'elle ne renferme que des noms, à la réserve d'un très-petit nombre de dates & d'anecdotes que nous allons indiquer, sans en garantir la certitude.

Fragmens tirés de divers Ecrivains.

On y trouve que pendant le regne de Samara, Alexandre pénétra en Géorgie; qu'après la mort de Mepe

(1) On en doit la publication à M. de Guignes, qui l'a inférée dans son Hist gén. des Huns, Tome I, pag. 434.

Aderki onziéme successeur de Samara, la Monarchie fut partagée en deux Royaumes ; que sous Mepe *Merian*, qui étoit contemporain de Dioclétien, la Géorgie se fit chrétienne ; qu'en 1224, sous le regne d'une femme nommée Mepe *Rousadan*, Zingiskhan fit une irruption dans ce même état, & que Mepe *Bagrat*, qui regnoit en 1486, fut fait prisonnier par Tamerlan. Constantin Porphyrogenete nous apprend que la famille des Princes Géorgiens prétendoit descendre de David & de Betsabée, & qu'un de leurs ancêtres, nommé *David*, quitta Jerusalem pour aller s'établir en Géorgie, où il forma un Empire puissant.

Voici des détails plus instructifs, empruntés d'un Ecrivain (1) qui paroît très-versé dans l'Histoire moderne de la Géorgie. Ce pays, divisé dès le regne de Mepe Aderki en deux Royaumes, a souffert depuis d'autres démembremens, dont se sont formées différentes principautés. Un Gouverneur de Mingrelie usurpa la souveraineté de cette province sur le Roi d'Imirette, & prit le titre de *Dadian*.

(1) M. Peyssonel, Consul de Smyrne, Auteur de l'*Essai sur les troubles de Perse & de Géorgie*.

Sa famille y regne depuis quinze ou seize générations ; mais ces Princes sont tributaires du Grand Seigneur. Le Guriel est aussi gouverné par un Prince particulier, qui est Vassal du Turc, & dont les ancêtres ont secoué le joug des Rois d'Imirette.

Rois d'Imirette.

L'Imirette, qui touche au Guriel & à la Mingrelie, est un Royaume considérable. Ses Princes, qui payent aussi un tribut à la Porte, sont issus de l'ancienne famille des Mepes de Géorgie, & donnent depuis long-tems des Rois à l'Imirette. *Alexandre* y regnoit dans le dernier siécle. Il mourut en 1658, laissant pour successeur *Bakrat*, que *Darejan* sa belle-mere fit aveugler, pour placer sur le trône un Seigneur de la cour appellé *Vachtan*, qu'elle épousa. Vachtan fut détrôné par *Vomeki*, Prince de Mingrelie, & celui-ci fut à son tour chassé par *Schah-Navas*, Roi de Kaket, qui conféra la couronne à son fils *Archile*. Le Bacha d'Akalsiké mit en fuite Archile, & fit proclamer à sa place le fils du Prince de Guriel. Mais les Grands d'Imirette, gagnés par Schah-Navas, aveuglerent ce nouveau Roi, & rétablirent Bakrat, leur légitime Souverain.

Vachtan ayant mis dans ses intérêts le Bacha d'Akalsiké, excita de nouveaux troubles, & tomba imprudemment au pouvoir de Bakrat, qui le poignarda de sa propre main, & lui arracha le cœur, qu'il déchira en présence de ses courtisans. Voilà tout ce qu'on nous apprend des Rois d'Imirette.

Princes de Kaket.

Le Kaket forme aussi depuis plusieurs siécles un Etat particulier. *Davit* en fut le premier souverain. Il étoit fils de *Giorgi* V, Roi de Kaket & de Karduel, qui lui donna la premiere de ces principautés. *Alexandre*, frere aîné de Davit, obtint le Royaume de Karduel. Ce partage se fit vers l'an 1350. Les premiers successeurs de Davit ne sont pas connus. *Alexandre*, un de ses descendans, devint tributaire de Mahomet Kodabendé Roi de Perse, & fut obligé de lui remettre en ôtage *Teimouras*, l'aîné de ses fils. Ce Prince étant mort au commencement du dernier siécle, Teimouras obtint la liberté de retourner en Géorgie, pour y prendre possession du sceptre de ses ancêtres. Son regne fut très-agité. Après avoir soutenu de longues guerres contre Abbas I & Sefi II, il fut fait prisonnier dans l'Imirette, & con-

duit à Ispahan, où il finit ses jours en 1659. Son fils Héraclius, qui se réfugia en Moscovie, fut dans la suite rétabli sur le trône de Kaket. *Méhémet Koulikan* succéda à son pere Héraclius, & joignit pendant un tems à la principauté de Kaket celle de Karduel, sous la dépendance des Sofis. Méhémet ayant été tué en 1724, eut pour successeur son frere *Teimouras*, pere du Prince *Héraclius*, qui joue aujourd'hui un si grand rôle dans la Perse.

Princes de Karduel.

Le Karduel a toujours été la plus considérable portion du Royaume de Géorgie. La table de M. de l'Isle nous a donné quelques foibles lumieres sur ses anciens Princes. Voici des anecdotes très-modernes. Mepe *Davit*, neuviéme du nom, étoit contemporain de Schah Ismael, le premier des Sofis. Mepe *Luarzab*, ou *Luarzap*, son fils, eut de grands demêlés avec les Persans, qui entrerent pour la premiere fois en Géorgie sous son regne. *Zumon* & *Davit*, qui devoient le jour à ce Prince, & qui partagerent entre eux sa succession, furent détrônés par *Schah Tahmas*, successeur d'Ismael. Davit gagna les bonnes graces de son vainqueur en em-

Essai sur les troubles de Géorgie, Chap. V & VI.

braſſant le Mahométiſme, & obtint le Gouvernement de toute la Géorgie Perſienne. Mais ayant entrepris, ſous le regne de *Khodabendé*, de ſecouer le joug, le Sofi envoya contre lui une armée nombreuſe, & le dépouilla de ſa dignité. Zumon, alors priſonnier à Iſpahan, ſollicita la Vice-royauté de Karduel, & l'obtint aux mêmes conditions que ſon frere, c'eſt-à-dire, en abjurant le Chriſtianiſme. Il mourut ſous le regne d'Abbas I, laiſſant, entre pluſieurs fils, *Luarzab* & *Zumon*.

Luarzab, qui ſuccéda à la principauté de Karduel, offenſa ſenſiblement Abbas en lui refuſant ſa ſœur en mariage, & ſe livra enſuite imprudemment à ce monarque qui le fit maſſacrer en ſecret. Zumon n'eut pas un ſort plus heureux. Il fut mis à mort par ſes propres ſujets, qui reconnurent pour Roi Teimouras, Souverain de Kaket.

Ruſtan-Khan, fils de Zumon, vengea la mort de ſon pere, recouvra le Karduel, ſubjugua le Kaket, & jouit paiſiblement de ces deux Royaumes juſqu'à ſa mort, qui arriva en 1640. N'ayant point laiſſé de poſtérité, il adopta *Schah-Navas*, Prince de la

branche de Kaket, qui hérita de toutes ses possessions.

Schah-Navas, homme entreprenant & courageux, porta la guerre dans l'Imirette & la Mingrelie, & disposa du premier de ces Royaumes en faveur d'*Archile*, son second fils, que les Turcs destituerent bientôt après. Il maria une de ses filles à Schah-Husseïn Roi de Perse. Après sa mort, l'Empire du Gurgistan fut encore divisé. *Archile* eut en partage le Kaket, & *Gurgi-Khan*, son frere, regna dans le Karduel. *Levan*, l'aîné des fils de Schah-Navas, n'eut aucune part à sa succession, & passa la plus grande partie de ses jours à Ispahan, où il exerça la charge de *Divan-Beg*, ou de Président du Divan.

Archile ne sçut pas se maintenir sur le trône de Kaket. On lui substitua *Héraclius*, qui avoit des droits incontestables sur cette couronne. Gurgi-Khan se brouilla aussi avec le So-, qui lui ôta le Karduel. Pour le consoler de cette disgrace, on le fit Viceroi de Kerman, & dans la suite on envoya à Kandahar, où il fut tué par *Mirveïs*. Sa mort fut le premier

acte d'hostilité que commit ce fameux chef des Aghuans.

Levan, qu'on avoit fait Viceroi du Karduel, après la destitution de son frere Gurgi-Khan, eut beaucoup de peine à se soutenir dans ce poste, & finit par se retirer à Ispahan, où il mene une vie privée. *Khusref-Khan*, son fils, obtint l'investiture du même gouvernement, dont il ne prit jamais possession, ayant été tué à la fleur de son âge dans le Kandahar, où il commandoit l'armée persane. *Jassi*, autre fils de Levan, succéda alors à la principauté de Karduel, & fut ensuite dépossédé par *Vachtan* son frere, qui trouva lui-même un compétiteur très-dangereux dans *Méhémet Koulikhan*, Roi de Kaket. Vachtan, poussé à bout par Méhémet, implora l'assistance des Turcs, qui, profitant de ces divisions, s'emparerent de la province.

Bakar, fils de Vachtan, est le dernier Prince que cette famille a donné au Karduel. Après avoir joui quelque tems de ce Royaume, sous la dépendance des Turcs, il se révolta contre eux, & finit par se réfugier en Moscovie vers l'année 1720. Ce fut lui

qui

qui donna à M. de l'Isle la table dont j'ai parlé. Quelques années après, *Thamas-Kouli-Khan*, Roi de Perse, ayant chassé les Turcs du Karduel, donna l'investiture de cette principauté, & le commandement général de l'Erivan & de l'Azerbijane, à *Teimouras*, Roi de Kaket, frere de Méhémet Kouli-khan, & pere du fameux Héraclius.

6. *L'Erivan*, ou *l'Arménie Persienne.*

Etendue & division de l'Arménie.

L'Arménie, considerée dans toute son étendue, est située entre 38 & 42 degrés de latitude, & entre 58 & 68 degrés de longitude. Ainsi elle a du midi au Nord soixante lieues (1), & cent quatre-vingts du levant au couchant. Elle est bornée au Septentrion par la Géorgie, au Sud par le Kurdistan, à l'Est par le Schirvan, & à l'Ouest par la Natolie orientale. Les anciens la divisoient en grande & petite, ou en haute & basse : division que les Géographes employent encore aujourd'hui. La grande Arménie est plus orientale, & plus voisine de la Perse, qui en partage la domination avec la Turquie. L'Arménie mineure s'étend

(1) Grandes lieues, dont 20 font un degré.

vers l'Occident, & n'a point d'autre maître que le Turc.

Possessions Persanes.

Les possessions persanes sont comprises dans l'Erivan, province située à l'extrémité orientale de la grande Arménie, à l'Ouest du Schirvan, & au Sud de la Géorgie. Elle est arrosée par le Kur, l'Araxe, le *Zangui*, &c, & par un Lac qu'on nomme *Erivan*, ou *Sevan*, & qui a vingt-cinq lieues de circuit. Ce pays, dont le territoire est assez fertile, & qui contenoit autrefois un grand peuple, ne forme aujourd'hui qu'un vaste désert, où l'on trouve à peine trois ou quatre villes considérables. Abbas I le ruina, pour ôter aux Turcs l'envie de s'y établir, & transporta dans l'intérieur de la Perse la plûpart de ses habitans.

Erivan.

La capitale se nomme aussi Erivan. Sa position, suivant Dom Vaissette, est à quarante degrés quelques minutes de latitude, & à 63 de longitude, dans une plaine entourée de montagnes. Deux rivieres passent à peu de distance de ses murailles, le *Keurk-boulak* du côté du Nord; & le *Zanhui* vers le Sud: la derniere sort du lac de Sevan. Erivan est une grande ville, mal bâtie, & médiocrement

peuplée, des jardins & des vigno-
bles occupant la plus grande partie
de son terrein. Ses fortifications con-
sistent dans un rempart de terre, &
dans une citadelle isolée, qui a une
triple enceinte, & qui peut passer
pour une petite ville, puisqu'on y
compte huit cents maisons. Il n'est
pas permis aux Arméniens d'y habi-
ter; mais il leur est libre d'y trafiquer
pendant le jour, pourvû qu'ils se re-
tirent le soir dans la ville. Le palais
du Gouverneur est dans le château.
C'est un édifice spacieux, & digne de
la magnificence des anciens Beglier-
begs de cette province.

Chardin, T. II. p. 219.

A deux lieues d'Erivan il y a un an-
cien Monastere, que les Arméniens
appellent *Ecs-miazin*, c'est-à-dire, la
descente du Fils de Dieu, parce qu'ils
croyent que J. C. se fit voir dans ce
lieu à Saint Grégoire l'*Illuminateur*,
premier Patriarche d'Arménie. On y
voit une grande Eglise, un palais pour
le Patriarche, des logemens pour les
étrangers, & des cellules pour quatre-
vingts Moines, quoiqu'ils ne soient
ordinairement que douze ou quinze.
L'Eglise est un bâtiment de pierres de
taille, fort obscur & fort massif, sans

Monastere d'Ecs-miazin.

aucun ornement de peinture ni de sculpture. Elle se termine par trois Chapelles, tournées vers l'Orient. Celle du milieu est la plus grande. C'est là qu'on célèbre le saint sacrifice. Les Chapelles des côtés n'ont point d'autels : l'une sert de sacristie, & l'autre de trésor. A quelque distance du Monastere il y a deux autres Eglises, aussi anciennes que celle d'Ecsmiazin, mais qu'on a abandonnées parce qu'elles tombent en ruine.

Naxivan, Zulfa, Astabat.

Naxivan, *Zulfa* & *Astabat*, sont des places situées dans la partie méridionale de l'Erivan. La premiere, que quelques voyageurs ne distinguent point de l'ancienne *Artaxate*, étoit autrefois une des plus grandes villes de l'Orient. Abbas I la ruina presqu'entierement, & transporta la plus grande partie de ses habitans dans l'intérieur de la Perse. Ses successeurs ayant travaillé à la rétablir, on y comptoit sur la fin du dernier siécle près de deux mille maisons. Zulfa a subi le même sort que Naxivan, & ses citoyens ont été transférés par Abbas à Ispahan, où ils ont bâti un fauxbourg qui porte le nom de leur patrie. Mais quelques familles Arméniennes étant retour-

nées depuis à l'ancienne Zulfa, cette ville a aussi commencé à se rétablir. Astabat est dans une position très-agréable, à une lieu de l'Araxe, dans un pays où les sources sont si abondantes que chaque maison a sa fontaine. Ce que son terroir produit de particulier, c'est une drogue, appelée *Ronas*, qui sert pour les teintures rouges, & dont il se fait un grand débit.

Le reste de l'Erivan, du côté du Sud-Ouest, est occupé par diverses tribus de Kurdes, qui vivent dans l'indépendance. A l'extrémité septentrionale de la même province, on trouve *Guentché* ou *Kanja*, petite place située dans un excellent pays, à peu de distance du Kur. C'étoit autrefois une des plus grandes villes de l'Empire Persan. On y voit de fort beaux restes d'antiquité.

Terroir de l'Arménie.

L'Arménie est en général une contrée montueuse, mais entrecoupée de plusieurs vallées fertiles. Son vin est médiocre, & le peu de grains qu'on recueille n'est dû qu'à l'industrie & au travail des habitans. Leur méthode est d'atteler à une seule charrue dix ou douze paires de bœufs, & de don-

ner une grande profondeur aux ſillons, ſoit parce que la ſuperficie de la terre n'eſt pas aſſez bonne, ſoit pour mieux garantir la ſemence de la gelée. Chaque couple a ſon conducteur particulier. Outre la difficulté du labourage, il faut arroſer fréquemment les campagnes, ſoit à la main, ſoit en faiſant couler l'eau dans les rigoles creuſées pour la recevoir. Le pays ne produit point d'oliviers, & les fruits y ſont fort tardifs. L'hiver eſt rigoureux & long. La neige couvre les montagnes pendant toute l'année, & il en tombe même quelquefois dans le mois de Juin. Un voyageur aſſure qu'il trouva de la glace au mois de Juillet aux environs des ſources, avant le lever du ſoleil, quoiqu'il fît une chaleur exceſſive durant le jour. Le blé n'avoit pas alors un pied de haut, & les fruits étoient à proportion auſſi peu avancés.

Tournefort, Voy. Lettre VII.

Origine des Arméniens.

L'origine des Arméniens eſt ſi ancienne que leurs Hiſtoriens la font remonter juſqu'au tems du Déluge. Ils prétendent que l'Arche s'étant arrêtée ſur une de leurs montagnes, Noé fit un long ſéjour en Arménie, & qu'en quittant cette province il y

laissa sa mere, sa femme & plusieurs de ses descendans, qui peuplerent le pays. Quelques sçavans leur donnent les Phrygiens pour premiers ancêtres; d'autres les font descendre d'une colonie de Syriens. Cette derniere opinion paroît la plus vraisemblable, parce qu'il est prouvé par divers témoignages que les anciens Arméniens se servoient des caracteres syriaques, & que leur langue différoit peu de celle des Syriens. Dans la suite d'autres colonies de Cananéens, d'Hébreux, de Grecs & de Perses, de Tartares, de Chinois, & même d'Européens, contribuerent à augmenter la population de ce pays, qui étant couvert de montagnes offroit un asyle à tous les peuples qui étoient tentés de s'y réfugier. On y voit encore un village, nommé *Kubeschah*, habité par des Génois fugitifs, qui professent le Mahométisme.

Hist. Univ. par une société de gens de Lettres, Liv. II, Chap. III, T. VI. Hist. des Huns par M. de Guignes, T. I, p. 427.

Leurs Rois.

Moïse de Khoresne assure que les Arméniens ont été gouvernés dans les premiers tems par une Dynastie de Rois appellés *Haïkans*, dont la suite comprend 53 Princes. C'est une liste de noms, & rien de plus. *Barzane*, contemporain de Ninus, fut,

ſelon Diodore de Sicile, un des premiers Rois de ce peuple. On ne rapporte aucune particularité certaine de ſon regne. Après ſa mort l'Arménie fut partagée en pluſieurs petits royaumes, qui s'affoiblirent les uns les autres, & qui, ſuivant Xenophon, tomberent à la fin ſous la puiſſance d'Aſtyage Roi des Medes. Elle devint ſous Cyrus une province de l'Empire Médo-Perſan, & elle y reſta annexée juſqu'après la conquête d'Alexandre le Grand. Les Séleucides laiſſerent échapper de leurs mains ce beau domaine. *Zadriade* & *Artaxias*, qui en partageoient le gouvernement, engagerent les Arméniens à ſe révolter, ſe firent proclamer Rois dans les contrées de leur dépendance, & fonderent deux Dynaſties, dont l'une régna dans la petite Arménie, & l'autre dans l'Arménie majeure. La premiere, qui fut établie par Zadriade, ne ſubſiſta qu'environ quatre-vingts ans, & s'éteignit dans la perſonne d'*Artane*, que Tigrane, Roi de la grande Arménie, dépouilla du trône & de la vie. Mais bien-tôt après, Pompée arracha cette conquête à Tigrane, & en diſpoſa en faveur de Déjo-

Princes de la petite Arménie.

ire, Tétrarque de Galatie. La famille es Déjotares s'étant éteinte, après voir donné deux Rois à l'Arménie, es Romains conférerent successive-ment ce Royaume, à plusieurs Princes, c finirent par en faire une province e leur Empire sous le regne de Vesasien. Quand leur puissance commença à décliner en Orient, la petite rménie retomba sous la domination es Perses, & fut quelques siécles près conquise par les Turcs, qui la ossédent encore aujourd'hui.

Princes de la grande Arménie.

La grande Arménie eut à peu près e même sort. Les Princes qui descen-oient d'Artaxias, fondateur de l'au-e Dynastie, regnerent avec beau-oup de gloire pendant un siécle, & evinrent ensuite tributaires des Ro-iains. Tigrane IV, le dernier Mo-arque de cette race, fut destitué par uguste. Mais alors les Parthes com-iencerent à disputer aux Romains le roit de disposer de cette couronne. Dans l'espace d'environ 90 ans les ns & les autres donnerent à la haute rménie neuf ou dix Rois de différen-es familles, ce qui fit couler des flots e sang dans ce malheureux Royau-ie. Enfin Trajan la réduisit en pro-

vince Romaine; mais elle retomba bientôt après sous le pouvoir des Parthes. L'an 412 de J. C. les Saſſanides s'en emparerent, & la réunirent à la Perſe. Depuis la deſtruction des Saſſanides, dans le ſeptiéme ſiécle, elle a paſſé ſucceſſivement ſous la domination des différentes familles Arabes & Tartares qui ont inondé la Perſe. En 1522 Selim II, Empereur des Turcs, la ſubjugua, & depuis ce tems elle a toujours appartenu à l'Empire Ottoman, à l'exception de la partie orientale, qui dépend des Sofis.

Révolutions modernes.

7. *L'Azerbijane*, ou l'*Azer-beyan* (1).

Cette province comprend l'étendue de pays que les anciens appelloient la grande Médie, & qui étoit ſituée entre la Perſide, la Parthie, l'Hyrcanie, & l'Atropatene, ou la Médie mineure. En y joignant le *Tabariſtan*, contrée qui s'étend vers le Nord, on peut lui donner 120 lieues de France du ſeptentrion au midi, & ſoixante-dix du levant au couchant.

La Médie formoit autrefois un grand

(1) D'autres écrivent *Aderbaidjan*, *Aderbigian*, &c.

Royaume, s'éleva sur les ruines de l'Empire d'Assyrie; & qui parvint, sous Cyaxare, à un tel degré de puissance, qu'il comptoit au nombre de ses possessions, non-seulement les deux Médies, mais le Pont, l'Arménie, la Cappadoce & la Perse. Cyrus en fit une province de l'Empire Persan auquel elle a toujours été annexée depuis, presque sans interruption.

Terroir de l'Azerbijane.

Les parties septentrionales de l'Azerbijane sont froides & stériles. Les habitans composent une espece de pain avec des amandes séches, & une boisson avec le jus de certaines herbes. Le pays est rempli de montagnes, qui sont couvertes de neige pendant neuf mois de l'année. Le terroir est marécageux, & produit une prodigieuse quantité d'insectes vénimeux: ce qui joint aux vapeurs qui s'élevent de la mer Caspienne, rend cette étendue de pays presque déserte. Les parties méridionales offrent de vastes plaines, qui abondent en toute sorte de grains, & qui sont les plus excellens pâturages de la Perse. Le climat est sain, mais pluvieux, & sujet à de violens orages, surtout au printems & en automne. Les

vins qu'on recueille dans cette contrée ſont très-fameux. On y trouve une grande abondance de gibier, de chevaux, & de bétail.

Ses Villes.

Tauris eſt la capitale de cette province. Nous en parlerons ailleurs. *Ardebil* eſt une autre grande ville, bâtie au milieu d'une belle plaine, & entourée d'un cercle de montagnes, qui s'élevent en amphithéâtre. Elle n'eſt point environnée de murs. Chaque maiſon a un jardin, & les principales rues ſont bordées de grands arbres. Le commerce y étoit très-floriſſant avant les derniers troubles qui ont agité la Perſe. On voit dans une de ſes principales Moſquées le tombeau de *Sheïk Sefi*, le premier ancêtre des Sofis de Perſe. Ce Temple renferme beaucoup de richeſſes, & la dévotion y attire un grand concours de pélerins. Les autres villes conſidérables ſont *Tiroan*, *Maraga*, *Taliskeran*, *Ouroumia*, &c.

8. L'*Irak-Agemi*.

Les Arabes ont donné anciennement le non d'*Irak* à la Chaldée & à la Parthie; mais pour diſtinguer ces deux provinces, ils ont nommé l'une

Irak-Arabi, & l'autre *Irak-Agémi*, ou l'Irak étrangere. C'est le pays des Parthes qui a été désigné par le dernier de ces noms.

Etendue de l'Irak-Agemi.

Cette contrée, qui tient le premier rang parmi les provinces de la Perse, est bornée au Nord par le Mézandran & le Ghilan, à l'Est par le Korasan, au Midi par le Farsistan, ou la Perse proprement dite, & à l'Ouest par l'Irak-Arabi. Nos Géographes lui donnent deux cents lieues de France du levant au couchant, & environ cent cinquante du midi au nord. Mais un bon tiers de cette étendue est inculte & désert.

Origine de ses premiers habitans.

L'Histoire des anciens Parthes est tellement mêlée avez celle des Perses, sur laquelle je me suis assez étendu, que je puis me dispenser de parler ici des antiquités de cette province. J'observerai seulement que, suivant Isidore, elle fut originairement peuplée par une colonie de Scythes, qui, ayant été bannis de leur patrie, s'établirent dans l'Irak, & y prirent le nom de *Pars* ou *Parth*, qui, dans leur ancien langage, signifioit *exilé*.

Climat, terroir.

Son climat est sain, mais d'une extrême sécheresse. Il n'y pleut pres-

que jamais pendant l'été, qui dure six mois, & le ciel n'est alors obscurci d'aucun nuage. Des montagnes arides & presque nues couvrent la plus grande partie de cette province. Le reste offre de vastes plaines, qui sont assez fertiles dans le voisinage des rivieres & des sources. Mais la stérilité est générale dans tous les cantons qui manquent d'eau.

Villes remarquables.

On y compte plus de quarante villes, dont la principale est *Ispahan*, capitale de tout l'Empire. Nous la décrirons dans un article particulier.

Sultanié.

Sultânié est vers le Nord, à 56 degrés 30 min. de latitude, presque au pied des montagnes de Dilem. Dans l'éloignement elle paroît jolie, mais ce n'est plus la même chose lorsqu'on la voit de près. Elle a cependant quelques édifices remarquables. On y compte trois mille maisons. Elle fut bâtie dans le 12e siécle par un Prince Tartare (1) de la famille de Zingiskhan, qui la nomma *Sultanié*, ou ville royale. Plusieurs Rois de Perse y ont résidé. Dans le voisinage de la principale Mosquée, on voit le tombeau

(1) Argoun-Kan, petit-fils d'Hulacou, fils de Zingis-khan.

d'*Ismael-Kodabendé*, qui mourut dans cette ville. Elle est défendue par un Fort quarré, dont la construction est très-solide. Son terroir est fort bas, & coupé de plusieurs canaux, qui le rendent très fertile. Les nuits y sont froides, & la chaleur est extrême durant le jour. Tous les gens du pays assurent que c'étoit autrefois une des plus grandes villes de l'Asie, ce qui paroît assez par les ruines considérables qu'on trouve aux environs.

Ebher.

Ebher est à une petite journée de Sultanié, en s'éloignant du Nord. Sa situation est riante, & son terroir abonde en grains, en fruits, & en légumes. Une petite riviere, qui lui donne son nom, la traverse dans toute sa longueur. Ses caravanserais, ses mosquées, & ses bazars, sont d'assez beaux édifices. On lui donne une lieue de long : mais ses jardins occupent la plus grande partie de cet espace, dans lequel on compte à peine deux mille cinq cents maisons. Ses habitans la regardent comme une des plus anciennes villes du Royaume, & prétendent qu'elle a été bâtie par *Kai-Cosrou*. Un voyageur remarque que dans les cantons de la Perse, qui sont

Chardin, T. III. p. 24.

au Nord & à l'Ouest d'Ebher, le Turc est le langage vulgaire; mais que depuis cette ville jusqu'aux Indes on ne parle point d'autre langue que le Persan.

Casbin.

Casbin, à sept ou huit lieues d'Ebher, en tirant vers l'Est, est situé au milieu d'une plaine spacieuse, à trois lieues du mont *Alouvent*, qui est une branche du Taurus, & une des plus hautes montagnes de la Perse. Cette ville a deux lieues de circuit. On y compte douze mille maisons, & cent mille habitans, parmi lesquels il y a un petit nombre de Juifs & de Chrétiens. Le *Meïdan-Schah* est une belle place, destinée pour les courses de chevaux, & qui n'a pas moins de sept cents pas de long sur deux cents cinquante de large. Le palais, commencé par Schah Thamas, & fini par Abbas I, peut passer pour un des plus beaux édifices de l'Orient. On a mis sur la principale porte cette inscription : *Que cette triomphante Porte soit toujours ouverte à la fortune, en vertu de la confession que nous faisons, qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu.* Les autres monumens remarquables sont la grande Mosquée, bâtie par Schah

Chamas ; le Collége de *Califé Sulton*, fondé par un Grand Visir de Perse au commencement du dernier siécle ; le Caravanserai royal, qui contient deux cents cinquante chambres, &c. Cette ville, suivant quelques Historiens Persans, ne fut dans son origine qu'un château fortifié, qu'Ardschir Babecon, Prince Sassanide, fit bâtir pour arrêter les courses des Dilémites. L'an 70 de l'Hégire, un Calife de Bagdad fit construire une petite ville à mille pas de ce château, & presque dans le même tems on bâtit une autre ville à la même distance. Ces trois établissemens étoient si voisins, qu'il ne fut pas difficile de les réunir, & d'en former une seule ville, qui fut nommée *Casbin*, d'un mot arabe, qui signifie *châtiment*, parce qu'on avoit coutume de reléguer dans ce lieu les criminels. L'an 562 de l'Hégire, cette ville, qui n'avoit pour toute défense, qu'un rempart de terre, fut considérablement embellie par les soins de *Mohammed*, prince Seljoucide, qui la fit environner d'un mur de brique, flanqué de redoutes. Ce mur qui formoit, dit-on, une enceinte de plus de cent mille pas, a été détruit par les

Tartares & par les Turcs. On en voit encore les ruines.

Casbin est dans une situation avantageuse pour le commerce de la Géorgie, de l'Azerbijane, & des côtes méridionales de la mer Caspienne. Thamas, & d'autres Princes de la famille des Sofis, y ont fixé leur résidence. Cette ville a eu la gloire de donner le jour à plusieurs Sçavans. On y voit moins de jardins que dans les autres villes de la même province, parce qu'elle manque d'eau. Il n'y coule qu'un petit canal, qui vient d'une riviere appellée *Chvroud*, & qui ne suffit pas pour arroser son terroir. Ses habitans tirent des montagnes voisines d'autres eaux, par le moyen des kérises, ou conduits souterreins. Ces eaux qui se conservent dans des caves, creusées en forme de réservoirs, sont fades & bourbeuses, & se corrompent dans les chaleurs, ce qui rend l'air du pays fort mal-sain. Au reste, cette disette d'eau ne se fait sentir que dans la ville; car les campagnes qui l'environnent sont arrosées d'une infinité de sources, & produisent une grande abondance de grains & de fruits. Il y croît une sorte de raisin fort

estimé, qu'on nomme *Schahoni*, c'est-à-dire, raisin royal. Il est doré, transparent, & de la grosseur d'une olive. Les gens du pays le font sécher au soleil, & l'envoyent dans toutes les provinces du Royaume. On en fait d'excellent vin, dont la couleur est fort chargée, & qui n'a d'autre défaut que d'être un peu violent.

Rey.

Rey est à 35 degrés 35 min. de latitude. Ce lieu qui n'est aujourd'hui qu'une misérable bourgade, étoit autrefois la plus grande ville de l'Asie. On croit qu'elle fut fondée par un des premiers Rois de la Dynastie des Pischdadiens. Elle subsista avec splendeur jusqu'à la conquête des Arabes, qui la saccagerent. *Billah Mansour*, calife de Babylone, la rétablit, & elle parvint sous ses successeurs à un tel degré de puissance, qu'on l'appelloit *la Reine des villes* & *le Marché de l'Univers*. S'il faut ajouter foi à ce que rapportent tous les Historiens Persans, dont plusieurs parlent comme témoins oculaires, on y comptoit 6400 Colléges, 16600 bains, 15000 tours de Mosquées, 12000 moulins, 1700 canaux, & 13000 caravanserais. Elle étoit partagée en quatre-

vingt-ſeize quartiers, qui contenoient chacun quarante-ſix rues. Il y avoit dans chaque rue 400 maiſons & 10 moſquées. Elle renfermoit dans ſon ſein les plus grandes richeſſes de l'Orient. Les guerres civiles, jointes aux incurſions des Tartares, détruiſirent, dans le treiziéme ſiécle du Chriſtianiſme, cette ville ſuperbe, dont il reſte à peine aujourd'hui quelques veſtiges. Le pays eſt fertile & agréable; mais on y reſpire un air dangereux, qui jaunit la peau des habitans, & qui cauſe pluſieurs maladies épidémiques.

Sava. En marchant vers l'Eſt on rencontre Sava à neuf lieues de Rey. C'eſt une ville ancienne, qui a deux milles de tour, mais qui eſt mal peuplée. Les ruines de pluſieurs grands édifices rendent témoignage de ſon ancienne ſplendeur. Elle a ſous ſa dépendance 105 villages. Son terroir, qui n'étoit dans ſon origine qu'un vaſte marais, dont les eaux étoient ſalées, eſt devenu fertile par l'induſtrie des habitans, & produit une aſſez grande abondance de coton, de grains & de fruits. L'air n'y eſt pas meilleur qu'à Rey. A vingt lieues de cette ville, en dirigeant toujours ſa marche vers l'O-

rient, on rencontre un autre marais très-étendu, qu'on appelle *la mer de sel*, à cause de la qualité de ses eaux. On y a pratiqué une chaussée, qui a trente lieues de long.

Hamadan

Hamadan est à peu près dans la même latitude que Rey. Les jardins, les terres labourées, & les prairies qu'elle enferme dans ses murs, lui font occuper un terrein très-vaste. Ses habitans, parmi lesquels il y a beaucoup de Juifs, sont fort adonnés au commerce. Son district n'a pas moins de cinquante lieues, & comprend quinze villes. L'hyver y est rigoureux & long : mais il n'y a point de séjour plus agréable durant l'été. Les Juifs ont ici une Synagogue, où l'on voit un ancien tombeau, dans lequel ils prétendent qu'Esther & Mardochée sont ensévelis. Cette opinion y attire un grand nombre de pélérins.

Cachan

Cachan terminera cette description. Chardin la place à 35 degrés 35 minutes de latitude, & à 86 de longitude. Sa longueur est d'une lieue d'Orient en Occident, sur un quart de lieue de largeur. Un double mur, flanqué de grosses tours, forme son

enceinte & sa défense. On y compte six mille cinq cents maisons, en y comprenant celles des fauxbourgs, qui sont plus beaux que la ville. Son caravanserai est le plus magnifique hospice de la Perse. Abbas I en fut le fondateur, & fit graver sur le frontispice cette inscription :

Le monde est un caravanserai, & les hommes sont une caravane. N'élevez point de caravanserai dans un caravanserai, c'est-à-dire : Ne faites point d'établissement solide dans un lieu de passage.

Les bazars, les bains publics, le palais du Roi, & la principale Mosquée, sont d'autres monumens qui font honneur à la magnificence des Rois de Perse. On a donné à cette ville le surnom de *Dar el-Moumenin*, qui signifie séjour des fidéles, parce qu'elle a servi d'asyle à plusieurs Princes de la famille d'Ali, pendant la persécution des Califes. On y voyoit autrefois leurs tombeaux; mais ils ont été détruits par les Turcs & les Tartares Sunnis.

Cachan est une ville de très-grand commerce, par ses manufactures de satin, de velours, de taffetats, & d'au-

es étoffes de soye, unies, ou façon-
ées. On y fait aussi de magnifiques
rocards d'or & d'argent. Ses habi-
ns sont un mêlange de Mahomé-
ns, de Chrétiens, de Banians & de
iifs. Le pays des environs n'est ar-
sé d'aucune riviere, & ceux qui le
ltivent sont obligés de se servir de
au des kérises & des citernes pour
mecter les terres, naturellement
ches & sablonneuses. L'air qu'on y
spire est bon, mais extrêmement
aud, à cause du voisinage d'une
ute montagne, exposée au midi,
nt la réverbération est si forte, dans
grandes chaleurs, qu'il n'est pres-
e pas possible d'en soutenir la vio-
ce. Les grains & les fruits ne lui
nquent point; mais elle a peu de
ail. Ses melons sont si estimés, qu'il
ı fait un grand débit à Ispahan pen-
ıt la saison des fruits. Les scor-
ns & les grosses araignées, sont
animaux fort communs dans cette
ıtrée. Leur blessure est mortelle,
qu'on n'y applique pas un prompt
nede. Les insectes du premier gen-
ont donné lieu à une imprécation
niliere aux Persans : *Que le scorpion*
Cachan puisse te piquer la main.

Il eſt tems de paſſer aux provinces du midi.

9. *Le Chuſiſtan.*

Nous n'avons rien de fort particulier à dire de cette contrée : ainſi nous abrégerons ſa deſcription. Elle eſt bornée au Nord par l'Irak-Agemi, à l'Orient par la Perſe proprement dite, au Midi par le Golfe Perſique, & au Couchant par le Tigre, qui la ſépare de l'Irak-Arabi. Ce pays doit ſon nom à *Chus*, fils de Cam, qui l'habita le premier, tandis qu'*Elam*, fils de Sem, s'établiſſoit un peu plus loin, & fondoit dans la Perſe proprement dite une autre branche de la nation perſane.

Antiquités de cette province.

Les Grecs ont donné au Chuſiſtan le nom de *Suſiane*. *Suſe*, ſon ancienne capitale, appellée dans l'Ecriture *Shusham*, fut fondée par *Memnon*, fils de Tithon. Hérodote l'appelle *Memnonia*. On lui donna le nom de Suſe, qui ſignifie *Lys* dans l'ancien langage des Perſes, parce que cette fleur croiſſoit abondamment dans ſon territoire. Darius, fils d'Hyſtaſpe, l'embellit conſidérablement, ce qui a fait dire à quelques Hiſtoriens qu'il en fut

fut le fondateur. Cette ville étoit aussi remarquable par sa magnificence que par la beauté de sa situation. Les anciens Rois de Perse y faisoient leur résidence pendant plusieurs mois de l'année, & passoient le reste du tems à Ecbatane. Ils y avoient un palais superbe, où ils mettoient en dépôt les archives du Royaume & une partie de leurs trésors. C'est dans ce lieu qu'Assuerus donna le magnifique banquet dont il est parlé dans l'Ecriture, lequel dura cent quatre-vingt-trois jours. Alexandre y trouva, suivant Diodore de Sicile, 9000 talens d'or monnoyé, & 40000 mille talens d'or & d'argent en lingots.

Hist. Univ. Tome III, p. 374 & 407.

Cette superbe ville est tellement anéantie qu'on ignore même aujourd'hui le lieu où elle existoit. Tavernier, la Martiniere, & d'autres Ecrivains ne la distinguent point de *Schuster*, capitale moderne du Chusistan, située à 31 degré 30 min. de latitude. Mais nos plus habiles Géographes placent l'ancienne Suse trente lieues plus loin vers le Nord. Schuster n'est qu'un amas de ruines, parmi lesquelles on trouve quelques habitations. Elle est située sur une riviere qui porte

son nom. Ses manufactures de soye & de drap d'or sont fort estimées. *Ahuas*, *Askier-Mukierrem*, *Kiendi-Schapour*, &c., sont d'autres villes de la même province.

Le Chusistan est un pays fort étendu, mais presque désert, quoique fertile en bled, en orge, en riz, en coton, & en cannes de sucre. On y trouve des mines d'or, & des sources de bitume & de naphte. Les chaleurs y sont excessives durant l'été, à cause des montagnes qui la garantissent des vents du Nord, & qui réfléchissent les ardeurs brûlantes du Midi. Ses habitans moitié Juifs & Idolâtres, & moitié Mahométans, ont le teint jaunâtre, la complexion malsaine, & le naturel mauvais.

10. *Le Farsistan.*

Chardin, Tome IX, p. 28. Histoire Univ. *ubi suprà*, p. 373.

C'est la contrée la plus riche de la Perse, & la plus considérable par son étendue, quoiqu'elle n'occupe que le second rang parmi les provinces de ce Royaume. Chardin la croit aussi grande que la France, & se trompe. Dom Vaissette ne lui donne que 120 lieues de France du Levant au Couchant; & 150 du Midi au Nord. Elle

a pour limites, du côté de l'Ouest, le Chusistan & une partie du Golfe Persique ; du côté du Sud le même Golfe ; au Nord l'Irak-Agémi, dont elle est séparée par de hautes montagnes, & à l'est le Kirman. On la divise en cinq districts : sçavoir, *Ardchir*, qui est vers le centre, & dont Chiraz est la principale ville ; *Estakar*, à l'Ocident d'Ardchir, dont *Phirousabad*, ou l'ancienne *Persépolis*, étoit la capitale ; *Darab-guinde*, qui regarde l'Orient, & qui a pour Métropole une ville du même nom ; *Schahpour*, province maritime, située au Sud-Ouest, dont *Kazeron* est la prinpale ville ; *Kobad*, qui est au Nord, & qui a pour capitale *Mehroujou*.

On ne nous apprend rien de plus particulier concernant la Géographie de ces lieux. Quant à la nature du sol & du climat, on observe que dans les parties méridionales, qui s'étendent vers le Golfe Persique, l'air est brûlant, & la terre si sablonneuse, qu'elle ne produit presque que des palmiers. Le Nord de la même province est un pays de montagnes, dont les productions ne sçauroient suffire à la nourriture de ses habitans. On y

trouve quelques émeraudes d'un prix médiocre; mais les régions du centre sont d'une grande fertilité. L'air y est très-sain, & les hommes y sont d'une constitution robuste.

On convient généralement que les premiers habitans de la Perse se sont établis dans cette province. On les nommoit indifféremment *Fars* & *Pars*. De-là vient le nom de *Farsistan*, que leur ancienne patrie a conservé, & celui de *Parsis*, que les Guebres portent encore aujourd'hui.

Nous avons indiqué les principales villes de cette contrée dans le dénombrement de ses districts. Chiraz est sa capitale: nous la décrirons ailleurs. L'ancienne Persépolis, connue aujourd'hui sous le nom de *Tchelminar*, offre parmi un amas de ruines, plusieurs monumens curieux, dont nous parlerons aussi dans un article séparé. Les autres villes ne demandent point de description.

II. *Le Laristan.*

Chardin, Tome IX, p. 214; Herbert, p. 186; Figueroa, page 31 & 50.

Quelques-uns joignent cette contrée au Farsistan; d'autres la regardent comme une dépendance du Kirman. Nous en ferons avec Chardin

e province particuliere. Elle s'é-
ıd le long de la côte Nord-Oueſt
ı Golfe Perſique, & comprend les
eilleures places maritimes de l'Em-
re Perſan.

Hiſtoire des Huns par M. de Guignes, Tome 1, p. 345.

Des Barbares, ſortis de la côte
ientale de l'Arabie, s'emparerent
ı Lariſtan au commencement du
ıitiéme ſiécle de l'Ere Chrétienne,
y fonderent un Royaume qui ſub-
ta environ neuf cents ans. Ils avoient
ıur chef un Prince d'Yemen, nom-
é *Mohammed*, qui étoit de la famille
s *Hémiarites*. Ces Arabes, ſuivant
ıelques Hiſtoriens, bâtirent à une
tite diſtance de la mer une ville, à
quelle ils donnerent le nom d'*Or-
ıʒ* (1). Mais quelques tems après,
s habitans, allarmés des incurſions
ntinuelles des Seljoucides, ſe réfu-
erent dans une Iſle voiſine, ſituée
l'embouchure du Golfe Perſique, &
jetterent les fondemens d'une nou-
ılle ville, qu'ils appellerent auſſi
rmuz.

Anciens Rois du Lariſtan.

Texeira nous a conſervé les noms

(1) D'autres attribuent la fondation de cette
le à *Hormouz* II, Roi de Perſe, qui regnoit au
mmencement du quatriéme ſiécle, c'eſt-à-dire,
ıtre cents ans avant l'irruption des Arabes dans
Lariſtan.

de tous les Princes de cette Dynastie ; mais leur Histoire est peu connue. Ormuz étoit le siége de leur Empire. *Seïfeddin*, qui regnoit dans les premieres années du seiziéme siécle, fut chassé de cette ville par Alphonse d'Albuquerque, qui s'empara de plusieurs autres places maritimes. Cette partie du Laristan fut alors soumise à la domination des Portugais ; mais les Sultans Arabes maintinrent encore pendant un siécle leur puissance dans le Continent. *Seid-Mahomet-Schah*, le dernier de ces Princes, fut vaincu par Abbas I, qui le dépouilla de ses Etats, & le relégua à Schiraz où il finit ses jours. Abbas, assisté des forces navales des Anglois, conquit ensuite l'isle d'Ormuz, & réunit ainsi à sa couronne tout le Laristan.

Ses Villes. *Lar* est la capitale de cette province. C'est une petite ville, située entre les montagnes dans un terrein sablonneux, & composée de deux cents maisons, la plûpart très-basses, & couvertes d'un simple feuillage. Ses bazars, ses citernes, son château, & le palais du Gouverneur sont des édifices assez remarquables. Elle n'a point de murailles. Ses maisons sont presque

ıutes accompagnées d'un jardin, ce
ui lui donne plûtôt la forme d'un
:and village que d'une ville. Sa po-
:ion est à 27 degrés 20 min. de lati-
ıde. Il y regne de telles chaleurs du-
nt l'été, qu'on est obligé d'arroser
usieurs fois le jour le plancher brû-
nt des salles & des chambres. Les
ollandois ont un Comptoir dans
tte ville, & les Juifs, qui en occu-
:nt tout un quartier, y ont établi
usieurs manufactures de soye. Son
rroir est aride & assez infructueux;
ais il produit une gomme précieuse,
ıpellée *Mumie*, qui coule naturelle-
ent de certains rochers, & qui a de
andes vertus pour guérir les contu-
ıns & les fractures.

Bender-Congo est au Midi de Lar (1),
r le bord du Golfe Persique. On y
mpte dix mille habitans, la plûpart
diens, Arabes, ou Arméniens. Ce
:oit une excellente place pour le
mmerce, si les Isles qui l'environ-
nt n'en rendoient l'abord trop dif-
ile.

Kismich est dans le voisignage de
nder-Congo. C'est une Isle assez

1) A 26 degrés 40 min. de latitude, & à 72
tés 15 min. de longitude.

bien peuplée, dont le terroir est très bon. Elle a vingt lieues de longueur du Levant au Couchant, sur sept ou huit de largeur.

Ormuz, Isle beaucoup plus fameuse, quoique moins étendue, est située à l'Est de Kismich, presque à l'entrée du Golfe, & à douze milles du Continent. Elle n'a que six lieues de tour. C'étoit autrefois la clef du commerce qui se faisoit dans toute l'étendue du Golfe, & le centre des forces portugaises sur cette mer. On y voyoit une grande ville, qui contenoit quarante mille habitans. Abbas la prit en 1622, & la saccagea. On n'y trouve aujourd'hui qu'un petit fort, gardé par une garnison persane. Son terroir sec & sulphureux, ne produit que du sel, & un sable fin & argenté, que les Portugais transportoient en Europe. On assure qu'il n'y croît pas un brin d'herbe, & qu'on est obligé d'y porter toutes les choses nécessaires à la vie, jusqu'à l'eau.

Lareca est une autre petite Isle, à une lieue d'Ormuz. On y voit une forteresse & une ancienne Mosquée. Dans le tems que les Portugais s'établirent à Ormuz, on leur dit que cette

losquée renfermoit de grands tre-
ırs, auxquels personne n'osoit tou-
ıer parce qu'on ne pouvoit les ti-
r du Temple sans s'exposer à une
ıort inévitable. Le Gouverneur ayant
it fouiller dans ce lieu, on y trouva
eux petites caisses, remplies de ma-
ıscrits arabes & persans, d'une
ès-belle écriture, & qui paroissoient
ırt anciens. Dom *Saldanha* de *Ga-
a*, viceroi de l'Inde, en fit faire
es extraits, qu'il envoya à l'Acadé-
ıie de Lisbonne.

Bender - Abassi est une ville qui
ent au Continent, & qui n'est sé-
ırée de l'isle d'Ormuz que par un
ınal de cinq ou six lieues. Elle est
âtie sur le bord de la mer, dont les
ots viennent laver ses murailles dans
s hautes marées. On la nommoit an-
ennement *Gomron*. Un des Géné-
ıux d'Abbas I lui fit changer de
om, après l'avoir enlevée aux Por-
ıgais, & l'appella *Bender - Abassi*,
est-à-dire, Port d'Abbas. On y
ompte quatorze ou quinze cents mai-
ons, dont les toits sont en plate-for-
ıe, avec des tours à vent, au milieu
u dans les angles, destinées à porter
à fraîcheur dans les appartemens. Ses

habitans sont un mêlange de Guebres & d'Indiens idolâtres, avec un petit nombre de Juifs & de Chrétiens Européens. Les Anglois & les Hollandois y ont des comptoirs. Le rivage offre une excellente rade, où les navires trouvent par-tout quatre ou cinq brasses d'eau, & sont aussi en sûreté que dans le meilleur port. Mais s'ils y font un trop long séjour pendant l'été, ils sont exposés à la piquûre de certains vers, qui les percent quelquefois d'outre en outre. Cette ville est le plus célebre entrepôt de la mer Persique, & seroit une des meilleures places commerçantes de l'Univers, si l'air qu'on y respire n'étoit généralement funeste aux étrangers. On assure que de dix Européens qui s'établissent dans ce malheureux pays, il en meurt communément neuf dans l'espace de dix ans. Les chaleurs de l'été sont si excessives, que la plûpart des habitans se retirent pendant cette saison dans les bois & dans les montagnes. Le pays est outre cela sujet à des tremblemens de terre, qui se font sentir tous les trois ou quatre ans, & presque toujours en Automne. La qualité sul-

-pheureuse du terrein corrompt toutes les sources de la ville, & ceux qui veulent boire de l'eau passable sont obligés de la faire venir de *Mine*, hameau situé à une lieue de Bender. La meilleure se tire d'*Issin*, qui est deux lieues plus loin. Le terroir des environs est un sable léger, où il ne croît rien qu'à force de travail. Mais à mesure qu'on s'éloigne du rivage, on rencontre des terres fertiles en grains, en fruits, en bois, & en pâturages.

La côte d'Arabie n'est qu'à vingt lieues de la plage du Laristan, dont elle est séparée par le Golfe Persique. Quand le ciel est serein, on la découvre très-distinctement de Bender-Abassi, à cause de son élévation. C'est sur cette côte, principalement autour de l'Isle de *Baharin*, que se fait la pêche des perles, qui rapportoit annuellement un million aux Sofis. Des plongeurs, qui ont un poids attaché aux pieds, descendent au fond de la mer, y ramassent les écailles qu'ils rencontrent, & les jettent dans un panier, qu'on tire hors de l'eau avec des cordes. Ils remontent ensuite dans leur bateau pour respirer; après quoi ils recommencent à plonger. On ne

Pêche des perles sur la côte d'Arabie.

pêche que depuis le mois de Mai jusqu'à la fin de Septembre. Les pêcheurs sont obligés, sous de rigoureuses peines, de donner au Roi toutes les perles qui pesent plus de douze grains ; mais c'est ce qu'ils n'exécutent jamais de bonne foi.

12. *Le Kirman.*

Hist. Univ. Tome III, p. 364. Dom Vaissette, *ubi suprà*, p. 478. Tavernier, Voyage de Perse.

Le Kirman est l'ancienne *Caramanie*. Cette province, plus considérable par son étendue que par la bonté de son terroir, est bornée au Nord par le Sigistan, au Midi par le Golfe Persique, à l'Est par le Makran, & à l'Ouest par le Farsistan. Sa partie septentrionale est presque inhabitable à cause de sa stérilité. Le terrein n'est que sable ; on n'y trouve point d'eau, & l'air y est très-mal-sain. C'est avec raison que les anciens l'appelloient *Caramanie déserte*, & elle peut encore aujourd'hui porter ce nom, puisqu'on y rencontre à peine quelques misérables villages.

Kirman septentrional.

Hist. Univ. Tome III, p. 364.

Kirman méridional.

Le Kirman méridional est un meilleur pays. Il est arrosé de plusieurs rivieres. L'air y est pur. Son terroir offre beaucoup de fruits & d'excellens pâturages. On tire de cette pro-

ince la meilleure laine de l'univers.
Les animaux qui la donnent ont cela de particulier, que leur toison tombe d'elle-même au mois de Mai, sans qu'il soit nécessaire de les tondre. Les Guebres, qui font le principal commerce de ces laines, les préparent avec beaucoup d'industrie. Ils en font des serges très-recherchées dans tout l'Orient, & presque aussi fines & aussi lustrées que si elles étoient de soye. Le Kirman est depuis long-tems célebre par la bonté des sabres & des autres armes qu'on y fabrique. On y fait aussi de très-beaux tapis.

Le pays est occupé de plusieurs montagnes, dont quelques-unes produisent de très-belles Turquoises, & qui abondent presque toutes en mines de cuivre & de fer. Celles de *Kasas* & de *Bazir* ont outre cela quelques veines d'or & d'argent. La premiere est habitée par des *Kurdes*, qui exercent de grands brigandages dans le pays. Les *Boloudges*, peuple sociable & humain, ont leurs établissemens au pied de la même montagne, dans des vallées fertiles & bien cultivées, qui s'étendent jusqu'à la mer.

Peuples des montagnes.

Les anciennes villes de Caramania

Villes an-

étoient *Carmana*, aujourd'hui *Kirman*, *Alexandrie*, fondée par Alexandre le grand; *Armoza*, qui, selon quelques-uns, a donné son nom à l'Isle d'Ormuz. Les *Ichthyophages*, ainsi nommés parce qu'ils ne vivoient que de poisson, habitoient dans le voisinage de cette derniere ville, sur le bord de la mer. Non-seulement le poisson étoit leur unique nourriture, mais ils s'en servoient pour tous les autres besoins de la vie, employant les arrêtes pour la construction de leurs cabanes, & la peau pour se faire des habits. Les villes modernes sont *Bermazir*, ou *Bardshir*, à 29 degrés 30 min. de latitude: *Kirman* vingt lieues au Sud-Ouest de Bermazir; *Kuastek*, *Cap Jacques*, &c.

13. *Le Makran.*

Cette province est la *Gédrosie* des anciens. Elle est située dans la partie orientale de la Perse, sur les frontieres du Kirman, & elle s'étend jusqu'à l'Indus, qui la sépare des Etats du Mogol. Une chaîne de montagnes la coupe en deux parties égales. C'est là que prend sa source le *Nehenk*, fleuve aussi grand que le Nil, que les

nciens ont connu sous le nom d'*Ar-is*, & qui se jette dans le Golfe Persique.

Le pays est aride, sablonneux, & presque dénué d'habitans, dans sa partie méridionale. Il y a de ce côté - là un vaste désert, qui s'étend jusqu'au Golfe Persique, & qu'on ne peut traverser qu'en dix jours. Le climat est excessivement chaud. L'armée d'Alexandre, qui s'enfonça imprudemment dans les déserts de cette province pensa y périr. Ses habitans font profession du Mahométisme, & s'appliquent au commerce.

Dans la partie du Nord, entre 27 & 30 degrés de latitude, on trouve quelques villes, dont les plus considérable sont *Kié*, capitale de toute la province; *Kidgé*, place assez forte, située sur le Nehenk; *Dizek*, *Djal*, &c.

14. *Le Sigistan.*

Cette contrée, que les anciens appelloient *Drangiane*, a pour limites au Nord le Khorasan, à l'Est le Zalistan, au Midi le Makran, & à l'Ouest le Kirman & l'Irak - Agémi. Ce qu'on peut rapporter de plus re-

Hist. Univ. *Ibid.* p. 365.

marquable touchant ses antiquités ;
c'est qu'elle a été la patrie de *Rustan*,
héros célebre dans tous les Romans
Orientaux. Les plus anciens Rois de
Perse y faisoient leur résidence, &
depuis la conquête des Arabes plusieurs
Princes Mahométans s'y sont
établis. Un de ses Sultans imagina de
former une espece de paradis dans
une vallée du pays nommée *Mulebet*.
Voici ce qu'on en raconte sur le témoignage
de Marc-Paul, voyageur
Vénitien. Ce Prince se nommoit Aladin.
« Il fit embellir la vallée dont
nous parlons, & la rendit l'endroit du
monde le plus délicieux. On y trouvoit
des retraites agréables, des femmes
d'une beauté ravissante, des liqueurs
exquises, & les mets les plus
délicats. Il bâtit à l'entrée du vallon
une forteresse, qui en rendoit l'approche
inaccessible. Lorsqu'il avoit
quelque entreprise dangereuse à exécuter,
il choisissoit un jeune homme
d'une force extraordinaire, & après
l'avoir enivré jusqu'à perdre connoissance,
il le faisoit transporter dans son
paradis, où il le laissoit deux ou trois
jours. Au bout de ce terme, on l'enivroit
comme la premiere fois, pour

Ibid.

voir occasion de le transporter chez lui sans qu'il s'en apperçût. Aladin lui proposoit alors le coup hardi qu'il vouloit exécuter, & l'engageoit sans peine à lui prêter son bras par la promesse de lui faire toujours habiter ce paradis, dont il avoit déja goûté les délices. »

Le Sigistan est un pays montueux, empli de sables mouvans, que la violence des vents éleve en tourbillons, & qui abîment quelquefois des caravanes entieres. La plus grande partie de cette région est inculte & déserte. On y trouve quelques mines d'or. *Sigistan*, *Bost*, *Corsiat*, &c. sont ses principales villes. Ils y coulent quelques rivieres, dont la plûpart se perdent dans le Lac de *Zeré*, qui a trente lieues de long sur dix ou douze de large.

15. *Le Zablistan.*

C'est la plus orientale de toutes les provinces de la Perse. Nous la diviserons en trois contrées principales. Le *Kabulistan*, la principauté de *Ghour*, & le *Kandahar*. Le Kabulistan est séparé de l'Indostan par l'Indus. Les Mogols en firent la conquête dans le tems qu'ils commencerent

Division du Zablistan.

Le Kabulistan.

à s'établir dans l'Inde septentrionale, & les restituerent en 1739 à la Perse, dont il étoit une ancienne dépendance.

Ce pays est arrosé de trois grandes rivieres qui coulent du Nord au Midi, & qui se jettent dans l'Indus. Kabul est sa capitale. Tavernier la place à 33 degrés de latitude, & la représente comme une très-grande ville. « Elle a, dit-il, deux châteaux bien fortifiés, & renferme dans son enceinte plusieurs palais, qui ont servi de demeures à plusieurs Rois & Princes du pays. Les montagnes qui l'environnent produisent une grande quantité de mirobolans, que les Orientaux appellent pour cette raison *Cabuli*. Elles abondent outre cela en drogues, en épiceries, & en mines de fer, qui apportent un grand profit aux habitans. Cette ville fait un commerce considérable avec la Tartarie, le pays des Usbeks & les Indes. Les Usbeks seuls y vendent annuellement plus de 60000 chevaux, & les Persans y amenent une prodigieuse quantité de moutons & d'autre bétail. Le pays en général est froid & stérile, hormis dans quelques endroits que les mon-

Tavernier, dans l'Hist. Univ. *ubi suprà*, p. 366.

agnes garantissent des frimats, & qui ont arrosés par des rivieres, qui ont eurs sources dans ces montagnes. C'est particulierement dans la province de Kabul que croissent les grandes annes, dont les habitans font des lances & des hallebardes. La plûpart de es habitans sont Idolâtres, & tout le ays est rempli de pagodes. Leurs nois sont lunaires, & ils célebrent vec une extrême dévotion la Fête ommée *Houli*, qui dure deux jours, & qui est fixée à la pleine lune de Février. Durant cette fête leurs habits ont d'un rouge foncé. Quand ils ont ait leurs prieres & leurs offrandes ans le Temple, ils passent le reste du ems à danser par troupes dans les ues, à sonner de la trompette, à visiter leurs amis, & à s'entre-régaler, chacun dans sa Tribu. » L'Auteur ajoute que le grand Mogol tiroit annuellement de ce pays quatre ou cinq millions.

La principauté de Ghour est à Ouest du Kabulistan, dont elle est éparée par de hautes montagnes. Elle ppartenoit dans le douziéme siécle à es Princes particuliers qui se rendirent fameux sous le nom de *Ghourides*,

La principauté de Ghour.

& qui conquirent le Korasan, le Zabliſtan, & une partie de l'Inde. Ce pays a été ruiné par les Tartares. Ses principales villes, dont il ſubſiſte à peine quelques veſtiges, étoient *Ghour*, *Bamian*, *Gazna*, &c. La derniere étoit la capitale d'une principauté du même nom, ſituée au Sud-Eſt de celle de Ghour.

Le Kandahar.

Le Kandahar eſt au Midi du pays de Ghour & à l'Oueſt du Kabuliſtan, dont il eſt auſſi ſéparé par une longue chaîne de montagnes, habitées par les Aghuans, peuple originaire du Schirvan, ou de la grande Albanie. Tamerlan s'étant emparé de leur pays les tranféra dans le Kandahar, c'eſt-à-dire, à quatre ou cinq cents lieues de leur ancienne patrie. Dans le déclin de la puiſſance des Princes Mogols, ils ſecouerent le joug, & ſe donnerent des Rois de leur nation. Abbas I les engagea par ſes inſinuations à ſe ſoumettre à la Perſe. Mais ils ſe révolterent ſous ſon ſucceſſeur, & livrerent leur pays au grand Mogol. Abbas II les força en 1650 de rentrer ſous l'obéiſſance de l'Empire Perſan. Ils ſe mutinerent encore cent ans après, ſous le regne de Schah Huſſeïn,

Hiſtoire de la derniere Révolution de Perſe, T. I, page 130 & ſuiv.

proclamerent Prince de Kandahar le fameux Mir-veïs, & placerent en 1722 son fils Mahmoud sur le trône d'Ispahan.

Mœurs & usage de ses habitans.

Ces peuples vivent la plûpart sous des tentes, à la maniere des Tartares. Le maître, les esclaves, les chevaux & le bétail habitent pêle mêle dans le même lieu. Si un cheval meurt dans leur tente, ils le laissent pourrir à côté d'eux, sans se donner la peine de le porter ailleurs. Le pain est leur nourriture ordinaire, & leurs plus délicieux festins consistent à manger de la viande toute sanglante, après l'avoir fait passer légerement sur les charbons. Lorsqu'ils se rendirent maîtres d'un des fauxbourgs d'Ispahan, le hazard leur ayant fait trouver dans la maison d'un Arménien une grande quantité de savon, ils le mangerent avec avidité comme un mets exquis. Il n'y a point de peuple Mahométan qui observe avec plus de fidélité la défense de boire du vin. Une robe de grosse toile, qui descend jusqu'aux talons, & qu'ils relevent par-devant jusqu'à la ceinture, est l'unique habillement des gens du peuple. Ils ont un large caleçon de la même étoffe. Leur usage

Ibid. 144.

eſt d'avoir les jambes & les bras nuds. Les plus riches portent des pantoufles, & de petites bottines d'un cuir très-dur, qu'ils ne quittent plus lorſqu'ils les ont une fois chauſſées, juſqu'à ce qu'elles tombent en lambeaux. Ils ſe raſent la tête, à l'exception d'une petite touffe de cheveux, qu'ils laiſſent croître de chaque côté au-deſſus de l'oreille. Leur coeffure eſt un morceau de toile, qu'ils replient en pluſieurs tours, & dont un bout tombe ſur l'épaule, tandis que l'autre s'éleve au-deſſus de la tête en maniere d'aigrette. Leur teint eſt fort bazané. Ils ſont petits, mal faits, mais nerveux & robuſtes, adroits à tirer de l'arc & à manier un cheval, endurcis aux fatigues, ſoit par la vigueur de leur tempérament, ſoit par la longue habitude d'être toujours en guerre avec leurs voiſins, qu'ils déſolent depuis pluſieurs ſiécles par des courſes continuelles. Leur maniere de combattre a quelque choſe de particulier. Ils expoſent au premier feu deux troupes de ſoldats d'élite, nommés *Naſakci* & *Pechluvan*, c'eſt-à-dire, les Bouchers & les Lutteurs. Ceux-ci fondent avec impétuoſité ſur l'ennemi, n'obſervant

ucun ordre & ne cherchant qu'à fai-
: jour à l'armée qui les suit. Quand
affaire est engagée ils se retirent sur
s flancs & à l'arriere-garde, où leur
onction est d'observer les combat-
ins, & d'empêcher que personne ne
ecule. Si un soldat quitte son rang &
eut prendre la fuite, ils tombent sur
ii le sabre à la main, & le forcent de
etourner au combat. Un de ces *Na-
kci* appercevant hors des rangs un
ctionnaire, qui étant blessé à la main
oite vouloit se retirer pour se faire
nser, le força de rejoindre son dra-
eau : *Combats de la main gauche*, lui
t-il, *si tu ne peux te servir de ta
oite, & si tu perds aussi la main gau-
e, sers-toi de tes dents pour mordre
ennemi*. La Perse se souviendra éter-
llement qu'une poignée de ces Ag-
ans lui a donné des fers, & a jetté
ns son sein la semence funeste des
oubles, qui la déchirent depuis cin-
iante ans.

Le Kandahar est aussi habité par
s Indiens idolâtres & par des Gue-
es ; mais les uns & les autres n'ont
int de Temples publics. Les Indiens
ercent leur religion dans des mai-
ns particulieres, & les Guebres sur

une montagne où ils conservent le feu sacré.

Le pays est assez fertile dans sa partie méridionale. Le côté de l'Occident est stérile & désert. Sa capitale, qui porte aussi le nom de *Kandahar*, est une ville très-forte, également défendue par sa situation & par la bonté de ses murailles. Elle s'étend du côté du Nord & de l'Ouest sur une montagne fort droite, & elle est entourée au Midi & à l'Est par une triple muraille. Elle a outre cela une citadelle, qui passe pour la meilleure place de la Perse. Ses fauxbourgs sont grands, mais sans aucune défense.

ARTICLE III.

Description plus particuliere de quelques villes.

TÉFLIS.

C'Est la principale ville du Karduel, la capitale de toute la Géorgie, & une des plus belles places de l'Empire Persan. Les Géorgiens lui donnent le nom de *Cala*, ou de ville par excellence. Sa position, suivant Dom Vaissette, est à 42 degrés

Chardin, Tome II, p. 155.

degrés quelques minutes de latitude, & à 65 de longitude, au pied d'une montagne, ſur un des bras de la riviere de Kur. La plûpart de ſes maiſons, du côté du fleuve, ſont bâties ſur le roc. Elle n'a point de muraille de ce côté-là; mais tout le reſte eſt environné d'un bon rempart. Elle eſt outre cela défendue par une forte citadelle, ſituée ſur le penchant de la montagne. Les Turcs la conſtruiſirent en 1576, après s'être rendu maîtres de la ville.

On compte dans Téflis 20000 habitans, la plûpart Géorgiens naturels, ou Arméniens, avec le mêlange de quelques Mahométans & de quelques Juifs. La citadelle eſt entre les mains des Mahométans, qui ſeuls ont le privilége d'y habiter & de la garder. Ils ont une moſquée, qu'on apperçoit de la grande place de la ville; mais les miniſtres n'ont pas le droit de monter ſur la tour, pour annoncer l'heure de la priere. Les habitans n'ont jamais ſouffert qu'on bâtit de moſquée dans leur ville. On y voit quatorze Egliſes Chrétiennes, dont huit appartiennent aux Arméniens, & ſix à ceux qui ſuivent le rit Géor-

gien. Le ſervice s'y fait avec la plus entiere liberté. On y ſonne les cloches, & on porte publiquement le Viatique. Les Géorgiens doivent cette liberté, premierement à leur courage; en ſecond lieu au voiſinage des Turcs, dont ils pourroient implorer le ſecours, ſi les Perſans entreprenoient de faire une injuſte violence à leur culte.

Les maiſons de cette capitale ſont baſſes & mal éclairées, mais d'ailleurs conſtruites aſſez ſolidement, étant la plûpart de brique. Toutes ſes rues ſont pavées. Elle a pluſieurs beaux palais, de magnifiques bazars, & des caravanſerais bien bâtis & bien entretenus. La Cathédrale Géorgienne, appellée *Sion*, eſt un édifice très-ancien, bâti de pierres de taille, & composé de quatre nefs, au milieu deſquels eſt un grand dôme. C'eſt la forme de preſque toutes les anciennes Egliſes d'Orient. On y voit quelques peintures plates, dont le goût eſt fort mauvais.

Les Capucins ont une maiſon à Téflis. Le Prince les protége contre les perſécutions du Clergé, qui s'oppoſe de tout ſon pouvoir au progrès

de leur Mission. Ils exercent la médecine avec assez de succès, & on ne leur donne point ici d'autre nom que celui de médecins. C'est proprement à ce titre qu'on les a reçus en Géorgie, où leurs travaux jusqu'à ce jour ont été assez infructueux.

Les environs de cette capitale sont ornés de plusieurs maisons de plaisance. Son territoire est fertile en grains; mais il produit peu de fruits. Elle fait un assez grand commerce de soye, de fourrures, & d'une certaine racine appellée *Boïa*, qui sert pour la teinture des toiles.

TAURIS.

Cette ville, que les Persans appellent *Tabris* ou *Tébris*, est la capitale de l'Azerbijane, ou de l'ancienne Médie. Elle est considérable par son étendue, par le nombre de ses habitans, par la beauté de ses édifices, & par la richesse de son commerce. Sa situation est à 36 degrés de latitude, & à 65 trente minutes de longitude, à l'extrémité d'une belle plaine arrosée de deux rivieres, dont l'une appellée *Spintcha*, traverse la ville. L'autre, qui n'est pas moins large que la Seine, baigne ses murail-

Chardin, *Ibid.* p. 315. Herbert, page 312. Dom Vaissette, T. IX, p. 442.

les au Septentrion. On la nomme *Agi*, c'est-à-dire, salée, à cause de la qualité de ses eaux.

On divise Tauris en neuf quartiers, qui contiennent quinze mille maisons, sans y comprendre les bazars, dans lesquels on compte aussi quinze mille boutiques. Ces grandes marchés, composés de halles couvertes, hautes de quarante ou cinquante pieds, sont au centre de la ville, & forment de longues galeries aussi spacieuses que des rues. Il y en a quelques-uns de voûtés. Le plus beau de tous est le *Kaiserié*, ou bazar royal, dont la forme est octogone. C'est le lieu où se vendent les pierreries & les plus précieuses marchandises. Les caravanserais ne sont pas moins magnifiques. On en compte jusqu'à trois cents, dont quelques-uns sont si vastes, qu'il y peut loger trois cents personnes. Il y a outre cela dans la ville trois grands Hospices, où l'on nourrit gratuitement deux fois le jour tous les pauvres qui se présentent.

Les Mosquées sont au nombre de deux cents cinquante. La plus considérable est celle du *Roi du monde*, bâtie dans le neuviéme siécle de l'Hégire par un Roi de Perse qui prenoit

ce titre. Tout l'intérieur & une partie du dehors sont dorés en mosaïque.

La principale place de Tauris est d'une si prodigieuse grandeur, qu'on y peut ranger trente mille hommes en bataille. On y vend le matin toutes sortes de denrées, & le menu peuple s'y assemble le soir, pour prendre part aux divertissemens qu'on lui donne. Des bâteleurs de tout genre y font mille tours de souplesse, ou représentent des scènes bouffonnes; les Orateurs & les Poëtes récitent leurs ouvrages; ici ce sont des combats de lutteurs, de taureaux & de béliers, & plus loin des danses de loups. Ce dernier spectacle charme sur-tout la multitude.

Chardin, *ubi suprà*, p. 310.

Dans le séjour que Chardin fit dans cette ville en 1672, plusieurs personnes tâcherent de lui persuader qu'elle contenoit onze cents mille habitans; mais il croit qu'on peut réduire leur nombre à cinq ou six cents mille. On trouve dans ses bazars une telle abondance de marchandises de toute espéce, qu'elle peut passer pour un des plus riches marchés de l'univers. Elle étend son commerce dans toute la Turquie orientale jusqu'à la Mer noire, dans l'Empire Mosco-

vite, dans la Tartarie & dans l'Inde.

Son climat est froid, parce qu'elle est exposée aux vents du Nord, & que les montagnes qui l'environnent sont couvertes de neige pendant neuf mois de l'année. Le pays produit une telle quantité de grains, que la livre de pain n'y vaut que deux *Kasbéquis*, ou six deniers de notre monnoie. La volaille, le gibier, la viande commune, les vins, les légumes, les fruits & les fourages y sont à proportion aussi abondans. Entre plusieurs raretés naturelles, on trouve aux environs de Tauris deux mines précieuses, l'une de sel & l'autre d'or; de vastes carrieres de marbre blanc, & une espece particuliere de marbre transparent, qui se forme, dit-on, de l'eau congelée d'une fontaine. On y voit aussi quelques sources minérales, dont les eaux ont l'odeur du soufre. Il y en a de chaudes & de froides.

Le Gouvernement de Tauris est attaché à la charge de Généralissime des troupes, & produit plus d'un million de revenu. L'Officier qui en est revêtu, commande dans toute la province, & doit entretenir trois mille hommes de cavalerie. Les Gouverneurs

de Cars, d'Ouroumi, d'Ardebil, de Maraga, & vingt autres Khans lui sont subordonnés.

On est fort partagé sur l'origine de cette ville. Quelques-uns croyent que c'est l'ancienne *Tigranocerte*, d'autres la *Suze* de Médie, & d'autres la fameuse *Ecbatane*. Le Chevalier Chardin adopte ce dernier sentiment, qui est celui de *Molet*, traducteur de Ptolomée, d'*Ortelius*, de *Golnits*, de *Texeira*; & de la plûpart des Géographes modernes. Mais l'Auteur ajoute qu'on ne voit à Tauris ni aux environs aucune antiquité remarquable, & que le tems a détruit jusqu'aux ruines des superbes bâtimens que les Rois de Perse y avoient construits.

Les Historiens Arabes rapportent sa fondation à l'an 165 de l'Hégire, qui répond à l'an 781 de l'Ere Chrétienne. Quelques-uns prétendent qu'elle fut bâtie par *Zebd-el-caton*, femme du Calife *Haroun al-Raschild*, de la famille des Abbassides. Il y a dans le trésor d'Ispahan quelques médailles qui portent le nom de cette Princesse, & qu'on a trouvées dans le voisinage de Tauris.

Cette fameuſe ville a éprouvé de terribles déſaſtres depuis dix ſiécles. Les tremblemens de terre l'ont renverſée plus d'une fois. Le dernier qui s'y fit ſentir le 9 Avril de l'an 1722, engloutit deux cents cinquante mille habitans. Les Turcs la ſaccagerent trois fois dans le cours du ſeiziéme ſiécle. Ils l'emporterent d'aſſaut en 1725, & firent paſſer au fil de l'épée plus de deux cents mille perſonnes. Le carnage & le pillage durerent cinq jours.

COM.

C'eſt une autre ville du premier ordre, ſituée dans l'Irak-Agémi, à 34 degrés 30 min. de latitude, & à 85 degrés 48 min. de longitude. Elle eſt arroſée d'une riviere nommée *Joubadjan*, qui pendant l'été n'eſt qu'un petit ruiſſeau, mais qui s'enfle tellement au printems, par la fonte des neiges, que ſon lit eſt auſſi large que celui de la Seine. Elle entre même juſque dans la ville, où elle cauſe quelquefois d'affreux ravages par ſes débordemens.

Idem. Tome II, page 44. Herbert, page 357.

L'air y eſt très-tempéré, ſuivant Herbert, & les chaleurs de l'été

ont rien d'excessivement incommode. Chardin dit au contraire qu'*on y brûle* *ns cette saison, & qu'il n'y a pas de* *u en Perse où le soleil soit plus ardent.* n terroir est admirablement fertile grains & en fruits de toute espece. pêche y est sur-tout d'une qualité cellente. C'est de la Perse que les omains ont tiré les premieres greffes ce fruit, auquel ils ont donné le m de pomme persane.

Herbert croit que la ville de Com composée d'environ deux mille aisons; Chardin en compte jusqu'à inze mille. Comme ils voyageoient différens tems, ils peuvent avoir is deux raison. Ses rues sont larges, on vante la magnificence de ses lais, de ses bazars & de ses temples. Mosquée de *Massouma*, ou de la inte, est peut-être le plus beau mple de la Perse. Cette prétendue inte est *Fathmé*, fille de *Mousa-zem*, le septiéme Iman (1). Son re l'amena à Com sur la fin du se-nd siécle de l'Hégire, & elle y ourut. Les Sectateurs d'Ali lui éri-rent un magnifique tombeau, qui a

(1) Herbert a tort de la confondre avec Fathmé, le de Mahomet & femme d'Ali.

été réparé plusieurs fois, & qui fait un des principaux ornemens de la mosquée dont nous parlons. L'édifice consiste en trois grandes chapelles disposées sur une même ligne. Celle du milieu a un beau portail de marbre transparent, surmonté d'une coupole en demi-cercle, dont les dehors sont incrustés de carreaux de porcelaine. L'intérieur est peint en or & en azur. Ce portail conduit à une gallerie, qui a dix-huit pieds de profondeur, & qui est décorée de peintures & d'incrustations de même genre. On entre ensuite dans la chapelle, dont la forme est octogone. Ses portes sont couvertes de lames d'argent, avec divers ornemens de vermeil, & des bas-reliefs de la même matiere. Le bas du temple est revêtu dans toute son étendue, à la hauteur de six pieds, de grandes tables de porphyre ondé, sur lesquelles on a peint des fleurs. Le reste est une mosaïque d'or & d'azur. La chapelle est couronnée d'un grand dôme, enrichi des mêmes ornemens, & couvert en dehors de carreaux de porcelaine. Au-dessus s'éleve une longue aiguille, dans laquelle sont enfilées plusieurs boules d'or de diverses gros-

ſeurs. Elle eſt ſurmontée d'un croiſſant.

C'eſt au milieu de cette magnifique chapelle qu'eſt le tombeau, ou plutôt le cénotaphe de Fathmé ; car le peuple croit que les Anges ont enlevé ſon corps au ciel. Il eſt couvert d'un drap d'or, & environné d'une grille d'argent maſſif, haute de dix pieds, & ornée dans les angles d'une boule d'or. On a ſuſpendu au-deſſus pluſieurs vaſes d'argent, qui tiennent à la voûte par des verges de même métal, à peu près comme les lampes de nos Egliſes : mais on n'y allume jamais du feu. Il y en a qui peſent ſoixante marcs. Ce mauſolée célebre attire à Com, depuis pluſieurs ſiécles, une grande multitude de pélerins. On compte autour de cette ville quatre cents quarante-quatre petits tombeaux, où repoſent les corps d'autant de deſcendans d'Ali.

Les chapelles des côtés ſervent de ſépulture à deux Rois de Perſe, dont l'un eſt Schah Séfi, deuxiéme du nom, & l'autre Abbas II. Elles ſont décorées avec la même magnificence, & à peu près dans le même goût que celle de Fathmé. Ce ſont des galleries

& des rotondes dorées en mosaïque ; revêtues par le bas d'albâtre & de porphyre, ornées de lampes d'or ou d'argent, & de superbes tentures.

La Mosquée est précédée de quatre grandes cours, dont la premiere est plantée d'arbres, & divisée en compartimens comme un jardin. L'allée du milieu est pavée, & séparée des parterres par une belle balustrade. Deux terrasses, hautes de trois pieds, regnent des deux côtés, dans toute la longueur de la cour, & sont bordées chacune de vingt petites cellules, dont les toîts sont arrondis en dômes. Il y a à l'entrée une voliere sur la droite, une grande citerne sur la gauche, & au milieu un large bassin, d'où sort un canal d'eau clair qui fait le tour du jardin, & qui se perd dans un autre bassin, situé à l'extrémité opposée. La seconde cour n'a aucune décoration remarquable. La troisiéme n'est pas moins ornée que la premiere. On y voit un beau portique, une terrasse, un canal, & elle est environnée de bâtimens à deux étages. On monte à la quatriéme par un grand escalier de marbre, terminé par une magnifique arcade, dont le bas est incrusté

le porphyre.. La partie supérieure, qui s'arrondit en coquille, est couverte d'or & d'azur, appliqués si épais, qu'on croiroit que c'est plutôt un ouvrage de rapport qu'un morceau de peinture. Cette cour est entourée d'édifices comme les trois autres, & c'est dans ces divers appartemens que logent les Mollahs, les Docteurs, & un grand nombre d'étudians, qui sont entretenus dans cette riche mosquée, dont les revenus annuels montent à cent quarante mille livres. On y distribue, outre cela, du pain à tous les pauvres pélerins qui se présentent.

La ville de Com offre beaucoup d'autres édifices somptueux dont la description nous meneroit trop loin. Plusieurs Histoires Orientales rapportent sa fondation aux premiers siécles de la Monarchie Persane. D'autres lui donnent une origine beaucoup plus moderne, & soutiennent qu'elle fut bâtie l'an 83 de l'Hégire, par *Abdallah-Saydan*. Ce Prince, qui prenoit le titre de Calife, ayant trouvé dans cet endroit sept grands villages, peu éloignés les uns des autres, les joignit par de nouveaux bâtimens, & les entoura d'une muraille. Dans la suite cette

ville s'accrût tellement qu'elle devint une fois plus grande que Conſtantinople. Les guerres, les débordemens, & d'autres déſaſtres lui ont fait perdre une partie de ſon ancien luſtre. *Mouſa*, ſeptiéme Iman, y porta la religion d'Ali, que les habitans de Com ont toujours profeſſée avec une conſtance inébranlable.

CHIRAZ.

C'eſt la premiere ville du Farſiſtan, ou de la Perſe proprement dite. Elle a ſervi de réſidence à pluſieurs Monarques Perſans, & dans les tems de troubles elle a eu ſes Rois particuliers. Sa ſituation eſt à 29 degrés 30 min. de latitude, & environ à 70 de longitude, à l'entrée d'une belle plaine, qui a huit lieues de long ſur quatre de large, & qui eſt environnée de montagnes. La ville eſt plus longue que large, & n'a pas moins de deux lieues de tour, ſuivant Chardin. Herbert lui en donne trois, & quelques Ecrivains prétendent que ſon ancienne enceinte en comprenoit près de douze. C'eſt ce qui a donné lieu à ce dicton populaire : *Quand Chiraz étoit Chiraz, le Caire n'étoit que ſon fauxbourg.* Ses

Idem. Tome IX. p. 175; Tavernier, T. I. Liv. IV. Herbert, p. 210.

murs sont ruinés, & toutes ses défenses se réduisent à quatre grandes portes de fer.

On arrive à Chiraz en venant d'Ispahan, par une chaussée de pierre, qui a vingt pieds d'élévation, & douze d'épaisseur. C'est une digue qu'on a aché d'opposer à l'impétuosité des orrens qui tombent des montagnes; nais elle n'empêcha pas qu'en 1668 e tiers de la ville ne fût submergé & enversé, ce qui détermina un grand nombre de familles à se réfugier ailleurs. Cette chaussée aboutit à une des uatre portes dont j'ai parlé, & de-là n entre dans une rue aussi droite que ongue, large de cinquante pas, & ordée à droite & à gauche de maisons agréables, qui ont chacune un ardin, un portail ceintré, & un pavillon au-dessus. Leur architecture est uniforme, & leurs arcades se répondent. Au milieu de la rue est un grand bassin revêtu de marbre. Elle est terminée par un vaste bazar, qui aboutit au *Meïdan*, ou à la grande place.

Cet endroit est le seul beau quartier de Chiraz. La plûpart des autres ues sont étroites, & n'offrent qu'un mas informe de maisons de terre,

dont plusieurs tombent en ruines, & sont absolument abandonnées. Ses bazars, à l'exception de celui de *Daoud-Kan*, qui est partagé en quatre galleries paralleles, dont la voûte est très-haute, n'ont rien de comparable aux marchés des autres grandes villes. Ses plus beaux caravanserais sont celui des Indiens, qui renferme plus de deux cents cellules, & le *Kaiserié*, ou l'hospice impérial. Ses maisons à caffé sont assez spacieuses. La plûpart consistent en de longues galleries, élevées sur l'eau, pour y respirer la fraîcheur. Les Mosquées sont sans nombre, & il y en a quelques-unes qui peuvent passer pour magnifiques. La principale, appellée *Gioumak*, a trois fois la grandeur de celle d'Ispahan. La cour qui la précéde est ornée de huit bassins pour les ablutions. On voit au milieu une petite chapelle, fermée d'une grille de fer, où l'on garde avec respect un Alcoran, écrit de la main d'*Iman Mousa*. Les bâtimens qui dépendent de cette Mosquée sont très-considérables ; mais la plûpart tombent en ruines par la négligence des Administrateurs. Les Colléges, au nombre de douze, ne sont

as mieux entretenus. Il en est de mê-
ne des Hôpitaux, qu'on appelle ici
Dar-el-chafa, palais de la santé. Leurs
evenus sont gouvernés par les Mol-
hs, qui s'en attribuent la plus riche
ortion, & qui refusent souvent aux
alades les secours les plus nécessai-
s; ce qui a donné lieu à ce pro-
rbe persan : *Le palais de la santé est
palais de la mort.*

Il n'y a presque point de maison qui
it un jardin & un petit parc, plan-
de cyprès, de platanes, d'ormes,
de pins : c'est ce que cette ville
re de plus singulier. Le peuple a
e espece de vénération pour les
ux arbres. Il fait la priere sous leur
illage, & les charge de chapelets,
mulettes & d'autres offrandes. Les
lades viennent y brûler de l'en-
s, & attachent aux branches des
gies allumées, dans l'espérance
btenir la santé. D'autres y passent
nuits, & s'imaginent converser
dant leur sommeil avec les Esprits
nheureux.

Les dehors de Chiraz présentent
sieurs antiquités remarquables. On
t à l'Orient, à un quart de lieue de
ville, le tombeau du Poëte *Sadi*,

accompagné d'une belle citerne octogone, & de deux baſſins auſſi vaſtes que profonds. Du même côté ſont les ruines d'un château, bâti par les anciens Rois de Chiraz, & celles d'un Monaſtere fameux, dont Sadi eut la direction. Une lieue plus loin on apperçoit quelques veſtiges d'un Temple, que les Perſans appellent *Mader Soleiman*, c'eſt-à-dire, la mere de Salomon, parce qu'ils ſe perſuadent qu'il a été bâti par Bethſabée. Chardin y diſtingua trois arcades aſſez bien conſervées, qui paroiſſent avoir été les portes du Temple, & ſur chacune deſquelles il y a deux figures de relief, de la hauteur des portiques. Il vit fort près de-là quatre autres figures, de quatorze pieds de haut, taillées dans un rocher. Du côté du Midi, à cinq ou ſix cents pas de la ville, eſt la ſépulture d'*Afez*, autre Poëte fameux. Entre le Sud & le Couchant on découvre en divers endroits, d'autres ruines conſidérables, parmi leſquelles il y a quantité de marbres ſculptés & figurés, & des urnes d'une prodigieuſe grandeur. Les Perſans ne témoignent aucune curioſité pour ces précieux monumens, & quand on leur

ıit quelques queſtions à ce ſujet, ils ;pondent froidement : *Ce ſont des uvrages des infideles.*

Le terroir de Chiraz eſt d'une mer- eilleuſe fertilité. On y trouve d'ex- :llens pâturages, qui ſervent à l'en- 'etien des plus beaux haras du Royau- ıe. Les moutons y ſont d'une telle :oſſeur, qu'il y en a dont la queue ɔſe dix-huit à vingt livres. On vante ;alement l'abondance & la bonté de 's fruits, dont les plus délicieux ſont s raiſins, les melons & les grenades. es vins qu'on recueille aux environs : cette ville ſont les plus renommés : tout l'Orient. On les fait d'une ſor- de raiſin appellé *Damas*, dont les ains ſont rougeâtres, & les grappes groſſes, qu'elles peſent quelquefois ſqu'à douze livres. L'uſage eſt de le uler dans une tonne percée, ſous quelle eſt une grande cuve, qui re- it la liqueur. Quand la cuve eſt rem- ie, on la vuide dans de grandes ur- s de terre verniſſée, appellées *Pi- res*. Le vin y repoſe quinze jours, ı un peu plus, & tout de ſuite on le et en bouteille. Les flacons où il ſe nſerve ſont de gros verre, qu'on rnit de paille nattée, pour le rendre

moins caſſant. On les bouche avec du coton & de la cire fondue. Le vin de Chiraz a beaucoup de force & de chaleur. Il paroît un peu dur la premiere fois qu'on en boit; mais au bout de quelques jours on le préfére à tout autre vin. Sa couleur eſt celle du plus beau rubis. Il ne ſe garde guère plus de trois ans, ce qui vient peut-être de ce qu'on ne le fait pas aſſez cuver. Mais d'un autre côté il ſoutient la mer, & ſe tranſporte juſqu'à la Chine & au Japon.

Quelques Ecrivains aſſurent que cette ville a été bâtie ſur les ruines de la fameuſe *Perſépolis*. D'autres croient que c'eſt l'ancienne *Cyropolis*, fondée par Cyrus le Grand. Selon leur ſentiment le nom de *Chiraz*, ou *Cyras*, n'eſt qu'une corruption de celui de *Cyrus*. Les Hiſtoriens Orientaux ſoutiennent que *Fars*, arriere-petit-fils de Noé, fut ſon premier fondateur, & qu'il lui donna ſon nom. Ils ajoutent que l'an 164 de l'Hégire, cette ville, qui depuis pluſieurs ſiécles n'étoit qu'un amas de ruines, fut rebâtie par les Arabes, qui l'appellerent Chiraz. Elle tomba 150 ans après au pouvoir d'un Prince Bouide, nom-

é *Aboul Hassan*, qui en fit le siége
un Empire particulier. Ce tems est
obablement l'époque de sa plus gran-
splendeur. Elle passa ensuite succes-
ement sous la domination de diffé-
ns Princes Tartares, & fut enfin
mie à la Perse sous Abbas I. *Iman
ulikan*, qui en avoit fait la conquê-
, en obtint le gouvernement. Il y
ida pendant quarante ans, & y fit
rir le commerce, l'abondance, &
arts. Sefi II, successeur d'Abbas,
nit par avarice ce grand gouverne-
nt aux terres de son domaine. De-
s ce changement la ville de Chiraz
erdu plus de la moitié de ses habi-
s, & la plus grande partie de son
mier lustre.
lle est peuplée d'anciens Guebres,
Persans Arabes, d'Arméniens &
Juifs. Les Carmes réformés y ont
hospice. Elle a quelques manufac-
s de toiles peintes, très-inférieu-
à celles de l'Inde. Ses verreries
plus estimables. On y fait les plus
ux verres de l'Orient. La matiere
on employe est une pierre blanche,
i dure que le marbre. Les autres
nches de son commerce sont l'o-

pium, les eaux de senteur, & les fruits confits au vinaigre.

ISPAHAN.

Ses noms, son étendue & sa position.

Chardin, Tome VIII, *passim*. Herbert, page 254. Ambassade d'Holstein, Tavernier, le Brun, dans l'Hist. Univ. Tom. III, p. 370.

Ses noms Persans sont *Spanhaoun*, *Spahan*, *Spahon*, *Sefaon*, *Aspahan*, &c. Cette capitale de l'Empire Persan surpasse Paris & Londres en grandeur, & il paroît même qu'elle est plus vaste que *Pekin*, puisque Chardin lui donne vingt-quatre milles d'Italie, ou huit grandes lieues de circuit. Les Persans disent par hyperbole *Sesahon nispe gehon*, Ispahan fait la moitié du monde. On y comptoit sous les derniers Sofis près d'un million d'habitans, 162 Mosquées, 48 Colléges, 1800 Caravanserais, 273 bains publics, & 38849 maisons.

Tous les voyageurs conviennent que la situation de cette ville est charmante. Elle est bâtie dans une belle plaine, arrosée de plusieurs rivieres, & entourée de côteaux fertiles & de hautes montagnes, qui la garantissent également des chaleurs brûlantes du Midi & des froids rigoureux du Nord.

Rivieres des environs.

Le *Zenderou* coule auprès de ses murailles : il prend sa source dans les

nontagnes de *Jayabat*, à trois journées
le la ville. Cette riviere étoit peu pro-
onde & manquoit d'eau. Abbas I lui
t creuser un autre lit, & fit entrer
ans ce nouveau canal le *Mahmoud*
Ker, riviere voisine. Par ce moyen,
e Xenderou est aussi large à Ispahan,
ue la Seine l'est à Paris dans les plus
randes eaux. Il y a dans le voisinage
eux autres rivieres, qui portent l'une
: l'autre le nom d'*Abcorreng*, & dont
plus considérable a un lit profond,
ne manque jamais d'eau. On a tenté
us d'une fois de la joindre au Zen-
erou, & plusieurs Rois de Perse, de
famille de Sofis, ont fait de prodi-
euses dépenses pour l'exécution de
projet, qui n'a jamais réussi.

Cette capitale de la Perse n'a pour
mpart qu'un mur de terre, assez mal
tretenu, & tellement caché par les
aisons & les jardins qui l'environ-
nt, qu'à une certaine distance il est
esque invisible. On prétend qu'elle
st formée de la jonction de deux
os villages dont l'un s'appelloit *Hei-*
ri, & l'autre *Neamet Olahi*. Ses
ux principaux quartiers portent en-
e ces mêmes noms. Les habitans
ces villages se haïssoient mortelle-

Deux quartiers principaux.

ment, & ont tranſmis à leurs deſcendans la même antipathie, qui éclate en toutes ſortes d'occaſions, principalement dans les défis journaliers que ſe font les braves & les lutteurs des deux partis. Quelquefois ils en viennent aux mains dans la grande place, au nombre de deux ou trois cents de chaque côté; & quoiqu'ils n'ayent d'autres armes que des pierres & des bâtons, les deux troupes laiſſent toujours quelques morts ſur le champ de bataille.

Forme d'Iſpahan.

A une certaine diſtance, Iſpahan a l'air d'un bois, à cauſe de la multitude des jardins renfermés dans ſon enceinte. Ses rues ſont étroites, peu unies, & ſi tortueuſes, que la vue eſt preſque par-tout bornée par les maiſons qui s'avancent hors de l'alignement. Elles ne ſont point pavées, ce qui eſt une légere incommodité dans un pays où il pleut très-rarement. On a ſoin de les arroſer dans la belle ſaiſon, pour ſe garantir de la pouſſiere. Mais comme le terrein eſt creux par-deſſous, à cauſe des canaux ſouterreins qui traverſent la ville, il s'y fait quelquefois des éboulemens qui occaſionnent des chûtes dangereuſes, ſur-tout pour les gens

Ses rues.

à

à cheval. Il y a à fleur de terre un grand nombre de puits, où l'on court le même risque. Mais ce que ces rues ont de plus incommode, c'est qu'on n'y a point pratiqué d'égouts. Toutes les ordures se jettent dans de grands trous, creusés le long des maisons, qui n'ont point d'autres privés que ces mêmes fosses. Il est vrai que les gens de la campagne emportent régulierement ces immondices, dont ils se servent pour fumer les terres.

Ses portes & ses bazars.

Cette ville a huit portes de fer, dont quatre regardent l'Orient & le Midi, & quatre le Septentrion & le Couchant. On ne les ferme jamais. Ses bazars sont en général fort spacieux. La plûpart sont construits de brique, & couverts de plusieurs dômes. Le jour y entre par les rues de traverse, & par des ouvertures, en forme de soupiraux, pratiquées dans les voûtes. Ils sont en si grand nombre, qu'on peut aller d'une extrémité de la ville à l'autre sous ces halles couvertes. L'affluence du peuple y est si grande, que les personnes de quelque considération font marcher devant elles des valets pour fendre la presse. Le bazar impérial est le plus vaste & le plus

magnifique. Il eſt conſtruit en demi-cercle. Un portail enfoncé, qui eſt au centre, fait la principale décoration de la façade. Deux grands parapets, élevés de trois ou quatre pieds au-deſſus du rez-de-chauſſée, & larges de quinze, regnent autour de l'édifice. Ils ſont revêtus de tables de jaſpe & de porphyre, ainſi que le bas mur du portail. C'eſt ſur ces parapets que les jouailliers étalent les plus précieuſes marchandiſes. Les galleries du bazar ſont occupées par d'autres marchands. Chaque eſpéce de denrée a ſon terrein particulier.

La grande place.

Le *Méïdan-Schah*, dont le côté ſeptentrional offre la vue de ce grand marché, peut paſſer pour une des plus belles places de l'univers. C'eſt un quarré long qui a ſept cents dix pas du Levant au Couchant, & 210 du Midi au Nord. Il eſt environné d'un canal, dont les bords ſont revêtus de pierre noire & luiſante. Cette bordure a un pied de haut, & ſa largeur eſt telle que trois ou quatre perſonnes peuvent s'y promener de front. Le canal ſe décharge dans un grand baſſin polygone, qui eſt à l'extrémité ſeptentrionale du Méïdan. Entre le ca-

nal & les bâtimens qui sont autour de la place, il y a un espace de vingt pas, bordé d'une autre banquette de pierre, qui est au pied des maisons. Cet espace est planté de grands arbres, dont la tête s'éleve au-dessus des maisons, sans les offusquer, parce qu'ils ne poussent des branches que vers le haut. Le Méïdan contient deux cents maisons, toutes uniformes, qui consistent en deux boutiques par bas, dont l'une ouvre sur la place, & l'autre sur une rue voisine, avec un petit étage, composé de quatre chambres, deux sur le devant, & deux sur le derriere. Les toits sont en terrasses, & le rez-de-chaussée forme une arcade. La place est terminée par plusieurs édifices considérables, tels que le bazar, dont j'ai parlé, la Mosquée royale, & une portion du sérail. Elle a douze entrées principales. Un grand mât, haut de six-vingts pieds, en marque le centre. C'est là qu'on attache le prix de l'arc & des autres joutes, qui consiste ordinairement dans une tasse d'or. Aux extrémités sont deux colonnes de marbre, qui servent de passe pour l'exercice du mail à cheval. Dans les jouis-

ſances publiques le Méïdan-Schah eſt éclairé d'une infinité de lampes, dont toutes ſes arcades ſont couvertes, & qui forment la plus belle illumination qu'on puiſſe voir. Les bourgeois y étalent pendant le jour toutes ſortes de marchandiſes, & le ſoir c'eſt le rendez-vous des gens oiſifs, qu'une foule de courtiſans & de bâteleurs attire dans ce lieu. La *maiſon des inſtrumens & le pavillon de l'horloge*, ſont deux bâtimens hors d'œuvre, ſitués ſur la même place. Le premier conſiſte en deux galleries couvertes, où, au commencement & au milieu de la nuit, des hommes gagés par le Prince font retentir de longues trompettes & de groſſes timbales, qui font un terrible bruit. L'autre renferme une horloge, accompagnée d'un carillon, qui ſonne à chaque heure du jour. Ses reſſorts font mouvoir des figures d'hommes, d'oiſeaux, & d'animaux particuliers; le tout exécuté très-groſſiérement.

Moſquée royale.

La Moſquée royale, ſituée dans la partie méridionale du Méïdan, fait un des principaux ornemens de cette place. C'eſt un bâtiment pentagone, précédé d'une baluſtrade qui regne ſur les

côtés, & d'un grand nombre de portiques, qui font la ſéparation des cours qui l'environnent. Son portail & ſon dôme ſont chargés d'or & d'azur, d'incruſtations de jaſpe & d'émail, & de mille ornemens ſinguliers, dont il eſt difficile de donner une juſte idée. Ce beau temple a quatre minarets, ou tourelles, chacun ſurmontés d'une lanterne. L'intérieur eſt ſéparé en deux parties inégales par un mur de dix pieds de haut, au milieu duquel eſt une porte, couverte de lames d'argent, & de boſſages d'or appliqués ſur ce métal. La partie qui eſt au-delà du mur eſt la plus grande : c'eſt comme le chœur & le ſanctuaire principal de la Moſquée. On voit dans le fond, à la hauteur de l'entablement, une grande table de jaſpe appliquée dans le mur. On l'appelle *Mahrab :* & comme elle eſt exactement tournée vers la Mecque, elle ſert aux Mahométans de point de direction pendant leur priere. Dans l'autre enceinte, du côté de la grande porte, il y a une tribune qui ſert de chaire. On y monte par quatorze degrés, au haut deſquels eſt une plate-forme, où ſe place le prédicateur. Au-deſſus du Mahrab eſt une petite armoire de bois pré-

cieux, fermée d'un cadenas d'or, & couverte de lames de même métal, dans laquelle on garde deux reliques très-révérées en Perse : sçavoir, un Alcoran écrit de la main d'*Iman Reza*, & la chemise sanglante d'*Hosseïn*, le premier martyr de la religion d'Ali. La Mosquée, & tous les portiques qui la précédent, sont bâtis de pierres de taille, revêtues de briques émaillées. Ses dehors sont ornés de fontaines & de bassins de jaspe. Son dôme est si élevé qu'on l'apperçoit de quatre grandes lieues. C'est, au jugement de Chardin, un des plus beaux morceaux d'architecture qu'on puisse voir.

Palais des Sofis.

On découvre dans le côté occidental de la même place une portion considérable du palais des Sofis. Ce vaste édifice a une lieue & demie de circuit, suivant le même Voyageur : d'autres ne lui donnent que trois quarts de lieue. Il a six grandes portes, dont la principale s'appelle *Ali capi*, ou la porte sacrée, & donne sur le Méïdan. C'est un magnifique portail, revêtu de porphyre dans toute sa hauteur. Le seuil, qui s'éleve en demi-cercle à la hauteur de six pouces, est un lieu sacré qu'on baise par ref-

ject, & sur lequel il n'est pas permis de poser les pieds. Il faut passer par-dessus sans le toucher. Cet endroit est un asyle inviolable pour tous ceux qui s'y réfugient, ce qui est d'autant plus remarquable que les Mosquées même n'ont pas ce privilége.

Premier appartement.

Au-devant du portail sont deux pavillons, dans l'un desquels s'assemble le Divan. Quand on a traversé cette porte, on entre dans une longue allée où sont les logemens des gardes. Au-delà on rencontre sur la gauche un beau pavillon, bâti au milieu d'un jardin, qui offre la vue de plusieurs allées. Dans celle du milieu, qui fait face au pavillon, il y a de chaque côté neuf grandes auges, auxquelles, dans les jours de solemnité, comme aux réceptions d'Ambassadeurs, on attache avec des chaînes d'or les plus beaux chevaux du palais. Leurs brides & leurs housses sont couvertes de pierreries, & les palfreniers étalent dans le même lieu tous leurs instrumens, qui sont d'or massif, jusqu'aux clous & aux marteaux. C'est ce qui a fait donner à ce pavillon le nom de *Talaar tavileh*, qui signifie salon de l'écurie. Ce premier appartement a

Chardin, *ubi suprà*, p. 70.

cent quatre pas de longueur : mais il eſt ſéparé en trois ſales par des grands vitrages, dont les carreaux ſont de cryſtal de Veniſe de différentes couleurs. Pluſieurs colonnes de bois doré ſoutiennent le plafond : les côtés ſont fermés par des rideaux de toile fine, qui ne tombent qu'à huit pieds de terre, pour ne point ôter le jour ni la fraîcheur. Un baſſin de marbre, avec des jets ſaillans, acheve d'orner ce beau ſalon.

Un peu plus loin, en ſuivant la longue allée qui eſt au-delà du portail, on rencontre un grand perron, au haut duquel ſont pluſieurs corps de bâtimens, dont la plûpart ſervent d'atteliers aux ouvriers du palais. La Bibliothéque eſt dans ce quartier. C'eſt un cabinet qui n'a que vingt pieds de long, ſur dix ou douze de large. On a pratiqué dans ſes murs, depuis le haut juſqu'au bas, quantité de petites niches, de quinze ou ſeize pouces de profondeur. Les livres y ſont couchés les uns ſur les autres, avec une étiquette qui marque le nom des auteurs. Outre les manuſcrits arabes & perſans, qui forment la plus conſidérable portion de cette bibliothéque, on y trou-

Atteliers du Palais.

Bibliothéque.

ve plusieurs ouvrages écrits en turc & en langue cophtique, avec quelques livres Européens, tirés la plûpart du pillage d'Ormuz. Près du même endroit est le magasin des *Calaat*, ou des vestes d'honneur, que le Roi fait distribuer tous les ans au nombre de plus de huit mille, dépense qui revient à un million d'écus. On rencontre ensuite plusieurs autres magasins, tels que ceux du caffé, du tabac & des pipes, des chandelles, du vin, &c.

Magasins du Roi.

Le *Tchehel Seton*, ou le pavillon des quarante piliers, est dans le voisinage de ces magasins. Il a trois étages, & c'est le plus vaste & le plus magnifique appartement du palais. Le rez-de-chaussée consiste dans un salon, dans une autre grande piece qui est derriere, & dans plusieurs chambres & cabinets qui sont sur les côtés. Les murs sont revêtus de marbre blanc, peint & doré jusqu'à la moitié de leur hauteur : le reste est garni de carreaux de crystal de différentes couleurs. Au milieu du salon est une belle fontaine, à trois cuves ou bassins, élevés l'un sur l'autre, dont le plus large a dix pieds de diamètre. Des

Sale des quarante piliers.

rideaux de brocard embraſſent tout le contour de la ſale, en forme de baldaquin ou de tente. C'eſt dans ce lieu que le Roi donne audience aux Ambaſſadeurs. Son trône, élevé ſur une eſtrade aſſez profonde, conſiſte dans une eſpéce de lit, garni de quatre gros couſſins, qui ſont couverts de pierreries & de perles.

Autres appartemens.

Avant que d'arriver au Haram, qui eſt le quartier des femmes, on rencontre quatre autres pavillons, deux dans le même jardin où eſt le Tchehel Seton, & deux au-delà, qui ſont chacun dans un clos ſéparé. Ces différens jardins ſont contigus, & leurs murs ſont ſurmontés d'un corridor, dont le Roi ſeul a la clef, & par lequel il ſe tranſporte par-tout ſans être apperçu.

Le Haram.

Le Haram, qui a près d'une lieue de tour, eſt environné d'une ſi haute muraille, qu'il n'y a point de Monaſtere qui ſoit mieux fermé. Sa principale porte donne ſur le Méïdan. On y voit pluſieurs jardins très-vaſtes, dans le premier deſquels ſont quatre bâtimens iſolés, à cent cinquante pas de diſtance l'un de l'autre. Celui qui ſe préſente d'abord s'appelle *Méhée-*

Premier jardin.

mancané, ou palais des hôtes, parce qu'on y reçoit les personnes du dehors, comme les femmes de qualité qui viennent faire leur cour aux Sultanes, & les jeunes beautés qui arrivent au férail. Le second se nomme *Amarath ferdous*, lieu de délices, & le troisiéme *Divan Hainé*, palais des miroirs, à cause d'une sale dont les murs & le plafond sont tout couverts de carreaux de glace. Le quatriéme est appellé *Amarath-deria-Shah*, mer royale, parce qu'il est situé sur le bord d'une grande piece d'eau, au milieu de laquelle est un joli parterre, large de trente pieds, & bordé d'une balustrade dorée. On se promene en gondole sur ce canal, dont les bords sont revêtus de tablettes de marbre, dans la largeur de quatre toises.

Palais sans nombre.

Le Haram renferme quantité d'autres palais, dont on fait monter le nombre à plus de cent cinquante, sans compter les cuisines, les offices, & les magasins qui en dépendent. La plûpart sont meublés délicieusement, & tout y respire la volupté. Ce ne sont que jardins embellis de volieres, de canaux & de bassins, avec des pavillons dispersés çà & là, où l'or,

l'azur, & le cryſtal brillent de toutes parts. Il y a une enceinte particuliere pour les enfans des Rois, & une autre beaucoup plus vaſte, pour les ſultanes diſgraciées.

Citadelle.

La citadelle d'Iſpahan, appellée *Cala Teberrouk*, ou château de bénédiction, & ſituée à l'extrémité ſeptentrionale de la ville, eſt à toûs égards dans un pauvre état. Mais on y voit un riche tréſor, qui eſt gardé dans le Donjon. Il conſiſte dans un prodigieux amas d'armes, d'horloges de toute eſpece, de cabinets de la Chine & du Japon, de globes, de tableaux, de téleſcopes, & d'autres raretés Européennes. Il y a pluſieurs chambres qui ſont remplies de Turquoiſes, les unes brutes, & jettées négligemment à terre, comme des grains de ſable; les autres taillées, & entaſſées dans de grands ſacs de cuir. On montra à Chardin, entre un grand nombre de curioſités, pluſieurs miroirs de deux ou trois pieds de hauteur, couverts d'émeraudes, de perles & de rubis; de grands coffres remplies d'aigrettes de diamans; & une chambre pleine de vaiſſelle d'or, comme de pots-à-oille

Tréſor.

Chardin, *ubi ſuprà*, p. 151, 152.

avec leurs couvercles, de ſeaux & de marmites, de vaſes de toute grandeur, outre les plats, les aſſiettes, & les autres pieces ordinaires. L'auteur obſerve que parmi les pierres qu'on garde dans ce tréſor, il n'en vit aucune qui valut cinq cents piſtoles, mais que leur quantité eſt innombrable. Il ajoute qu'*il ſe connoiſſoit aſſez en or & en pierreries* *, *pour n'avoir pas pris le faux pour le fin.*

* C'étoit ſon commerce.

Cours d'Iſpahan.

Nous ne devons pas omettre dans cette deſcription le Cours d'Iſpahan, qui a deux mille deux cents pas de long ſur cent dix de large. Le double rang de platanes dont il eſt bordé, les pavillons & les jardins agréables qui ſont ſur ſes aîles, & le beau canal qui l'arroſe dans toute ſa longueur, & qui eſt coupé par des baſſins, des caſcades, & d'autres pieces d'eau, en font le principal ornement. Il eſt terminé par un magnifique palais, nommé *Mille arpens*, qui appartient encore aux Sofis.

Fauxbourgs.

Voilà ce que l'intérieur de cette ſuperbe ville offre de plus remarquable. Elle a ſix grands fauxbourgs, quatre en deça de la riviere : ſçavoir, *Abas-abad*, *Chems-abad*, *Cheik-ſaba-*

na, & *Cadjouc*; & deux au-delà qui sont *Seadet abad* & *Zulfa*.

Abas-abad.

Abas-abad, qui n'a pas moins d'une demi-lieu de longueur, doit son origine & son nom à une colonie qu'Abbas I transporta de Tauris, pour l'établir dans ce quartier. C'est le plus grand fauxbourg d'Ispahan. Ses rues sont spacieuses, beaucoup mieux alignées que celles de la ville, & assez larges pour contenir un beau canal, bordé de chaque côté d'un double rang de platanes. Il contient douze Mosquées, dix-neuf bains publics, cinq Colléges, vingt-quatre Caravanserais, & deux mille maisons, dont quelques-unes sont des palais. Son bazar est une rotonde très-vaste, couverte d'un seul dôme, qui, au jugement de Chardin, est dans son genre un des plus grands morceaux d'architecture qu'on puisse voir.

Chems-abad & Cheik-sabana.

Chems-abad & *Cheik-sabana*, sont deux fauxbourgs presque contigus, dont l'un contient six cents maisons, & l'autre deux cents.

Cadjouc.

Cadjouc est un quartier beaucoup plus considérable. On y compte douze Mosquées, quinze Caravanserais,

huit Colléges, vingt & un bains, douze bazars, un grand nombre de beaux palais, & onze cents maisons. A une petite distance de ce fauxbourg, on rencontre dans la campagne un gros village, nommé *Chehereſtoon*, qui a près d'une lieue de long.

Seadet-abad.

Le cinquiéme fauxbourg, appellé *Seadet-abad*, c'eſt-à-dire, le ſéjour de la félicité, eſt en effet le plus agréable quartier d'Iſpahan. Outre le palais des Sofis, qui en occupe la plus conſidérable portion, on y voit quantité de maiſons de plaiſance & d'hôtels particuliers, qui appartiennent aux plus grands Seigneurs de la Cour.

Zulfa.

Zulfa, ou *Julfa*, doit ſa fondation à Abbas I, qui le peupla de Chrétiens tirés de l'Arménie, particulierement de la ville de *Zulfa*, d'où ce fauxbourg a reçu ſon nom. Il a une lieue de long ſur une largeur preſque égale. Cinq grandes rues paralleles, traverſées d'un grand nombre de petites rues, le coupent du Levant au Couchant. Outre ſes caravanſerais, ſes bains & ſes bazars, on y compte trois mille cinq cents maiſons, onze Egliſes chrétiennes, & deux Monaſteres. Quelques familles de Guebres occupent un can-

ton particulier de ce fauxbourg. Le reſte eſt habité par des Chrétiens, ſans aucun mêlange de Mahométans.

Pont de Babarouk.

Chardin, *Ibid.* p. 220.

Seadet-abad & Zulfa ſont, comme je l'ai dit, au-delà du Zenderou. Ils communiquent à la ville par deux grands ponts, dont l'un ſe nomme *Babarouk*, & l'autre *Zulfa*. Le pont de Babarouk a trente-deux arches. On y arrive par deux grandes chauſſées en talus, flanquées de murs, & terminées de chaque côté par deux tourelles de marbre brut. Ses fondemens ſont une fois plus larges que les arches, & s'élevent ſi haut, que quand la riviere eſt baſſe, l'eau ne ſçauroit monter juſqu'aux arches. Mais des ſoupiraux pratiqués dans l'épaiſſeur des fondations, lui laiſſent un libre cours par-deſſous, & la font tomber en pluſieurs caſcades dans ſon lit ordinaire. Les arches ſont percées à jour, dans toute la longueur du pont, une toiſe au-deſſus du fondement, & de deux pieds en deux pieds il y a de groſſes pierres quarrées, à l'aide deſquelles, ſans monter ſur le pont, on peut traverſer la riviere, en ſautant d'une pierre à l'autre. La partie ſupérieure du pont eſt revêtue d'un haut parapet,

bâti en arcades, & ſurmonté d'une terraſſe qui eſt bordée d'une baluſtrade de pierre. Ces arcades ſont couvertes de carreaux d'émail, & percées d'un bout à l'autre comme les arches. Cette petite gallerie eſt aſſez large pour qu'un homme y puiſſe paſſer. On a joint à tous ces ouvrages ſix pavillons, deux au milieu du pont, & deux à chaque extrémité. Ceux du milieu, qui ſont les plus grands, forment un hexagone, dont le toit eſt plat. L'intérieur eſt peint & doré, & orné de cartouches qui contiennent pluſieurs ſentences en vers & en proſe, telles que celle-ci :

Le monde eſt un pont : hâte-toi de le traverſer.
Meſure & peſe tout ce qui ſe trouve ſur le paſſage;
Tu verras que le mal environne le bien, & le ſurpaſſe.

Pont de Zulfa.

Le pont de Zulfa eſt encore plus grand que celui de Babarouk, parce que la riviere eſt plus large en cet endroit. Les deux chauſſées qui le précédent ont chacune quatre-vingts pas de long, & leur pente eſt preſque inſenſible. Il eſt ſoutenu par trente-quatre arches de belle pierre grisâtre, &

conſtruit à peu près de la même maniere que le pont de Babarouk. Huit perſonnes peuvent le traverſer à la fois par différentes routes. Il y a ſur le Zenderou un troiſiéme pont, qui eſt auſſi en face de la ville.

Climat d'Iſpahan.

Iſpahan étant ſitué entre 32 & 33 degrés de latitude du Nord, jouit d'un beau ciel & d'un agréable climat. Il eſt plus oriental que Paris de 50 degrés, qui font mille grandes lieues *, ou treize cents cinquante lieues communes**. Ses plus longs jours ſont de quatorze heures neuf minutes. On y reſpire un air ſi ſain, que les Perſans ont coutume de dire que *quiconque arrive en bonne ſanté à Iſpahan n'y ſçauroit tomber malade*. Le froid & le chaud y ſont pourtant rigoureux dans leurs ſaiſons. Le printems commence dès le mois de Février, & les arbres les plus précoces ſont alors couverts de fleurs. Un vent frais, qui vient de l'Occident, regne pendant tout l'été. Il ſe leve régulierement lorſque le ſoleil ſe couche, & rend les nuits ſi froides qu'il faut ſe bien couvrir pour ſe garantir de ſes impreſſions. Les maladies longues & douloureuſes ſont preſque inconnues

* De 20 au degré.

** De 27 au degré.

dans cette heureuse contrée. Le mal vénérien, d'ailleurs très-commun dans toute la Perse, a cela de particulier qu'il ne produit ici aucunes pustules sur la peau, parce que l'air dissipe tous les épanchemens de ce venin. La rouille ne s'attache à aucun métal, & ne gâte aucuns ustensiles domestiques.

Idem. pag. 250.

Cette grande ville, dont le peuple est innombrable, est toujours abondamment pourvue de vivres, quoiqu'elle n'ait aucune riviere navigable, & que tout s'y porte sur le dos des chameaux. Les Persans appellent ces animaux *les navires de terre*. Il est vrai qu'il ne faut pas juger de la consommation d'Ispahan par celle qui se fait dans nos capitales d'Europe. La frugalité est une vertu commune chez les Orientaux, & en particulier chez les Persans. Ceux-ci ne mangent de la viande que le soir, & y mêlent toujours du riz ou des légumes. Si leurs tables, dit un Voyageur, étoient couvertes comme celles de Paris ou de Londres, il feroit, sans doute, très-difficile de faire subsister un si grand peuple.

Quelques Ecrivains prétendent que

Origine de cette ville.

cette ville a été bâtie sur les ruines d'*Hécatompyle*, ancienne capitale de la Parthie ; mais d'autres soutiennent que son origine est plus moderne. Elle fut prise dans le septiéme siécle du Christianisme par les Arabes, sous le califat d'Omar, second successeur de Mahomet. Ses habitans l'abandonnerent dans le neuviéme siécle, à cause d'une peste qui la désola, & allerent s'établir à Cheherestoon, gros village dont j'ai parlé : ce qui suppose qu'Ispahan étoit alors une ville médiocre. Entre le neuviéme & le quatorziéme siécles elle s'accrût considérablement, parce qu'elle devint la résidence de plusieurs Princes particuliers. Mais Tamerlan la saccagea en 1387, & fit un massacre presque général de ses habitans. On assure que cent ans après elle éprouva le même désastre sous un autre Prince Tartare nommé *Cotza*. Elle doit la grandeur où elle est parvenue depuis cent cinquante ans à Abbas premier, qui transporta dans ce lieu le siége de l'Empire Persan, que ses prédécesseurs avoient établi à Casbin.

RUINES DE PERSÉPOLIS.

C'eſt un morceau de la plus haute antiquité, dont les Voyageurs ne parlent qu'avec admiration. Nous tâcherons d'en donner en peu de mots une idée diſtincte, en conciliant, autant qu'il ſera poſſible, leurs différens récits. Il conſiſte dans les reſtes de pluſieurs vaſtes édifices, dont le plus conſidérable paroît avoir été un palais ou un temple. Ce principal bâtiment eſt ſitué ſur une montagne qu'on a applanie en cet endroit, en y pratiquant trois grandes plate-formes, qui s'élevent en amphithéâtre, & qui ſoutiennent toute la maſſe de l'édifice. Un mur dont la hauteur commune eſt depuis vingt juſqu'à vingt-quatre pieds, mais qui eſt détruit ou endommagé en pluſieurs endroits, regne au-devant & ſur les côtés des plate-formes. Chardin lui donne douze cents pieds de long du Nord au Midi, ſeize cents quatre-vingts-dix de l'Eſt à l'Oueſt, & environ quatre mille deux cents de circuit. La montagne, qui ſemble ici s'ouvrir en croiſſant, forme le reſte de l'enceinte du côté de l'Eſt. Elle commence où le mur finit;

Idée générale de ce morceau d'antiquité.

Bâtiment principal.

Chardin, T. IX, p. 50. Le Brun, Tome II, p. 261. Herbert, pag. 238. Figueroa, p. 144.

mais elle eſt ſi roide & ſi eſcarpée qu'elle n'offre en cet endroit aucun paſſage praticable. Les pierres du mur ſont noires, d'une prodigieuſe grandeur (1), la plûpart très-dures, & preſque généralement auſſi polies que le marbre.

On arrive aux plate-formes par pluſieurs eſcaliers, dont le principal a deux rampes, qui s'éloignent de quarante-deux pieds par le bas, & qui ſe rapprochent enſuite inſenſiblement juſqu'au haut, ce qui fait le plus bel effet du monde. Il eſt occupé, par un palier très-large, en deux parties, dont la plus baſſe a quarante-ſix marches, & l'autre cinquante-ſept. Sa largeur eſt telle, & d'ailleurs ſes marches ſont ſi baſſes & ſi profondes, que douze chevaux pourroient y monter de front ſans aucun obſtacle. Il paroît avoir été taillé dans le roc ; mais pluſieurs de ſes degrés ſont endommagés.

Premiere plate-forme.

Cet eſcalier conduit à la premiere plate-forme, qui offre la vue de deux grands portiques & de deux colonnes.

(1) Chardin aſſure qu'il y en a pluſieurs de la grandeur de cinquante pieds, & que *les plus communs* ont trente pieds de long.

Portiques.

Les portiques, dont l'un eſtp lus bas que l'autre, ont 22 pieds de profondeur & treize de largeur. On a ſculpté ſur chacun de leurs pilaſtres une grande figure d'animal, qui a 22 pieds du poitrail à la coupe, & 14 de hauteur : les corps de ces animaux ſont fort endommagés, & leurs têtes ſont entierement détruites. Le poitrail & les pieds de devant ſortent des pilaſtres. Les deux colonnes ſe préſentent entre les portiques, & ſont la partie la mieux conſervée de ces premieres ruines. Leur matiere eſt de marbre blanc : elles ſont cannelées avec grace, & d'une très-belle proportion. Leur hauteur eſt de cinquante-quatre pieds. Les chapiteaux & les autres ornemens ſupérieurs ſont bien entendus ; les baſes ſont preſque entierement couvertes de terre. Il y avoit autrefois dans le même endroit deux autres colonnes, dont on voit quelques débris, ainſi que les foſſes où étoient leurs fondations.

Colonnes.

A la gauche des portiques, du côté du Nord, il n'y a rien d'entier. On ne trouve que morceaux de marbre ou d'albâtre diverſement ſculptés, que tronçons de colonnes bri-

fées & renverfées, & d'autres ruines confufes. Mais du côté du Sud, après avoir fait cinquante ou foixante pas, on rencontre plufieurs efcaliers qui conduifent à la feconde plate-forme. Elle eft bordée d'une grande muraille, dont la hauteur eft inégale, parce que le tems l'a fort endommagée. La partie occidentale de ce mur eft remarquable par fes bas-reliefs. On y voit trois rangs de figures, les unes au-deffus des autres. Celles du rang le plus élevé n'ont que la moitié du corps, de la ceinture en bas, parce qu'il manque en cet endroit une affife de pierres. Les figures du fecond & du troifiéme rang font affez entieres : leur hauteur eft d'environ trois pieds. Dans la partie orientale de la même muraille, & fur les rampes de pierre qui foutiennent les efcaliers, on trouve d'autres bas-reliefs femblables. Il eft affez difficile d'expliquer ce qu'ils repréfentent. Les uns croyent que c'eft une proceffion de facrificateurs; d'autres un triomphe militaire; d'autres une entrée de Souverain. Il y a beaucoup de variété dans la coëffure & l'habillement de ces figures. Les unes font ornées d'arcs, de flèches

Seconde plate-forme.

Bas-reliefs très-curieux.

ches & de piques ; d'autres portent des vaſes de différentes formes ; quelques-unes ont dans leur main des eſpeces de gâteaux. Il y en a pluſieurs qui conduiſent des animaux. Sur la rampe d'un des eſcaliers on voit un lion qui déchire un taureau.

Grandes colonades.

Quand on eſt parvenu à la ſeconde eſplanade, on entre dans un lieu ouvert, pavé de grandes tables de pierre. Deux rangs de colonnes briſées s'offrent d'abord à la vue. Chacun en contenoit ſix ; mais il n'y en a qu'une d'entiere, avec huit piédeſtaux & quelques débris des autres. L'eſpace qui les ſépare eſt de 22 pieds. Un peu plus loin on trouve les reſtes d'une autre colonade, partagée en ſix rangs, qui contenoient chacun ſix colonnes. Il n'y en a que ſept d'entieres ; mais on voit les baſes de toutes les autres. A l'Oueſt & à l'Eſt on apperçoit les ruines de deux colonades ſemblables, qui avoient chacune un double rang de ſix colonnes. Il en reſte cinq du côté de l'Oueſt ; celles de l'Eſt ſont preſque totalement ruinées. Ces colonnes ſont de marbre & d'une élégante proportion, ayant quatre pieds de diamètre, & cinquante-ſix pieds

de hauteur, en y comprenant la baſe & le chapiteau. Elles ont quarante cannelures, larges chacune de trois pouces. Leur ordre ſemble approcher du Dorique.

Au bout de cette terraſſe on trouve un grand perron, orné de bas-reliefs & d'inſcriptions en caractères inconnus. Il conduit à la troiſiéme plate-forme, qui eſt plus ſpacieuſe que les deux autres. On y voit les ruines d'un magnifique bâtiment, qui paroît avoir été partagé en pluſieurs corps de logis. Il n'y a rien d'entier, ni qui ſoit couvert. Des portiques à demi-détruits, des niches creuſes, remplies de caractères qu'on ne peut déchiffret; de vaſtes fondemens de pierre, dans leſquels on trouve quelques conduits ſouterreins, ſont les principaux objets qui ſe préſentent parmi un amas confus de ruines de toute eſpece. Les pierres ſont de marbre noir & d'une prodigieuſe grandeur, la plûpart chargées de moulures, de feuillages, & d'ornemens du plus grand goût. Le ciſeau eſt par-tout élégant & ferme. Entre pluſieurs bas-reliefs, qui paroiſſent repréſenter l'hiſtoire de quelque héros Perſan, il y en a cinq très-remarqua-

Troiſiéme plate-forme.

Nouveaux bas-reliefs.

bles, que le Chevalier Chardin a fait dessiner. Dans le premier, on voit un personnage majestueux, accompagné de deux hommes qui paroissent ses Officiers, & qui soutiennent sur sa tête un parasol & un instrument inconnu, fait en forme de crosse. Au-dessus est une figure emblématique, répétée dans chacun des bas-reliefs. Elle consiste dans un buste d'homme, [illegible]nté sur un corps aîlé, dont il ne paroît que les aîles. Il tient dans sa main [d]eux cercles passés l'un dans l'autre. [L]e second dessein représente le même [p]ersonnage, assis sur une chaise très-[h]aute, les pieds appuyés sur un marche-pied. Cinq figures, qui sont debout, l'accompagnent. Au-dessous [so]nt cinq rangs d'hommes, habillés & [ar]més diversement. Il y en a dix à cha[qu]e rang. Dans le troisiéme bas-relief [le] personnage paroît assis de la même [m]aniere, ayant un homme derriere [lu]i, & au-dessous trois rangs de figu[re]s, dont les bras étendus se croisent. [La] partie supérieure du même dessein [off]re quelques animaux, & le buste [ail]é dont j'ai parlé. Le quatriéme des[sei]n représente en trois cartouches le [mê]me personnage aux prises avec trois

monstres, dressés sur leurs pattes. Ces figures paroissent emblématiques. Le cinquiéme differe peu du troisiéme & du second. Tous les personnages taillés dans ces bas-reliefs, sont grands comme le naturel, à la réserve de quelques-uns qui sont gigantesques.

Souterreins.

Les souterreins de cet édifice forment un labyrinthe curieux, mais de si difficile accès, qu'il n'a pas été possible à nos Voyageurs d'y pénétrer fort avant. On assure néanmoins que ses routes secretes ont trois ou quatre lieues de long, & conduisent à des caves, dont les unes servent de tombeaux, & les autres sont remplies de trésors inestimables. Chardin y entra avec trois hommes qui portoient des flambeaux : mais après un quart de lieue de chemin, il sentit une difficulté de respirer qui l'obligea de retourner sur ses pas. Il y apperçut un carrefour percé de cinq rues. *Pietro della Valle* assure y avoir vû une tour, bâtie de marbre, & fermée de tous les côtés, à l'exception d'une petite porte inaccessible qui étoit au haut. Il jugea que cet édifice étoit un tombeau. Le Cadi d'un bourg voisin de Persépolis, raconta à Chardin une

histoire assez particuliere. Un Receveur de la province ayant dissipé les deniers de sa caisse, & se voyant menacé d'un cruel châtiment, résolut de tenter fortune dans ces souterreins, qui, selon l'opinion commune, renfermoient de grandes richesses. Il y trouva une chambre remplie de pieces d'or, & revint au bout de quatre jours avec un riche butin. Quelques tems après il voulut retourner au même endroit; mais il se perdit apparemment dans ce labyrinthe, car on n'a jamais sçu ce qu'il étoit devenu.

A quelque distance des ruines dont on vient de parler, on rencontre, en avançant vers la montagne, deux magnifiques tombeaux, taillés dans le roc, & environnés de butes escarpées qui en défendent l'accès. L'un est au Nord, & ressemble à un Temple autant qu'à un tombeau. Sa façade, ornée de quatre colonnes, qui se sont bien conservées, a 72 pieds de large sur 130 de haut. Les côtés, qui ont six pieds d'enfoncement, offrent chacun six figures d'un beau travail. Au milieu est une espece de portail carré, mais rempli de maçonnerie, & qui n'a jamais servi de porte. L'architrave & l'enta-

Tombeaux.

blement ſont décorés de bas-reliefs. Entre pluſieurs repréſentations on y voit un rang d'animaux, qui orne la friſe, & au-deſſus deux rangs d'hommes, dont les bras étendus ſe croiſent. Le haut de l'ouvrage offre un autel chargé d'un braſier, & tout vis-à-vis un perſonnage appuyé ſur un arc. Entre l'autel & le perſonnage on apperçoit en l'air une de ces figures aîlées dont jai déjà fait mention.

Dans l'origine il n'y avoit aucune porte qui conduisît dans l'intérieur de ce tombeau, parce que les Perſes avoient pour maxime de cacher ſoigneuſement la ſépulture de leurs morts. Mais la curioſité audacieuſe de quelque Perſan Arabe, car on ne peut imputer aux Guebres un tel ſacrilége, a fait au bas de la fauſſe porte une ouverture d'environ trois pieds, par laquelle on entre dans un caveau. On y voit deux tombes de marbre, ſans couverture & ſans oſſemens. Les pierres qui les couvroient ſont renverſées. L'autre tombeau, qui regarde l'Orient, eſt bâti à peu près dans le même goût que celui-ci.

Chardin & le Brun font mention de pluſieurs autres ruines fameuſes,

qui se trouvent aux environs de Persépolis, & en d'autres lieux, & qui donnent la plus haute idée du génie & de la magnificence des anciens Perses; mais nous en avons dit assez sur ce sujet. Il suffira d'observer que tous les monumens, dont nous avons parlé, ont certainement été construits sous les Rois des deux premieres races, & qu'on n'y trouve rien qui ne sente une antiquité reculée. La forme des habillemens, les figures hiéroglyphiques, & les caracteres des inscriptions inconnus aux Guebres mêmes, en sont une preuve incontestable. Quant à la perfection de ces ouvrages, voici ce qu'en pense un Voyageur très à portée d'en juger. « Je n'ai rien vu, dit-il, de si grand, ni de si magnifique. Ce n'est pas seulement un ouvrage de travail & de patience, comme les pyramides d'Egypte, qu'Horace a bien raison d'appeller une *merveille barbare*, puisqu'elles ne sont après tout qu'un amas de pierres. Il y a ici de l'art, de l'ordre & de l'industrie, & l'on peut dire que c'est un chef-d'œuvre digne des plus grands maîtres. J'avoue qu'il y a quelques fautes contre les régles de la

Observations sur ces ruines.

Chardin, *Ibid.* p. 154.

perſpective & du deſſein ; mais à prendre le tout en gros, c'eſt un ouvrage de bon goût, grand, majeſtueux, & bien exécuté ».

Les Perſans Arabes donnent à ce lieu le nom de *Tchel-minar*, qui ſignifie quarante colonnes, & croyent que les Génies l'ont bâti. Ils l'appellent auſſi quelquefois *Eſtakar*, du nom d'une grande ville qui étoit en cet endroit, & que les Grecs nommerent *Perſépolis* (1). Les Guebres ſe perſuadent que Keyomaras, leur premier Roi, en fut le fondateur, & que Giemſchid l'acheva. On ſçait qu'elle fut ſaccagée par Alexandre le Grand, qui, à l'inſtigation de la courtiſane *Thaïs*, réduiſit en cendre ſon magnifique palais, après en avoir tiré un butin ineſtimable. On voit dans le ſecond Livre des Machabées que cette ville ſe releva dans la ſuite, & ſubſiſtoit avec éclat ſous Antiochus Epiphanes, le ſeptiéme des Séleucides.

(1) L'Auteur du Livre des Machabées l'appelle *Elymaïde*, ville d'Elam. Chardin conjecture qu'un des ſes anciens noms étoit *Fars-abad*, ville du pays de Fars. Ainſi les Grecs, qui défiguroient ſans ſcrupule tous les noms étrangers, ont pour cette fois rencontré juſte en la nommant *Perſépolis*, c'eſt-à-dire, ville de Perſe.

C'eſt probablement depuis l'invaſion des Arabes que ces précieux reſtes de Perſépolis ont été principalement endommagés. L'horreur que ces peuples avoient de l'idolatrie, dans la premiere ferveur du Mahométiſme, leur faiſoit détruire avec un fanatiſme brutal toutes les images peintes ou ſculptées qu'ils rencontroient. Dans ces derniers tems on a tiré de ces mêmes ruines quantité de matériaux, pour l'ornement de pluſieurs villes. Abbas I envoya chercher à Tchelminar une partie des marbres qui ſe voient dans la grande Moſquée & dans le palais impérial d'Iſpahan. On s'en eſt à plus forte raiſon ſervi pour décorer les temples & les palais de la ville de Chiraz, qui n'eſt qu'à douze lieues de l'ancienne Perſépolis. Enfin ſous le regne de Sefi II, un Viſir de la province, las de voir arriver dans ce lieu de nombreuſes caravanes d'étrangers, qu'il étoit quelquefois obligé de défrayer, commanda au Vice-gouverneur du canton d'employer ſoixante hommes à la deſtruction entiere de ce monument. Mais les gens du pays, qui tiroient un grand profit du paſſage de tant d'étrangers, firent à ce

sujet de si vives remontrances, que le Visir eut ordre de se désister de cette barbare entreprise.

CHAPITRE XIII.

Des productions de la Perse.

Grains.

LE riz, le froment, l'orge, le seigle & le millet, sont presque les seuls grains que le pays produit. Les Persans, comme la plûpart des autres nations de l'Asie, se nourrissent principalement de riz, & sont étonnés du peu d'usage qu'en font les peuples de l'Occident. Ils disent que le ciel nous a caché le plus pur & le plus délicieux des limens. Le climat est si inégal dans ce vaste Empire, que tandis qu'on seme dans un endroit on fait la moiss n dans l'autre, & cela dans la seule distance de cent vingt lieues. Chardin observa avec surprise cette différence dans un voyage qu'il fit d'Ormuz à Ispahan. Il se mit en chemin au mois de Février, & après trois ou quat e jours de marche il vit qu'on coupoit les bleds dans la Caramanie. A mesure qu'il s'avança vers le Nord,

Chardin T. IV, Chap XVII.

il s'apperçut que le bled s'éloignoit de la maturité, & qu'à vingt journées de la Caramanie on commençoit à peine à le semer. A Ispahan qui est au centre du Royaume, la moisson ne se fait qu'au mois de Juin.

Arrosement & culture des terres.

La fertilité des terres dépend principalement de la facilité de les arroser, & comme l'eau est très-rare en Perse, il n'y a point de pays au monde où l'on sçache mieux la ménager. J'ai parlé des canaux souterreins qu'on a construits dans plusieurs provinces, pour recueillir les eaux qui tombent des montagnes, & suppléer à celles des rivieres & des sources qui sont ordinairement peu abondantes. La distribution s'en fait dans tous les champs, sous les ordres d'un Magistrat appellé *Mirab*, ou Prince des eaux. On met sur le canal, qui conduit l'eau dans le champ, une tasse de cuivre fort mince, percée d'un petit trou, par où l'eau entre peu-à-peu. C'est une maniere de mesurer cette distribution, & les Orientaux se servent aussi de la même machine pour mesurer le tems. Quand la tasse s'enfonce par le poids de l'eau, ce qui arrive d'ordinaire au bout de deux heu-

res & demie, on ceſſe d'arroſer le champ. Les jardins payent un tribut annuel pour ces arroſemens, qui ſe font toutes le ſemaines.

Le labour ſe fait avec des bœuf, qu'on n'attache point par les cornes, mais auxquels on met un collier & un poitrail. Le ſoc des charrues eſt fort petit, & ne fait, pour ainſi dire, qu'effleurer la terre. A meſure que les ſillons ſont tracés, le laboureur briſe les mottes avec de gros maillets de bois, & paſſe enſuite la herſe. Il finit par donner avec la bêche une nouvelle façon à la terre, qu'il unit avec ſoin, & qu'il partage en pluſieurs carrés, ſemblables aux compartimens d'un jardin. Chaque carré eſt relevé ſur ſes bords de la hauteur d'un pied, afin que l'eau dont on l'arroſe puiſſe y ſéjourner.

Les Perſans engraiſſent leurs terres avec de la fiente de pigeon & des excrémens humains; mais ils laiſſent deux ans à l'air ce dernier fumier, avant que d'en faire uſage, & ils y mêlent une égale portion de terre, pour tempérer ſa chaleur. Ils battent le bled dans le champ même, non avec des fléaux, mais en faiſant paſſer deſſus

Machines pour battre les grains.

de petits traineaux de bois, dont les roues sont de fer, & dentelées comme des scies. Ces machines détachent les grains de l'épi, & brisent en même-tems la paille, qui sert de nourriture à toutes sortes de bestiaux. On a plus de peine à séparer le riz de son écorce. Ceux qui ont un grand nombre d'esclaves le font piler dans des mortiers de bois. Les autres se servent d'une machine, que Chardin décrit en ces termes. « Elle consiste en une grosse poutre, qui assene son coup sur le riz en écosse, lequel est mis dans une petite fosse creusée en terre, & garnie de brique, ayant environ trois pieds de diamètre, & autant de profondeur. La poudre est longue de quatre pieds. Un de ses bouts roule sur un pivot : l'autre porte à sa volée un gros cercle de fer, un peu tranchant & fort épais, dont le diamètre est de quatre pouces. Un homme éleve la poutre en marchant sur la culasse, & la volée tombe sur le riz avec son cercle, qui coupe l'écosse du grain. L'art consiste à séparer le grain sans le briser. »

Culture des vignes.

Pour ce qui concerne la culture des vignes, le même Voyageur observe que dans l'Arménie, la Médie, &

les autres provinces où l'hiver eſt long & rigoureux, on a coutume d'enterrer les ſeps pendant toute cette ſaiſon, & de ne les découvrir qu'au printems. Il croit que cette méthode pourroit réuſſir en d'autres lieux, & procurer des vins à pluſieurs pays qui en manquent. Dans la Géorgie & l'Hircanie on ne donne preſque aucune façon aux vignes, qui croiſſent naturellement autour des arbres de haute futaye, & qui rapportent d'excellens raiſins. La coutume de les étayer avec des bâtons eſt généralement inconnue en Perſe, où les ſeps ſont aſſez forts pour n'avoir pas beſoin de ſoutien. Lorſqu'on s'apperçoit que les fourmis, ou d'autres inſectes, attaquent le bois ou les grappes, on laboure le pied du ſep, & on y met de la terre neuve, ce qui ſuffit pour dérouter ces petits animaux.

Maniere d'élever les melons.

La maniere de cultiver les melons eſt auſſi ſimple. On les éleve en pleine campagne, ſans le ſecours des paillaſſons & des cloches. L'uſage eſt de les ſemer dans une terre mêlée de fiente de pigeon. Dès que leur tige commence à ſe montrer, on les met ſur des couches, afin que l'eau qui entre

dans le champ ne les pourrisse pas. Quand ils ont la grosseur d'une noix, on dépouille la plante de la moitié de ses fruits, principalement de ceux qui promettent le moins. On leur ôte aussi avec la langue un petit duvet qui croît sur leur peau, & qui retenant la poussiere que le vent éleve, forme avec le tems une croute épaisse, qui consume la seve, & empêche le fruit de profiter. Lorsqu'ils sont gros comme des pommes, on renouvelle la couche, & de tems en tems on découvre la terre vers la racine, à deux ou trois pouces de profondeur, pour y mettre de la fiente de pigeon, qu'on recouvre de terreaux.

Et de greffer les Dattiers.

La culture des dattiers a cela de remarquable, que quand ces arbres sont femelles, & dans l'âge de porter des fruits, on ente dessus, vers le sommet, des branches de dattiers mâles en fleurs. C'est le moyen de féconder en quelque sorte ces arbres, & l'on assure que sans cette inoculation ils ne rapportent que des fruits maigres & insipides.

Fruits.

On compte ici plus de vingt especes de melons. Les plus précoces, appellés *Guermec*, viennent au prin-

tems, & font ronds & petits. C'eſt un fruit aſſez médiocre. Ceux qui viennent enſuite ſont beaucoup meilleurs. Leur ſaiſon dure quatre mois, & le menu peuple n'a preſque point alors d'autre aliment. On aſſure qu'il y a des gens qui en mangent juſqu'à trente livres dans un ſeul repas, ſans en être incommodés, & qu'il s'en conſomme plus à Iſpahan dans un jour que dans toute la France dans un mois. Les plus eſtimés viennent du Khoraſan. Les Perſans ont le ſecret de les conſerver dans des caves.

Ibid. Chap. IV, V, & VI.

On vante les pommes & les poires de Géorgie, les grenades & les raiſins de Chiraz, & les oranges de Mézendran. Le Khoraſan produit des oignons auſſi délicats & auſſi ſucrés que des pommes. Les autres eſpeces ſont en ſi grand nombre, que Chardin aſſure s'être trouvé à des repas, où l'on avoit ſervi plus de cinquante ſortes de fruits. On garde les raiſins ſur la treille pendant tout l'hiver, ſans autre précaution que d'envelopper les grapes dans des ſacs de papier. Dans pluſieurs quartiers de l'Irak Agemi, principalement aux environs de Sultanié, où il croît beaucoup de violet-

tes, on en mêle les feuilles avec le raisin sec, ce qui lui donne un goût exquis.

Arbres & plantes.

La Perse étant un pays fort aride, on n'y voit pas la même abondance d'arbres & de plantes qui se trouve dans l'Inde. Les arbres les plus communs sont le platane, le sapin, le cornouiller & le saule. On croit ici que le platane est un excellent préservatif contre la peste, & contre toute autre corruption de l'air; c'est pourquoi on en a planté un si grand nombre à Ispahan, à Chiraz, & dans d'autres villes. La plûpart de nos racines & de nos légumes d'Europe croissent avec succès dans toute la Perse. Les laitues romaines y sont même meilleures qu'en aucun autre pays. On les mange crues, sans aucun assaisonnement.

Fleurs.

Toutes les especes de fleurs que nous connoissons se trouvent ici dans la plus grande abondance, excepté vers les parties méridionales, où la chaleur les brûle. Elles ont plus de parfum & des couleurs beaucoup plus vives que celles de l'Inde. Le Mézendran n'est qu'un parterre de fleurs depuis le mois de Septembre jusqu'à la fin d'Avril. On y voit des forêts qui

ſont couvertes d'orangers. Les campagnes de l'Azerbijane & de l'Irak-Agemi ſont naturellement émaillées de tulipes, d'anémones, & de renoncules. En d'autres lieux, comme à Iſpahan, les jonquilles & mille autres fleurs croiſſent auſſi ſans culture. Entre celles qui ſont particulieres à la Perſe, on diſtingue le *Gulmikec*, dont la tige ſe partage en pluſieurs branches, qui portent chacune une trentaine de fleurs. Leur incarnat eſt très-vif, & elles s'arrangent d'elles-mêmes avec ſymétrie en forme de touffe. Il y a ici des roſiers qui donnent des fleurs de trois couleurs. Pietro della Valle fait un conte puéril, lorſqu'il rapporte que les Perſans ont l'art de teindre les racines de certains arbriſſeaux, & de leur faire rapporter des fleurs de la couleur qu'ils veulent.

Drogues. La Perſe n'eſt pas moins fertile en drogues de toute eſpece. On y trouve une grande abondance de noix de galle, des maſtics, des gommes, de l'encens, de la térébenthine, de l'opium, de l'*Aſſa-fœtida*, de la caſſe, du ſéné, de la noix vomique, & diverſes ſortes de manne, dont la plus eſtimée vient du Khoraſan. L'arbre de l'en-

cens, qui ressemble au poirier, croît particulierement dans la Caramanie déserte. La gomme *Ammoniac*, que les Persans appellent *Ouscioc*, abonde dans la partie méridionale, de l'Irak-Agemi. Le Khorasan produit beaucoup de rhubarbe, & ses habitans la mangent sans aucun dégoût. La plus estimée vient du royaume de Balk, & des autres contrées soumises aux Tartares. Le meilleur opium vient de *Linjan*, qui est à six lieues d'Ispahan. On recueille beaucoup de tabac dans tout le Royaume, particulierement dans l'Irak-Agemi, dans le Chusistan, & dans la province de Lar. Les Persans, qui sont grands fumeurs, donnent la préférence au tabac du Brésil, qu'ils appellent *Tambacou-Inglesi*, parce qu'il leur est apporté par les Anglois. On cultive le saffran en plusieurs quartiers; mais le plus précieux est celui qu'on tire d'Hamadan & des bords de la mer Caspienne. L'*Assa-fœtida*, que les Orientaux appellent *Hing*, se trouve particulierement dans le Khorasan septentrional, & découle d'une plante dont le nom persan est *Hiltit*. Cette drogue, qui nous paroît si puante, fait les délices

de la plûpart des Asiatiques. Les Indiens en parfument tous leurs ragoûts.

Deux sortes de Mumie.

On doit mettre au rang des productions les plus précieuses de la Perse, la Mumie, appellée ici *Moum*, c'est-à-dire, onguent. On en distingue deux sortes; l'une qui vient des corps embaumés, l'autre qui coule des rochers. Il y a dans le Royaume deux sources de cette derniere Mumie. La premiere est dans la Caramanie déserte, au pays de *Sar*, & la seconde dans le Khorasan. Celle de Caramanie est la meilleure. On assure qu'une demi-dragme de ce baume guérit en peu de tems les dislocations & les meurtrissures les plus dangereuses. Les roches dont on le tire appartiennent au Roi, & sont exactement gardées. On ne les ouvre qu'une fois l'an, & la gomme qu'elles rendent est déposée dans le trésor. Les Persans croyent que le prophete Daniel leur a enseigné l'usage & la préparation de la Mumie. L'huile de Naphte est une autre production naturelle de certaines roches. La meilleure vient de l'Azerbijane septentrionale & du Mézendran. Elle sort des rochers aussi

Ibid. p. 39.

Huile de Naphte.

claire & aussi liquide que l'eau ; mais elle s'épaissit avec le tems, & jaunit plus ou moins, selon l'exposition des rochers d'où elle coule. Ceux qui sont situés au Nord & au Couchant produisent une huile qui conserve ordinairement sa blancheur : l'huile qui sort des autres jaunit en vieillissant. Son principal usage est pour la peinture, & pour la composition des vernis.

Le coton & la soye sont des productions communes. Il croît en Perse un arbrisseau tout-à-fait rare, dont le fruit oblong & verd est chargé d'un précieux duvet, qui se carde comme le coton, & qu'on employe à divers usages.

Duvet particulier.

Les montagnes dont tout le pays est couvert sont fécondes en métaux & en minéraux. Les métaux les plus communs sont le fer, l'acier, le cuivre & le plomb. L'acier de Perse a cela de particulier, qu'il est tellement rempli de parties de soufre, qu'en jettant la limaille dans le feu elle pétille comme la poudre à canon. Il est fin, mais fort cassant ; ce qui vient de la mauvaise trempe qu'on lui donne. Le cuivre du même pays est fort aigre, & veut être

Métaux & minéraux.

allié avec du cuivre du Japon ou de Suede. Il y a quelques mines d'or & d'argent ; mais elles sont si pauvres, que la dépense excéderoit le profit. L'abondance du soufre & de l'alun est telle, qu'on rencontre de vastes plaines qui en sont toutes couvertes. Il en est de même du sel, qu'on tire de la terre par gros quartiers, qui sont quelquefois si durs qu'on s'en sert pour bâtir des maisons. L'Irak-Agemi, le Farsistan & le Kirman, en fournissent des carrieres abondantes. L'antimoine & l'émeri sont rares, & de mauvaise qualité. Le pays ne produit point de vitriol, de mercure, ni d'étain. On y voit plusieurs mines d'ardoise, & des marbres de différentes couleurs : les plus estimés viennent de Tauris, & sont presque aussi fins & aussi transparens que le crystal de roche. Leur couleur est un blanc de lait, mêlé de quelques veines d'un verd pâle. On trouve aussi de l'azur aux environs de la même ville ; mais il n'a pas la qualité de celui de Tartarie.

Ibid. Chap. VII, VIII, & IX.

Le sel ammoniac, l'orpiment, & le pétréol, sont d'autres productions minérales de la même contrée. Mais ce qu'elle offre de plus précieux en ce

genre sont ses mines de Turquoises. Il y en a deux célebres, l'une aux environs de Nischapour dans le Khorasan, & l'autre dans une montagne nommée *Firous-cou*, qui est sur les confins de l'Hyrcanie. Les Persans appellent ces pierres précieuses *Firous* apparemment du nom de cette montagne. Nous les nommons Turquoises, peut-être parce qu'elles sont originairement venues en Europe par le canal de la Turquie. On en a découvert dans ces derniers tems une troisiéme mine ; mais les pierres n'en sont pas si belles. On les appelle *Turquoises de la nouvelle roche*, pour les distinguer des autres. J'ai parlé ailleurs des perles qui se trouvent dans le Golfe Persique, aux environs de l'Isle de *Baharem*. Un Voyageur en a vû pêcher une du poids de cinquante grains. Les perles ordinaires en pesent dix ou douze. Le nom persan de cette pierre est *Mervarid*, qui signifie *production de la lumiere*, & qui est peut-être la racine de celui que les Grecs & les Latins lui ont donné (1).

Turquoises.

Les chevaux de Perse sont les plus

(1) Μαργαρίτης, *Margarita*.

beaux de l'Orient après ceux d'Arabie. Ils sont hauts, étroits du corsage, la tête petite, la jambe fine & déliée, doux, maniables, vifs & légers, & de grand travail. Ils portent la tête au vent comme les chevaux anglois. On n'a point ici l'usage de les couper. Il s'en fait un grand transport en Turquie & aux Indes.

Animaux domestiques & sauvages.

Les mules persanes sont à proportion autant estimées, & servent aussi de monture. Il y a une race d'ânes qui viennent d'Arabie, & qui sont aussi légers & aussi disciplinables que les chevaux. Leur allure est très-douce, & c'est la monture ordinaire des Ecclésiastiques.

Le pays produit une grande multitude de chameaux. Les plus forts se trouvent dans les parties septentrionales, & portent jusqu'à douze ou treize cents. Il y en a qui ne servent que pour la course. Ils vont toujours au grand trot, & avec tant de vîtesse, qu'un cheval ne peut les suivre qu'au galop. Dans quelques provinces, où l'orge & la paille sont rares, on nourrit ces animaux avec du poisson sec & des dattes. On les conduit au son de

la

la voix avec une maniere de chant, & ils vont lentement ou vîte, ſuivant le ton du conducteur.

Les bœufs ne ſont pas moins communs. On les employe auſſi à porter des fardeaux, &, plus ordinairement, à labourer. Les cochons ſont aſſez rares, parce que c'eſt un aliment interdit aux Muſulmans. Il y a une telle abondance de moutons & de chévres, qu'on voit des plaines de quatre ou cinq lieues qui en ſont couvertes. Il ſe trouve ici de gros moutons, dont la queue peſe juſqu'à trente livres. On leur attache une petite brouette à deux roues, qui leur ſert à ſoutenir ce fardeau.

Ibid. p.

La Perſe étant en général un pays très-découvert, les animaux ſauvages ne peuvent y être fort communs. Mais par-tout où il y a des bois, comme en Hyrcanie & en Géorgie, on trouve des cerfs, des gazelles, des lions, des ours, des ſangliers, des tigres, des léopards, & un animal particulier, appellé *Chakal*, que ſon inſtinct farouche porte à déterrer les corps, & qui attaque même quelquefois les vivans. Il reſſemble aſſez au renard : mais il eſt plus gros, & il a le poil

plus rude & plus épais. Son cri eſt un hurlement aigu & lugubre, qu'il traîne comme un chat qui miaule.

Oiſeaux. On éleve ici une prodigieuſe quantité de pigeons, moins pour s'en nourrir que pour avoir leur fiente, qui eſt un excellent fumier. On compte aux environs d'Iſpahan plus de trois mille colombiers, bâtis de brique, & cinq ou ſix fois plus grands que les nôtres. Les perdrix de Perſe ont communément la groſſeur de nos poulets, & ſont d'une excellente qualité. Les canards ſauvages, les pluviers, les grues, les hérons & les bécaſſes, ſe trouvent par-tout, mais en plus grande abondance dans les provinces ſeptentrionales. Le *Noura* eſt un petit oiſeau particulier, qui gazouille continuellement, & qui répéte plaiſamment tout ce qu'il entend. Parmi les grands oiſeaux, le pélican eſt le plus remarquable. Son duvet eſt blanc & très-doux. Sa tête eſt fort menue, mais ſon bec eſt de la groſſeur du bras, & n'a pas moins de dix-huit ou vingt pouces de longueur. Il l'étend ordinairement ſur ſon dos, pour le laiſſer repoſer. Cet oiſeau vit de pêche, & ſurprend le poiſſon avec une merveilleuſe adreſſe.

Il a sous son bec une large poche qu'il replie, & qui peut contenir un assez grand volume d'eau. Sa coutume est de faire son nid dans des lieux arides, afin d'y être plus en sûreté. On assure qu'il va quelquefois chercher de l'eau pour ses petits jusqu'à deux journées de chemin, & qu'il la leur apporte dans la poche de son bec. C'est pour cela que les Persans lui ont donné le nom de *Tacab*, ou de porteur d'eau, & c'est peut-être aussi ce qui a fait dire que le pélican s'ouvre la poitrine pour nourrir ses petits.

Il y a en Perse beaucoup d'oiseaux de proie, dont les plus beaux se prennent dans les montagnes du Farsistan. On les dresse à la chasse du vol, & les derniers Sofis n'en avoient pas moins de 800 dans leur vénerie. Plusieurs particuliers en entretiennent aussi un grand nombre, chacun ayant la liberté de chasser à l'oiseau ou au fusil. On leur enseigne à arrêter toutes sortes d'oiseaux, des lapins & des lievres, & même des bêtes fauves. L'oiseau fond rapidement sur le cou de l'animal qu'on lui montre, lui bat les yeux avec ses aîles, le pique de ses serres & de son bec, & l'étourdit si fort,

que les chaſſeurs ont le tems d'arriver pour ſaiſir leur proie. On a ſoin de courir quelque tems la bête, & de la bien fatiguer, avant que de lâcher l'oiſeau deſſus. Dans les grandes chaſſes on ſe ſert de lions, de tigres, de pantheres, d'onces (1), & de léopards apprivoiſés. Les piqueurs les menent à cheval, enchaînés ſur la croupe, & les yeux bandés; & quelquefois on les met dans des cages de fer, que portent des éléphans. Lorſqu'on apperçoit la bête on les lâche contre elle, après leur avoir ôté leur bandeau. Ils s'élancent deſſus avec impétuoſité, & l'attaquent vigoureuſement lorſqu'ils peuvent la joindre. S'ils ne la prennent pas d'abord, ils ſe rebutent. Le conducteur va les reprendre, & les remet à la chaîne. La chaſſe des gazelles & des chevres ſauvages ſe fait avec des chameaux, derriere leſquels on ſe cache, & qu'on accoutume à ſuivre pas à pas ces animaux. Lorſqu'on peut en approcher à la portée du mouſquet, on tire deſſus. Le chameau pourſuit l'animal bleſſé juſqu'à ce qu'il tombe, & s'ar-

(1) Eſpece de loups cerviers, tachetés comme les tigres.

rête pour garder sa proie. S'il revient sur ses pas, c'est une marque que le coup n'a pas été mortel. Les chasses royales se font ici avec le même appareil qu'à la Chine & dans l'Indostan. On entoure de filets une grande plaine, où l'on pousse les bêtes de quinze ou vingt lieues à la ronde, en faisant battre le pays par plusieurs milliers d'hommes. Le Roi lance la premiere fleche, & à ce signal chacun attaque les animaux enfermés dans l'enceinte. Dans les chasses ordinaires on tue sept ou huit cents bêtes : dans les plus heureuses on en a tué jusqu'à quatorze mille.

Insectes & Reptiles.

La Perse n'est point en proie à cette multitude de reptiles dangereux qui se trouvent dans l'Inde. Ses seuls animaux venimeux sont de gros scorpions noirs, dont la piquure est mortelle, & des lézards longs d'environ trois pieds, qui attaquent quelquefois les hommes. Les moucherons, les puces, & les millepieds, sont les insectes les plus communs. Les sauterelles font de grands ravages dans certaines provinces. On trouve l'été dans les citernes, & dans la plûpart des sources, de petits insectes rouges, aîlés,

& si menus, qu'en versant de l'eau dans un linge ils passent avec elle, sans qu'il soit presque possible de les en séparer. On apperçoit leurs aîles, lorsqu'ils s'élevent au-dessus de l'eau. Les Orientaux les nomment *Kirm*.

Ibid. Tome IX, p. 208.

Quelques gens se persuadent que c'est dans les mêmes eaux que s'engendrent originairement d'autres petits insectes, presque aussi déliés, qui causent des douleurs aiguës aux personnes qui voyagent vers le Golfe Persique. C'est un mal assez commun dans la haute Asie, & dont les symptômes sont particuliers. Ces vers, aussi menus que la plus fine corde de boyau, ont quelquefois la longueur de trois ou quatre pieds. On ne sçait comment ils entrent dans le corps; mais ils sortent ordinairement par les jambes, après y avoir causé une demangeaison violente, suivie d'une douloureuse inflammation. Dès que le ver commence à sortir, on l'attache avec un fil de soye à une brochette de bois, & on le roule autour à mesure qu'il paroît. Pendant cette opération, qui dure plusieurs jours, on laisse la brochette sur la partie malade, qu'on couvre d'une pelure d'oignon, pour mûrir la tu-

meur, & faciliter le passage du ver. On le roule ainsi tous les matins, en penant bien garde de tirer trop fort, & de rompre le ver, ce qui seroit suivi d'un accident mortel.

Poissons.

La mer Caspienne est fort poissonneuse, & le Golfe Persique nourrit peut-être dans son sein plus de poissons qu'aucune autre mer. On y pêche deux fois le jour, & ce que les pêcheurs n'ont pas vendu le matin, ou au coucher du soleil, ils le rejettent dans la mer. On prend sur la côte du même golfe, du côté de l'Arabie, un gros poisson, dont le goût est exquis. Chardin, sans nous apprendre son nom, dit que sa chair est rouge, & qu'il pese deux ou trois cents livres. On le sale comme le bœuf; mais le moyen le plus sûr de le conserver, est de le sécher au soleil ou à la fumée.

Ibid. Chapitre X.

Quant au poisson d'eau douce, il se trouve aussi en assez grande abondance dans les rivieres un peu profondes, dans les lacs, & dans les kerises. Celui des kerises est le plus commun. Il y en a de fort gros; mais il n'est pas bon, & ses œufs sur-tout sont très-dangereux. La riviere d'Ispahan

produit beaucoup de cancres, qui se traînent sur le rivage, & qui montent jusqu'au haut des arbres, où ils vivent de feuilles. C'est là qu'on va les prendre, & c'est un manger très-délicat.

CHAPITRE XIV.

Mœurs & usages des Persans. Portrait de ce peuple.

J'EN ai dit assez dans le dernier Chapitre du précédent Volume, pour donner une juste idée des usages & du naturel des Guebres, habitans primitifs de la Perse. Leur vie est si obscure, & leurs mœurs sont si simples, qu'il seroit inutile d'entrer sur ce sujet dans de plus grands détails. Je me bornerai donc ici à faire connoître la maniere de vivre & le génie des Mahométans, Arabes & Tartares, qui ont subjugué la Perse, & qui sont depuis plusieurs siécles le peuple dominant. C'est par cette description que je terminerai l'Histoire des Persans.

§. I.

Habillemens, meubles, équipages.

Habits des hommes.

L'habit des Persans Arabes & Tartares differe peu de celui des Mogols de l'Inde. Il consiste dans une chemise, ouverte sur la poitrine, & qui descend jusqu'aux genoux; dans une veste, qui tombe un peu bas, & dans une robe qu'on met par-dessus, & qui est encore plus longue. La chemise & la veste sont ordinairement de toile de coton. La robe est de drap, de satin broché, de brocard d'or ou d'argent, suivant les conditions. On la garnit de martre, & d'autres fourrures précieuses, qu'on tire du Khorasan; ou on la borde de dentelles d'or ou d'argent, de galons plats, ou de riches broderies. Les Persans sont en général très-recherchés dans leurs habillemens. Ils aiment sur-tout la diversité des couleurs, qui sont, disent-ils, l'image des plaisirs variés du paradis. Cette bigarure forme dans les places & les promenades publiques des grandes villes un spectacle tout-à-fait singulier. Ils joignent à cela de

Chardin, Tome IV, Chap. XIII. Herbert, p. 362.

longs caleçons, qui descendent jusqu'à la cheville du pied, & sur le haut desquels ils laissent tomber leur chemise. Leurs bas sont de drap, & si courts, qu'ils ne vont pas au genou. L'usage en est très-moderne, & n'est dû qu'à la fréquentation des Européens. On se couvroit auparavant la jambe avec une longe bande de toile, qu'on rouloit depuis le genou jusqu'au pied. Beaucoup de gens du commun usent encore aujourd'hui de cette chaussure. Les souliers sont de maroquin de différentes couleurs, & faits en forme de pantoufles, avec un talon haut & étroit, garni d'une lame de fer ou de clous.

Turban Persan.

Le turban Persan, appellé *Dulbend*, est plus haut & plus majestueux que celui des Turcs. Le fond est d'une grosse toile blanche, qu'on roule en plusieurs tours, & par-dessus laquelle on met une mousseline très-fine, ou quelque étoffe plus précieuse, comme un taffetas léger à fleurs d'or ou d'argent. Ses bouts, qui sont chargés d'ornemens, se nouent avec grace sur le sommet de la tête, & forment une riche aigrette, qui donne un air tout-à-

fait noble à cette coeffure. On met ſous le turban une calotte de drap ou de toile piquée.

Constance dans les modes.

Tel eſt depuis pluſieurs ſiécles l'habillement des Perſans, qui ne ſont point ſujets à ces bizarres viciſſitudes de modes que nous éprouvons en Europe. Chardin vit dans le tréſor du Roi les habits de Tamerlan. Ils ont exactement la forme des habits modernes.

Uſages de propreté.

Les Perſans ne laiſſent croître leur barbe qu'au-deſſus de la levre ſupérieure, où ils ont une mouſtache épaiſſe. Ils raſent tout le reſte, ou portent la barbe ſi courte, qu'elle cache à peine la ſuperficie de la peau. Ils regardent avec mépris les grandes barbes des Turcs, qu'ils nomment groſſierement *balais de privé*. Les Eccléſiaſtiques & les Dévots l'ont un peu plus longue. Ils ſe frottent les parties velues du corps d'une huile appellée *Douae*, qui en fait tomber tous les poils. Ils coupent auſſi leurs cheveux, à l'exception d'une petite treſſe qu'ils laiſſent au ſommet de la tête, afin, diſent-ils, qu'au jour de la réſurrection Mahomet les reconnoiſſe à cette marque, & les diſtingue des In-

fideles. Les Barbiers Perſans ont la main extrêmement adroite. Quand ils ont raſé la tête, ce qu'ils font avec tant de légereté qu'on ſent à peine le raſoir, ils coupent les ongles des mains & des pieds, font craquer les doigts en les tirant, & manient de la même maniere la tête, les bras, & les épaules, ce qui eſt un ſoulagement ſenſible pour le corps. J'ai vu pratiquer en Turquie la même méthode.

Bains. La coutume des hommes & des femmes eſt de ſe frotter le matin les ſourcils d'une pommade noire, & de paſſer dans leur paupiere un poinçon d'acier, pour ſe fortifier la vue. L'uſage des bains eſt également général chez les deux ſexes. Ils conſiſtent ordinairement en trois petites ſalles, qui ne reçoivent de jour que par quelques carreaux de verre placés au haut de la voûte. On ſe déshabille dans la premiere chambre, & on ſe met autour du corps un linge, qui couvre la ceinture & les cuiſſes. On paſſe enſuite dans la ſeconde ſalle, qui ſert d'étuve. Un valet y verſe en abondance de l'eau ſur les épaules, & frotte rudement le corps avec une mitaine de bouracan. Après cette friction on

entre dans la troisiéme chambre, où est un bassin carré dans lequel on se baigne, & qui peut contenir dix ou douze personnes.

Habillement & parure des femmes.

L'habillement des femmes est un peu différent de celui des hommes. Leurs caleçons & leurs vestes ont plus de longueur. Elles portent, au lieu de bas, des brodequins d'une riche étoffe, qui embrassent le bas de la jambe. Elles se coeffent fort simplement, laissant flotter leurs cheveux, & les partageant en plusieurs grosses tresses, qui tombent sur la ceinture, & dont l'extrémité est garnie de pierres précieuses, ou d'ornemens d'or ou d'argent. Les femmes mariées se couvrent la tête d'un bandeau, disposé en triangle, & enrichi de pierreries, ou d'autres ornemens, suivant les conditions. Les filles portent de petits bonnets de différente forme. Les unes & les autres mettent sur cette coeffure un voile qui tombe sur les épaules, & se passent sous le menton une espéce de guimpe, qui cache leur sein. Quand elles sortent, elles ajoutent à tout cela un grand voile, dans lequel elles s'enveloppent, & elles se couvrent le visage d'un linge, qui est

travaillé en rézeau à la hauteur des yeux, afin qu'elles puissent voir au travers.

Les petites tailles sont plus estimées ici dans les femmes que les grandes. On y fait un cas particulier des cheveux noirs, & des sourcils de même couleur, sur-tout lorsqu'ils sont épais & qu'ils se joignent. Les Dames Persanes ne connoissant pas l'usage des mouches d'étoffe, se font avec le pinceau, vers le bas du front, de petites marques noires, disposées en losange. Elles ont dans la fossette du menton une autre marque violette, qu'elles se font avec la pointe d'une lancette. Leur fard est une pommade jaune, nommée *Hanna*, composée de feuilles de pastel. Elles s'en frottent le visage, les mains & les pieds, pour les préserver du hâle. Les bijoux dont elles se parent sont des aigrettes de pierreries, qu'elles mettent à leur coeffure; des tours de perles, qui s'attachent aux oreilles, & qui passent sous le menton; des anneaux enrichis de perles & de rubis, qu'on porte à la narine gauche, en forme de pendeloques, ou au haut du nez, dont ils couvrent tout un côté; des bracelets précieux,

des bagues sans nombre, des chaînes d'or ou de perles, auxquelles on attache une boëte d'or, percée à jour, qui contient des parfums. Les Princesses du sang royal ont le privilége de porter un poignard à leur ceinture.

Meubles des Persans.

Les principaux meubles des Persans sont des tapis ou des nattes dont on couvre les planchers, & sur lesquels on étend de petits matelas qui servent de siéges. Leurs lits consistent en un simple matelas, un drap, une couverture piquée, & un oreiller. On les étend le soir sur le tapis des chambres, & le matin on plie le tout dans une toile. On ne connoît point ici l'usage des housses ni des tours de lit. Chez les Grands les planchers sont couverts d'un feutre épais, sur lequel on met un magnifique tapis. Les matelas, disposés autour de la salle pour servir de siéges, ont de riches couvertures de velours ou de brocard, & sont garnis de carreaux épais contre lesquels le dos est appuyé. On y est assis beaucoup plus commodément que sur nos chaises. D'espace en espace il y a des vases d'argent, qui servent de crachoirs.

Equipages.

L'usage des carrosses est absolu-

Maniere de voyager.

ment inconnu en Perse. Les personnes d'un rang distingué vont à cheval. Les mules, les chameaux ou les ânes, sont la monture des gens du commun : il n'est guère de particulier qui n'ait la sienne. Quand un homme de qualité sort de sa maison, il est accompagné de plusieurs valets, dont les uns sont à pied, & les autres à cheval. Ceux-ci menent ordinairement en lesse quelques chevaux de parade. Leurs harnois & leurs selles sont couverts de lames d'or, & les housses sont chargées de broderie. Un des valets à cheval porte une espece de toilette, dans laquelle il y a une robe & un turban ; un autre tient à la main une bouteille de tabac. Dans les courses qui se font hors de la ville, un troisiéme valet porte l'*Yactan*, c'est-à-dire, quelques provisions de bouche, enfermées dans deux petits coffres. Quand le maître descend de cheval, & s'arrête dans la campagne, on étend un tapis sur lequel il s'assied, soit pour fumer, soit pour faire une légere collation.

Chardin, *Ibid.* Chapitre XI.

Les Persans ne prennent aucun plaisir à se promener à pied, & soutiennent que c'est un exercice extrava-

gant. Ils demandent avec gravité à un étranger qui se promene dans un jardin, ce qu'il va faire au bout d'une allée, & pourquoi il en revient sur le champ, ne comprenant pas qu'on puisse, sans aucun dessein, avancer & rétrograder ainsi continuellement dans un même lieu. Les Turcs pensent là-dessus de la même maniere que les Persans, & cette idée peut venir en partie du caractere grave de ces Orientaux, qui sont en général moins dissipés & moins inquiets que nous, & en partie de la vie paresseuse qu'ils menent dans leurs maisons, où ils sont presque toujours assis ou couchés.

Les voyages de pure curiosité ne leur paroissent pas moins ridicules. Louis XIV ayant envoyé en Perse des Députés, dont les lettres de créance portoient que *c'étoient des Gentilshommes curieux de voyager*, on eut de la peine à rendre ces paroles en Persan, & à faire comprendre aux Ministres du Sofi ce qu'elles signifioient. Ils demanderent d'un air étonné s'il y avoit en Europe des hommes assez insensés, pour entreprendre des courses de trois ou quatre mille lieues, sans autre motif que celui de voir des

contrées inconnues. Ils pardonnent à ceux qui voyagent pour commercer; mais tout étranger qui ne prend pas la qualité de marchand passe chez eux pour un espion, & les gens qui tiennent à la Cour croiroient commettre un crime d'état s'ils le recevoient dans leur maison.

Ibid. Tome III, pag. 34. Herbert, p. 390.

Les Persans ne voyagent donc que pour des affaires pressantes. Si c'est dans la belle saison, on marche la nuit, pour éviter les chaleurs, qui accableroient également les hommes & les bêtes de charge. Les grandes traites sont de neuf lieues, & les petites de cinq ou six. On trouve par-tout, à certaines distances, des caravanserais commodes, où l'on est logé gratuitement. Mais il faut porter des vivres, du linge, des ustensiles de table, des lits, &, si j'ose le dire, toute une maison. On met les tapis, le lit & les habits dans une grande valise, appellée *Mafras*. Un cheval en porte deux. Les provisions de bouche sont dans l'*Yactan*, qui consiste en deux boëtes carrées, revêtues de feutre par dehors, & de cuir par dedans. Elles tiennent l'une à l'autre par des bandes de cuir, & on les passe sur la

selle. On y enferme non-seulement les vivres, mais le linge & les ustensiles de table, le caffé, le sorbet, des liqueurs, & quelquefois de la glace. Comme on ne trouve pas par-tout de bonne eau, le valet qui a l'Yactan en garde, en porte dans une outre suspendue aux sangles du cheval. Les femmes voyagent dans des paniers, qui ont la forme de nos berceaux. Ces voitures, appellées *Cajuas*, se couvrent ordinairement d'écarlatte, & sont si basses qu'on ne peut s'y tenir debout. Un chameau en porte deux.

§. II.

Repas, visites, cérémonies remarquables.

A quoi on peut attribuer la sobriété des Orientaux.

La sobriété est chez les peuples de l'Asie une vertu de tempérament & de climat. Ils habitent un pays qui est en général beaucoup plus chaud que le nôtre, & dans lequel on ne trouve pas la même abondance ni la même variété d'alimens qu'en Europe. Ils font d'ailleurs peu d'exercice, & loin d'aiguiser leur appétit par les moyens que nous mettons en œuvre,

il semble qu'ils ne cherchent qu'à l'amortir par l'usage continuel du tabac à fumer, de l'opium, & de plusieurs liqueurs froides & assoupissantes. Voilà sans doute les principales causes de la frugalité des Orientaux.

Chardin, Tome IV, Chap. XV & XVI.

Alimens usités en Perse.

Les Persans ne font que deux repas, l'un entre onze heures & midi, l'autre au coucher du soleil. On leur sert au dîner des fruits, du laitage, & des confitures. Ils mangent à souper des mets un peu plus solides, tels que des potages aux fruits & aux herbes, des viandes rôties, des œufs, des légumes, & sur-tout du *pilau*, qui est un mélange de riz & de viande. L'assaisonnement ordinaire de leurs mets consiste dans quelques tranches de citron, & quelques herbes fortes, qu'on met sur la table, à côté de chaque convive. Leurs repas ordinaires sont à un seul service, & ne durent guère qu'une demi-heure.

Pain de riz.

Dans les parties méridionales de la Perse l'usage du pain de froment est inconnu parmi le peuple. On y supplée par des pâtes de riz qu'on mange avec la viande. La maniere de les apprêter est de cuire le riz à sec, & de le partager en plusieurs petites boules.

de la grosseur de nos talmouses. C'est un aliment léger, rafraîchissant, d'un goût agréable, & d'une digestion facile. Lorsqu'on commence à s'y accoutumer on se dégoûte insensiblement du pain.

Pain de froment.

Dans les autres parties du Royaume le pain de froment est d'un usage assez commun. Sa plus grande épaisseur est celle d'un doigt, & souvent il est beaucoup plus mince. Les Persans n'y mettent point de levain. La coutume du peuple est de le faire cuire sur des platines de fer; mais dans toutes les bonnes maisons il y a des fours. On seme ordinairement sur le pain des graines de pavot, de sésame, d'anis ou de fenouil. Les Indiens le frottent d'*Assa fœtida*.

Les viandes dont on use le plus communément sont l'agneau, le chevreau, le mouton, les poulets & les chapons. On ne fait point de cas du bœuf, du veau, ni du gibier. En général, les Persans mangent très-peu de viande. Si cette abstinence les préserve de plusieurs maladies qui nous affligent, elle empêche d'autre part qu'ils ne soient aussi forts & aussi capables de travail que nous, & d'ail-

leurs on ne voit pas qu'elle leur procure une vie plus longue. Les Indiens, qui ſont encore plus ſobres que les Perſans, vivent en général moins long-tems que les Européens.

On mange ſur des tapis ou ſur des nattes, dans la même poſture qu'on y eſt aſſis. La vaiſſelle eſt de porcelaine, ou de terre commune. On ne ſe ſert ni de napes, ni de ſerviettes, ni de fourchettes, ni de couteaux. On a ſeulement de grandes cuillers, longues de douze ou quinze pouces, pour prendre les choſes liquides. Pour ce qui eſt de la viande on la déchire avec les doigts, & l'enveloppant de riz on en fait pluſieurs boules, qu'on porte à la bouche, & qu'on avale ſans les mâcher. Les Perſans reçoivent à leur table tous ceux qui s'y préſentent. Ils ne gardent jamais rien d'un jour à l'autre, faiſant charitablement diſtribuer aux pauvres les reſtes de chaque repas.

Boiſſons. L'eau eſt la ſeule boiſſon du dîner. On prend le ſoir du *Sorbet*, qui eſt un breuvage fort agréable, composé de jus de citron, de grenade, & de quelques autres fruits acides, qu'on mêle avec du ſucre & de l'eau, en y ajou-

tant des feuilles de violette, & quelquefois de l'eau rose. Les Orientaux le nomment *Sherbet* & *Zerbet*. On le boit avec ces grandes cuillers dont j'ai parlé. La matiere des sorbets est différente selon le pays. En Turquie c'est une poudre assez fine, qui se garde dans des pots. On en met une cuillerée dans un verre d'eau, où cette poudre se fond d'elle-même, sans qu'il soit nécessaire de la battre. Celle d'Alexandrie est la plus estimée, & forme une boisson infiniment plus délicate que toutes nos liqueurs fraîches. Dans quelques endroits on pêtrit légerement la même poudre, & on en fait des pains, de la grosseur de nos grands pains de sucre, mais beaucoup moins pesans. L'usage presque général de la Perse est de réduire le sorbet en syrop, pour le conserver, à cause de la sécheresse de l'air, qui le durciroit trop s'il étoit en poudre ou en pâte.

Sorbet.

Les Persans ont une autre liqueur rafraîchissante qu'ils composent avec des bourgeons de saule, & dont ils permettent l'usage aux malades. Ils distilent la même eau, & en tirent une essence qui entre dans la compo-

ſition de leurs parfums. Leur eau-roſe eſt très-eſtimée dans toute l'Aſie, & ſe tranſporte juſqu'aux extrémités de l'Inde. Ils en tirent deux eſſences, dont l'une rend la quatriéme partie de la liqueur qu'on met à l'alambic, & l'autre appellée *Atre*, ſe réduit à ſi peu de choſe, que de quarante livres d'eau on ne tire qu'une demi-dragme d'huile. Le prix de cette derniere eſſence monte quelquefois à deux cents écus l'once. Les Orientaux préférent ſon odeur à celle de l'ambre-gris.

Le caffé eſt un breuvage qui étoit commun en Perſe long-tems avant qu'il fût connu en Europe. On l'appelle ici *Coſa* & *Coho* : les Arabes & les Turcs lui donnent le nom de *Cahua*. On le prend dans des maiſons publiques, très-ſemblables à nos *Caſfés* par le concours de Mollahs, de Poëtes, de Nouvelliſtes, & d'hommes oiſifs de tout état qui s'y raſſemblent. On y débite les nouvelles ; on y parle de politique & de guerre ; on cenſure en liberté les Généraux & les Miniſtres: *Le Gouvernement*, dit Chardin, *ne ſe mettant en peine que des actions des hommes, & s'embarraſſant peu de leurs vains diſcours*. Les Poëtes

y récitent leurs vers, & les Mollahs y débitent des sermons, qui sont ordinairement payés de quelques aumônes. Ces Caffés étoient autrefois des maisons infâmes où de jeunes Géorgiens, habillés & fardés comme des courtisanes, représentoient des farces impudiques, & se prostituoient pour de l'argent. Abbas II fit cesser ce désordre, & depuis son regne on n'a point entendu parler de ces abominations.

La décoction de pavot est encore une liqueur fort en usage chez les Persans. Elle se débite dans d'autres tavernes particulieres. L'effet de ce breuvage est de reveiller les sens, & d'inspirer une gayeté momentanée, qui tient de l'extravagance, & qui est suivie d'un assoupissement morne & profond. Ce que les Orientaux appellent *Bueng* & *Poust*, est une décoction de même genre, dans laquelle on mêle de la graine de chanvre & de la noix vomique. Elle produit aussi une gayeté boufonne ; mais elle jette ensuite dans un abrutissement dont on ne sort jamais. L'usage de certaines Cours de l'Inde est d'en faire boire aux Princes, qu'on veut rendre incapables de

régner. Cela, dit-on, est moins inhumain que de les égorger, comme font les Turcs, ou de les aveugler, suivant la pratique des Persans. D'autres prennent l'opium en pilules, ou le mêlent dans leur tabac à fumer.

Cette drogue, de quelque maniere qu'on la prenne, est à la longue très-pernicieuse à la santé. Elle affoiblit également l'esprit & le corps, par l'irritation qu'elle cause dans les nerfs. Mais cela n'empêche pas que les Persans Arabes & Tartares, ne soient passionnés pour l'opium, & le Gouvernement a fait jusqu'ici de vains efforts pour en proscrire l'usage. La Religion leur interdit avec sévérité le vin & les liqueurs fortes; mais cette défense est encore plus mal observée en Perse qu'en Turquie.

Glacieres de Perse.

Les Persans boivent à la glace, l'hiver comme l'été. Ils construisent à peu de frais leurs glacieres, & les remplissent sans beaucoup d'embarras. Ils font dans un lieu découvert, & exposé au Nord, une fosse très-large, qui a cinq ou six pieds de profondeur. Dans le voisinage de cette fosse ils creusent de petits bassins, profonds de dix-huit à vingts pouces,

qu'ils rempliſſent d'eau le ſoir, pendant les gelées, & qui le lendemain ſe trouvent glacés. Ils en tirent la glace, & la caſſent en petits morceaux, qu'ils jettent dans la grande foſſe, & qu'ils arroſent enſuite, afin qu'ils ſe lient mieux. Ils continuent ce travail pendant quelques jours, & lorſqu'ils ont des glaçons épais de cinq ou ſix pieds, ils raſſemblent pendant la nuit le peuple du quartier, qui accourt avec des cris de joye, au ſon des tambours & des autres inſtrumens du pays. On allume des feux autour de la foſſe; chacun y deſcend, & arrange ces groſſes maſſes de glace l'une ſur l'autre, en rempliſſant d'eau les intervalles. Si la neige ſurvient, elle donne un ſurcroît de peine; car il faut l'enlever avec ſoin, de peur que venant à ſe diſſoudre elle ne fonde auſſi la glace. Quand la foſſe eſt remplie, on la couvre de joncs. L'ouverture de ces glacieres eſt une autre fête pour le quartier. La glace eſt ſi commune dans tout le pays, qu'elle ne ſe vend d'ordinaire que deux deniers la livre, & qu'on la donne même gratuitement aux pauvres. Les Perſans conſervent auſſi de la neige, & trouvent que ſa

fraîcheur est plus délicate que celle de la glace, sur-tout pour les sorbets.

Repas de cérémonie.

Les répas de cérémonie se font le soir ; mais les convives doivent être rassemblés entre neuf & dix heures du matin. On leur sert alors une légere collation. Le tems qui précede le souper se passe à fumer, à discourir, à prier Dieu, à réciter des vers, ou à chanter des cantiques. Les gens graves ne procurent point à leurs hôtes d'autres divertissemens. Ceux qui sont moins séveres font venir des danseuses & des baladines, qui représentent des farces très-libres. On sert le souper entre cinq & six heures. Il consiste ordinairement en trois services, dont le premier est de fruits & de confitures, le second de viandes rôties, & le troisiéme de potages & de viandes bouillies. Tout cela est mis dans de grands plats, qu'on présente d'abord au principal des convives. Celui-ci commande qu'ils soient partagés entre toute l'assemblée, & alors le maître d'hôtel en fait différentes portions, qu'il distribue aux assistans. C'est le fils, ou le plus proche parent du maître de la maison qui exerce dans les festins la fonction de maître d'hôtel.

Voici ce qui se pratique dans les visites. Si des personnes d'un rang inférieur viennent visiter un Grand, on les fait attendre quelque tems dans une salle, où on leur présente du tabac & du caffé. Quand le maître arrive, chacun se leve & se tient debout, sans faire le moindre mouvement. Le maître fait aux assistans une légere inclination de tête, qu'ils lui rendent en s'inclinant beaucoup plus bas. Ensuite il prend séance, & leur fait signe de s'asseoir. A la fin de la visite c'est lui qui se leve le premier, & alors chacun se retire. On fait plus de cérémonie avec ses égaux. On ne s'assied & on ne se leve qu'après eux. Le maître du logis est toujours assis au bout de la salle, & n'offre jamais son siége à un étranger, ce qui passeroit ici pour une incivilité; mais lorsqu'il veut lui faire un accueil distingué, il quitte sa place, & va s'asseoir à côté de lui, & quelquefois au-dessous, ce qui est la plus grande marque de considération qu'on puisse donner. Dans un cercle on ne se leve point pour les gens qui entrent ou qui sortent, à moins que le maître du logis n'en donne l'exemple. La posture la plus respectueuse est

Visites, saluts.

Ibid. Chap. XI.

d'être assis sur ses talons, sans croiser les pieds ni les genoux. C'est ainsi qu'on s'assied devant ses supérieurs, à moins qu'ils n'ordonnent d'en user autrement. Les pieds doivent être cachés sous la robe.

Le salut consiste à incliner la tête, ou à porter la main à la bouche. On ne s'embrasse que dans les occasions extraordinaires, comme au retour d'un long voyage. On ne se découvre point la tête en s'abordant, & ce seroit même manquer de respect à une personne que d'ôter son turban en sa présence. Les Persans sont doux, civils, affectueux & caressans dans leurs entretiens. Ils ne parlent jamais qu'à la troisiéme personne; ils évitent tous les récits capables de faire naître des idées affligeante, ou se servent de circonlocutions, qui affoiblissent l'impression qu'ils pourroient causer. Par exemple, s'ils ont une mort à annoncer, ils ne disent pas : *Une telle personne est morte ;* mais *Elle vous a fait part des jours qui lui restoient à couler.*

Civilité de leurs lettres.

Le même esprit de civilité regne dans leurs lettres. Depuis l'artisan jusqu'au Monarque, il y a des titres pour

chaque condition, & ils ſont contenus dans un livre particulier appellé *Tenaſſour*, ou méthode d'écrire, qui eſt dans les mains de tout le monde. Ils emploient, ſelon les perſonnes, juſqu'à ſept ou huit ſortes de papiers, du blanc ſans aucun ornement, du blanc doré ou argenté, du jaune, du verd, du rouge, &c. Le plus reſpectueux eſt le blanc, orné de fleurs d'or. Lorſqu'ils écrivent à une perſonne de diſtinction, ils marquent en lettres d'or, ou en lettres de couleur, ſon nom & ſes titres. Ils font la marge très-grande, & ne commencent leur lettre que vers le bas de la feuille. Le ſceau s'appoſe dans un coin, de maniere qu'il n'en paroiſſe que la moitié; comme pour faire entendre à la perſonne à qui on écrit, qu'on n'eſt pas digne de ſe montrer en ſa préſence, & qu'on ſe cache par reſpect. La derniere formalité qu'on obſerve eſt de mettre ſa lettre dans un ſac d'une riche étoffe, qu'on lie avec des cordons d'or ou de ſoye, ornés de glands ou de petites houpes de même matiere.

Idem. Tome II, p. 259.

Les Ambaſſadeurs ſont accueillis en Perſe avec la plus grande diſtinction. On les défraye pendant tout leur

Comment on traite les Ambaſſadeurs.

féjour, & pour leur donner une haute idée de la magnificence du Monarque, on affecte de les retenir plusieurs mois, avant de les introduire en sa présence. Dans tous les lieux où ils passent, les Grands du Royaume viennent les visiter, & leur font des présens. Un Officier, appellé *Mehmandar*, c'est-à-dire, Garde des hôtes, les accompagne par-tout, & sa tête répond de leur personne. Le jour de l'audience on les conduit au palais avec une nombreuse escorte, & le Prince les reçoit ordinairement dans un magnifique sallon qui est au-dessus de la premiere porte, en face de la grande place d'Ispahan. A côté de cette principale entrée il y a douze chevaux de parade, six à droite & six à gauche, dont les selles & les housses sont d'une grande magnificence : l'or en fait le moindre ornement. Ils sont attachés par la tête & par les pieds de derriere avec de grosses tresses d'or, passées dans des anneaux d'or massif, qui tiennent à des piquets de même matiere. Douze caparaçons de brocard, qui servent à leur couvrir entierement le corps, sont étalés sur la balustrade qui regne au devant du palais. A quelque dis-

Mem. Tome III, pag. 217; & Tome VI, p. 205.

tance de-là on voit quatre fontaines, de la hauteur & de la forme de nos fontaines communes de cuivre. Il y en a deux d'or massif, & deux d'argent, les unes & les autres posées sur des trépieds qui sont de la même matiere que les fontaines. Plus loin on apperçoit divers animaux de la ménagerie royale, tels que des lions, des tigres, des léopards, des éléphans, de rhinoceros, des béliers & des taureaux. Le reste de la place est occupé par des troupes de luteurs & de gladiateurs, par des brigades des gardes à cheval, & par un peuple innombrable.

L'Ambassadeur traverse à cheval une partie de la place; mais lorsqu'il approche de la porte du palais, il met pied à terre. Le Maître des cérémonies l'introduit dans le sallon, le conduit aux pieds du Monarque, & lui fait faire trois inclinations jusqu'à terre, en lui tenant la tête. Après cela l'Ambassadeur se releve, & présente, sans parler, la lettre de son Maître. Un Capitaine des gardes la reçoit & la remet au grand Visir, qui la donne au Roi. Le Roi la jette sur un carreau qui est à sa droite, sans daigner l'ou-

vrir ni même la regarder, & ſans dire une ſeule parole à l'Ambaſſadeur. Celui-ci s'éloigne alors du trône, & prend ſéance ſur le ſofa qui lui eſt deſtiné. Cependant les préſens arrivent dans la place, portés par cinquante ou ſoixante hommes. Quand les porteurs ont défilé, on entend un grand bruit de tambours & de trompettes. C'eſt le ſignal pour le commencement de divers ſpectacles qu'on repréſente dans la place, & qui conſiſtent en des combats d'animaux, des joûtes de gens à pied & à cheval, & divers autres genres d'eſcrime.

Pendant ces jeux on ſert dans le ſallon une collation de fruits & de confitures, qui, quelque tems après, eſt ſuivie d'un grand feſtin. On ne préſente à chaque convive, & au Roi même, qu'un ſeul plateau, mais d'une telle grandeur qu'il contient une vingtaine d'aſſiettes. Celui du Roi eſt porté ſur un brancard d'or. L'audience finit avec le repas, & l'Ambaſſadeur eſt reconduit à ſon hôtel par l'eſcorte qui l'a mené au palais.

Fête du Nauruz.

Une cérémonie très-remarquable eſt celle du *Nauruz*, ou du commencement de l'année ſolaire. C'eſt une

fête très-ancienne dans la Perse. On prétend qu'elle fut instituée par *Giemschid*, cinquiéme Roi de la Dynastie des Pischdadiens. Ce Prince, faisant la visite de ses Etats, arriva dans l'Azerbijane le premier jour du printems, qui ouvroit alors l'année Persane. Il monta sur son trône pour se faire voir à ses sujets. Comme il étoit d'une merveilleuse beauté, l'éclat de sa figure, joint à celui des pierres précieuses dont sa couronne étoit couverte, & que les rayons du soleil rendoient encore plus brillantes, éblouit tellement le peuple, qu'il s'écria à haute voix : *Voici le Nauruz*, c'est-à-dire, le nouveau jour. Ce fut à cette occasion que Giemschid institua la fête dont je parle. Elle duroit six jours, dont les cinq premiers étoient marqués par les bienfaits du Prince, & le sixiéme par les témoignages de reconnoissance que donnoit le peuple. Le Roi délivroit plusieurs prisonniers ; il faisoit des largesses, & il accordoit des graces à tous les Ordres de l'Etat. Le soir du cinquiéme jour on amenoit au palais un beau jeune homme, qui passoit la nuit dans l'anti-chambre du Roi. Le matin il entroit dans la chambre, sans

Hist. Univ. Tome IV, p. 10.

être annoncé. Le Prince lui demandoit, qui il étoit, d'où il venoit, comment il s'appelloit, & ce qu'il apportoit. Le jeune homme répondoit : *je ſuis Auguſte ; mon nom eſt* le benit ; *je viens de la part de Dieu, & j'apporte la nouvelle année*. Il avoit à peine achevé ces paroles, que les chefs du peuple entroient, portant chacun dans leurs mains un vaſe d'argent, où il y avoit différentes ſortes de grains, une canne de ſucre, & deux pieces d'or. Ces offrandes étoient pour le Roi. Sur la fin de la cérémonie, on apportoit un grand pain. Le Prince en mangeoit un morceau, & invitoit les aſſiſtans à imiter ſon exemple, en leur adreſſant ces paroles : *Voici un nouveau jour, qui eſt le commencement d'un nouveau mois & d'une nouvelle année. Il eſt juſte que nous renouvellions réciproquement les bienfaits qui nous uniſſent les uns aux autres*. Enſuite revêtu d'un manteau royal, il donnoit aux aſſiſtans ſa bénédiction, & les renvoyoit avec de riches préſens.

Cette cérémonie, qui marquoit avec éclat le commencement de l'ancienne année Perſane, ſubſiſta juſqu'à l'invaſion des Mahométans Arabes. Ces

barbares, dont l'année lunaire ne s'accordoit point avec celle des Perſans, & qui avoient d'ailleurs un éloignement marqué pour toutes les coutumes étrangeres à leurs préjugés, négligerent de célébrer cette fête, qui tomba inſenſiblement dans l'oubli. Sultan Malek, Auteur de l'Ere fameuſe qui porte ſon nom, & qui eſt composée de mois ſolaires, rétablit le Nauruz dans le cinquiéme ſiécle de l'Hégire, & le fit célébrer avec d'autant plus de pompe que ce jour concouroit avec celui de ſon couronnement. Tous ſes ſucceſſeurs l'ont ſolemniſé depuis avec le même appareil.

Voici ce qui ſe pratique à Iſpahan. Quelques heures avant que le ſoleil entre dans le ſigne du bélier, les Aſtronomes du palais s'aſſemblent pour obſerver le moment de l'équinoxe. Lorſqu'il eſt arrivé, on l'annonce au peuple par des décharges d'artillerie, & au bruit des timbales, des trompettes & des cors. La fête dure huit jours, qui ſont conſacrés à toutes ſortes de réjouiſſances. Il y a dans la place des comédies, des danſes, des feux de joie, des joûtes, & des ſpectacles

de toute espece. Tout le peuple, même dans les conditions les plus misérables, est habillé de neuf, & les Grands se surpassent les uns les autres en magnificence. On s'assemble chaque jour en différens lieux de promenade, hors de la ville, où le concours est tout-à-fait extraordinaire. Outre plusieurs présens qu'on se fait dans le cours de cette fête, on s'envoie la veille des œufs peints & dorés. Le Roi en distribue cinq ou six cents dans son sérail. Le premier jour de la fête les grands Officiers de la couronne viennent saluer le Sofi, & chacun lui fait un présent, qui ne peut être moindre de cinq cents pistoles, & qui en vaut quelquefois jusqu'à quatre mille. Le Roi, de son côté, donne de magnifiques étrennes à toutes les Dames du sérail, & fait distribuer aux eunuques des gratifications considérables. Il y a tous les jours un somptueux dîner dans le palais, pour tous les Seigneurs qui se présentent. A une heure après midi le Roi se retire dans le sérail, & les Grands retournent dans leur maison, où ils reçoivent à leur tour les hommages de leurs inférieurs. Ils ne sçavent gré de ces sou-

missions qu'autant qu'elles sont accompagnées de présens.

§. III.

Devoirs funébres.

Rien de plus décent & de mieux ordonné que les cérémonies qui précédent & qui accompagnent ici ces derniers & importans devoirs de l'humanité. Quand un malade touche à sa derniere heure, on allume sur la terrasse de la maison plusieurs petites lampes, afin d'avertir les passans & les voisins, de prier pour lui. On fait venir en même-tems quelques Mollahs, qui l'exhortent au repentir, en lui rappellant tous les péchés de sa vie. Le malade dit à chaque article *Taubé*, je me repens. Ensuite on lui fait faire une profession de foi, & lorsqu'il a perdu l'usage de la parole, on récite sur lui des prieres, ou quelques chapitres de l'Alcoran. Si son agonie est longue & douloureuse, on le porte dans le lieu où il avoit coutume de faire sa priere, & on le couche là sur le dos, les pieds & le visage tournés vers la Mecque, afin que son ame

Pratiques de dévotion pour les mourans.

Chardin, Tome VII, Chap. IV.

obtienne une plus prompte délivrance.

Quand il a rendu le dernier ſoupir, tous ceux qui l'environnent pouſſent des cris lugubres, déchirent leurs habits, ſe frappent le viſage & la poitrine, & donnent les marques de la plus ſenſible affliction. Pendant cette ſcene lamentable, on envoye chez le Cadi, ou Juge public, pour lui donner avis du décès, & obtenir la permiſſion d'enterrer le mort. On ferme les yeux & la bouche du défunt, on lui lie fortement la tête avec une bande de toile, depuis le ſommet du crâne juſqu'au deſſous du menton, pour empêcher que ſa bouche ne s'ouvre, & n'éprouve quelque contorſion. On lui tire les bras & les mains, & on fait enſorte de les étendre dans toute leur longueur ſur les côtés du corps. On lave enſuite le mort, ſoit dans ſa maiſon, ſoit dans un baſſin public, deſtiné à cet uſage. Il y en a pluſieurs dans toutes les grandes villes. Ces ablutions, dans la liturgie Perſane, ſont de trois eſpeces. La premiere ſe fait avec de l'eau commune, dans laquelle on met un bouquet de feuilles d'aliſier; la ſeconde avec de l'eau de cam-

Cérémonies qui précédent les funerailles.

Ablutions.

phre, & la troisiéme avec de l'eau simple. On observe à chaque ablution de laver trois fois le corps, & de le bien essuyer, sur-tout à la derniere, en bouchant avec du coton tous les conduits.

Maniere d'ensevelir & d'embaumer les corps.

Quand on a lavé le corps, on l'enveloppe d'un drap qui le couvre entierement, & sur lequel plusieurs dévots font écrire des passages, & des chapitres entiers de l'Alcoran. On met ensuite le mort dans un cercueil, ce qui se fait le plus promptement qu'il est possible, parce qu'au bout de neuf ou dix heures le cadavre enfleroit tellement, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire entrer dans la biere. C'est une chose particuliere aux morts de cette contrée, & Chardin l'attribue à la grande sécheresse de l'air. Si le cercueil doit être porté dans un lieu éloigné, comme les malades l'ordonnent quelquefois, on le remplit de sel, de chaux & de gomme, sans vuider le corps, ce qui passeroit ici pour une impiété. On n'embaume point autrement les morts dans cette partie de l'Asie.

Convois.

Les Convois se font sans aucune pompe. Un Mollah & quelques do-

mestiques en font communément tout le cortége. Le corps est porté par les esclaves & les amis du défunt, qui sont relevés par les premieres personnes qui se rencontrent sur la route. Chacun dans ces occasions prête volontiers la main, & l'on voit des gens de la premiere considération descendre de cheval, pour rendre aux morts ce pieux devoir. Quelquefois on porte devant le cercueil les enseignes de la Mosquée, & l'Alcoran partagé en une trentaine de volumes, qu'un pareil nombre de *Taleb-elm*, ou d'Etudians, tiennent à la main. Dans les convois des gens de qualité, quelques chevaux soutiennent les armes & le turban du défunt.

Cimetieres publics.

Dans les petites villes les cimetieres sont ordinairement hors des portes; les grandes villes en ont plusieurs dans leur enceinte. On fait deux fosses pour chaque mort, l'une perpendiculaire, l'autre horizontale, & creusée dans le côté de la premiere fosse. C'est dans la cave horizontale qu'on dépose le corps. Dans les obséques des gens de distinction, on enterre à côté du mort son turban, son épée, son carquois & son arc. Chacun

des aſſiſtans jette ſur lui un peu de terre, en diſant : *Nous ſommes à Dieu, nous venons de Dieu*, & *nous retournerons à Dieu.* On couvre la foſſe de ſable ou de brique, afin que l'herbe n'y croiſſe pas, & le plus ſouvent on met deſſus une pierre plate, haute de deux ou trois pieds, ſur laquelle on grave quelque paſſage de l'Alcoran. Si c'eſt la tombe d'un homme, on taille ſur la pierre la repréſentation d'un turban. Dix jours après les funérailles, les femmes & les enfans du mort viennent viſiter ſon tombeau. Ces viſites ſe renouvellent en divers tems de l'année, ſur-tout les jours de fêtes, & quelquefois on laiſſe ſur la foſſe des gâteaux, des fruits, & d'autres offrandes, conſacrées aux Anges qui gardent le ſépulchre.

Deuil.

Le deuil dure quarante jours, dont les huit premiers ſe paſſent dans une affreuſe triſteſſe. On s'enferme dans ſa maiſon ; on y pleure la nuit & le jour le défunt ; on n'eſt vêtu que d'une robe de groſſe toile déchirée par lambeaux ; on ſe refuſeroit toute ſorte d'alimens, ſi les voiſins n'en apportoient, & ne forçoient de prendre quelque nourriture. Le neuviéme jour

on va au bain ; on se fait raser la tête & la barbe ; on prend de meilleurs habits, & on fait des visites. Cependant les lamentations continuent dans la maison, non pas sans relâche, comme dans les premiers jours, mais deux ou trois fois la semaine, sur-tout à l'heure que le défunt a rendu l'ame. Les regrets vont toujours en diminuant jusqu'au quarantiéme jour, qui, comme on l'a dit, est le terme du deuil.

§. IV.

Mariages.

Principe des Musulmans sur le Mariage.

Le mariage est d'une obligation étroite dans la loi Mahométane. Le célibat est regardé comme un état contraire à l'ordre de la nature, & au but que s'est proposé le Créateur en formant l'homme. Il est écrit dans l'Alcoran, que *la terre foulée par un homme qui vit dans le célibat, s'élévera contre lui au jour du jugement, & dira : Quel crime avois-je commis, pour être foulée par cet ennemi de la nature, moi qui travaillois sans relâche à la génération des Etres.* Ces idées sont tellement enracinées dans l'esprit des Musulmans, qu'ils ne peuvent com-

Idem. Tome II, pag. 257. Herbert, pag. 378.

prendre que les Chrétiens regardent la chasteté comme une vertu, & qu'il y ait parmi nous des gens qui s'engagent par état à observer la continence. Lorsqu'un jeune Musulman est dans l'âge de puberté, & qu'il témoigne quelque penchant pour les femmes, on le marie aussi-tôt, ou on lui donne une concubine.

Trois sortes d'unions.

Les Persans contractent trois sortes d'unions avec les femmes. Ils prennent les unes à bail; ils en achetent d'autres, pour en faire des concubines, & ils en épousent quelques-unes. Les femmes à bail se louent pour le tems qu'on veut, & pour le prix dont on convient. Le contrat se passe en présence du Juge, & on est tenu de part & d'autre de l'observer; mais l'homme a la liberté de renvoyer la femme, avant l'expiration du bail, en lui payant le total de la somme stipulée. Une jolie personne se loue à Ispahan quatre ou cinq cents livres par année; mais il faut la nourrir, l'habiller & la loger. Le bail se renouvelle si les parties en sont d'accord. Lorsqu'une femme se sépare de ce mari passager, elle ne peut en prendre un autre qu'au

Femmes de louage.

bout de quarante jours, qu'on appelle *les jours de purification.*

Concubines.

Les concubines achetées se nomment *Canizé*, & sont traitées avec plus de ménagement que les autres esclaves. On leur donne des habits propres, un appartement séparé, & des filles pour les servir. Lorsqu'elles deviennent meres, tous ces avantages augmentent, & elles ne sont plus regardées comme des esclaves. Leurs enfans ont les mêmes prétentions à l'héritage du pere que ceux des femmes légitimes; & s'ils naissent avant ceux-ci, ils jouissent du droit d'aînesse, quand même l'épouse seroit de sang royal.

Femmes légitimes.

Les femmes légitimes s'appellent *Nekaa*. La Religion permet d'en épouser quatre; mais il est très-rare qu'on en ait plus d'une, soit parce que leur entretien est fort coûteux, soit à cause des querelles que leur multiplicité excite dans le sérail, où elles veulent toutes dominer. En général, il n'y a que les gens riches qui prennent des femmes de cet ordre. L'usage le plus général est d'avoir des Canizé, dont l'entretien coute moins, & qu'on gou-

verne d'ailleurs avec plus d'autorité, parce qu'elles sont nées dans l'esclavage.

Comment se traitent mariages.

Les mariages se traitent ici comme à la Chine par l'entremise des femmes, & se font par procureur. Quand on est convenu des articles, les parens des mariés s'assemblent dans la maison de la fille. Son pere va recevoir l'époux, le présente à la compagnie, & se retire; car il ne doit pas assister à la célébration, de peur que sa présence ne gêne les contractans. On dresse l'acte dans une chambre séparée, où personne n'a la liberté d'entrer, à l'exception de l'époux, d'un juge ecclésiastique, & de deux Procureurs, l'un pour le mari & l'autre pour la femme. Ces Procureurs gardent la minute des contrats, & sont chargés d'en faire exécuter les conventions. L'épouse, accompagnée de plusieurs femmes, se rend dans un cabinet voisin, dont la porte est entr'ouverte; mais un rideau qui est derriere empêche d'y distinguer aucun objet. Le Procureur de la fille s'approche du cabinet, étend la main sur la porte, & dit à haute voix : *Moi que vous avez choisi pour Procureur, je vous ma-*

rie à l'homme qui est ici présent, vous serez toujours sa femme, & à cette condition vous jouirez du douaire que nous avons stipulé. Le Procureur de l'époux répond : *Moi chargé de procuration par.... j'épouse en son nom la femme qui lui a été donnée par le Procureur ici présent, & je promets de lui payer le douaire convenu.* Alors le juge écclésiastique s'avance jusqu'à la portiere du cabinet, & dit à l'épouse : *Ratifiez-vous l'engagement que votre Procureur vient de contracter en votre nom?* Ele répond *oui.* Le Cadi ayant fait la même demande au mari, dresse le contrat, y appose son sceau, & le fait sceller par les parens des deux familles. Plus il y a de sceaux à ces sortes d'actes, plus ils sont authentiques.

Après cette cérémonie chacun se retire, & le lendemain l'époux envoye à sa femme l'anneau conjugal & divers présens, soit en habits, soit en argent, soit en bijoux. La femme de son côté envoye au mari quelques bagatelles.

Cérémonies des noces.

La noce se fait dans la maison du mari. Les neuf premiers jours se passent en festins & en divertissemens, auxquels

auxquels la mariée ne prend point de part. Le matin du dixiéme jour on envoye sa dot chez le mari. Elle consiste en bijoux, en coffres remplis de hardes, en meubles de toute espece, en esclaves & en eunuques. Le trousseau est porté sur des bêtes de charge, au son de plusieurs instrumens. Les esclaves & les eunuques sont à cheval. La mariée n'arrive que la nuit. Si c'est une fille de qualité, elle est portée dans un *Cajuas*, c'est-à-dire, dans une de ces litieres basses, faites en berceau, dont le poids est si léger, qu'un chameau en soutient deux. Les filles d'une condition ordinaire vont à cheval, ou à pied.. Des joueurs d'instrumens ouvrent la marche; le reste du cortége est composé d'eunuques & de femmes, qui ont un cierge à la main. L'épouse est couverte de deux voiles, dont l'un lui cache tout le corps, & l'autre descend jusqu'à la ceinture. Ce dernier, composé d'une riche étoffe brochée, est plissé comme une jupe. Deux femmes lui donnent le bras, lorsqu'elle marche à pied; & si elle est à cheval, un eunuque tient la bride. Quand elle est arrivée à la maison du mari, ses femmes la menent à l'appartement qui

lui eſt deſtiné, lui ôtent ſes voiles & ſes habits, & la mettent au lit. Un moment après le mari eſt conduit dans le même lieu. Il n'y a point de lumiere dans la chambre, & les deux époux s'uniſſent, non-ſeulement ſans ſe connoître, mais ſans ſe voir.

Liberté du divorce.

Le divorce eſt autoriſé par la loi Mahométane. Si c'eſt le mari qui le ſollicite, il doit délivrer le douaire à ſa femme avant la répudiation. Si c'eſt la femme, elle perd ſon douaire. Il eſt permis, après la ſéparation, de ſe rejoindre ; & cela peut arriver trois fois. Mais après le troiſiéme divorce, les loix mettent une condition fort étrange à la réunion. La femme doit épouſer un autre mari, & habiter avec lui pendant quarante jours, avant de retourner à ſon ancien époux. Au reſte, les divorces ſont rares, ſur-tout parmi les Grands, qui croiroient leur honneur bleſſé, ſi une femme qu'ils ont connue paſſoit dans les bras d'un autre. Ils lui ôteroient plutôt la vie, que de lui permettre de ſolliciter une ſéparation. Les Magiſtrats de leur côté prennent rarement connoiſſance des démêlés qui ſurviennent dans l'intérieur des ſérails, & l'autorité des ma-

ris est si redoutable, qu'il y a peu de femmes qui osent en venir à un tel éclat.

Débauche des courtisanes.

Quoique l'usage des femmes prostituées soit défendu par la religion, ce désordre regne en Perse avec la derniere licence. Toutes les villes sont remplies de courtisanes, qui se livrent dans les caravanserais, dans les bazars écartés, & jusque dans les cours des Mosquées & des Colléges. On les voit même entrer quelquefois dans les cellules des Mollahs. On compte dans Ispahan jusqu'à onze mille femmes publiques, dont un Magistrat, nommé *Mechel dar Bachi*, enregistre les noms.

§. V.

Exercices & jeux Persans. Qualités bonnes & mauvaises de ce peuple.

Chardin, T. IV, Chapitre XII.

Les exercices des Persans ont pour principal objet le maniement des armes. Comme ils demandent autant de force que de dextérité, on ne peut guère s'y appliquer avant l'âge de vingt ans. Le tems qui précéde est consacré à l'étude de la Religion & des sciences.

Exercice de l'arc.

Le premier exercice est celui de

l'arc. On apprend d'abord à le tenir avec grace, à le tendre & à le détendre en plusieurs sens, à droite, à gauche, en haut, en bas, devant & derriere soi, en courant, à genoux, en se tenant sur un pied, en un mot, en cent postures différentes. On prend au commencement des arcs aisés à bander, & on s'accoutume par degrés à manier les plus difficiles. On augmente leur poids en passant dans la corde de gros anneaux de fer. Il y a des arcs d'escrime qui pesent jusqu'à cent livres. On s'exerce ensuite à tirer la fleche. L'art consiste à la pousser loin, à tirer juste, & à la faire entrer fort avant dans le but, qui est ordinairement placé dans un massif de terre battue, haut de quatre pieds, & large de deux. Les fleches d'exercice ont le fer rond & obtus, au lieu que celles de combat ont la pointe fort aiguë.

Exercice du sabre.

Quand on sçait manier l'arc avec adresse, on apprend à se servir du sabre. Pour former les jeunes gens à ce genre d'escrime, le maître leur attache deux poids au poignet, & leur met outre cela deux plaques de fer sur les épaules. L'art consiste à tourner

le ſabre avec la même légéreté que ſi le corps n'étoit chargé d'aucun poids.

Le troiſiéme exercice eſt celui de cheval. Les Perſans ont toujours paſſé pour les meilleurs écuyers de l'Aſie. Il y a ici des gens ſi fermes à cheval, qu'ils ſe tiennent debout ſur la ſelle, & courent ainſi au galop. D'autres ſe penchent juſqu'à terre, rangent vingt jettons l'un après l'autre, ſur une même ligne, & les ramaſſent au retour, ſans rallentir leur courſe.

Exercice à cheval.

La lutte eſt l'exercice des gens du peuple. Chaque ville a des lutteurs gagés pour ſes ſpectacles, & les grands Seigneurs en ont auſſi des troupes. Les lutteurs ſont nuds, à l'exception d'un caleçon de cuir fort court & fort étroit, qui couvre les parties que la pudeur permet le moins d'expoſer. Ils ſe frottent le corps & le caleçon d'une pommade jaune, compoſée d'huile & d'une poudre appellée *Hanna*, afin que l'adverſaire ait moins de priſe ſur eux. Un tambour donne le ſignal du combat, & ſe fait entendre pendant toute la lutte. On commence par ſe donner mutuellement la main, en ſigne de bonne guerre, & par ſe

La Lutte.

frapper en cadence les cuiſſes & les hanches, comme pour préluder & ſe mettre en haleine. Enſuite on ſe joint corps à corps avec un grand cri, & chacun s'efforce de terraſſer ſon adverſaire. La victoire conſiſte à l'étendre à terre, ſur le ventre ou ſur le dos; ce qui ſe fait ordinairement en l'élevant en l'air & l'abbattant tout-à-coup, après qu'un long combat a épuiſé ſes forces.

Combat du ſabre.

D'autres athlètes combattent avec le ſabre. Après avoir préludé par quelques tours d'agilité, ils en viennent aux coups, frappant toujours du tranchant, à moins qu'on ne les ſerre de trop près; car alors ils préſentent la pointe. Chacun tâche de parer avec le bouclier les coups qu'on lui porte. Ce combat devient quelquefois tragique par l'acharnement des champions; mais quand on s'apperçoit qu'il eſt trop vif, on a coutume de les ſéparer.

Exercice du mail.

L'exercice du mail eſt plus pacifique. Il ſe fait à cheval, dans une grande place, à l'extrémité de laquelle ſont quelques piliers qui ſervent de paſſe. On jette la balle au milieu de la place, & les joueurs courent au galop pour

la frapper. Les mails sont si courts, qu'il faut se pencher plus bas que l'arçon pour l'atteindre. On gagne le prix quand on a fait passer la balle entre les pilliers; mais il faut courir à toute bride en assenant le coup. Il se fait ici des parties de quinze contre quinze, & de vingt contre vingt.

Jeu d'Arc.

Le prix de l'arc se tire aussi à cheval, dans une place destinée à ces différentes joûtes. Une tasse d'or, posée à l'extrémité d'un mât, sert de but. Le cavalier, prenant de loin sa course arrive en galoppant à cet endroit, & lorsqu'il a passé le mât, tire sa fleche, le corps renversé sur la croupe du cheval. Ce noble amusement est commun dans toutes les villes de Perse, & les Rois même ont coutume de s'y exercer. Sefi II en faisoit ses délices, & s'y étoit rendu si habile, qu'il abattoit toujours la tasse du premier ou du second coup.

Courses à pied.

Les Persans ont aussi des courses à pied, & cet exercice est particulier aux coureurs du Roi, appellés *Chatir*. On n'est reçu dans ce corps qu'après avoir parcouru vingt-quatre fois, entre deux soleils, une carriere qui a une lieue &

demie de long. On part de la grande porte du palais, & on arrive à une colonne, qui est le terme opposé. Il faut y prendre douze fleches, l'une après l'autre, & faire par consequent douze courses de trois lieues chacune. Sous Soleïman un Chatir fit ces trente-six lieues en moins de quatorze heures, & obtint pour récompense le calaat & cinq cents tomans. Le jour destiné à ces courses est une fête générale. La grande place d'Ispahan, d'où part le Chatir, & toutes les rues qui sont sur son chemin, sont ornées de riches tentures. Devant la porte des grands hôtels il y a des tables couvertes de cassolettes, d'eaux parfumées, & de divers rafraîchissemens. Le coureur s'y arrête de tems en tems, pour se faire jetter de l'eau sur les épaules & sur les jambes. Lorsqu'il arrive à la colonne, deux hommes des plus robustes le prennent dans leurs bras, l'étendent sur un tapis, lui présentent du sorbet, & lui font respirer des parfums.

Danseurs de corde, Voltigeurs, Charlatans.

Les Persans excellent en général dans tous les exercices qui demandent de l'agilité & de la vigueur. Leurs danseurs de corde, leurs sauteurs, &

leurs voltigeurs, ſont beaucoup plus ſouples & plus adroits que les nôtres. Non-ſeulement ils danſent ſur une corde droite ou lâche, comme les danſeurs d'Europe, mais un de leurs tours familiers eſt de marcher ſur une corde tendue obliquement, depuis le haut d'une muraille juſqu'à terre. Ils y montent & ils en deſcendent, s'accrochant avec l'orteil qu'ils paſſent dans la corde, & portant quelquefois ſur leurs épaules un enfant. Leurs joueurs de gobelets & leurs autres charlatans, font des tours de gibeciere, que le peuple crédule prend pour des opérations magiques. Mais Chardin qui les obſerva de près, n'y trouva rien de merveilleux, & s'inſcrit en faux contre ce que Tavernier & d'autres Voyageurs ont débité au ſujet des charlatans de l'Inde. Le fameux preſtige de l'arbre, que ces prétendus ſorciers font croître à vue d'œil, en l'arroſant de leur ſang (1), eſt, ſelon notre Voyageur, un tour bannal, qu'il vit faire pluſieurs fois en Perſe, & dont il reconnut lui-même la fourberie : *J'ai fait tous mes efforts*,

(1) Voyez le Tome IV de cette Hiſtoire, pag. 235.

ajoute l'Auteur, *pour voir en ce genre quelque chose de surnaturel ; mais ç'a toujours été inutilement; la magie blanchissoit dès que j'y regardois de près, & je me suis toujours vu contraint d'y reconnoître de l'imposture.*

Les exercices, dont nous venons de parler, forment les principaux amusemens des Persans. La Religion leur défend le jeu, & la Police vient à l'appui de cette défense, en condamnant les infracteurs à l'amende. Cependant quelques Casuistes le permettent, pourvu qu'on ne joue point d'argent. Entre différens jeux, ils ont le trictrac, le toton, le jeu des coquilles, dont les Turcs leur ont appris l'usage, les échecs, & les cartes. Les Persans soutiennent que le jeu des échecs a été inventé par leurs ancêtres. Mais il est probable qu'il vient originairement de l'Inde, & qu'il n'a été connu en Perse que dans le cinquiéme siécle de l'Ere Chrétienne, c'est-à-dire, dans un tems fort postérieur à son origine, qui, de l'aveu de tout le monde, est fort ancienne. Un homme très-versé dans les langues & les antiquités orientales, observe que *Chosroès* I, Prince Sassanide, qui commença à

Jeux Persans.

Schikard, in Tarish, pag. 146.

régner en 531, apprit ce jeu de quelques Indiens. Les Persans l'appellent *Chet-reng*, & ses principaux termes sont empruntés de leur langue. *Echec* vient de *Scheïk*, ou de *Schah*, qui signifie Roi, & *Mat*, dans la même langue, ainsi que dans l'Hébraïque, signifie mourir. Ce que Chardin appelle les cartes persanes, est un amas de tablettes de bois fort minces, nommées *Ganjasé*, & fort bien peintes. Il y a huit couleurs, & quatre-vingt-dix cartes. C'est un jeu triste & sans aucune invention.

Portrait de ce peuple.

Les Persans ont en général l'esprit excellent, l'imagination vive & féconde, une belle mémoire, de l'ouverture pour les sciences, & des dispositions heureuses pour toutes sortes d'arts & d'exercices. Ils aiment la dépense, les plaisirs & le faste, peu inquiets de l'avenir, ne désirant les richesses que pour les répandre, & ne se refusant aucune des satisfactions qu'ils peuvent se procurer. Cette indifférence pour l'avenir est fortifiée par l'opinion du *fatalisme*, qui n'a pas moins de partisans en Perse qu'en Turquie. On ne peut pas dire qu'ils manquent absolument de bravoure;

Chardin, Tome IV, Chapitre XI. Herbert, Figueroa, *passim*. Histoire de la derniere Révolution de Perse, T. I.

mais l'habitude d'une vie molle leur inſpire une grande inſenſibilité pour la gloire des armes, & les rend peu propres aux fatigues de la guerre.

Il n'eſt point de peuple plus ſociable, ni plus humain avec les étrangers. Ils pratiquent l'hoſpitalité envers tous les hommes, ſans avoir égard à la différence des Religions. Quoique perſuadés, par un préjugé d'éducation très-naturelle, que celle qu'ils profeſſent eſt la meilleure, ils n'ont point pour les autres cultes ce mépris inſultant, & cette averſion brutale qu'on reproche aux Turcs. J'ai rapporté cette maxime, peu muſulmane, d'Abbas II, que *les Rois doivent une juſtice égale à tous leurs ſujets, & qu'il n'appartient qu'à Dieu de gouverner les conſciences.* Ce Prince ne pouvoit ſouffrir qu'on décriât en ſa préſence les Religions étrangeres, & c'étoit en particulier lui faire mal ſa cour, que de médire du Chriſtianiſme. Soleïman ſon ſucceſſeur, quoique peu favorable aux Miſſionnaires Européens, n'avoit point une ridicule prévention contre leurs dogmes. Ce qu'il dit à un Ambaſſadeur Polonois, prouve qu'il avoit l'eſprit

très-dégagé de ce fanatisme. Le fameux Sobieski venoit de faire lever aux Turcs le siége de Vienne, & le bruit se répandit en Perse qu'il alloit assiéger Constantinople. Le Sofi demanda à ce sujet à l'Ambassadeur quel traitement on feroit aux Turcs après la réduction de cette ville : *Nous les ferons tous mourir*, répondit le Polonois, *à moins qu'ils n'embrassent le Christianisme. Oh bien*, dit le Roi, en faisant le signe de la croix, *si votre maître prend Constantinople, je me ferai aussi Chrétien*. Il retint l'Ambassadeur à souper, & porta force santés au Roi de Pologne. On rapporte une chose toute aussi particuliere de Schah Husseïn, Prince beaucoup plus dévot que n'étoit Soleïman. Un jour qu'il examinoit une montre, qu'un Genevois, nommé *Rousseau*, lui avoit faite : *J'observe*, dit-il, *que les Francs travaillent beaucoup mieux qu'on ne fait ici : j'ai peur que comme ils sont plus éclairés que nous sur ce qui concerne les Arts, ils ne le soient aussi sur ce qui concerne la Religion*. Une derniere preuve de l'humeur traitable des Persans sur cet article, c'est qu'ils tolerent chez eux tous les cultes, jus-

qu'à permettre aux étrangers qui ont embraſſé le Mahométiſme de l'abjurer. Ils croyent efficaces les prieres de tous les hommes, & dans leurs maladies ils ont recours aux ſacrifices des Religions étrangeres. Mait cet eſprit d'humanité & de tolérance ne s'étend pas juſqu'aux Eccléſiaſtiques, *qui ſont ici*, dit le proteſtant Chardin, *comme par-tout ailleurs, pleins de haine & de fureur contre les gens qui ne profeſſent pas leurs ſentimens.*

Ces tranquilles Aſiatiques s'emportent rarement, & ne ſe battent jamais. Leur courroux s'exhale en injures piquantes, qui dégénerent quelquefois en groſſieretés atroces, mais dans leſquelles le nom de Dieu n'eſt jamais prophané. Ils ne comprennent pas qu'on puiſſe blaſphémer ce ſaint nom, & quand ils entendent dire que les Européens l'outragent quand ils ſont en colere, ils tombent dans un extrême étonnement. Dans leurs diſcours familiers ils ne ceſſent de benir Dieu, & d'exalter ſes perfections. Leurs exclamations ordinaires ſont celles-ci; *Dieu très-grand! Dieu miſéricordieux! O Dieu, pardonnez nous, aidez-nous!* Ils mettent le nom de Dieu

à la tête de toutes leurs lettres, & ils ne commencent aucune action sans l'invoquer. Mais il y a souvent dans ces beaux dehors plus d'ostentation & de manége que de véritable piété. Le Persan, en général, est hypocrite & fourbe. Il compose son maintien pour en imposer à la multitude, & parvenir à ses fins. Quand on leve le voile dont il sçait masquer ses vices, on trouve qu'il est dissimulé, menteur, infidéle dans le commerce, & capable des plus honteuses supercheries. C'est d'ailleurs le peuple le plus civil & le plus maniéré de l'Asie occidentale. On ne peut avoir l'air plus affable, la contenance plus noble, l'esprit plus agréable, le caractere plus insinuant & plus doux. Avec toutes ces qualités aimables ils ne sont ni essentiels, ni généreux : *Jamais ils ne vous parlent mal*, disoit agréablement un Ambassadeur Portugais, *& jamais ils ne vous font de bien*. Ils sont naturellement railleurs, mais avec tant de finesse qu'ils n'offensent personne. Ils ont du goût pour les arts & pour les sciences, & à cet égard ils l'emportent beaucoup sur les Turcs, & sur

tous les autres peuples de l'Orient, à l'exception des Chinois.

Le sang de ces Asiatiques n'étoit pas plus beau il y a cent cinquante ans que celui des Arabes & des Tartares, dont ils tirent leur origine, & qui sont les plus laids mortels de l'univers. Dans les provinces éloignées du centre où les habitans ne s'allient qu'entre eux, les hommes sont encore assez difformes. Mais dans la Perse, proprement dite, & dans les contrées voisines, le sang est devenu plus beau, par le mêlange de celui des Circassiennes & des Géorgiennes, qui peuplent tous les harams des grands Seigneurs. Ces alliances ont embelli les deux sexes. Les femmes ont communément la physionomie agréable, la taille fine, les yeux noirs & vifs, la peau belle & le teint délicat. Elles aiment la table & la musique; elles sont enjouées, sensibles à l'amitié, plus sensibles encore aux offenses, passionnées pour le plaisir, & uniquement sages par contrainte. Les hommes sont grands, bien faits, hauts en couleur, & d'une constitution robuste. Quoique livrés, dès leur premiere jeunesse,

aux voluptés les plus capables d'énerver le corps, ils conservent leur force & leur fraîcheur jusque dans un âge avancé. Dans le tems que Figueroa étoit en Perse, on lui amena de la part d'un Bacha une troupe de courtisanes. L'Espagnol, qui étoit sexagénaire, les renvoya, en chargeant son interprete de dire au Gouverneur que ces plaisirs n'étoient plus faits pour son âge. Les Persans jugerent sur cette réponse que Figueroa devoit avoir cent ans, & trouverent fort extraordinaire qu'un homme si décrépit eût entrepris le voyage de Perse.

HISTOIRE DES ARABES.

CHAPITRE PREMIER.

Eclairciſſemens préliminaires ſur l'Hiſtoire de ce peuple, depuis ſon établiſſement dans l'Arabie juſqu'à la naiſſance de Mahomet.

Article Premier.

Origine des premiers habitans de l'Arabie.

Noms de l'Arabie.

L'Arabie eſt une contrée fort vaſte, ſituée à l'occident de la Perſe, & environnée de trois mers, qui en font une preſqu'iſle. Ses habitans lui donnent depuis un tems immé-

morial le nom d'*Arab*, ou d'*Arabab*, que les uns dérivent d'*Yarab*, un des premiers Rois du pays, & les autres du mot *Arab*, ou *Ereb*, qui, en Hébreu signifie *Occident*. Ceux qui adoptent cette derniere étymologie prétendent que l'Arabie fut originairement divisée en deux régions, dont les Hébreux nommerent l'une *Eretz Kedem*, ou pays d'Orient, & l'autre *Eretz Arab*, ou pays d'Occident : ce qui est fondé sur divers témoignages tirés des Livres Saints. Les peuples de la partie occidentale ayant subjugué presque toute la presqu'Isle, le nom d'Arab lui est resté, tandis que celui de Kedem est tombé avec le tems dans l'oubli.

Salmon ; Etat de l'Arabie, Chap. I. Hist. Univ. par une société de gens de Lettres, Tom. XII, Liv. IV, Chapitre VII. M. de Guignes, Hist des Huns, Tome I, Liv. VI.

Ses premiers habitans.

Les premiers habitans de l'Arabie occidentale furent les *Casluhhim*, les *Caphtorim*, & les *Horites*, peuples obscurs, dont l'Histoire n'a conservé que les noms. Ils venoient probablement de la Syrie ou de la Chaldée, provinces limitrophes de l'Arabie. Quelque tems après, Ismael & ses descendans s'établirent dans la même contrée, & y devinrent les plus forts. Ensuite le pays fut peuplé par des *Iduméens*, qui arriverent après les Is-

maélites. Quant à l'Arabie orientale, on croit qu'elle fut habitée, environ deux siécles après le déluge, par les fils de *Joktan* fils d'*Eber*, le premier ancêtre des Hébreux. Ils s'y établirent avec leur pere, & furent les fondateurs d'un Empire puissant.

Dans des tems postérieurs à l'établissement de ces différens peuples, l'Arabie reçut dans son sein d'autres colonies de Syriens & de Chaldéens. L'Ecriture fait mention des *Moabites*, des *Madianites*, des *Amalécites*, &c, nations établies dans l'Arabie occidentales, & fameuses par les démêlés qu'elles eurent avec les Israélites.

Peuples connus des Grecs & des Romains.

Les Grecs & les Romains ont connu, sous d'autres noms, plusieurs de ces mêmes peuples, tels que 1. les *Sabéens*, qui possédoient un territoire considérable dans l'Arabie méridionale : leur pays produisoit une prodigieuse quantité d'encens. 2. Les *Gerréens* & les *Minéens*, qui devoient habiter dans le voisinage des Sabéens, puisqu'au rapport de Strabon, ils faisoient aussi un grand commerce d'encens. Les *Atramites*, ou *Adramites*, qui avoient fixé leur demeure à l'ex-

Herodote, Strabon, Pline, Ptolomée, &c. cités dans l'Histoire Univ. *ubi suprà.*

trémité méridionale de la presqu'Isle, dans la province qui porte encore aujourd'hui le nom d'*Hadramout*. 4. Les *Homérites* ou *Hémiarites*, qui fonderent dans l'Arabie heureuse une Monarchie puissante, dont nous parlerons bientôt. 5. Les *Omanites* établis aux environs du Golfe Persique, dans la contrée qui s'appelle encore *Oman*. 6. Les *Saracéniens*, les *Nabathéens*, les *Thamydéniens*, &c, dont les possessions s'étendoient vers le Sud, & qui, selon les Auteurs de l'Histoire universelle, n'étoient que les différentes tribus d'un même peuple, qui descendoit d'Ismael, fils d'Abraham. Ces Ecrivains se persuadent que les *Sarrazins* modernes doivent leur nom aux *Saracéniens*.

Trois principales classes d'Arabes.

Les Historiens Orientaux rangent ces différens peuples sous trois classes principales, dont les deux premieres comprennent ce qu'on appelle les Arabes purs, & la troisiéme les Arabes mixtes. Les plus fameuses tribus de la premiere classe étoient celles d'*Ad*, de *Thamad*, de *Tasm*, de *Jadis*, de *Jorham*, d'*Amalek*, &c, qui descendoient de Noé, les unes par les fils ou les petits-fils de Sem, & les

autres par la postérité de Cham. Elles ont toutes été détruites, ou elles se sont perdues dans les autres tribus. Ce qu'on trouve à leur sujet dans quelques Chroniques Orientales, ne mérite pas d'être rapporté. La seconde classe comprend les Arabes qui descendent de Joktan, fondateur de l'Empire des *Hémiarites*, dans l'Arabie heureuse. La troisiéme est celle des Arabes *Ismaélites*. Comme c'est à ces deux races que les Arabes modernes doivent leur origine, nous ne pouvons nous dispenser de les faire connoître.

ARTICLE II.

Race des Hémiarites.

Les Orientaux donnent aux Arabes de cette race le nom d'*Arab-al-Ariba*, ou d'Arabes issus d'Arabes, & aux Ismaélites celui d'*Arab-al- Mostareba*, c'est-à-dire d'Arabes mixtes. Mais il y a des Auteurs qui ne regardent comme vrais Arabes que ceux des anciennes tribus de la premiere classe, & qui désignent indifféremment les Hémiarites &

les Ismaélites par le nom de *Mostareba.*

Joktan, que d'autres nomment *Kahthan*, fils d'*Eber*, s'établit avec sa famille dans la partie méridionale de l'Arabie, peu de tems après la dispersion de Babylone, & fonda l'Empire des Hémiarites. Il eut pour successeurs :

Joktan, fondateur de cette race.

1. *Yarab* son fils, qui, au rapport de quelques Ecrivains, donna son nom à l'Arabie.

Ses successeurs.

2. *Yashab*, fils d'Yarab.

3. *Abd Schams*, surnommé *Saba*, fils d'Yashab. Le nom d'Abd Schams signifie *serviteur du soleil.* Ce Prince fit plusieurs expéditions contre ses voisins, s'enrichit de leurs dépouilles, & leur enleva beaucoup de prisonniers. Il bâtit l'ancienne ville de *Saba*, appellée aussi *Mareb*, & fit construire aux environs un fameux réservoir, dans lequel il rassembla les eaux qui descendoient des montagnes. Divers canaux les conduisoient dans toutes les terres de son obéissance.

4. *Hamyar*, fils d'Abd Schams, ainsi nommé à cause de la couleur rouge de ses vêtemens. Il fut, selon quelques-uns, le premier Prince de

sa race qui prit le titre de Roi, & c'est à lui que les Arabes de cette tribu doivent le nom d'*Hémiarites*. Il chassa d'*Yemen*, ou de la partie orientale de l'Arabie, les *Tamudéniens*, anciens Arabes de la premiere classe, qui furent obligés de se réfugier dans l'*Hégiaz*, ou dans l'Arabie occidentale. Les Orientaux le regardent comme le plus puissant & le plus glorieux Monarque de sa race.

Depuis le regne d'Hamyar jusqu'à l'extinction de cette Dynastie sous *Dhu-Jadan*, on compte trente-neuf Rois, dont Pokock a rassemblé les noms dans son sçavant Essai sur l'Histoire des Arabes. Leurs regnes, joints à ceux des cinq premiers Princes, dont j'ai parlé, forment une période de 2020 ans, selon quelques-uns, & de 3000 selon d'autres. La liste de Pockock ne contient que des noms, sans liaison de dates.

Durée de cette Dynastie.

Quelques Historiens ne comptent, depuis Hamyar, que 38 Princes, dont le dernier, nommé *Yusef Dhu-Novas*, vivoit environ 70 ans avant Mahomet, & fut pere de Dhu-jadan, qui, selon ces mêmes Ecrivains, ne monta jamais sur le trône. Yusef fut un secta-

teur

teur ardent du Judaïsme, qu'*Abu Carb Asaad*, un de ses prédécesseurs, avoit introduit parmi les Hémiarites. Son zéle inconsidéré le porta à persécuter avec la derniere barbarie tous ceux qui refusoient de se faire Juifs. On les jettoit par ses ordres dans une fosse remplie de feu, ce qui fit donner à ce monarque le ridicule surnom de *Roi de la fosse*. Il est parlé de cette persécution dans l'Alcoran. Les Chrétiens, qu'il traita avec plus d'inhumanité que les autres, implorerent le secours d'*Elesbaas*, Roi d'Ethiopie, qui lui déclara la guerre. Yusef fut vaincu, & le désespoir le porta à se précipiter dans la mer.

Comment elle fut détruite.

Après sa mort l'empire d'Yemen tomba au pouvoir des Monarques d'Ethiopie, qui le firent gouverner par des Vicerois de leur nation. Le premier de ces Vicerois fut *Ariath*, qui gouverna 20 ans. *Abrahah al-ascram* lui succéda, & en gouverna 50. Il fit bâtir dans *Sanaa*, capitale d'Yemen, une magnifique Eglise pour les Chrétiens, dans la vue d'attirer au culte du vrai Dieu tous les Arabes idolâtres, & de les détourner du pélerinage de la Mecque, dévotion fort an-

L'Yemen est envahie par les Ethiopiens.

cienne parmi ce peuples. Un de ces Arabes, nommé *Nofaïl*, étant entré la nuit dans le temple de Sanaa, souilla de ses excrémens l'autel & les murs, ce qui diminua le respect religieux que les Arabes commençoient à avoir pour ce lieu. Abrahah, irrité de cette prophanation, fit vœu de détruire le temple de la Mecque,& se mit en marche à la tête d'une puissante armée. Il perdit dans cette expédition la plûpart de ses soldats, & mourut lui-même quelque tems après d'une maladie cruelle, qui fit tomber tout son corps en pourriture. Les Mecquois attribuerent à une protection miraculeuse du ciel cette mémorable défaite, qui arriva, dit-on, l'année que Mahomet vint au monde. Il est dit dans l'Alcoran « que Dieu lui-même intervint dans cette occasion d'une façon extraordinaire : car dans le moment qu'Abrahah alloit entrer dans la Mecque, l'éléphant qu'il montoit refusa d'aller plus loin, & s'agenouilla toutes les fois qu'on voulut le faire avancer. Dans le même tems une troupe d'oiseaux, semblables à des hirondelles, arriva du côté de la mer. Chacun d'eux étoit chargé de trois pierres, aussi petites qu'une len-

Alcoran, c. 105, cité dans l'Histoire Univ. *ubi suprà.*

tille, mais si pesantes, qu'en tombant elles percerent de part en part les chameaux; & comme chaque pierre tua son homme, Abrahah perdit par ce moyen un grand nombre de soldats ». Ce conte est probablement de l'invention de Mahomet.

Yacsum & *Masruk*, fils d'Abrahah, gouvernerent successivement l'Yemen après la mort de leur pere. Le premier ne régna que deux ans, & l'autre fut chassé par *Seïf Ebn Dhu Yasan*, de la race d'Hamyar, qui ayant reçu un puissant secours de Chosrou I Roi de Perse, recouvra le trône de ses peres vers l'an 575 du Christianisme. Dans la suite il fut tué par quelques Ethiopiens qui étoient restés dans le pays, & son Royaume tomba alors sous la domination des Persans, qui, quelques années après en furent dépouillés par Mahomet.

Et subit d'autres révolutions.

Les princes Hémiarites régnoient, comme on l'a dit, dans l'Yemen. Il est certain que pendant un tems considérable ils ont été les plus puissans Souverains de l'Arabie, & qu'ils comptoient plusieurs petits Princes parmi leurs vassaux. Le titre de leur dignité étoit *Tobba*, qui signifie *suc-*

cesseur. Les Historiens Grecs & Latins ont donné à cette race d'Arabes le nom d'*Homerites*.

Autres établissemens formés par les Hémiarites.

Outre le Royaume dont nous venons de parler, les Hémiarites formerent en Arabie & dans les contrées voisines, d'autres établissemens. *Jorham*, fils de Joktan, leur premier ancêtre, fonda dans l'Hégiaz un Etat puissant, qu'il transmit à ses descendans. *Modhad*, le cinquiéme de ses successeurs, s'allia avec *Ismaël*, fils d'Abraham, & lui donna sa fille en mariage. Dans la suite, les descendans d'Ismaël chasserent les Jorhamites, & s'emparerent de cet Etat.

Royaume d'Hégiaz.

Royaume d'Hira.

Le Royaume d'*Hira*, dans l'*Irak-Arabi*, qui est l'ancienne Chaldée, fut fondé plusieurs siécles après celui d'Hégiaz, par *Malek*, qui descendoit de *Khalan*, fils d'Abd Schams, arriere-petit-fils de Joktan. Les Princes qui le gouvernerent sont connus dans l'Histoire sous le nom de *Mondar* & de *Lakhmiens*. Ils étoient vassaux des Rois de Perse. Cet Empire, après avoir subsisté 622 ans, fut détruit vers l'an 632 de l'Ere Chrétienne, par *Aboubekre*, successeur de Maho-

met. Plusieurs de ces Princes ont professé le Christianisme. Je passe sous silence quelques autres principautés moins considérables, établies en divers tems par les Hémiarites.

ARTICLE III.

Arabes Ismaélites.

ISMAEL & sa mere Agar, ayant été chassés de la maison d'Abraham par Sara, se retirerent dans des lieux déserts. Dieu avoit promis à Agar qu'Ismaël seroit le pere d'une postérité nombreuse. Il eut en effet douze fils, qui s'établirent avec lui dans la partie occidentale de l'Arabie. On a dit plus haut qu'il s'étoit uni étroitement avec Modhad, Roi d'Hégiaz, qui lui avoit donné sa fille en mariage. Cette alliance entre les Ismaëlites & les Jorhamites fut de courte durée, & le petit-fils de Modhad fut détrôné par *Kidar*, fils d'Ismaël.

Ismaël.

Selon quelques Ecrivains, Kidar eut pour descendans *Hamal*, *Nabet*, *Salaman*, *Al Homeisa*, *Al Yasa*, *Odad*, *Odd* & *Adnan*. Mais il n'y a rien de plus incertain que cette filia-

Ses descendans.

Adnan, véritable fondateur des Ismaëlites.

tion. Les Arabes modernes regardent Adnan comme le principal fondateur de toutes les tribus Ismaélites, & leurs généalogies les plus authentiques ne remontent point au-delà de ce Prince.

Depuis Adnan jusqu'à la réunion de toutes les tribus en un seul peuple sous *Mahomet*, il n'y a plus de dispute au sujet de la filiation de leurs Chefs. En voici la Table telle à peu près que je l'ai trouvée dans l'Histoire Universelle. Je suis surpris que M. de Guignes ne l'ait pas insérée dans son sçavant ouvrage sur le Dynasties Asiatiques.

Ligne ou succession directe.	Branches Collatérales. Origine de différentes Tribus.
1. ADNAN.	*Branche d'*Aec, *un des fils d'Adnan.*
2. MOHAD.	*Branche de* Kodaad, *issue de Mohad.*
3. NAZAR.	Ayyad, *un des fils de Nazar, se retire avec sa famille dans l'Irak Arabie.* Anmard, *autre fils de Nazar, chef d'une branche particuliere.* Rabiah, *autre descendant du mê-*

Ligne ou succession directe.	Branches Collatérales.
	me Prince, fonde les tribus d'Asad, *de* Dobiyah, *de* Nemr, *de* Lohaim, *d'*Ajal, *d'*Abdal Kais, *d'*Allahazem, *& de* Sadus (1). *La famille d'Asab s'est subdivisée en plusieurs branches, d'où sont sortis les* Anzahites, *les* Wayelites, *les* Becrites, *les* Taglabites, *les* Shaibanites, *&c.*
4. MODAR.	Kais Aylan, *fils de Modar, fut le pere de quatorze Tribus, dont voici les noms.* Harvasen, Kelab, *d'où sont sortis des Princes qui ont regné à Alep;* Okail; Amer; Safaah; Khafajah, *d'où est issue une race d'Emirs qui ont gouverné l'Irak pendant plusieurs siécles;* Becr; Helal; Thakif; Nomair; Bahelah; Mazen; Galfan, *qui a donné naissance à plusieurs autres Tribus;* Abas, & Adwan.

(1) Pokok ajoute à ces huit branches celle d'Anmar, qu'il place parmi les descendans de Rabiah.

Ligne ou succession directe.	Branches Collatérales.
5. AL YAS.	*De* Tabekhah, *descendant d'Al Yas, sont sorties les Tribus de* Tamim, *de* Rabbah, *de* Mozeinah, *&c.*
6. MODRECAH.	
7. KOSAIMAH.	Asad & Al Haron *descendirent de Kosaimah, & fonderent plusieurs branches.*
8. KENANAH.	*Kenanah fut l'ancêtre de* Malcan, *d'*Amru, *d'*Amer, *de* Malek, *d'*Abd Manah, *& d'*Al-Ahabish *Abd Manah eut une postérité nombreuse, & Ahabish fut le fondateur d'une Tribu qui porta son nom. Quelques Auteurs ont avancé, sans aucun fondement, que cette Tribu étoit composée d'Ethiopiens.*
9. AL NADR.	
10. MALEC.	
11. FEHR, surnommé KOREISCH, ou KORAISCH. C'est de lui que la fameuse Tribu des *Koréischites* a tiré son nom.	
12. GALEB.	
13. LORVA.	

Ligne ou succession directe.	Branches Collatérales.
14. CAAB.	Ada, *fils de Caab, fut l'ancêtre du Calife* Omar.
15. MORRAH.	Tayem & Yokdhah*, *descendirent de Morrah.* Abubecre, *successeur de Mahomet, eut Tayem pour ancêtre.*
16. KELAB ; donna le premier, aux mois de l'année Arabique, les noms qu'ils portent aujourd'hui.	*De Kelab, descendit* Zarah, *pere d'*Abd Menaf, *pere de* Waheb, *pere d'Aminah, mere de Mahomet.*
17. KOSA. Il s'empara de la garde du Temple de la Mecque, sanctuaire fameux chez les Arabes long tems avant la naissance de Mahomet. Bientôt après les Koréischites usurperent aussi le souverain pouvoir dans la Mecque.	*De Kosa, descendit* Abdal Uzza, *ancêtre de* Khadije, *premiere femme de Mahomet.*
18. ABD MENAF.	*Abd Menaf eut pour descendans* Abd al Motalleb, Nanfal, & Abd Shams. *Ce dernier fut pere d'*Ommia, *ou* Ommeyya, *ancêtre des Califes* Ommiades.

Ligne ou succession directe.	Branches Collatérales.
19. HASHEM. Il fit partir chaque année de la Mecque deux caravanes pour l'Arabie heureuse, avec ordre d'y acheter des vivres pour ses compatriotes. Il mourut sans laisser de postérité, & il eut pour successeur son frere.	
20. ABD AL MOTALLEB.	*Abd Al Motalleb eut treize fils, dont l'aîné, nommé* Abdollah, *fut son successeur direct, & le second, nommé* Abu Taleb, *fut pere du Calife Ali.*
21. ABDOLLAH	
22. MAHOMET Législateur des Musulmans.	

Il suffit de jetter les yeux sur cette Table, pour se former une assez juste idée de la maniere dont s'est peuplée l'Arabie occidentale. Ismael, avec ses fils, s'établit dans cette région environ 400 ans après le déluge. De cette tige sortent plusieurs branches,

qui se dispersent, & qui donnent naissance à diverses Tribus. Ces Ismaélites occuperent d'abord les contrées qui ont porté depuis le nom d'Arabie déserte & d'Arabie pétrée. Dans la suite ils subjuguerent une partie de l'Arabie heureuse.

La premiere colonne offre la suite des Chefs de la plus ancienne de ces Tribus. On y compte 21 Princes avant Mahomet, en supposant, selon un calcul dont l'expérience prouve assez la justesse, qu'ils ont chacun gouverné 30 ans, leurs regnes forment une période de 630 ans, ce qui conduit à croire qu'Adnan, le premier de ces Princes, étoit à peu près contemporain de Jesus-Christ, qui précéda Mahomet d'environ 600 ans. Il résulte de-là qu'entre Adnan & Ismaël il faut mettre au moins un intervalle de dix-neuf siécles, & qu'ainsi les Tables qui ne comptent entre eux que sept ou huit Princes, sont visiblement fausses. Toute cette partie de l'Histoire des Arabes Ismaélites est environnée d'épaisses ténebres. Nous remarquerons que les descendans d'Ismaël ayant subjugué la plus grande partie de l'Arabie, les

noms de presque tous les peuples de cette contrée, se sont perdus avec le tems dans celui d'*Ismaélites*, auquel a succédé le nom de *Sarrasins*, qui est aussi fort ancien, puisqu'on le trouve dans le *Targum* de Jérusalem, dans Ptolomée, dans Dioscoride, &c.

ARTICLE IV.

Institutions politiques, Religions, Mœurs & usages des anciens Arabes.

Hist. Univ. *ubi suprà.*

LES Auteurs cités dans les précédens articles, observent que le gouvernement, le génie, les mœurs & les façons de vivre, sont à peu près les mêmes chez les Arabes depuis trois ou quatre mille ans. Les Ismaélites, qui étoient établis dans l'Arabie pétrée & dans l'Arabie déserte, menoient la plûpart une vie errante, n'ayant ni villes ni hameaux, ni aucune demeure fixe. S'ils trouvoient dans un lieu des fruits, de l'eau, & des pâturages pour leurs bestiaux, ils s'y arrêtoient quelque tems, & lorsqu'ils avoient consumé ces subsistances, ils passoient dans un autre canton. Ils étoient belliqueux, avides

Mœurs des Ismaélites.

de butin, & tellement adonnés au brigandage & aux violences, que leur voisinage étoit généralement redouté. C'est ainsi que les Bedoins, descendans de ces anciens Ismaélites, vivent encore aujourd'hui. Ils prétendent justifier ce genre de vie, en alléguant l'injustice que Sara fit à leur pere Ismaël, qui, chassé de la maison paternelle, reçut de Dieu pour héritage les déserts de l'Arabie, avec la permission, disent-ils, d'enlever tout ce qu'il y trouveroit. Ils se croyent par-là autorisés à reprendre sur la postérité d'Isaac, les biens dont ce Patriarche a dépouillé leur premier ancêtre.

Leur Gouvernement.

Ces Ismaélites, que les anciens ont plus particulierement connus sous le nom de *Scénites*, étoient, comme on l'a vu, divisés en plusieurs tribus. Chaque tribu obéissoit à un Emir, qui étoit toujours choisi dans les familles nobles, & ces différens Emirs dépendoient eux-mêmes d'un chef, qui étoit comme le capitaine général de la nation.

Institutions civiles des Hémiarites.

Les Hémiarites, établis dans l'Arabie heureuse, où ils possédoient plusieurs villes & plusieurs bourgades,

étoient à peu près gouvernés de la même maniere. Ils avoient un chef principal, qui portoit le titre de *Tobba;* mais plusieurs villes & plusieurs districts reconnoissoient l'autorité d'un Prince particulier, subordonné au grand Chef. Si l'on en croit Strabon, & les Auteurs qu'il cite, l'ordre de succession, parmi ces différens Princes, n'étoit point héréditaire (1); mais le premier enfant qui naissoit dans quelque famille noble, après l'avénement du Roi au trône, étoit reconnu pour l'héritier présomptif. C'est le peuple qui installoit les Rois. Il ne leur étoit point permis de sortir de leur palais lorsqu'ils avoient une fois pris en main les rênes de l'Etat, & s'ils violoient cette loi, le peuple étoit en droit de les lapider.

Religions des anciens Arabes.

L'Idolatrie

Le Polythéisme étoit la religion dominante chez les Arabes avant la venue de Mahomet. Leur idolatrie consistoit principalement dans le culte qu'ils rendoient aux astres. Ils honoroie t plus particulierement les sept

(1) Cette remarque de Strabon ne doit point s'étendre à tous les Princes de l'Arabie heureuse. Chez les Hémiatites, le principal peuple, la succession fut héréditaire pendant plusieurs siécles dans la famille de Joktan.

planètes. Celle de Vénus, qu'ils appelloient *Al Zoharah*, avoit à Sanaa un ſuperbe Temple, dont le frontiſpice portoit l'inſcription ſuivante : *Ghomdam*, c'étoit le nom du Temple, *celui qui te détruira ſera tué.* On aſſure que cette prédiction s'accomplit dans la perſonne du Calife Othman, qui ayant fait démolir ce Temple, fut maſſacré quelque tems après. Les tribus de Koréiſch & de Kenanah, adoroient une divinité particuliere, nommée *Al Uzza*, qui faiſoit ſa réſidence dans un arbre, au-deſſus duquel on avoit conſtruit une chapelle. Mahomet fit couper l'arbre juſqu'à la racine, & maſſacrer la prêtreſſe qui deſſervoit l'oratoire. Les Koréiſchites avoient une autre idole, nommée *Hobal*, qui leur étoit venue de Syrie, & qui leur donnoit des pluies abondantes toutes les fois qu'ils en avoient beſoin. Sa ſtatue, qui repréſentoit un homme, étoit d'agathe rouge, & tenoit ſept fleches dans ſa main. On l'avoit placée dans la *Caaba*, le plus fameux Temple de la Mecque & de toute l'Arabie. Il y avoit autour de cette figure un grand nombre de divinités d'un ordre inférieur. Mahomet les

détruisit toutes lorsqu'il prit la Mecque.

Outre ces idoles, & quantité d'autres, qu'on honoroit sous différentes formes, chaque famille avoit son Dieu domestique, qu'on saluoit religieusement toutes les fois qu'on sortoit du logis & qu'on y rentroit. Les anciens Arabes adoroient aussi des pierres ; & voici ce qu'on nous apprend touchant l'origine de ce culte. « Ces grandes pierres servirent au commencement à des libations de vin & d'huile : cérémonie que Jacob pratiqua à l'égard de la pierre qui lui avoit servi de chevet. Dans la suite, les Arabes leur rendirent un culte religieux, comme faisoient les Phéniciens. Quelques Auteurs rapportent que, quand le territoire de la Mecque devint trop petit pour ses habitans ; plusieurs milliers d'Ismaélites se mirent en chemin pour chercher de nouvelles demeures, & emporterent avec eux quelques pierres de cette terre sainte. D'abord ils visiterent ces pierres par dévotion, comme ils avoient accoutumé de visiter la Caaba. Mais cette dévotion dégénéra à la fin en idolatrie, & les Ismaélites rendirent des honneurs di-

Hist. Univ. Ibid.

vinsà toute pierre un peu belle qu'ils trouvoient devant eux ».

La Religion des Mages & le Judaïsme, s'introduisirent aussi parmi quelques tribus de ce grand peuple, ce qui vint du commerce qu'il avoit avec les Perses & avec les Juifs. L'époque de l'établissement du *Magisme* est inconnue, & l'on ignore si cette Religion fit de grands progrès en Arabie. Pour ce qui est du Judaïsme, on assure qu'un Roi d'Yemen, nommé *Abu Carb Asaad*, l'introduisit parmi les Hémiarites, environ sept cents ans avant la naissance de Mahomet. Depuis la prise & la destruction de Jérusalem par les Romains, plusieurs milliers de Juifs se réfugierent en Arabie, & y répandirent leur Religion, qui fut embrassée par les Tribus de *Kenanah*, d'*Al Hareth* & de *Kendah*. Dans la suite ils y devinrent puissans, & trouverent le moyen de s'emparer de plusieurs places fortes. *Yusef Dhu Novas*, Prince Hémiarite, qui regnoit dans l'Yemen au milieu du sixiéme siécle de l'Ere Chrétienne, se livra avec tant d'emportement à ce nouveau culte, qu'il faisoit brûler tous ceux qui refusoient de l'em-

La Religion des Mages.

Le Judaïsme.

brasser. J'ai parlé des suites qu'eut cette funeste intolérance, qui causa la ruine de l'empire d'Yemen, & celle du Judaïsme même.

Le Christianisme.

La Religion chrétienne a été aussi connue de très-bonne heure en Arabie. Elle y fut peut-être portée par quelques-uns de ces Arabes que les Actes des Apôtres mettent dans la classe des peuples qui eurent le bonheur d'être convertis les premiers au Christianisme. Il est certain qu'au commencement du troisiéme siécle l'Eglise d'Orient se trouvant exposée à de cruelles persécutions, un grand nombre de Chrétiens se réfugia en Arabie. Les principales tribus qui embrasserent l'Evangile furent celles d'Hémiar, de Ghassan, de Rahia, de Taglab, de Bahra, & de Tomich. *Al Nooman*, Roi de Hira, se fit baptiser avec tout son peuple dans les premieres années du septiéme siécle. *Al Mondar* son ayeul, professa aussi le Christianisme, & fit bâtir plusieurs Eglises dans sa capitale. Quand les Ethiopiens eurent subjugué l'empire d'Yemen, les Chrétiens, qui avoient été cruellement persécutés par Dhu Novas, exercerent

Act. II.

tranquillement leur culte dans cette contrée de l'Arabie. On assure que les Juifs leur proposerent un défi. Dans une conférence, qui se tint en pleine campagne pendant trois jours, en présence du Roi & du peuple, Gregentius, Evêque de Dhafar, défendit la cause des Chrétiens, & Herbanus celle des Juifs. On ajoute que le troisiéme jour Herbanus dit aux Chrétiens : *Puisque vous assurez que Jesus de Nazareth est vivant, & qu'il entend les prieres de ses adorateurs, je demande qu'il paroisse dans ce moment à nos yeux, & je m'engage alors à croire en lui.* Tous les Juifs s'écrierent aussi : *Montrez-nous votre Christ, & nous nous serons chrétiens.* Ils avoient à peine achevé ces mots, qu'une horrible tempête, mêlée d'éclairs & de tonnerre, s'étant élevée, Jesus-Christ parut au milieu de l'air, assis sur un nuage, une épée en main, la tête entourée de rayons de gloire, & prononça ces paroles : *Voici que je me montre à vos yeux, moi que vos peres ont crucifié.* Les Chrétiens s'écrierent alors : *Seigneur, ayez pitié de nous ;* mais les Juifs furent frappés d'aveuglement, & ne recouvrerent l'usa-

Gregentius *in disp. cum Herbano Judæo* cité dans l'Hist. Univ. *ubi suprà.*

ge de la vue qu'après avoir été baptisés.

Hérésies communes en Arabie.

On croit que la plûpart des Chrétiens d'Arabie adopterent la Communion Jacobite, & que ce fut l'Evêque Syrien *Jacobus Baradæus* qui répandit dans cette contrée les erreurs du *Monophysisme*. Sous le regne de l'Empereur Constance les Hémiarites embrasserent les dogmes d'Arius. Quantité d'autres hérésies, telles que celles d'*Ebion*, de *Berylle*, des *Nazaréens*, des *Collyridiens*, &c. s'introduisirent aussi en Arabie.

Qualités morales des anciens Arabes.

Quant au caractere des anciens Arabes, ils étoient braves, laborieux, endurcis à la fatigue, adroits à monter à cheval, à se servir de l'arc, du javelot & du cimeterre, qui étoient leurs principales armes. Ces peuples si farouches avec l'étranger, & si décriés dans l'univers par leurs brigandages, que leur nom est encore aujourd'hui une injure, étoient entre eux sociables, humains, généreux, fideles à leur parole, honnêtes & caressans envers ceux qu'ils recevoient comme amis.

Coutumes remarquables.

Ils se nourrissoient principalement de lait & de chair de chameau. Ils pra-

tiquoient la circoncision. Ils ajoutoient foi aux augures & à plusieurs autres genres de divination. Si quelqu'un entreprenoit un voyage, il observoit le vol du premier oiseau qui s'offroit à sa vue. Si l'oiseau voloit à sa droite, le voyageur continuoit son chemin; mais si c'étoit à sa gauche, il retournoit sur ses pas. Ils ne se faisoient point un scrupule d'épouser les deux sœurs, & les enfans mêmes épousoient quelquefois la veuve de leur pere: mais cette derniere coutume ne fut jamais autorisée à un certain point. Le pélerinage de la Mecque étoit une pratique religieuse, dont presque personne n'osoit se dispenser. Ils usoient de fréquentes ablutions, avoient grand soin de leurs cheveux, de leurs dents, & ne négligeoient aucune des choses qui peuvent entretenir la santé & la netteté du corps. L'adultere étoit puni de mort parmi eux: l'amputation de la main droite étoit la peine du vol. Ils portoient une coeffure peu différente de celle qu'ils ont aujourd'hui. Ils se glorifioient d'avoir reçu de Dieu quatre choses particulieres: sçavoir, des turbans au lieu de diadêmes, des tentes au lieu de maisons;

des épées au lieu de retranchemens, & des poëmes au lieu de loix écrites.

CHAPITRE II.

Particularités concernant Mahomet. Comment il changea la face de l'Arabie.

Extraction de Mahomet.

MAHOMET*, que les Arabes nomment *Mohammed*, naquit à la Mecque vers l'an 570 de l'Ere Chrétienne. Il étoit de la Tribu des *Koreïschites*, la plus distinguée de toutes les familles Arabes, soit par la réputation de ses ancêtres, soit par l'autorité de son chef, qui étoit gardien de la Caaba, & Prince de la Mecque. *Abd al Motalleb* son ayeul, jouissoit de ces deux emplois considérables, que *Kosa*, un de ses prédécesseurs, avoit usurpés sur une branche de princes Hémiarites, établie depuis quelques siécles dans cette partie de l'Arabie. Ainsi Mahomet n'étoit point un homme sans naissance, ni un aventurier, comme quelques Ecrivains l'ont débité. Il est vrai qu'ayant perdu de

* Histoire des Arabes par M. l'Abbé de Marigny, T. I. Prideaux, vie de Mahomet, *passim*. Bayle, Dictionn. Art. Mahomet. Salmon, Etat de l'Arabie, Chap. VIII.

très-bonne heure ſon pere, ſa mere & ſon ayeul, il tomba dans une extrême indigence. *Abutaleb*, ſon oncle paternel, le nourrit dans ſa maiſon juſqu'à l'âge de vingt ans, & le plaça enſuite auprès d'une riche veuve, nommée *Kadhige*, qui faiſoit un grand commerce en Syrie. Il fut d'abord chargé des plus baſſes fonctions, comme de panſer & de conduire les chameaux. Peu après, ſa maîtreſſe lui confia la direction de ſon trafic, & elle finit par l'épouſer. Il en eut quatre fils, qui moururent fort jeunes, & quatre filles qui furent mariées de ſon vivant.

Il forme le plan d'une Religion nouvelle.

Mahomet ayant acquis une fortune conſidérable, forma le hardi projet de reformer le monde, & d'établir un nouveau ſyſtême de religion. Les fréquens voyages qu'il avoit faits en diverſes contrées, à l'occaſion de ſon commerce, lui avoient fourni les moyens de s'inſtruire exactement des différens cultes qui partageoient alors les peuples de l'Arabie & des régions voiſines. On voyoit parmi eux un mélange bizare d'Idolâtres, de Manichéens, de Juifs, & de Chrétiens de différentes ſectes. Il emprunta de tou-

tes ces Religions des préceptes & des dogmes, qu'il combina avec adresse, tâchant de s'accommoder au génie des Arabes, peuple voluptueux, ignorant, amoureux de la nouveauté & du merveilleux, & très-susceptible des impressions de l'enthousiasme.

Il se dit inspiré.

Il supposa d'abord une inspiration du ciel, & il vint à bout de persuader à Cadhige qu'il avoit des entretiens secrets avec l'Ange Gabriel. Cette femme se rendit à ses insinuations, & publia par-tout que son mari étoit prophete. *Zaïd*, esclave de Mahomet, se laissa aussi persuader, & cette soumission lui procura la liberté. De-là vient l'usage qui s'est introduit parmi les Mahométans, d'affranchir tous les esclaves qui embrassent leur Religion. *Ali*, fils d'Abutaleb, *Abubeker*, *Othman*, & quelques autres suivirent le même exemple, & furent les premiers disciples du nouveau prophete.

Ses premiers sectateurs.

A l'âge d'environ cinquante ans il commença à prêcher publiquement; mais les Magistrats de la Mecque, craignant les désordres que la naissance d'une secte a coutume d'exciter, résolurent de faire arrêter ce novateur. Mahomet en fut averti, & se retira

retira avec une partie de ses disciples dans les déserts de l'Hégiaz, & ensuite à Médine. Le tems de cette fuite se rapporte à l'année 622 de l'Ere Chrétienne, & c'est le commencement de la fameuse époque qui est en usage chez les Mahométans. On la nomme *Hégire*, du mot Arabe *Hégirah*, qui signifie *fuite*.

Il est obligé de prendre la fuite.

Le Prophete voyant qu'il lui seroit difficile de réussir par la seule voie de la persuasion, résolut d'employer la violence, & de prêcher ses dogmes les armes à la main. Il confia le grand étendart de la Religion à son oncle *Hamza*, & l'envoya avec trente hommes pour harceler un parti que les Mecquois tenoient toujours en campagne depuis son évasion. Cette premiere entreprise ne fut pas heureuse, & les Médinois furent repoussés. Mais Hamza ayant levé une troupe plus nombreuse & mieux disciplinée, attaqua une grosse caravane de Koréischites, la mit en déroute, & fit un butin considérable. Il ne perdit dans cette expédition que quatorze hommes, dont Mahomet fit publiquement l'éloge, & qui sont honorablement placés dans le martyrologe des Mu-

Ses premieres armes.

Bayle, *ubi suprà.*

sulmans : *Plaisans Martyrs*, dit un Ecrivain célebre, *que des hommes tués au pillage d'une caravane, en faisant le métier de brigands & de voleurs publics !* On somma les prisonniers Koréischites d'embrasser la nouvelle doctrine, & ceux qui refuserent de s'y soumettre, furent massacrés sans rémission.

Comment il établit sa Religion dans la Mecque.

Encouragé par ce succès, il se mit lui-même à la tête de ses troupes, & se rendit maître de la Mecque. Il y établit l'exercice public de sa religion, mais sans user de violence, & sans dépouiller les habitans de leurs priviléges. Il parcourut ainsi les armes à la main le pays des Arabes idolâtres, & ayant remporté sur eux une grande victoire dans la plaine de *Bedre*, il tourna ses efforts contre les tribus qui faisoit profession du Judaïsme. Dans le tems qu'il étoit occupé à cette expédition, le Koréischites se souleverent, ayant à leur tête *Abu Sofian*, & s'avancerent jusqu'à Médine. Mahomet, pour arrêter leurs progrès, fut obligé de revenir sur ses pas, & leur livra une sanglante bataille qu'il perdit. Il y fut blessé, & les Koréischites firent un carnage affreux de ses sol-

dats. Cet échec, arrivé à un homme qui se disoit prophete, excita de grands murmures parmi ses sectateurs, & pensa ruiner tous ses projets. Mais il eut l'adresse de calmer les plaintes de cette multitude irritée, & ayant conclu une trêve avec les Koréischites, il reprit les armes contre les Juifs Arabes, auxquels il enleva *Kaibar* & d'autres places fortes. Comme il logeoit à Kaibar, dans la maison d'un des principaux de la ville, *Zaïnab*, fille de son hôte, empoisonna un agneau qu'on servit sur sa table. L'idée de cette fille fut que si Mahomet étoit un prophete, il sçauroit se garantir des atteintes du poison, & que s'il ne l'étoit pas, il en mourroit infailliblement, & que par ce moyen elle délivreroit sa patrie d'un infâme tyran, qui la désoloit. Mahomet ne mangea qu'une bouchée de cette viande, & la rejetta même sur le champ, selon quelques Ecrivains, parce qu'il s'apperçut qu'elle étoit empoisonnée. Il ne laissa pas d'en être fort incommodé, & les remedes qu'il prit pallierent plutôt le mal qu'ils ne le guérirent. Il ne fit que languir depuis cet accident.

Il reçoit un sanglant échec.

Il est empoisonné.

Nous ne le suivrons point dans

toutes les opérations de son apostolat militaire. Il réduisit sous son obéissance les trois Arabies, & une partie considérable de la Syrie, où il triompha en plusieurs rencontres des armées de l'Empire Grec. Il détruisit dans tous ces lieux les idoles, & n'y souffrit point d'autre culte que celui de sa nouvelle religion. Les Arabes, après avoir longtems combattu pour la défense de leur liberté & de leurs autels, céderent enfin à l'ascendant de sa fortune, & se soumirent même avec docilité à ses dogmes. Il leur donna d'excellentes Loix; il réunit en un seul corps leurs différentes tribus, & mit fin à l'anarchie qui les divisoit depuis plusieurs siécles. Ainsi, à plusieurs égards, il rendit de grands services à ce peuple.

Ses conquêtes.

Sa mort.

Il termina ses jours à Médine l'an onze de l'Hégire, âgé de soixante-trois ans selon quelques-uns, & de soixante-cinq selon d'autres. Ses sectateurs avoient une si haute idée de sa personne, qu'ils soutinrent pendant quelques jours, qu'il n'étoit pas mort, & qu'il étoit même impossible qu'il mourût. Omar poussa l'emportement jusqu'à tirer son cimeterre contre ceux

qui osoient combattre cette ridicule opinion. Mais Abubeker, qui s'étoit acquis une grande considération parmi les Musulmans, leur prouva, par plusieurs passages de l'Alcoran, que leur prophete étoit mortel comme les autres hommes. Il fut enterré à Médine dans la maison même où il mourut.

Son portrait.

Mahomet étoit d'une taille moyenne, d'une physionomie agréable, d'un génie souple, ambitieux, hardi, & capable dès entreprises les plus extraordinaires. Elmacin le représente comme un homme d'une humeur douce & enjouée, d'une extrême politesse, respectueux avec les grands, affable avec les petits, libéral envers les pauvres, n'ayant rien à lui, & ne rebutant jamais personne. Il étoit sobre, mais sensuel & voluptueux, défaut qui lui étoit commun avec tous les Arabes. Les Ecrivains Chrétiens lui reprochent des traits d'impudicité qui font frémir, & ses propres sectateurs racontent à ce sujet des choses qui déshonorent sa mémoire. Il osa supposer que Dieu lui avoit donné à cet égard des prérogatives particulieres, & voici comme il le fait parler dans l'Alcoran : *Prophete, nous te donnons un empire absolu*

Alcoran, Cap. de *Hæresibus*.

ſur ..... toutes les femmes qui tomberont en ton pouvoir; ſur tes couſines, ſur tes nieces, & ſur toute femme croyante qui voudra ſe livrer à toi, qui es mon prophete; cette faveur t'eſt ſpécialement & excluſivement accordée, & non à d'autres Il diſoit, en parlant des femmes & des parfums, que ces deux choſes entretenoient ſa gaieté, & réveilloient ſa dévotion.

Il devint amoureux de la femme d'un de ſes eſclaves, & il l'épouſa, après avoir forcé ſon mari de la répudier. Cette conduite ayant ſcandaliſé tout le monde, il trouva le moyen de la juſtifier, en faiſant intervenir un nouveau décret du ciel, qui déclara que *l'eſclave ayant répudié ſa femme, Dieu l'avoit unie avec Mahomet, & que le prophete n'avoit commis aucune faute, n'ayant fait qu'obéir à l'ordre du Tout-puiſſant.* Il eſt ſurprenant qu'un homme ſi déréglé dans ſes mœurs ait pû perſuader aux Arabes que Dieu l'avoit envoyé pour réformer le monde.

Alcoran, Chap. 33.

Quoique livré ſans aucune réſerve à l'amour des femmes, il eut dans le fond aſſez peu d'eſtime pour elles. Il leur faiſoit mille infidélités; il les

maltraitoit ; il établit une loi qui permettoit à tous les maris de battre leurs épouſes lorſqu'elles le mériteroient. C'étoit outre cela le plus inquiet & le plus jaloux de tous les hommes. Comme il s'apperçut que quelques-uns de ſes diſciples fréquentoient ſa maiſon avec un empreſſement ſuſpect, & converſoient un peu trop familiérement avec ſes femmes, il crut cette faute aſſez grave pour la cenſurer publiquement. Il leur déclara donc de la part de Dieu « qu'ils ne devoient pas entrer dans la maiſon du prophete ſans permiſſion, & que s'ils étoient invités à dîner chez lui, la bienſéance exigeoit qu'ils ſe retiraſſent immédiatement après le repas, ſans entrer en converſation avec les femmes ; que quoique le Prophete eût honte de leur dire de s'en aller, cependant Dieu n'avoit pas honte de leur dire la vérité ». Il porta cette jalouſie juſqu'au-delà du tombeau, puiſqu'il défendit, ſous des peines ſéveres à tous ſes ſectateurs, d'épouſer après ſa mort aucune de ſes femmes. Ainſi elles garderent toutes un rigoureux veuvage, quoiqu'il y en eut quelques-unes de très-jeunes, comme *Ayesha*, qui n'a-

Alcoran, *ibid*, cité par Prideaux, vie de Mahomet, pag. 153.

voit pas vingt ans lorſque le prophete mourut. Quelques Ecrivains ajoutent que non content de rendre les femmes très-malheureuſes en ce monde, il a ſoutenu qu'elles n'entreront point dans le paradis; mais les plus habiles Muſulmans prétendent qu'il n'enſeigna jamais cette doctrine.

Dans le nombre de ſes femmes il y en eut trois qu'il parut aimer plus tendrement, ſçavoir, *Cadhige*, *Haphſa* & *Ayesha*. La premiere mourut trois ans avant le commencement de l'Hégire. Elle lui donna huit enfans, qui moururent tous avant leur pere, à l'exception de *Fathmé*, qui lui ſurvécut de quelques mois, & qui fut mariée à Ali. Le reſpect qu'il eut pour elle l'empêcha de lui aſſocier aucune femme; & ce ne fut qu'après ſa mort qu'il commença à donner carriere à ſon humeur voluptueuſe. Haphſa étoit fille d'Omar. Mahomet l'épouſa l'an trois de l'Hégire, & lui confia en mourant l'original de ſes prétendues révélations, c'eſt-à-dire, tous les matériaux qui ont ſervi à la compoſition de l'Alcoran. Pour ce qui eſt d'Ayesha, elle n'avoit que ſept ans lorſqu'elle devint ſa femme. Son pere qui s'ap-

pelloit *Abdollah*, prit par ordre du prophete le nom d'*Abubeker*, qui signifie *pere de la pucelle*. Comme elle étoit aussi spirituelle que jolie, Mahomet la fit instruire avec soin, & elle profita beaucoup sous ses maîtres. Elle acquit en particulier un connoissance parfaite de la langue Arabique. Il l'aima éperdûment malgré ses infidélités, qui éclatterent avec scandale dans toute l'Arabie. Ali & d'autres confidens du prophete eurent beau l'avertir de la mauvaise conduite de cette femme; il ferma toujours les yeux sur ses égaremens, & pour couper cours aux médisances qu'on publioit contre elle, il annonça à ses Musulmans de la part du ciel, « que tous les bruits qui couroient au désavantage d'Ayesha étoient de noires calomnies, & menaça de châtimens terribles, dans cette vie & dans l'autre, ceux qui oseroient médire de cette femme de bien ». Après la mort de Mahomet, elle eut une grand crédit chez les Arabes, qui la consultoient comme une prophétesse. Elle ne pardonna jamais à Ali, qui avoit été le délateur de ses désordres. Elle l'empêcha trois fois de devenir Calife ; & lorsqu'après mille

Alcoran chap. 24.

obſtacles il fut enfin parvenu à cette dignité, elle ſe ligua contre lui, & ſe mit à la tête de trente mille hommes. Ali la fit priſonniere, & la relégua à Médine, où elle mourut l'an 58 de l'Hégire, âgée de ſoixante-ſept ans.

Mahomet étoit ſans lettres, & l'on croit même communément qu'il ne ſçavoit ni lire ni écrire. Mais il poſſédoit parfaitement ſa langue; il s'énonçoit avec grace; ſes expreſſions étoient animées & remplies d'onction; le ſon même de ſa voix avoit quelque choſe de touchant & de perſuaſif. L'Alcoran, qui n'eſt qu'un recueil de ſes diſcours populaires, eſt un chef-d'œuvre du côté de l'élégance, & de la pureté du ſtyle : on y trouve même quelques traits ſublimes.

Il eſt certain qu'il eut un talent merveilleux pour en impoſer aux hommes. Les Arabes le regarderent pendant ſa vie comme un prophete, & depuis ſa mort cette opinion s'eſt conſervée de ſiécle en ſiécle parmi ſes ſectateurs, de maniere qu'elle eſt encore aujourd'hui dans ſa plus grande force. Leur attachement à la doctrine de l'Alcoran eſt tel, qu'il eſt preſque impoſſible de les convertir au Chriſtianiſme.

Les Missionnaires Catholiques répandus dans l'Orient, ne s'attachent qu'à la conversion des Grecs & des Arméniens schismatiques, l'expérience leur ayant appris qu'il étoit aussi inutile que dangereux de proposer aux Musulmans de changer de Religion. Voilà le bien & le mal que nous avions à dire de cet homme singulier. Il nous reste à faire connoître les dogmes & les préceptes de sa Religion.

CHAPITRE III.

Des loix de Mahomet, & en particulier de l'Alcoran.

Système du Mahométisme.

Le système du Mahométisme est à certains égards assez spécieux. La vraie religion, disent les Docteurs Musulmans, a toujours été la même quant à l'essence des dogmes & de la morale ; mais dans la suite des siécles elle a reçu divers degrés de perfection, quant au rit & à la discipline. Dieu a d'abord envoyé Moïse, auteur de la premiere Loi ; ensuite Jesus-Christ, auteur d'une Loi plus parfaite ; & enfin Mahomet, le dernier & le plus grand des prophetes.

Les Musulmans prétendent l'appuyer sur l'Ecriture.

Ces Docteurs appuyent leur systême sur divers témoignages de l'ancien Testament, & en particulier sur ce passage du treiziéme Chapitre du Deuteronome : *Dominus de Sinaï venit, & de Seir ortus est nobis ; apparuit de monte Pharan.* Ces paroles, selon eux, désignent trois fameuses apparitions, par lesquelles Dieu a daigné se manifester aux hommes ; la premiere sur le mont Sinaï, où il donna à Moïse le Pentateuque : ils comprennent sous ce nom tous les Livres de l'ancien Testament ; la seconde sur le mont Séir en Galilée, où il donna l'Evangile à Jesus-Christ ; la troisiéme sur les montagnes de Pharan, voisines de la Mecque, où il dicta l'Alcoran à Mahomet.

Lud. Maracci, Refutatio Alcorani, in prodromo.

Ils ne manquent pas d'observer à leur avantage la différence de ces expressions : *Venit*, *ortus est*, *apparuit.* Sous Moïse, disent-ils, Dieu a commencé à se montrer aux hommes; mais ce n'étoit encore qu'une lumiere foible, & comme l'aurore d'un beau jour. Il s'est manifesté à Jesus-Christ d'une maniere plus éclatante : c'étoit le soleil levant ; *de Seir ortus est.* Enfin, il a apparu à Mahomet dans toute

la plénitude de la lumiere : *Apparuit de monte Pharan*. La conséquence que tirent les Musulmans, est que Dieu conduisant toujours les hommes par des voyes plus parfaites, Mahomet le dernier de ses Apôtres, est celui qu'il faut écouter, & que comme J. C. à son avénement a détruit la Loi de Moïse, ainsi Mahomet a abrogé celle de J. C.

C'est dans ce sens, selon un ancien Interprete des Traditions Musulmanes, que Mahomet expliqua un jour à ses disciples la parabole du Sauveur, touchant le pere de famille qui envoie des ouvriers dans sa vigne. Le Pentateuque, dit cet imposteur, a été donné aux enfans de l'ancienne Loi, qui ont travaillé jusqu'à midi ; puis ils se sont lassés, & ils ont reçu chacun un denier. Ensuite l'Evangile a été donné aux enfans de la Loi de Grace, qui ont travaillé jusqu'à la neuviéme heure ; puis ils se sont lassés, & ils ont aussi reçu chacun un denier. Enfin, l'Alcoran vous a été donné, & après avoir travaillé jusqu'au coucher du soleil, vous avez reçu chacun deux deniers. C'est pourquoi les autres ouvriers ont dit : *Ceux-ci ont moins tra-*

Albochar, cité par Marracci, *ubi suprà*.

vaillé que nous, & ils ont reçu un salaire plus fort. Mais Dieu leur a répondu : *Vous ai-je fait tort, retranchant quelque chose de votre salaire ? Non. C'est une grace de ma part, que je puis faire à qui me plaît.*

Reproches qu'ils font aux Juifs & aux Chrétiens.

Les Docteurs Mahométans ne s'en tiennent pas là. Comme ils prétendent élever l'édifice de leur Religion sur les ruines du Judaïsme & du Christianisme, ils soutiennent que les Juifs & les Chrétiens sont également hors des voies du salut; que les uns & les autres se sont écartés de la doctrine que Moïse & J. C. leur avoient enseignée; qu'enfin ils ont falsifié le Pentateuque, l'Evangile, & les autres Livres saints, principalement dans les points qui concernoient l'avénement & l'Apostolat de Mahomet. Ils reprochent en particulier aux Chrétiens, 1°. D'admettre trois Personnes en Dieu. *O Chrétiens*, dit Mahomet au Chapitre IV de l'Alcoran, *n'outrez point les choses dans votre religion, & ne parlez point de Dieu, sinon dans la vérité. Ne dites point, Trois, abstenez vous de ce mot.... car Dieu est un.* 2°. De soutenir que J. C. fils de Marie, est fils de Dieu, & vrai

Particulièrement aux derniers.

Dieu. C'eſt ce que Mahomet leur réproche lui-même dans ces termes : *Les Chrétiens diſent : Le Chriſt eſt fils de Dieu ; cette parole eſt dans leur bouche. Ils imitent le langage des infidéles qui ont exiſté avant eux. Que Dieu les extermine. Comment oſent-ils mentir de la ſorte.* L'impoſteur répéte ailleurs ce blaſphême : *Ceux-là*, dit-il, *ſont infidéles qui diſent que Jeſus fils de Marie eſt Dieu ; puiſque le Chriſt a dit lui-même :* O enfans d'Iſraël, honorez Dieu, mon Seigneur & mon Maître. 3°. De croire que J. C a été crucifié. Les Muſulmans ſoutiennent, ſuivant la doctrine de leur Légiſlateur, que ce n'eſt point le Chriſt, mais un homme ſemblable au Chriſt, que les Juifs ont crucifié. 4°. D'adorer les images.

Alcoran Chap. IX.

Ibid. Chapitre V.

Ibid. Chapitre IV.

Les Mahométans ſe diſent enfans d'Abraham, & ſouffrent fort impatiemment que les Juifs & les Chrétiens le reconnoiſſent pour leur pere. Abraham, diſent-ils, ne fut ni Juif, ni Chrétien, puiſqu'il exiſtoit avant Moïſe & avant J. C. mais ce fut un Muſulman Orthodoxe. Ils croyent que ce Patriarche fut le fondateur du Temple de la Mecque.

Ils appliquent à Mahomet plusieurs prophéties de la Bible.

Ils appliquent à Mahomet plusieurs prophéties des Livres saints, comme celle de Daniel touchant la pierre qui s'est détachée de la montagne; & celle d'Isaïe : *Vidit currum duorum equitum, ascensorem asini & ascensorem cameli*; par celui qui monte l'âne, ils entendent J. C. & par celui qui monte le chameau ils entendent Mahomet. C'est ainsi qu'ils prétendent prouver par la Bible même la divinité de la mission de leur prophete.

Argument qu'ils étalent avec le plus de complaisance.

L'argument qu'ils étalent avec le plus d'ostentation est celui qu'ils tirent de l'étendue & de la rapidité des progrès du Mahométisme. Si la Loi de notre prophete, disent-ils, n'étoit pas une Loi sainte, Dieu n'auroit pas permis qu'elle s'étendît si loin, & n'auroit pas répandu sur nous de siécle en siécle des bénédictions si manifestes.

Idée de l'Alcoran.

L'ouvrage fameux que les Musulmans appellent *al Koran* (1), ou le Livre par excellence, a été, dit-on, compilé par Othman, qui l'a divisé en 214 Chapitres. C'est un mêlange bizarre de révélations, de contes bur-

(1) *Al* est l'Article Ainsi on devroit dire *le Koran*, & non pas *l'Alcoran*.

leſques, & de vérités quelquefois ſublimes. Il y eſt parlé de guerre, de rhétorique, d'arithmétique, d'aſtronomie, & d'autres ſciences qui commençoient alors à être connues en Arabie. D'ailleurs nul ordre dans ce livre; beaucoup d'obſcurité; des titres de Chapitre ridicules; des répétitions éternelles; des contradictions ſans nombre; la Bible des Juifs & l'Evangile des Chrétiens burleſquement traveſtis; beaucoup d'obſcénités; un paradis où l'on ne voit que des filles, des Ganimedes, des lits, des tables, des pots, &c.

Paradis de Mahomet.

Voici un échantillon des plaiſirs que ce Légiſlateur promet à ſes diſciples dans l'autre vie. « Là, dit-il, il y a autant de coupes qu'on voit d'étoiles dans le firmament. De jeunes filles & de jeunes garçons ſervent à boire & à manger. Les filles y ſont d'une beauté qui ſurpaſſe l'imagination. Si une de ces filles paroiſſoit dans le ciel ou dans l'air pendant la nuit, elle éclaireroit l'univers, comme ſi c'étoit le ſoleil; & ſi elle crachoit dans la mer, elle changeroit ſes eaux ſalées en miel, & ſon amertume en douceur... L'eau,

Alcoran, *paſſim*, & ſes Commentateurs, cités par Maracci, *ubi ſuprà*.

le lait, le miel & le vin blanc couleront des fleuves qui arrosent ce délicieux séjour. Le limon de ces fleuves sera un musc odoriférant, & les cailloux seront des perles & des hyacinthes... L'Ange Gabriel ouvrira les portes du paradis aux fideles Musulmans. La premiere chose qui s'offrira à leurs regards sera une table de diamant, d'une telle longueur qu'il faudroit soixante & dix mille jours pour la parcourir. Les siéges qui l'environnent seront d'or & d'argent ; les nappes soye & or. Après qu'ils seront assis, ils mangeront les mets exquis du paradis, & ils boiront de ses eaux. Quand ils seront rassasiés les beaux garçons qui les servoient leur présenteront des robes vertes d'une étoffe précieuse, avec des colliers & des pendans d'oreilles d'or. On leur donnera ensuite à chacun un citron, & lorsqu'ils l'auront approché de leur nez pour en sentir le parfum, il en sortira une fille d'une beauté ravissante. Chacun embrassera la sienne avec transport, & cette ivresse amoureuse durera cinquante ans sans interruption. Ensuite chaque couple aura pour demeure un

palais délicieux, où ils passeront l'éternité à manger, à boire, & à jouir de toutes sortes de voluptés.

Voilà, dis-je, un échantillon des rêveries que contient cette fameuse Légende des Mahométans. J'en pourrois citer d'autres morceaux encore plus absurdes. Si jamais ces peuples ouvrent les yeux, & s'il s'éleve parmi eux quelques philosophes, dont le bon sens dissipe les ténebres de la superstition ; c'en est fait de la religion Musulmane. Le moindre examen en détruira tous les fondemens. Mais Mahomet a prudemment pourvû à cet inconvénient, en défendant toute dispute, toute discussion en matiere de foi. C'est la plus sage des Loix de l'Alcoran.

Comment, & dans quel dessein l'Alcoran a été composé.

On croit que Mahomet employa plus de vingt ans à composer ce singulier ouvrage, & qu'il eut pour coopérateurs quelques Chrétiens & quelques Juifs, particulierement un Moine Apostat, que les uns nomment *Bahira*, & les autres *Sergius*. Ce fut probablement dans cette source qu'il puisa les dogmes théologiques, & tant de traits de l'Histoire Sainte qui sont semés dans l'Alcoran. M. Prideaux

remarque très-judicieusement que ce Livre de révélations a été principalement formé pour répondre aux vues particulieres de l'Auteur, dont l'esprit prophétique varioit suivant les tems & les circonstances. S'il avoit quelque entreprise à propôser, quelque doute à résoudre, quelque démarche à justifier, quelque mécontentement à appaiser parmi le peuple, il recouroit aussitôt à l'Ange Gabriel, & il augmentoit sa Bible d'un nouveau Chapitre. Presque tout l'Alcoran a été composé en des occasions de cette nature. La plûpart de ses Commentateurs semblent eux-mêmes avouer la chose, puisqu'ils indiquent avec exactitude les raisons pour lesquelles chaque Chapitre lui a été envoyé du Ciel. *De-là*, continue Prideaux, *les contradictions qui sont entrées en abondance dans ce Livre. Car à mesure que les affaires & les desseins de l'imposteur varioient, il se trouvoit aussi obligé de faire varier ses prétendues Révélations; ce qui est si bien connu parmi ceux de sa secte, qu'ils confessent tous que cela est vrai. C'est pourquoi là où ces contradictions sont telles qu'ils ne peuvent pas les sauver, ils veulent qu'on*

Prideaux, vie de Mahomet, p. 155.

révoque les endroits qui se contredisent; & ils comptent dans tout l'Alcoran plus de 150 versets ainsi révoqués : ce qui est le meilleur expédient qu'ils puissent prendre pour en rectifier les contradictions.

Combien il est respecté des Mahométans.

Ce Livre informe, où il regne un si grand désordre d'idées, paroît aux Mahométans une production sublime. Ils ne craignent point de dire que tous les hommes & tous les Anges réunis n'auroient pas été capables d'en composer un seul Chapitre. Ils le regardent comme un Livre descendu du ciel, émané du trône de Dieu, la regle éternelle de la vérité, pour les hommes & pour les Anges. Un des Articles de leur foi, est que l'Alcoran n'a jamais été créé, & qu'il a existé éternellement dans l'essence de Dieu.

Ses préceptes & ses dogmes.

Quant aux dogmes & aux préceptes que contient ce même ouvrage; ils offrent des choses plus raisonnables. Les Arabes & [illegible] autres Sunnites, réduisent essentiellement leur créance à ces deux points : *Dieu est un, Mahomet est l'Envoyé de Dieu.* Quelques Docteurs ont étendu cette formule, & composé différentes professions de foi, dont une des plus au-

thentiques est celle qui se trouve dans un Ecrit Arabe, intitulé : *Exposition de la profession de foi des Sunnites.* Voici les principaux Articles qu'elle contient.

Maracci, *ubi suprà.*

Profession de foi Musulmane.

Je crois que Dieu est un, qu'il n'est ni substance ni accident, qu'il ne ressemble à aucun être; qu'il est assis dans le ciel sur un trône, mais sans *contact*, sans *adhésion*, sans situation respective, & sans mouvement local. Rien n'arrive dans le ciel ni sur la terre, bien ou mal, fidélité ou infidélité, science ou ignorance, salut ou damnation, sinon par le décret & la détermination absolue de Dieu. Tout ce qu'il veut sera: ce qu'il ne veut pas ne sera point. L'homme ne peut obéir à sa volonté sainte, & n'a de force pour accomplir sa loi, que par le concours de sa miséricorde.

Je crois que l'Alcoran est éternel, & que Dieu l'a révélé à Mahomet, le plus grand des prophetes.

Je crois que Dieu a envoyé Mahomet, en qualité d'Ambassadeur, aux Arabes, aux Barbares, aux Démons & aux hommes; que par la Loi qu'il lui a révélée, il a abrogé toutes les autres Loix; qu'il l'a exalté au-dessus de

tous les prophetes ; qu'il l'a établi le seigneur de tous les hommes ; qu'il a ordonné que le nom de son prophete ne seroit point separé du sien dans la profession de foi ; ensorte que ce n'est point assez de dire : *Dieu est un*, à moins que l'on n'ajoute : *Mahomet est l'Envoyé de Dieu.*

Je crois tout ce que Mahomet a enseigné touchant la vie future : sçavoir, que l'homme après la mort subira un premier examen, qui sera fait par *Monker* & par *Nakir* deux juges séveres & d'un aspect terrible ; qui feront tenir l'homme debout dans son cercueil, en corps & en ame, & qui l'interrogeront sur l'unité de Dieu, & sur la mission de son Envoyé, disant : Quel est ton Dieu ? quelle est ta Religion ? quel est ton Prophete ?

Je crois à la grande Balance, qui remplit la superficie du ciel & de la terre, & dans laquelle toutes nos actions seront pesées. Un de ses plats s'appelle *lumiere :* c'est là qu'on pesera les vertus ; l'autre s'appelle *ténebres*, & servira à peser les crimes. Les plus petits poids y seront mis, jusqu'au grain de sénevé & à l'atome, pour que la mesure soit plus exacte.

Je crois encore au pont de *Sorat*, suspendu au-dessus de l'abîme, plus aigu qu'un glaive, plus subtil qu'un cheveu. Les pieds des Infidéles ne pourront s'y soutenir, & ils tomberont dans le feu ; mais les Fideles le traverseront sans crainte, & seront conduits dans la maison du repos.

Je crois à la Piscine de Mahomet, où descendront tous les fideles, pour s'y désaltérer, après avoir passé le pont de Sorat, & avant que d'entrer dans le paradis (1).

Je crois à l'intercession, premierement des Prophetes, en second lieu des Martyrs, & ensuite des autres fideles, selon l'excellence & le degré de mérite de chacun d'eux. Mais je crois aussi que tous ceux qui auront honoré un seul Dieu, quand même ils n'auroient aucun intercesseur, seront à la fin tirés de l'enfer, par la grace de Dieu, après avoir expié leurs péchés, ensorte qu'aucun fidele n'y sera éternellement tourmenté (2).

(1) Quelques Auteurs ont soutenu que la Piscine, le pont de Sorat, & la grande Balance, étoient des allégories, qu'il ne falloit pas prendre à la lettre ; mais ce sentiment a toujours passé pour hérétique.

(2) Une des traditions Musulmanes, est que Mahomet dit un jour à ses disciples : *L'Ange Ga-*

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Continuation du même ſujet.

Leur maniere de prier.

LES Arabes, comme tous les autres ſectateurs d'Omar, croyent qu'il faut prier cinq fois le jour. Un *Muézim* annonce régulierement du haut de chaque Moſquée l'heure de la priere, diſant à haute voix : *Allah akbar, Allah akbar ; Mohammed reſullula ;* Dieu très-grand, Dieu très-grand ; Mahomet eſt ſon prophete. La premiere priere ſe fait à la pointe du jour, la ſeconde à midi, la troiſiéme environ trois heures après, la quatriéme au commencement de la nuit, & la cinquiéme en ſe couchant. Quelques Caſuiſtes permettent de faire enſemble la ſeconde & la troiſiéme oraiſon, ainſi que la quatriéme & la cinquiéme, ce qui réduit les cinq prieres à trois. D'autres prétendent qu'on peut reculer de quelques heures l'o-

Chardin, Voyage, T. VII, Chapitre V. Maracci, *ubi ſuprà.* Salmon, Etat préſent de la Turquie.

briel eſt venu à moi & m'a apporté une heureuſe nouvelle : ſçavoir, que quiconque n'aura point donné de compagnon à Dieu, entrera infailliblement dans le paradis. Surquoi je dis à Gabriel : Mais ſi c'étoit un voleur, un adultere ? N'importe, répondit l'Ange, quand ce ſeroit un voleur, un adultere.

raiſon du matin, pourvu qu'on la faſſe avant midi, & que celle de midi peut ſe faire à ſept heures du ſoir. Mais les vrais Muſulmans condamnent ces déciſions relâchées, & font leurs cinq prieres ſéparément, & dans les tems marqués. Les plus dévots font la derniere priere à minuit, & ſe relevent exprès pour cela.

Purification préparatoire.

La purification du corps eſt une préparation eſſentielle à la priere. Elle conſiſte à ſe laver d'abord le viſage, enſuite les mains & les bras juſqu'au coude, & enfin ſes pieds. Pour rendre la purification plus parfaite, il faut nettoyer ſes dents, ſe laver la bouche, reſpirer l'eau avec les narines, frotter ſes oreilles, peigner ſa barbe & ſa mouſtache, jetter de l'eau ſur les parties naturelles; mais ces choſes ne ſont que de conſeil. Il n'eſt pas permis de ſouiller l'eau dans laquelle on ſe purifie, en y jettant de la ſalive, de l'urine, ou d'autres matieres ſales. Lorſqu'on manque d'eau, ou que quelque indiſpoſition ne permet pas de s'en ſervir, on doit employer la terre, ce qui ſe fait en appliquant fortement les mains deſſus, & les paſſant enſuite ſur les parties qu'il faut purifier.

Quand la purification est faite, ils ôtent leur premiere robe, leurs souliers, leurs armes, leur bourse & leurs bagues, pour se mettre, disent-ils, dans l'état de pauvreté qui convient à l'homme en présence de son Créateur. Ils étendent à terre un petit tapis, qui ne sert que pour la priere. Il contient un Alcoran, un chapelet, un petit miroir, un peigne, & un disque ou palet de terre, sur lequel ils appuyent le front lorsqu'ils se prosternent. Le haut du tapis doit être tourné vers le Temple de la Mecque, & c'est pour cela que son extrémité supérieure représente le dôme d'une Mosquée. Ils s'asseyent au bas du tapis, sur les talons, prennent le peigne & le miroir, peignent leur barbe, & posent ensuite le palet de terre au milieu du tapis, au-dessous de l'endroit qui représente la Mosquée.

Autres conditions requises.

Après ces préparations ils se levent, & se tiennent quelque tems debout, les mains pendantes sur les côtés, gardant un profond silence, & donnant des marques du plus parfait recueillement. Leur priere commence par cette exclamation : *Allah akbar*, Dieu très-grand ! Ils font ensuite leur

confeſſion de foi, après laquelle ils récitent le premier Chapitre de l'Alcoran, tenant les mains élevées à la hauteur du viſage. Ils les baiſſent après cela ſur les cuiſſes, pour faire deux *Recabet*, ou *inclinations*, qui conſiſtent à baiſſer la partie ſupérieure du corps, de maniere que la tête touche preſque aux genoux. Ces inclinations ſont ſuivies de deux *adorations*, dans leſquelles on ſe proſterne juſqu'à terre, le front appuyé ſur le palet dont j'ai parlé. Les inclinations & les adorations doivent être accompagnées d'autant de courtes invocations, dont la formule eſt preſcrite. Ils liſent enſuite un autre Chapitre de l'Alcoran, à leur choix, après quoi ils font deux inclinations & deux adorations nouvelles. C'eſt par-là que ſe termine la priere, qui dure ordinairement ſept ou huit minutes, à moins que l'on ne tombe ſur un de ces longs Chapitres de l'Alcoran, dont la lecture demande un tems conſidérable.

La modeſtie, le recueillement, & une attention continuelle ſur ſoi-même, ſont d'autres conditions eſſentielles à la priere. Une parole, un rire immodéré, une toux importune, un

évanouissement, & d'autres distractions de cette nature, fussent-elles involontaires, font perdre le fruit de l'oraison : on est obligé de la recommencer. Tous les Voyageurs rendent témoignage sur cet article à la piété édifiante des Musulmans. *Leur priere*, dit un de ceux que j'ai cités, *se fait avec une révérence inconcevable. On ne peut regarder sans étonnement l'attention qu'ils y apportent, & l'humilité dont ils l'accompagnent. Ils ne détournent pas les yeux : tous les mouvemens de leurs corps sont exactement compassés .... Assurément ils sont la derniere honte à nous autres Chrétiens.*

Chez les Sunnites, c'est toujours un Mollah qui préside à la priere dans les Mosquées. Le peuple est attentif à tous ses mouvemens, & les imite avec une religieuse exactitude. De tems en tems le Prêtre éleve la voix, & récite alternativement ces deux Cantiques, que les assistans répétent.

Cantiques Musulmans.

O mon Dieu, que vous êtes grand ! Que toutes les créatures s'empressent de vous glorifier ! Gloire, louange & honneur, soient rendus à votre nom. Que tout l'Univers reconnoisse votre

puissance ; car il n'y a point d'autre Dieu que vous.

Au nom de Dieu plein de bonté & de miséricorde; louons Dieu, qui est le Seigneur du monde, & qui n'a point de compagnon. Seigneur, qui devez juger tous les hommes, c'est en vous que nous mettons toute notre espérance ; protégez nous, ô mon Dieu, puisque nous vous invoquons de la maniere que vous avez prescrite, & que nous sommes le peuple que vous avez élû, favorisé, & préféré. Le chemin dans lequel nous marchons n'est pas celui des Infidéles, contre lesquel vous êtes justement irrité.

En se prosternant à terre, ils disent avec l'Iman : *Nous confessons que Dieu est Dieu, qu'il est un, qu'il est éternel ; qu'il n'a jamais engendré, qu'il est incréé, & qu'il n'a point d'égal.* L'oraison se termine par ces paroles : *Que nos adorations & nos prieres se dirigent uniquement vers Dieu. La paix & la béatitude soient sur vous, ô Prophete. La grace, la bénédiction, & la paix du Seigneur soient sur nous, & sur tous les serviteurs de Dieu. Nous confessons & nous croyons qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui n'a point d'égal*

ni de compagnon, & que Mahomet est le prophete & l'envoyé de Dieu. Avant de sortir de la Mosquée ils adressent une courte invocation à deux Anges, dont ils placent l'un à la droite de Dieu, & l'autre à gauche. Le premier est blanc, & inspire toutes les bonnes pensées : l'autre est noir, & ne porte qu'au mal.

Palets sacrés, Chapelets.

Les palets dont ils se servent dans la priere sont de terre sainte. C'est le nom qu'ils donnent à la terre de la Mecque & de Médine, & à celle des lieux où sont les sépultures de leurs Saints. Leur grandeur commune est celle de la paûme de la main. On y grave quelques noms de Dieu, ou un passage de l'Alcoran, & plus communément cette confession de foi : *Dieu est grand, Mahomet est son prophete.*

Leurs chapelets sont faits de la même terre. Ils ressemblent à nos Rosaires, & contiennent ordinairement quatre-vingt-dix-neuf grains dont la grosseur est égale. Sur les trente-trois premieres boules ils disent : *Dieu est grand*, sur les trente-trois suivantes, *Gloire soit à Dieu*, & sur les trente-trois autres, *Dieu soit loué.* Quelque-

fois ils récitent ſur chaque grain leur confeſſion de foi. Les Mahométans ont toujours leur chapelet à la main, & le parcourent en remuant les levres, mais ſans faire beaucoup d'attention à ce qu'ils diſent.

Jeûne de Ramaſan.

Toutes les mortifications preſcrites par la Loi de Mahomet, ſe réduiſent à l'abſtinence du vin & de la chair de porc, au mois de jeûne appellé *Ramaſan* ou *Ramadan*, & à quelques jeûnes particuliers qui précédent ordinairement les grandes ſolemnités. Le jeûne de Ramaſan dure trente jours. Il commence au lever du ſoleil, & finit après qu'il eſt couché. Dans cet intervalle il n'eſt pas permis de boire, de manger, ni d'avoir commerce avec ſes femmes. Une perſonne qui avaleroit quelques gouttes d'eau, ou qui mettroit ſimplement ſur ſa langue une balle de plomb, pour ſe rafraîchir, romproit le jeûne. Les malades & les voyageurs ſont diſpenſés de cette abſtinence; mais après le voyage ou la maladie, ils doivent faire autant de jeûnes qu'ils en ont obmis. Si la mort les ſurprenoit avant qu'ils euſſent acquitté cette dette, ils doivent ordonner à leur plus proche héritier de

nourrir un pauvre autant de jours qu'ils ont manqué de jeûnes.

Quand la nuit est venue, il est permis de manger & de voir ses femmes. Se refuser alors la moindre satisfaction, seroit une ferveur outrée, que Mahomet condamne en plusieurs endroits de l'Alcoran. « Dieu a connu, » dit-il, que par un bigotisme insensé » le mari, dans ce tems de pénitence, » faisoit à sa femme un larcin, & la » femme au mari : c'est pour cela qu'il » a pris pitié de vous, & qu'il a voulu » vous traiter avec indulgence. Ainsi » quand la nuit sera venue, abandonnez-vous sans réserve à tous vos » désirs, & recherchez avidement les » plaisirs que Dieu lui-même vous a » prescrits (1) ». Cet Apôtre de la volupté ayant prêché un jour sur la résurrection, quelques-uns de ses Auditeurs furent si touchés, qu'ils prirent la résolution de jeûner tout le jour, de veiller une partie de la nuit,

(1) C'est la paraphrase que les Docteurs Musulmans font de ce fameux passage de l'Alcoran : *Novit Deus quod vos fraudabatis invicem vos ipsos ; propterea misertus est vestri, & indulsit vobis. Nunc igitur coite cum illis, & avidè appetite copulam quam præscripsit vobis Deus ..... Ipsæ sunt indumentum vobis, & vos estis indumentum illis.* Alcor. Sura 2 : *Vacca.* Trad. de Maracci.

de ne point manger de la chair, de renoncer au commerce des femmes, & de se livrer à toutes les austérités de la vie Monastique. Mahomet en ayant été averti les fit venir, & leur dit : *Est-il vrai que vous avez résolu d'embrasser la vie pénitente des Moines? Rien n'est plus vrai, ô Envoyé de Dieu,* répondirent-ils, *& nous ne cherchons en cela qu'une plus grande perfection.* Mahomet leur dit : *Mais cela ne m'a point été commandé. Vous devez avoir soin de vous-mêmes. Ainsi jeûnez & rompez le jeûne, veillez & dormez : car moi je veille & je dors, je jeûne & je romps le jeûne, je mange de la chair, j'ai commerce avec les femmes; & quiconque s'écarte de mes institutions n'est pas digne de moi. Que prétendez-vous en vous interdisant le plaisir des femmes, le boire & le manger, l'usage des parfums, le sommeil, & les autres douceurs de la vie? Me suis-je donc proposé d'instituer en Arabie une communauté de Prêtres ou de Moines? Je veux que les Musulmans soient un peuple de soldats, & non une troupe d'Anachoretes. Porter en tous lieux la terreur de vos armes, voilà votre vocation. Honorez Dieu, & n'adorez ja-*

mais que lui ; observez le pélerinage de la Mecque, faites les prieres qui vous sont ordonnées, payez les dixmes, jeûnez pendant le mois de Ramasan, soyez justes envers les autres, & l'on sera juste envers vous. Ceux qui vous ont précédé ont péri pour avoir embrassé une vie trop rude ; Dieu les a rejettés avec rigueur, & les restes de ces malheureux sont aujourd'hui épars dans les Monasteres (1).

Pendant toutes les nuits du Ramasan, les Mosquées sont illuminées par dedans & par dehors d'une prodigieuse multitude de lampes, disposées dans le plus bel ordre. Dans les grandes villes, il n'y a rien de plus frappant que ce spectacle. Le jeûne se termine par une fête solemnelle, appellée *Bairam*. Elle commence à la nouvelle lune qui suit le Ramasan, & elle dure trois jours. On l'annonce au peuple par plusieurs décharges d'artillerie, & au bruit des trompettes, & des tambours. A ce signal, chacun se rend à la Mosquée. On se couvre de ses plus beaux habits ; les amis se visi-

Fête du Bairam.

[1] *Thalebiensis in expositione Suræ*, Mensa, *apud Maraccium*, *Cap.* 22. *prodromi ad refutationem Alcorani*.

tent avec empreſſement, & les ennemis ſe réconcilient. Les riches font tuer quantité de moutons, dont ils diſtribuent la chair aux pauvres.

Nous obſerverons que l'année Arabique étant plus courte de dix jours que l'année ſolaire, le Ramaſan n'a point de ſaiſon fixe, & dans l'eſpace de trente-ſix ans répond, au moins une fois, à chacun de nos douze mois. Lorſqu'il tombe dans les grands jours, ce jeûne eſt de vingt heures, & devient très-rude, ſur-tout pour ceux que l'indigence force au travail. Pour ce qui eſt des riches, ils dorment alors une partie du jour, & ſe divertiſſent toute la nuit.

Précepte de l'aumône.

L'aumône eſt une des choſes que Mahomet a le plus particulierement recommandées dans l'Alcoran, & ſes diſciples obſervent ce précepte avec une religieuſe fidélité. Il ne ſe paſſe point de jour qu'ils ne diſtribuent aux pauvres quelques alimens. Ils étendent cette charité ſur les animaux, donnant à manger aux oiſeaux, aux chiens, aux chats, juſqu'à fonder des hôpitaux pour eux.

Outre les charités arbitraires, il y en a que la Loi preſcrit en certains

tems, & qui sont d'une néceſſité indiſpenſable. Tout fidele doit prendre annuellement une certaine portion ſur ſes biens, & la diſtribuér aux pauvres le premier jour du douziéme mois. Les biens ſujets à cette eſpece de dixme, ſont l'or & l'argent monnoyés, les grains, les fruits & les beſtiaux. L'or & l'argent doivent deux & demi pour cent, lorſqu'on poſſéde la valeur de deux cents *Derhem*, c'eſt-à-dire, d'environ trois marcs. Si ce qui eſt au delà monte à quarante derhem, ce ſurplus doit encore la dixme, & ainſi de ſuite de quarante en quarante. Les grains & les fruits, doivent dix pour cent dans les terres dont la qualité eſt excellente, & ſeulement cinq dans celles dont la bonté eſt médiocre. Les chameaux, les bœufs & les moutons, ſont auſſi ſujets à la dixme. Celui qui poſſéde cinq chameaux doit payer un mouton, ou ſa valeur, & ainſi de ſuite juſqu'au nombre de vingt-cinq, au-delà duquel il faut donner un chameau, plus ou moins fort, ſelon l'augmentation du troupeau. Lorſqu'on a ſoixante & ſeize chameaux, il faut en donner deux, qui ſoient entrés dans leur troiſiéme an-

Dixme annuelle.

Chardin, Tome VII, Chap. VI.

née. Si leur nombre monte au-delà de cent vingt, on doit en payer un sur chaque quarantaine. Trente bœufs doivent un veau. La dixme des moutons est d'un depuis quarante jusqu'à soixante, de deux depuis soixante jusqu'à cent vingt, & ainsi de suite jusqu'au nombre de trois cents, au-delà duquel il faut donner un mouton sur quarante. Les animaux de dixme doivent être sains, entiers, & n'avoir aucune difformité.

Ces offrandes peuvent s'appliquer au soulagement des pauvres, au rachat des esclaves, à la délivrance des prisonniers, à la construction des Mosquées, des Caravanserais, des Colléges, des ponts, des cîternes publiques, & à d'autres bonnes œuvres. Rien de plus commun que ces fondations dans tous les pays de la domination Musulmane.

Il y a d'autres biens sujets à un tribut beaucoup plus fort, appellé *la double dixme*, parce qu'il emporte la cinquiéme partie du capital. On range dans cette classe, 1°. Le butin qu'on fait à la guerre sur les Infideles. 2°. Le produit des mines, soit de métal, soit de pierres précieuses. 3°. Tout ce qui

se pêche au fond de la mer, comme les perles & le corail. 4°. Les biens mal accquis. Si on en donne la cinquiéme partie aux pauvres, on est dispensé de restituer le reste. 5°. Toutes les choses qu'on trouve dans un pays d'infideles, comme un trésor, une bourse, &c.

Un de leurs Livres sacrés enseigne que le précepte de la dixme oblige sous peine de damnation, & que ceux qui n'y auront pas satisfait, seront tourmentés dans l'autre vie, par autant d'animaux qu'ils en auront retenus, en frustrant les pauvres d'un tribut qui leur étoit dû.

Pélerinage de la Mecque.

Le pélerinage de la Mecque est un autre point essentiel de la loi Mahométane. Il est écrit dans le Livre des *Sentences de Mahomet*, que celui qui aura négligé d'accomplir ce précepte mourra en réprouvé. Un homme vint un jour trouver Mahomet, & lui dit: *O Prophete ! je n'ai pû me transporter à la Mecque au tems prescrit ; mais comme je suis riche & puissant, je te prie d'ordonner que les aumônes abondantes que je ferai aux pauvres, me tiennent lieu de ce pieux voyage.* Mahomet, le regardant d'un œil févere,

lui répondit : *Tourne tes regards vers le mont* ABOU KOBE'ES, (c'est un des lieux saints de la Mecque) *& crois que si cette montagne devenoit un monceau d'or, & si tu en faisois des largesses aux pauvres, le mérite de ces profusions ne seroit pas égal à celui du pélerinage*. Si un particulier meurt sans avoir rempli ce devoir, le Cadi prend par autorité sur son bien une somme d'argent, & envoye un homme à la Mecque, pour faire le pélerinage au nom du défunt.

Ibid. Chapitre VIII.

Ancienneté de cette dévotion chez les Arabes.

Cette dévotion est fort ancienne chez les Arabes. Ces peuples croyent, avec tous les autres Mahométans, qu'Abraham & Ismaël furent les fondateurs du Temple de la Mecque. Ce lieu étoit respecté dans toute l'Arabie long-tems avant la naissance de Mahomet, & fréquenté par une grande multitude de pélerins. La principale chapelle, qu'on regardoit comme l'Oratoire d'Abraham, étoit remplie d'idôles. On rendoit un culte superstitieux aux pierres même de cet édifice.

Mahomet, trop habile pour entreprendre l'extirpation totale d'une dévotion si généralement établie, se

contenta d'en rectifier l'objet, en ne souffrant aucune idole dans le Temple, & en le consacrant au Créateur & au Maître absolu de tous les êtres. Il retint du reste la plûpart des cérémonies de l'ancien culte, comme les processions autour de la chapelle, & la visite des lieux qui l'environnent. Il augmenta même en quelque sorte le respect qu'on avoit pour ce Temple en ordonnant à tous ses disciples de le visiter au moins une fois dans leur vie, & d'avoir le visage tourné vers la Mecque dans le tems de l'oraison; déclarant que toutes les prieres qu'on feroit dans une autre posture ne seroient point exaucées.

Description de la Kaaba.

La *Kaaba*, le principal des lieux saints de la Mecque, est une chapelle quarrée, haute de quarante pieds, large de trente-six, bâtie de pierres noires & luisantes, dans un lieu si bas qu'on y descend par douze degrés. Un parapet, haut de six pieds sur douze de large, regne tout autour. Elle n'a qu'une porte qui regarde l'Orient, & qui est revêtue par dedans & par dehors de plaques d'argent fort épaisses, & d'incrustations d'or massif. L'intérieur du Temple est de la

même richesse. L'or brille sur les lambris & sur les murs, & le plancher est couvert de magnifiques tapis. Le Grand Seigneur, qui prend le titre de Gardien & de Défenseur de la Mecque, envoye tous les ans une magnifique tenture qui sert dans le tems du pélerinage. Les voûtes soutiennent une prodigieuse quantité de vases d'or & d'argent, garnis de pierres précieuses, & suspendus comme nos lampes.

Les quatre angles du Temple sont affectés à autant de sectes Mahométanes. Chacune se range dans le sien & y fait ses dévotions. C'est ainsi qu'à Jérusalem, dans l'Eglise du saint Sépulchre, les pélerins de différente communion ont des chapelles particulieres, où chacun célébre l'office suivant ses rites.

Le parvis est environné de beaux portiques, surmontés par des dômes, que soutiennent près de cinq cents colonnes. Sa forme est quarrée, & la largeur de chaque face est de 560 pas. On y entre par vingt portes. Les arcades servent de boutiques, où les Arabes étalent de précieux parfums, de magnifiques étoffes, des pierre-

ries, & d'autres riches marchandiſes. Ce ſuperbe édifice a été commencé l'an 22 de l'Hégire, ſous le Califat d'Omar, & fini cinquante ans après ſous celui d'Yéſid.

Les lieux ſaints embraſſent la moitié de la ville, & s'étendent deux lieues au-dehors dans la campagne. Leur enceinte eſt marquée par des barrieres. C'eſt un aſyle inviolable, où il n'eſt permis d'arrêter ni de maltraiter perſonne. Il eſt même défendu d'y tuer le plus vil inſecte, d'y prendre des oiſeaux, d'y couper des arbres, ou d'en arracher des branches. Un Chrétien, un Juif, ou un Idolâtre qui mettroit le pied dans cette enceinte, ſeroit condamné à mort, ou n'éviteroit le ſupplice qu'en embraſſant le Mahométiſme.

Cérémonies preſcrites aux pélerins.

Les dévotions du pélerinage doivent commencer le premier jour de *Zilhagé*, qui eſt le douziéme mois de l'année Arabique. Ainſi il faut être arrivé à la Mecque dans cette ſaiſon. Avant de viſiter les lieux ſacrés, les pélerins ſe dépouillent de leurs habits, font la purification légale dans l'eau, & ſe couvrent le corps de deux morceaux de drap, dont ils roulent l'un

autour des reins & des cuisses, & l'autre autour des épaules. Il ne leur est pas permis de reprendre dans la suite les vêtemens qu'ils ont quittés ; mais après le pélerinage ils en mettent de neufs, qui doivent être d'une étoffe blanche. Ils se rendent à la Kaaba, dans l'habillement dont j'ai parlé, & après une priere, dont la formule est prescrite, ils vont baiser le *Barktan*, ou la *Pierre noire*, qui est suspendue, à quatre pieds de terre, dans la partie orientale de la chapelle. Entre plusieurs merveilles que les Mahométans racontent de cette pierre, ils assurent qu'Abraham étoit assis dessus dans le tems qu'il faisoit bâtir la Kaaba, & qu'on y avoit encore les traces de ses pieds. Ils ajoutent que ce fut sur cette même pierre qu'il connut pour la premiere fois Agar, & qu'il y attacha le chameau sur lequel il avoit amené son fils pour le sacrifier.

Comment ils baisent la Pierre noire.

Tours dans l'enceinte de la Kaaba.

Ensuite ils font sept fois le tour de la Kaaba, en partant de la Pierre noire, qu'ils baisent après chaque tour, en y appliquant la bouche, le front, & la joue gauche. Ces tours doivent se faire à petits pas, parce qu'il est écrit que pour chaque pas que font

alors les pélerins, Dieu leur paſſe en compte dix mille bonnes œuvres. Quand ils ſont achevés, on doit s'approcher du puits de *Zemzem*. Les Légendes Muſulmanes portent que ce puits fut créé miraculeuſement en faveur d'Iſmaël, qui, preſſé d'une ſoif ardente, frappa la terre du pied, par le conſeil de l'Ange Gabriel, & en fit ſortir la ſource dont nous parlons. Il faut en tirer deux ſeaux, boire du premier, & ſe verſer l'autre ſur le corps, en diſant : *O Dieu ! fais que cette eau purifie mon cœur, lave mes péchés, & ſoit un reméde ſalutaire pour mon ame.*

Puits de Zemzem.

Enſuite on ſort de la ville pour viſiter les lieux qui ſont hors de ſon enceinte. On commence par ſe transporter à *Safa* & à *Mervé*. Ce ſont deux petites hauteurs, à trois cents pas l'une de l'autre, où l'on voyoit autrefois deux idoles de même nom, qui étoient particulierement adorées à la Mecque. Mahomet les renverſa. On doit faire entre ces deux éminences ſept grands tours d'un pas inégal, tantôt en courant, tantôt en marchant lentement, portant de tous les côtés des regards inquiets, pour exprimer

Viſite de Safa & de Mervé.

les détresses que ressentit Agar lorsque son fils fut pressé d'une soif cruelle.

Montagnes d'Arafat & de Menah.

Le huitiéme jour, de Zilhagé on se rend à la montagne d'*Arafat*, qui est à quatre lieues de la Mecque. Il faut y arriver à trois heures après midi, s'y arrêter jusqu'au soir, & employer tout ce tems à prier, à méditer, à lire l'Alcoran, à pleurer ses péchés. La nuit du huitiéme au neuviéme jour doit se passer dans les mêmes exercices, sur le mont *Menah*, qui est voisin d'Arafat. Quand le jour commence à paroître, on jette, par-dessus l'épaule, sept cailloux, l'un après l'autre, en mémoire de ce qu'Abraham & Ismaël pratiquerent dans ce même lieu, où ils chasserent le Diable à coups de pierres.

Jet des pierres.

Le dixiéme jour, ils offrent à Dieu le grand sacrifice, appellé *Corban*. La victime doit être un mouton, un bouc, un bœuf ou un chameau : il n'est pas permis de sacrifier d'autres animaux. Le pélerin doit l'immoler luimême, à moins d'un empêchement indispensable. La Loi défend de retenir pour son usage les viandes immolées : il faut en distribuer la plus grande partie aux pauvres.

Le Corban.

Les trois jours ſuivans ſe paſſent à peu-près dans les exercices dont nous venons de parler, c'eſt-à-dire, qu'on viſite de nouveau, avec les mêmes cérémonies, la Kaaba, le puits ſacré, Safa & Mervé, & les montagnes d'Arafat & de Menah. C'eſt ainſi que ſe termine ce pélerinage, qui, outre les fatigues d'un voyage long & difficile, aſſujettit pendant treize jours à des dévotions pénibles.

Pélerinage de Médine.

De la Mecque, on a coutume de ſe rendre à Médine, pour viſiter le ſépulchre de Mahomet, quoique ce dernier pélerinage ne ſoit que de conſeil. Le tombeau du Prophete eſt dépoſé dans une chapelle, fermée d'une grille de fer, dont l'entrée eſt interdite à tout le monde. Les pélerins ne peuvent en approcher que par petites bandes. Ils ſont conduits par les Gardiens du ſépulchre, qui les tiennent par la main, & qui leur font faire rapidement le tour de la grille, dont on leur permet à peine de baiſer les barreaux. Le ſépulchre eſt couvert de deux magnifiques tapis, par-deſſus leſquels on étend un grand poële noir, que le Grand Seigneur envoye tous les ans.

Voilà, dans un détail assez précis, ce que le rit & les dogmes de la Religion Mahométane offrent de plus remarquable. Si l'on considère attentivement tous les devoirs qu'elle prescrit, les cérémonies gênantes de la purification, les cinq prieres qu'on doit faire chaque jour, le jeûne austère du Ramadan, la défense du vin, les taxes imposées sur les biens, la circoncision dans l'âge adulte, &c. cette Loi ne paroîtra pas si douce qu'on le croit communément. Il est aisé de voir que la plûpart de ses pratiques sont empruntées du Judaïsme & du Christianisme. Mahomet a choisi dans ces deux Religions ce qu'il a trouvé de plus conforme au génie des Arabes, en tâchant de leur imposer un joug qui ne fût ni trop léger ni trop pesant. Le succès de sa législation a passé ses espérances. Il n'y a point de Religion plus répandue dans le monde, & jamais l'imposture n'a remporté de plus éclatant triomphe sur la crédulité des hommes.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Des Successeurs de Mahomet.

ARTICLE PREMIER.

Califes Rachedi, *ou Directs.*

C'EST le nom qu'on donne aux cinq premiers successeurs de Mahomet, qui furent *Abubeker*, *Omar*, *Othman*, *Ali*, & *Hassan*.

I. Abubeker.

ABUBEKER, étoit beau-pere de Mahomet. Il ne regna que deux ans, & fit dans ce court espace d'importantes conquêtes sur les Chrétiens, auxquels il enleva Bostra, Damas, & une partie de la Syrie. Son respect pour la mémoire de Mahomet le détermina à prendre le titre modeste de *Kalif*, ou de Vicaire du Prophete, nom qui a passé à ses successeurs. Il établit le siége de son empire à Médine, où il mourut l'an 13 de l'Hégire, 634 de Jesus-Christ; Prince recommandable par sa piété, sa tempérance, sa tendresse pour les malheureux, & son zele pour le bien public. Sa li-

Histoire des Arabes par M. l'Abbé de Marigny, Tome I.

béralité & son désintéressement étoient admirables. Il ne prit pendant les deux années de son regne que trois dragmes dans le trésor public, disant que ses services étoient assez payés par cette récompense, & que son patrimoine suffisoit pour son entretien. Il nomma pour son successeur

II. Omar.

OMAR, qui étoit aussi beau-pere de Mahomet, & qui fut reconnu Calife sans aucune opposition. Il acheva la conquête de la Syrie, & il soumit, outre cela, une partie de la Perse & toute l'Egypte. Il humilia l'orgueil des Grecs en leur ordonnant, dans tous les lieux de sa domination, d'ouvrir leurs Eglises aux Mahométans qui voudroient y faire la priere; de défrayer pendant trois jours les Arabes qui passeroient dans leurs villes; de se lever en leur présence, & de se tenir debout jusqu'à ce qu'ils fussent assis. Il leur défendit de monter à cheval dans les villes, d'élever des croix sur leurs Eglises, de sonner les cloches, de prêcher publiquement leur Religion, & de parler avec peu de respect de celle des Musulmans. Les Chrétiens de Syrie ayant pris dans un combat un Seigneur de sa Cour, il

écrivit à leur Empereur la Lettre suivante; *Le serviteur de Dieu Omar à Héraclius Empereur des Grecs. Dès que vous aurez reçu ma lettre vous me renverrez le prisonnier Musulman qui est dans vos mains. Si vous le faites, j'aurai lieu d'espérer que Dieu vous conduira dans le droit chemin : si vous ne le faites pas, j'enverrai chercher le prisonnier par des hommes que l'amour des richesses ne détourne pas du souvenir de Dieu.* L'Empereur, effrayé du ton fier & menaçant de cette lettre, rendit le Musulman, & envoya même au Monarque Arabe une bague de prix.

Omar fut le premier Calife qui porta le titre d'*Emir-el-Moumenin*, ou de Commandant des fideles. Il gouverna avec sagesse, il aima son peuple, il fut sincerement attaché à sa Religion ; simple & uni dans ses manieres, ennemi du faste, doux, affable & populaire. L'eau, le riz & le pain d'orge étoient sa nourriture ordinaire. Il fut encore plus libéral que son prédécesseur. Abubeker proportionnoit ses dons au mérite, se plaisant à gratifier par préférence les gens vertueux. Omar donnoit indistinctement

à tous les pauvres, ayant pour maxime que la vertu est suffisamment récompensée dans l'autre monde, & que les biens de celui-ci ne doivent être employés qu'au soulagement des malheureux. Une austérité de mœurs outrée le porta à faire consumer par les flammes la fameuse Bibliothéque d'Alexandrie. *Ou ces livres*, dit-il, *s'accordent avec l'Alcoran, ou ils sont contraires à sa doctrine. S'ils enseignent la même chose que l'Alcoran, on peut s'en passer : s'ils combattent ses dogmes, il faut les jetter au feu.* Sur cette décision on réduisit en cendres ce trésor inestimable, dont les Arabes ne tarderent pas eux-mêmes à regretter la perte. On rapporte du même Calife un trait de piété mieux entendu. Dans le tems qu'il prit possession de Jérusalem, on lui fit voir une pierre, sur laquelle on croyoit que Jacob s'étoit endormi, lorsqu'il eut la vision de l'Echelle mystérieuse. Surpris de trouver ce lieu rempli de broussailles & d'ordures, il commanda à ses gens de le nettoyer, & leur en donna lui-même l'exemple, en mettant dans un pan de sa robe une partie de ces immondices. Un vil esclave,

nommé *Firouz*, Perſan de naiſſance, aſſaſſina ce grand homme au milieu de la principale Moſquée de Médine, dans la dixiéme année de ſon regne, & la ſoixante-troiſiéme de ſa vie. Omar, qui ſurvécut trois jours à ſa bleſſure, fut prié par les Grands de ſe choiſir un ſucceſſeur. Mais ces inſtances furent inutiles. Il répondit ſeulement : *Si Salem étoit encore en vie, je l'aurois préféré à tous les autres.* On lui propoſa d'élever ſon fils à cette dignité ; mais il s'en défendit avec vivacité, diſant que c'étoit bien aſſez qu'il ſe fût trouvé dans ſa famille un homme qui eût bien voulu ſe charger d'un tel fardeau. Tout ce qu'on put obtenir de lui, c'eſt qu'il nommeroit ſix perſonnages qui préſideroient à l'élection du nouveau Calife. *Abdarrahman*, fils d'Abubeker, fut un de ces Electeurs. Il propoſa à ſes Collégues de renoncer aux prétentions qu'il avoit au Califat, pourvu qu'on le laiſsât maître de l'élection. Sa propoſition ayant été acceptée, il donna ſa voix à

III. Othman.

OTHMAN, homme peu propre au gouvernement d'une grande Monarchie. Il prodigua à ſes parens les ri-

chesses & les dignités de l'Etat. Il disgracia des Ministres & des Gouverneurs du premier mérite, & leur substitua des hommes sans talens. Cette conduite indisposa tous les ordres de l'Empire. On se souleva contre le Calife. On força les portes de son palais, & on le massacra dans la douziéme année de son regne, la 35e. de l'Hégire, & la 65e. de J. C. Il étoit alors âgé de quatre-vingts ans. Malgré les troubles de son Califat, les Arabes ne laisserent pas de poursuivre au dehors leurs conquêtes. Ils acheverent de soumettre la Perse; ils s'emparerent de l'isle de Rhodes, & ils s'étendirent sur les côtes de l'Afrique septentrionale jusqu'au Détroit de Gibraltar.

IV. Ali.

Ali, gendre & cousin germain de Mahomet, fut élu Calife le jour même de la mort d'Othman. Il ne regna pas plus tranquillement que son prédécesseur. Ayesha, veuve de Mahomet, lui portoit une haine implacable. Elle lui suscita avec d'autres factieux une guerre cruelle, tandis que Moavias, Gouverneur de Syrie, se révolta contre lui. Il vint à bout d'Ayesha & de ses partisans; mais il ne put soumettre Moavias, qui fut reconnu Ca-

Histoire des Arabes, Tome II.

lise en Syrie & en Egypte, & qui s'empara même d'une partie de l'Arabie. Après un regne de cinq ans, Ali fut assassiné par trois scélérats, qui se jetterent sur lui dans le tems qu'il se rendoit à la Mosquée pour y faire la priere. Quelques Historiens le représentent comme un homme inquiet, brouillon, soupçonneux, rempli de vanité & d'ambition. Ses ennemis l'accuserent d'avoir été complice du massacre d'Othman, & ce soupçon fut le principal prétexte de leur révolte. D'autres lui prodiguent des éloges outrés, & le regardent, après Mahomet, comme le plus grand & le plus vertueux Monarque qui ait regné en Arabie. Il fut l'auteur du grand schisme qui divise les Musulmans depuis près d'onze siécles. On a publié sous son nom plusieurs ouvrages, tels qu'un recueil de Sentences, & un Livre mystérieux, intitulé *Gesr*, ou *Giamé*, écrit en caracteres hiéroglyphiques. Voici une maxime qui fait honneur à la piété de ce Monarque : *Celui*, disoit-il, *qui veut être riche sans biens, puissant sans sujets, sujet sans maître, n'a qu'à s'attacher à Dieu : il trouvera en lui ces trois choses*. Il eût de

ses différentes femmes trente-trois enfans, sçavoir, quinze garçons & dix-huit filles.

V. Hassan.

HASSAN, l'aîné de ses fils, fut investi de la dignité souveraine, qu'il abdiqua par foiblesse cinq ou six mois après, pour la résigner à Moavias, chef des Califes Ommians. Il se retira à Médine, où il mena une vie privée, qu'il finit l'an 49 de l'Hégire, c'est-à-dire, environ huit ans après son abdication. On croit assez généralement qu'il fut empoisonné par sa propre femme, à l'instigation de Moavias.

ARTICLE II.

Califes Ommiades.

CETTE seconde race de Califes tire son nom d'*Ommiah*, bisayeul de Moavias, & petit-fils d'Abd-Menaf, qui fut le trisayeul de Mahomet. Elle a donné à l'Empire Arabique, dans l'espace d'environ 90 ans, quatorze Princes, qui ont regné dans l'ordre suivant.

VI. Moavias.

MOAVIAS. Il avoit été secrétaire de Mahomet. Omar le fit Gouverneur de Syrie. Il se maintint dans ce poste

malgré Ali, & il eut l'adreſſe d'engager Haſſan à lui réſigner le Califat. Othman & Ali avoient paru fort peu intelligens dans le choix de leurs Miniſtres: Moavias n'appella au gouvernement que des hommes éclairés, & ce fut à ce choix qu'il fut redevable de l'affermiſſement de ſa puiſſance. Il regna avec plus d'autorité qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, ſans affectation de ſévérité ni de bigotiſme. Juſqu'à lui les Califes n'avoient porté que des robes de laine: il s'habilla magnifiquement, il vécut avec ſplendeur, & ne ſe fit point un ſcrupule de boire du vin. Ce qu'il entreprit de plus hardi, fut d'aſſocier ſon fils *Yeſid* au Califat, & de rendre cette dignité héréditaire dans ſa famille. L'Empire lui fut redevable de l'inſtitution des poſtes, & de l'établiſſement d'une marine puiſſante. Il aimoit les ſciences, & il ſe plaiſoit à favoriſer les gens de lettres, particulierement les Poëtes. Etant Gouverneur de Syrie, il enleva aux Grecs Chipre & Rhodes, & lorſqu'il fut Calife il entreprit de les attaquer dans le centre de leurs forces. Yeſid eut ordre de porter la guerre dans la grande Aménie & la Natolie. Il s'em-

para sans résistance de ces deux provinces, & s'approcha ensuite de Constantinople. Mais après un siége de deux ans il fut obligé de se retirer. Moavias, qui avoit établi sa résidence à Damas, y mourut dans un âge avancé, l'an 60 de l'Hégire, de J. C. 680 (1). Il regna 19 ans, 3 mois & 5 jours. Les Arabes, établis en Afrique, pénétrerent sous son Califat dans la Sicile & dans l'Isle de Crete. Ils enleverent aux Grecs la ville de Carthage, & bâtirent celle de *Kairoan*, qui devint alors la résidence des Gouverneurs d'Afrique.

Hist. gén. des Huns, Tome I, partie I, Liv. VI.

VII. Yesid.

YESID succéda à Moavias, & n'occupa le trône que quatre ans. Ce fut par ses ordres que *Hossein* (2), ce fameux Martyr des Persans, fut massacré, & les Alides perdirent alors toute espérance de parvenir au Califat.

VIII. Moavias II.

MOAVIAS II, fils d'Yesid. Il fut à peine proclamé Calife, qu'il abdiqua le souverain pouvoir, pour s'enfermer dans une chambre du palais, dont il

(1) J'ai suivi sur ce regne, comme sur tous les autres, la Chronologie de M. Deguignes.

(2) Il étoit fils d'Ali, & petit-fils de Mahomet par Fathmé.

ne sortit plus. Il mourut quelques mois après dans cette solitude, où quelques gens prétendent qu'il fut empoisonné. Son penchant pour la retraite lui fit donner le surnom d'*Abou - leilah*, c'est-à-dire, *du pere de la nuit*. Lorsqu'il eut abdiqué, les Grands du Royaume conférerent la régence à *Dehac*, & couronnerent ensuite

IX. Mervan.

MERVAN, issu d'une branche collatérale. Il ne regna que dix mois, &, selon quelques Historiens, mourut d'une mort violente. *Abdallah*, fils de *Zobéir*, & cousin de Mahomet, excita de grands troubles pendant ce regne, & fut reconnu Calife dans la plûpart des villes de l'Arabie & de l'Egypte.

X. Abdalmelek.

ABDALMELEK, fils de Mervan. Il étoit occupé à lire l'Alcoran, lorsqu'on lui annonça qu'il avoit été proclamé Calife : *Livre divin*, s'écria-t-il, *il faut donc que je vous quitte ; le tems du recueillement & du repos est passé pour moi*. Ce Calife si dévot étoit un homme fort cruel. Il tua de sa propre main *Amrou*, son parent, qui s'étoit révolté. Après avoir feint de lui pardonner sa révolte, il l'attira dans son palais, le

fit charger de fers, le frappa si rudement qu'il lui cassa deux dents, & lui porta ensuite plusieurs coups de lance, qui ne firent aucun effet parce qu'Amrou avoit sous ses habits une cotte de maille. Abdalmelek s'en étant apperçu, lui dit en souriant : *Comment donc, mon cousin, vous être venu ici bien préparé ?* Là-dessus il ordonna à ses gardes de coucher ce misérable sur le dos, & prenant son épée, il choisit de sang-froid un endroit commode pour le percer. Il fit attaquer avec toutes les forces de la Syrie Abdallah, qui continuoit à prendre le titre de Calife, & *Mokthar*, qui, sous prétexte de venger la mort d'Hossein, mettoit tout en combustion dans l'Arabie. Après plusieurs combats, où la fortune ne lui fut pas toujours favorable, il triompha enfin de ces deux rebelles, qui périrent dans cette guerre. Il appaisa avec le même bonheur les mouvemens que d'autres factieux exciterent dans l'Arabie & dans l'Irak; & ces deux provinces, qui avoient toujours refusé de le reconnoître pour Calife, rentrerent enfin dans le devoir. Il fut particulierement redevable de ces succès à *Hégiage*, homme

de tête & de résolution, auquel il donna le commandement de ses troupes, & la principale autorité dans le gouvernement. Pour lui, il passa toujours pour un Prince peu habile, quoiqu'il eût donné d'assez grandes espérances avant son installation. Il étoit avare, superstitieux, & cruel. On assure qu'il avoit l'haleine si puante, que les mouches, qui voloient sur ses lévres, tomboient mortes sur le champ. Ce fut le premier souverain qui fit battre monnoie chez les Arabes : ils ne se servoient auparavant que de celle des Persans & des Grecs. Il fit mettre sur la sienne cette inscription : *Dites, il n'y a qu'un seul Dieu.* La mort l'enleva l'an de l'Hégire 86, de J. C. 705, à l'âge de soixante ans, dont il en avoit regné vingt.

XI. Valid.

VALID, l'aîné de ses fils, lui succéda. Son regne, qui dura dix ans, fut très-mémorable par les grandes conquêtes que firent les Arabes. Ils se répandirent du côté de l'Occident jusqu'en Espagne, où ils s'emparerent de l'Andalousie & du Royaume de Tolede; à l'Orient jusqu'aux Indes dont ils soumirent les plus belles contrées; & au Nord jusqu'à la grande

Bocarie, où ils prirent Samarcande, après avoir subjugué le Royaume de Karasm. Ces prodigieux succès mériterent à Valid les titres de *Victorieux* & de *Conquérant*, quoiqu'il n'ait rien fait par lui-même. Mais il eut d'excellens Généraux, & *leur gloire*, dit l'Historien moderne des Arabes, *devint la sienne.* Tandis que ses armées portoient aux extrémités de l'Univers la terreur de son nom, il s'occupoit des soins pacifiques de faire bâtir de superbe Mosquées à Damas, à la Mecque, à Médine, & en d'autres lieux. Elles furent construites avec tant d'intelligence, qu'elles ont depuis servi de modeles à tous les édifices de ce genre Il défendit dans la Syrie, & dans les autres provinces conquises sur les Chrétiens, d'enseigner la langue grecque, & de s'en servir dans les actes publics. Les Historiens s'accordent peu sur le portrait de ce Calife. Les uns lui prodiguent de grands éloges; les autres se déchaînent avec fureur contre sa mémoire, & ne le nomment jamais sans ajouter quelque invective, comme celle-ci, *Valid nam pelid*, Valid dont le nom est abominable. Les Arabes l'appel-

M. l'Abbé de Marigny, Tome II, sur le regne de Valid.

lerent *Pharaëni Ommiah*, ou le Pharaon des Ommiades.

XII. Soliman.

SOLIMAN, frere de Valid, fut élevé au trône l'an de l'Hégire 96, de J. C. 714. Il ouvrit son regne par plusieurs actes de clémence, qui lui firent donner le surnom de *Meslah-al-kaïr*, c'est-à-dire, auteur du bien. Il forma sur la ville de Constantinople deux entreprises qui furent très-malheureuses. La tempête fit échouer sur les côtes de Thrace, une partie de ses vaisseaux, & le reste fut pris & brûlé par les Grecs. Cette disgrace le plongea dans une sombre mélancolie qui abrégea ses jours. Il mourut âgé de quarante-cinq ans, dont il en avoit regné près de trois. C'étoit un homme de haute taille, & de très-bonne mine, robuste & vigoureux, fort maigre, & d'un appétit vorace. On assure qu'il mangeoit *communément plus de cent livres de viande par jour*. Du côté des qualités de l'ame, ce fut un des meilleurs Princes de cette race. N'ayant point d'enfans mâles, il nomma pour son successeur

Ibid. p. 413.

XIII. Omar II.

OMAR-BEN-ABDALAZIS son cousin, à l'exclusion d'*Yesid* son frere, qu'il jugea moins digne du trône.

Omar fit restituer aux descendans d'Ali une partie des biens que ses ancêtres avoient usurpés sur cette famille, & supprima les malédictions publiques qu'on fulminoit contre eux dans les Mosquées depuis le regne de Moavias I. Cette conduite, pleine d'humanité, le rendit odieux aux Sunnis fanatiques. Ses propres parens conspirerent contre lui, & le firent empoisonner dans la troisiéme année de son Califat.

XIV. Yesid II.

YESID, deuxiéme du nom, fils d'Abdalmelek. Les Grecs le nomment *Azed*. Il occupa quatre ans le trône, & le déshonora par ses vices. Sous son gouvernement les Arabes, qui avoient déja subjugué une partie de l'Espagne, pénétrerent dans les provinces méridionales de la France, & s'avancerent jusqu'à Toulouse. Eudes, Duc d'Aquitaine, leur fit lever le siége de cette place, les battit près de Narbonne, & les força de reprendre le chemin des Pyrénées, l'an de l'Hégire 102, de J. C. 721.

XV. Hescham.

HESCHAM, frere d'Yesid. Son régne fut troublé par la révolte de *Zéid*, petit-fils d'Hossein, & arriere-petit-fils du Calife Ali. Les peuples de l'I-

tak-Arabi l'éleverent au Califat, & l'abandonnerent ensuite à ses ennemis qui le massacrerent. Les *Abassides*, anciens adversaires des Ommiades, qu'ils ne reconnurent jamais pour Califes, & qu'ils vinrent dans la suite à bout de supplanter, exciterent aussi quelques mouvemens. Il en couta la vie à plusieurs de ces séditieux. Les Sarrazins d'Espagne firent dans le même tems une nouvelle irruption en France, sous la conduite d'*Abdalrahman*, que nos Historiens nomment *Abdérame*. Ils s'emparerent de Bourdeaux, battirent à plate couture Eudes, Duc d'Aquitaine, firent d'affreux ravages dans le Périgord, la Saintonge & le Poitou, & porterent la désolation jusque dans le territoire de Tours. Charles-Martel leur livra aux environs de cette ville une sanglante bataille, dans laquelle il leur tua, à ce qu'on assure, trois cents mille hommes. Abdérame périt dans ce combat, dont on fixe communément l'époque à l'an 114 de l'Hégire, de J. C. 732. Voilà ce qui se passa de plus considérable sous le Calife *Hescham*, qui régna 19 ans, 7 mois & 11 jours. Les Grecs le nomment *Isam*.

XVI & XVII. Valid II, Yesid III.

VALID II, fils d'Yesid II, tué dans le quinziéme mois de son regne.

YESID III, fils de Valid I, chef des conjurés qui massacrerent Valid II. Il ne régna lui-même que 5 mois & quelques jours. Les Arabes lui donnerent le surnom d'*Al-nakès*, qui signifie mauvais payeur, parce qu'il diminua la solde des troupes, que son prédécesseur avoit considérablement augmentée.

XVIII. Ibrahim.

IBRAHIM, frere d'Yesid III, surnommé *Al-maklu*, ou le déposé, parce que ses sujets, ayant à leur tête un Prince nommé *Mervan*, le chasserent du trône le troisiéme mois de son régne. Quelques Ecrivains assurent qu'il fut tué peu de tems après.

XIX. Mervan II.

MERVAN II, arriere-petit-fils de Mervan I. Il usurpa la couronne sur Ibrahim, & il fut lui-même détrôné & massacré au commencement de la sixiéme année de son Califat. C'est à lui que finit la Dynastie des Ommiades.

ARTICLE III.

Califes Abbassides.

Origine & progrès des Abbassides.

LES *Abbassides* descendent d'*Abbas*, oncle paternel de Mahomet. Après la mort d'Ali ils formerent des prétentions sur le Califat. Sous le regne d'Omar II, un Prince de cette famille, nommé *Mohammed*, prit secretement le titre d'Iman, ou de souverain Pontife. *Ibrahim*, son fils, qui lui succéda dans cette dignité, agit plus ouvertement, & fit quelques progrès en Perse. Mais il eut le malheur de tomber entre les mains de Mervan II, qui le fit mourir. On mit à sa place son frere *Aboul Abbas*, qui fut proclamé à Couffah avec beaucoup d'appareil; & ce fut alors que les partisans de cette famille firent les plus grands efforts contre les Ommiades. Les Arabes & les Irakiens prirent les armes; *Abdallah*, oncle d'Aboul-Abbas, fit une irruption en Mésopotamie, & dans le même tems il parut en Perse un fanatique, nommé *Zulcimin*, qui causa dans le pays un soulevement général. Mervan, quoi-

qu'homme de tête & de courage, ne put résister à tant d'ennemis. Après avoir perdu trois batailles, il fut obligé de se réfugier en Egypte, où *Saleh*, frere d'Abdallah, le fit massacrer l'an de l'Hégire 132, de J. C. 750. Les Abbassides commencerent alors à regner sans opposition.

XX. Aboul-Abbas.

Histoire des Arabes, Tome III; Hist. générale des Huns, *ubi supr.*

ABOUL-ABBAS, le premier de ces Califes, occupa le trône pendant quatre ans & neuf mois. On lui donna le surnom d'*As-Saffah*, ou de sanguinaire, à cause des exécutions sanglantes qui se firent sous son regne, & dont Abdallah, oncle du Calife, fut le principal auteur. Ce perfide Musulman ayant attiré à Damas quatre-vingts princes Ommiades, après leur avoir accordé une amnistie, les fit tous massacrer dans un même jour. Il n'en échappa qu'un seul, nommé *Abderrhaman*, qui, ayant erré quelque tems en Afrique, finit par se réfugier en Espagne, où il fonda une nouvelle Dynastie d'Ommiades.

XXI. Abou-Giaffar.

ABOU-GIAFFAR, succéda à son frere Aboul-Abbas, & régna vingt-deux ans. Abdallah essaya inutilement de lui disputer le Califat. *Mohammed* & *Ibrahim*, descendans d'Ali, forme-

rent la même entreprise, & ne furent pas plus heureux. D'autres rebelles exciterent dans l'Empire différens troubles, que le Calife vint encore à bout d'appaiser. Les conquêtes qu'il fit en Arménie, en Cilicie & en Cappadoce, lui mériterent le nom d'*Almanzor*, ou de victorieux. Il bâtit sur les bords du Tigre une ville fameuse, dont il traça lui-même le plan, & qu'il nomma *Medina tol-salam*, ou ville de la paix. Mais dans la suite le caprice des peuples l'appella *Bagdad*, du nom d'un Hermite qui faisoit son séjour dans le lieu où elle fut bâtie; & ce dernier nom lui est resté. Ce Calife, dont la vie n'avoit été qu'un tissu de prospérités, fit une fin très-déplorable. Ayant lû sur une muraille quelques vers, qui selon plusieurs Ecrivains, ne contenoient qu'une moralité générale sur l'instabilité des grandeurs humaines (1), il crut que c'étoit un avertissement du ciel, qui le menaçoit d'une mort prochaine. Cette idée le frappa si vivement, qu'il tomba dans une

(1) D'autres ont dit que les vers contenoient cet arrêt: *O Giaffar, tes jours sont terminés: l'heure de ta mort est venue: l'ordre irrévocable de Dieu est arrivé.*

ſombre mélancholie, qui approchoit de la démence, & qui, au bout de quelques mois, termina ſes jours, l'an de l'Hégire 158, de J. C. 775. Les conſeils qu'il donna à ſon fils quelque tems avant ſa mort, prouvent l'aliénation de ſon eſprit. *Je vous exhorte*, lui dit-il, *d'avoir de grands égards pour vos parens; mais je crois que vous n'en ferez rien. Elevez avec ſoin vos enfans, & tâchez d'en avoir beaucoup; mais je crois que vous n'en ferez rien. Ne bâtiſſez point dans la partie occidentale de Bagdad; mais je crois que vous y bâtirez. Ne ſouffrez point que vos femmes ſe mêlent des affaires du gouvernement; mais je crois que vous le ſouffrirez.*

XXII. Mahadi.

MAHADI, fils d'Abou-Giaffar, fut couronné à Bagdad, qui étoit alors la réſidence des Califes. Il ſe fit adorer par ſon affabilité, ſa clémence, ſa généroſité, & ſes autres qualités bienfaiſantes. Il aima la juſtice, & il obſerva de près la conduite des Magiſtrats, dont il puniſſoit avec ſévérité les prévarications. Son zele pour le bonheur des peuples le porta à changer ſouvent les Gouverneurs des provinces, afin qu'ils ne priſſent pas

trop d'autorité dans leurs départemens : abus qui avoit occasionné de grandes vexations sous les précédens Califes. Il donnoit dans son palais de fréquentes audiences, où il écoutoit les plaintes de tous ceux qui se présentoient. Il voulut, à l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, faire le pélerinage de la Mecque, & il signala sa magnificence dans ce voyage, qui lui couta six millions. Un jour qu'il faisoit des largesses au peuple dans la Kaaba, où chacun s'empressoit d'avoir part à ses libéralités, il apperçut un Musulman qui prioit avec ferveur & qui ne paroissoit occupé d'aucun autre soin. *Homme de bien*, lui dit le Calife, *pourquoi ne me demandez-vous rien ? Etant dans la maison de Dieu*, répondit le Musulman, *j'aurois grand tort de demander à d'autres qu'à Dieu, & de désirer autre chose que lui-même.* Ce Prince remporta plusieurs victoires sur les Grecs, qu'il harcela jusque dans le voisinage de Constantinople, & qui n'obtinrent la paix qu'en se soumettant à payer un tribut annuel de soixante mille écus d'or. Il mourut, selon quelques-uns, d'une chûte qu'il fit à la chasse, & selon d'autres de

poison, après avoir régné un peu plus de dix ans.

XXIII. Hadi.

HADI, fils de Mahadi, ne jouit que quinze mois du Califat. On croit que deux de ses femmes l'étoufferent dans son lit, à l'instigation de sa propre mere.

XXIV. Haroun-al-Raschid.

HAROUN-AL-RASCHID, frere de Hadi. Les Grecs, devenus tributaires des Arabes, sous le régne de Mahadi, essayerent de secouer le joug sous celui d'Haroun, & ravagerent quelques provinces Musulmanes. Mais ce Calife les repoussa, & marcha lui-même vers les frontieres de la Gréce. L'Empereur Nicéphore perdit dans un sanglant combat ce qu'il avoit de meilleures troupes. Héraclée & quelques villes voisines furent détruites de fond en comble, & le Monarque Arabe, en accordant la paix aux Grecs, exigea une augmentation de tribut. D'un autre côté, *Jahia*, descendant d'Ali, excita quelques mouvemens en Perse, où il fut proclamé Calife. Haroun l'attira à Bagdad sous la foi d'un sauf-conduit, & le fit ensuite massacrer. Ce n'est pas la seule action cruelle qu'on lui reproche. Ayant conçu quelques soupçons contre les *Barmécides*, Prin-

ces

ces Perſans, qui s'étoient établis en Syrie depuis un ſiécle : il les extermina tous les uns après les autres, ſans aucun égard pour les ſervices de cette famille, qui avoit donné plusieurs Viſirs à l'Etat, & qui n'eut peut-être d'autre crime que d'avoir produit de trop grands hommes. Ce Calife avoit d'ailleurs de très-grandes qualités. Tous les Hiſtoriens ont vanté ſes talens pour la guerre, ſon intelligence pour la conduite de l'Etat, & particulierement ſon amour pour l'ordre, qui lui fit donner le ſurnom de *Raſchid*, ou de juſticier. Il aimoit les lettres & ceux qui les cultivoient. Il tâcha d'inſpirer le même goût à ſes ſujets, & pour leur donner la facilité de s'inſtruire, il fit traduire en Arabe plusieurs livres Grecs. On tira par ſes ordres un grand nombre de copies de ces traductions, pour les répandre dans tout l'Empire.

Les Arabes d'Afrique, qui, depuis l'uſurpation des Abbaſſides, vivoient dans une eſpece d'indépendance, ſecouerent ouvertement le joug des Califes ſous le regne d'Haroun. *Ibrahim Aglab*, leur Gouverneur, ſe fit proclamer ſouverain à Kairoan, & fonda la

Dynaſtie des *Aglabites*, l'an de l'Hégire 784, de J. C. 800. Elle a ſubſiſté environ un ſiécle. Quelques années auparavant, *Edris* & *Soliman*, deſcendans d'Ali, s'étoient établis dans la partie occidentale de la Barbarie. Edris eut un fils, nommé auſſi Edris, qui bâtit la ville de *Fez*. Sa famille a régné dans cette partie de l'Afrique juſqu'à l'an de l'Hégire 330. Elle a auſſi donné pluſieurs Rois à l'Eſpagne.

Haroun étoit contemporain de Charlemagne. On aſſure qu'il rechercha l'amitié de ce Monarque, & qu'il lui fit de magnifiques préſens, dont le plus conſidérable fut la ceſſion des ſaints lieux. Il mourut à Tous, dans le Khoraſan, à l'âge de quarante-ſept ans, dont il en avoit régné 23. Il laiſſa trois fils, *Amin*, *Mamoun*, & *Motaſem*, & il voulut que chacun d'eux eût part à ſa ſucceſſion.

XXV. Amin.

AMIN, que le droit de ſa naiſſance appelloit au Califat, & qui fut en effet inveſti de cette dignité, reçut en partage la Chaldée, les trois Arabies, la Méſopotamie, la Syrie, la Paleſtine, la Médie, l'Egypte, & toutes les provinces de l'Afrique juſqu'à l'Océan.

Mamoun obtint la Perse, la Transoxiane, & tout ce que les Arabes possédoient dans l'Inde. Motasem eut l'Arménie, la Natolie, la Géorgie & la Circassie. Telles furent les dispositions que fit Haroun quelques années avant sa mort, & qu'il eut la précaution de faire ratifier par les Grands de l'Empire. Mais Amin ne fut pas plutôt élevé au Califat, qu'il entreprit d'envahir les Etats de ses freres. Il ôta à Motasem la Mésopotamie, & il prépara le même traitement à Mamoun, auquel il ordonna de se rendre à Bagdad. Mais Mamoun, au lieu d'obéir, leva des troupes dans le Khorasan, & s'y fit proclamer Calife. Il envoya ensuite contre son frere une puissante armée, sous la conduite de *Thaher*, général expérimenté, qui, après avoir soumis Hamadan & Bagdad, fit Amin prisonnier, & envoya sa tête à Mamoun. Telle fut la fin de ce Monarque, que l'ambition précipita du trône dans la cinquiéme année de son regne.

XXVI. Mamoun.

MAMOUN prit alors possession du Califat. Pour récompenser les services de Thaher, il lui céda à perpétuité les provinces de la Perse, en se réservant, ainsi qu'à ses successeurs, le

droit de mouvance & d'investiture. Thaher, abusant de cette faveur, aspira à l'indépendance, & méconnut à un tel point l'autorité de son ancien maître, qu'il fit supprimer son nom dans la priere publique. J'ai parlé ailleurs (1) de cette Dynastie des *Thahériens*, qui, dans le cours de 56 ans, a donné cinq Rois à la Perse.

Mamoun fit une autre démarche qu'on ne devoit pas attendre d'un Abbasside. Il attira à sa Cour *Ali Rhida*, ou *Rizza*, chef des Alides, lui donna sa fille en mariage, & l'associa à l'Empire. Il quitta même le turban noir, que les Abassides avoient toujours porté, & prit un turban verd, tel que celui des Alides. Cette conduite indisposa tellement ses sujets, qu'ils le dépouillerent du Califat, & lui substituerent son oncle *Ibrahim*. Mais la mort de Rizza, que les amis de Mamoun firent, dit-on, empoisonner, appaisa cette révolte. Les Syriens rentrerent dans le devoir, & le Calife pardonna généreusement à Ibrahim.

Rien ne fait plus d'honneur à la mémoire de ce Prince, que son applica-

(1) Tome VI, p. 259.

tion aux science, & le soin qu'il eut de les faire fleurir à Bagdad. Il établit dans cette ville des Colléges, des Bibliothéques, un Observatoire, & une célèbre Académie. Il travailla lui-même à rédiger des Tables Astronomiques, qui furent publiées sous son regne & qui portent son nom. Le goût de la Philosophie s'introduisit alors parmi les Arabes. Mais cette science dangereuse refroidit sensiblement la dévotion des peuples, & fit d'ailleurs éclore plusieurs disputes, qui furent très-funestes à la Religion; ce qui a fait dire à un Ecrivain Mahométan * *que le Calife Mamoun seroit infailliblement puni dans l'autre monde pour avoir troublé la piété des Musulmans, par l'introduction des études philosophiques*. Les Dévots ne furent pas moins scandalisés de la tolérance qu'il eut, non-seulement pour les différentes sectes qui partageoient le Mahométisme, mais pour toutes les Religions étrangeres. Je ne parle point de quelques entreprises qu'il fit sur l'Asie mineure, parce qu'elles ne produisirent aucun changement dans l'Empire Grec. Il mourut dans une de ces expéditions, âgé de quarante-neuf

* *Takiddin.*

ans, dont il en avoit régné vingt, & fut inhumé à Tarse en Cilicie.

XXVII. Motasem.

MOTASEM, frere de Mamoun, fut proclamé Calife l'an de l'Hégire 218, de J. C. 842. On le surnomma *Billah*, ou prince par la grace de Dieu, titre que la plûpart de ses successeurs ont retenu. Les préventions qu'on lui inspira contre les habitans de Bagdad, le porterent à batir, à douze lieues de cette capitale, une nouvelle ville, nommée *Samarath*, où il établit la résidence des Califes. Il s'éleva dans la seconde année de son regne de grands mouvemens en Perse. Un fanatique, nommé *Babek*, en fut l'auteur: mais son supplice fit cesser les troubles. L'année suivante on vit éclore à Samarath une conspiration dangereuse, tramée par les chefs de la Milice. Leur but étoit de massacrer Motasem, & de placer sur le trône *Abbas*, fils de Mamoun. Leur complot fut découvert. Il en couta la vie à Abbas, à *Haidar Afschin*, Général des troupes, à *Asbah* son collégue, & à d'autres personnes de la premiere distinction. Les Grecs, si maltraités des Arabes depuis deux siécles, essayerent de se venger sur Motasem des injures qu'ils

avoient reçues de ses prédécesseurs, & firent vers l'année 840 une irruption dans les provinces Musulmanes, où ils mirent tout à feu & à sang. Le Calife marcha contre eux, les joignit près de Mopsueste, & leur livra une bataille meurtriere, dans laquelle il leur tua trente mille hommes. Il leur enleva ensuite Zabatra & Amorium, qu'il ruina de fond en comble, après avoir fait passer au fil de l'épée tous les habitans. Il survécut peu à cette expédition, étant mort à Samarath l'an 227 de l'Hégire, de J. C. 842, après avoir régné huit ans, huit mois & huit jours. On observe que ce fut sous ce Monarque que les *Turcs* commencerent à entrer au service des Califes. Il fit acheter dans le Turkestan quantité d'esclaves, dont il forma une brillante milice, qui se rendit en peu de tems si redoutable, qu'elle fit la loi à ses propres Souverains.

XXVIII. Vathek.

VATHEK *Billah*, fils de Motasem, regne près de six ans. Il a pour successeur son frere

XXIX. Motavakel.

MOTAVAKEL *Billah*, qui se déshonora par ses cruautés & par ses débauches. Les Turcs, auxquels il avoit confié la garde de sa personne, le maf-

ſacrerent dans la quinziéme année de ſon regne, & couronnerent ſon fils

XXX. Montaſer.

MONTASER Billah, qui avoit trempé dans cet indigne aſſaſſinat. Il ne jouit pas long-tems du fruit de ſon parricide, puiſqu'il ne régna que ſix mois. J'ai rapporté ailleurs un trait fort particulier, qui concerne ce Monarque (1). Les Turcs, dont l'inſolence & le pouvoir croiſſoient de jour en jour, exclurent du Califat les freres de Montaſer, & mirent ſur le trône

XXXI. Moſtaïn.

MOSTAIN Billah, petit-fils de Motaſem, qui fut dépoſé & maſſacré dans la troiſiéme année de ſon regne.

XXXII & XXXIII. Motaz & Mohtadi.

MOTAZ, fils de Motavakel, & MOHTADI, fils de Vathek, eurent le même ſort que Moſtaïn. Le premier régna quatre ans & demi, & l'autre onze mois.

XXXIV. Motamed.

MOTAMED Billah, frere de Motaz, parvint enſuite au Califat, par la faveur des Turcs, qui continuoient de diſpoſer ſouverainement de cette dignité. Son regne, dont le commencement ſe rapporte à l'an de l'Hégire 256, de J. C. 870, offre pluſieurs évenemens remarquables. Les Zing-

(1) Tome VI, p. 253.

kiens, peuple forti du Zanguebar, province orientale de l'Afrique, s'étoient établis depuis quelques années dans l'Irak-Arabi, aux environs de Couffah & de Basrah, les meilleures places de cette contrée. Ils avoient à leur tête un imposteur, nommé *Mahomet*, qui prétendoit descendre du Législateur des Musulmans. Ils s'emparerent bientôt de presque toute l'Irak, & résolus d'étendre de plus en plus leurs conquêtes, ils se répandirent sur les frontieres de la Perse, où ils commirent d'affreux brigandages. Il fallut plusieurs années pour les soumettre; mais enfin leur chef fut tué l'an de l'Hégire 269, après la perte d'une bataille, dans laquelle la plus grande partie de son armée périt. Le reste prit la fuite, & se dispersa en divers lieux, de maniere que l'Empire fut heureusement délivré de ces rebelles.

Il s'éleva dans le même tems d'autres mouvemens en Perse. *Yacoub*, surnommé *Soffar*, ou le Chandronnier, se rendit absolu dans le Sigistan, & pénétra ensuite dans le Khorasan & le Tabristan, d'où il chassa les Thaériens. Il y établit une nouvelle Dynas-

tie, qui ne ſubſiſta que trente ans. Peu ſatisfait de ces conquêtes, il oſa porter la guerre juſque dans le cœur des Etats du Calife, & ſe préſenta devant Bagdad. Mais il fut repouſſé avec perte. Yacoub mourut deux ans après cette expédition, & laiſſa le trône à ſon frere *Amrou*, qui s'empara du Farſiſtan, & qui obtint du Calife Motamed l'inveſtiture de tous les Etats que ſon frere & lui avoient uſurpés.

Ce ne fut pas le ſeul démembrement que ſouffrit alors l'Empire des Califes. *Ahmed*, fils d'un eſclave Turc, nommé *Thouloon*, ſe rendit maître de l'Egypte, dont il avoit obtenu le gouvernement ſous le regne de Motaz. Il y fonda l'an 264 de l'Hégire la Dynaſtie des *Thoulonides*, qui, dans le cours d'environ trente ans, a donné cinq Souverains à cette province, que nous verrons bientôt rentrer ſous le pouvoir de ſes anciens maîtres.

Voilà ce qui ſe paſſa de plus important ſous le Califat de Motamed, Prince indolent & foible, ſans courage, ſans génie, & abſolument livré à ſes plaiſirs. Il ſe laiſſa gouverner par ſon frere *Mouaffec*, qui eut une autorité ſans bornes, & qui régna plus vérita-

blement que Motamed. Le Calife ne pouvoit dépoſer en de meilleures mains les rênes de l'Empire. Mouaffec étoit un homme prudent, éclairé, laborieux, actif, auſſi propre à commander les armées qu'à régir l'Etat pendant la paix. Ce fut à ſa valeur & à ſa bonne conduite que l'Empire fut redevable de la deſtruction des Zinghiens, & de la défaite d'Yacoub devant Bagdad. Il réprima les excès de la milice Turque, & trouva même le moyen de la détruire peu à peu. Il diſpoſoit des finances avec autant d'œconomie que de droiture, juſqu'à refuſer quelquefois de l'argent à ſon frere, à cauſe du mauvais uſage qu'il en faiſoit : ce qui fit dire un jour à ce Calife, *Mon nom remplit toute la terre, & je n'ai pas une obole dans mes mains*. Motamed, qui avoit fixé ſa réſidence à Bagdad, ancienne capitale de l'Empire, y mourut âgé de cinquante ans, dont il en avoit régné vingt-trois.

XXXX. Mothaded.

MOTHADÈD *Billah*, fils de Mouaffec, ſuccéda au Califat, au préjudice des fils de Motamed. Il accorda à *Khoumarouïah* l'inveſtiture du royaume d'Egypte, que ſon pere Ahmed

avoit ufurpé, & peu de tems après il époufa la fille de ce Sultan. Mais il eut à peine célébré fon mariage, qu'il apprit que Khoumarouïah venoit d'être affaffiné à Damas par fes domeftiques. *Geish* fon fils fut mis fur le trône, à l'exclufion du frere de Khoumarouïah, qui avoit été proclamé par quelques factieux, & que le nouveau Sultan fit poignarder. Ils fe vengerent de cette violence en maffacrant Geisch, qui eut pour fucceffeur fon frere *Haroun*. Telles furent les révolutions qui arriverent en moins d'une année dans ce nouvel Empire. Des fectaires dangereux exciterent dans le même tems de grands troubles en Arabie. Leur chef, qui étoit né à *Hamadan-Karmaz*, village de l'Irak, prit le nom de *Karmath*, & le communiqua à fes difciples. Entre plufieurs opinions hétérodoxes, ce novateur enfeignoit qu'il falloit prier cinquante fois le jour, que les ablutions légales étoient inutiles, qu'on pouvoit manger de la chair de porc, & que la plûpart des préceptes de l'Alcoran avoient un fens allégorique. Le jeûne, par exemple, étoit le fymbole du fecret inviolable qu'il falloit garder

ſur les myſteres de la religion. Le précepte de la priere, & la défenſe de l'adultere & de la fornication, ne repréſentoient autre choſe que l'obéiſſance & la fidélité qui étoient dues à l'Iman, c'eſt-à-dire, au grand Pontife de la ſecte. Karmath commença à prêcher ces rêveries l'an 275 de l'Hégire, ſous le Califat de Motamed. Quantité d'eſclaves & d'ouvriers, condamnés à des occupations pénibles, embraſſerent ſa doctrine, parce qu'ils trouvoient plus doux de prier cinquante fois le jour que de travailler. Leurs maîtres s'en plaignirent, & Karmath fut arrêté par les ordres d'un Emir de l'Irak, qui le menaça du dernier ſupplice. Mais la fille de ce Segneur le fit ſecretement évader. On ne ſçait quelle fut la fin de cet impoſteur; mais ſous le regne de Mothaded, ſes diſciples commirent d'affreux déſordres dans l'Arabie, & porterent enſuite leurs brigandages dans l'Irak, ſous la conduite d'*Abou-Saïd-Habah*, qui prenoit le titre de Schérif. Le Calife envoya contre eux une armée formidable, ſur laquelle Abou-Saïd remporta une victoire complette. Mais deux

ans après ce Général fut pris dans un second combat. On l'envoya sous bonne escorte à Bagdad, où le Calife, indigné de quelques propos insolens qu'il lui tint, le fit pendre au gibet public, après lui avoir fait couper les pieds & les mains.

La Perse vit éclore sous ce même regne une révolution remarquable. Amrou, qui avoit succédé à son frere Yacoub, le premier des Soffarides, fut chassé du Khorasan & du Farsistan par un Prince *Samanide*, nommé *Ismael*. On l'envoya prisonnier à Bagdad, où il fut mis à mort par l'ordre du Calife, qui avoit excité Ismael à cette expédition. *Thaher*, successeur d'Amrou, perdit l'année suivante le Sigistan, l'unique province qui restoit aux Soffarides, & fut aussi enfermé à Bagdad, où il finit ses jours. C'est ainsi que cette Dynastie s'éteignit, pour faire place à celle des Samanides. La disgrace d'Amrou arriva l'an de l'Hégire 289, de J. C. 902; & ce fut cette même année que mourut Mothaded, âgé de quarante-six ans, dont il en avoit régné presque dix.

XXXVI. Moktafi.

MOKTAFI *Billah*, fils de Mothaded, étoit à Raccah lorsque son pere

mourut. Il y fut proclamé Calife ; mais il établit sa résidence à Bagdad, où il reçut aussi le serment des peuples. Ce Prince fut perpétuellement en guerre avec les Karmates, qui, non contens des brigandages qu'ils exerçoient dans l'Arabie & dans l'Irak, se répandirent dans la Syrie, & s'avancerent jusqu'à Damas, après avoir saccagé *Basri*, *Adraguete*, & d'autres villes considérables. On leur livra six batailles, dont les succès furent tellement balancés, qu'il ne fut pas possible d'exterminer ce parti. Trois de leurs chefs, *Zacarviah*, *Hussain* & *Zecroune*, périrent successivement dans ces différens combats. Le Calife fut plus heureux du côté de l'Egypte. Haroun, quatriéme Soudan de la famille des Thoulonides, lui ayant donné quelque mécontentement, il fit attaquer ses Etats par terre & par mer. *Mohammed-en-Soliman*, Général des troupes Syriennes, s'empara d'abord de Damas, qui appartenoit aux Thoulonides, & passa ensuite en Egypte, où il mit le siége devant *Mesrah*, capitale de leur Empire. Haroun, abandonné de la plûpart de ses Capitaines qui prirent l'épouvante, ne

Histoire des Arabes, Tome III, sur le regne de Moktafi. Histoire des Huns, Tome I, Liv. V.

laiſſa pas de livrer à Mohammed une bataille qu'il perdit. Les uns diſent qu'il fut tué dans la déroute par ſon propre frere, & les autres qu'il périt au ſiége de Meſrah. Après ſa mort, qui arriva l'an de l'Hégire 292, de J. C. 905, les Grands du Royaume traiterent avec Mohammed. Meſrah & les autres villes ſe ſoumirent. Tous les Princes de la famille royale furent conduits à Bagdad, & l'Egypte rentra ſous la domination des Califes, après avoir été trente ans dans les mains des Thoulonides. Moktafi mourut peu de tems après cette expédition, à l'âge de 33 ans, dont il en avoit régné ſix & demi. Il eut pour ſucceſſeur

XXXVII. Moctader.

MOCTADER *Billah*, ſon frere, qui n'avoit que treize ans lorſqu'il monta ſur le trône. Son regne fut très-orageux. Les Karmates recommencerent la guerre. *Abou-Saïd*, qu'ils avoient élu pour chef, établit à *Hagiar*, dans l'Arabie pétrée, une eſpece de principauté, qu'il tranſmit à ſes deſcendans. Son fils *Abou-Thaher*, qui lui ſuccéda ſe rendit maître de Baſrah & de Couffah dans l'Irak, d'où il envoya des partis juſque dans le territoire de

Bagdad. Il s'approcha ensuite de la Mecque, qu'il emporta d'assaut, & qu'il saccagea. Les Karmates y passerent au fil de l'épée plus de trente mille habitans, prophanerent la Kaaba & les autres lieux saints, & enleverent la Pierre noire, qui, depuis plusieurs siécles, étoit l'objet de la vénération des Arabes (1). Après cette expédition il marcha rapidement en Syrie, & ayant passé le Tigre, il parut aux portes de Bagdad, à la tête de mille cavaliers, avec lesquels il battit une armée de trente mille hommes. Content d'avoir porté l'effroi jusqu'au cœur des Etats du Calife, il repassa le Tigre, & se retira avec un prodigieux butin sans être poursuivi. Quelques jours avant cette victoire, *Abusage*, Général des Syriens, avoit fai sommer les Karmates de mettre bas les armes, attendu la supériorité de ses forces. Abou-Thader demanda à l'Officier qui lui fit cette proposition, à quoi se montoit le nombre des troupes d'Abusage. L'Envoyé répondit qu'il alloit au moins à trente mille hommes: *Eh bien*, reprit le Karmate, *vous*

(1) Vingt-deux ans après, les Karmates renvoyerent cette pierre à la Mecque.

direz de ma part à votre Général, qu'il lui manque trois hommes de la trempe de ceux qui composent ma petite troupe. Là-dessus, il fit appeller trois de ses gens, & commanda à l'un de se poignarder, à l'autre de se jetter dans le Tigre, & au troisiéme de se précipiter du haut d'une tour, ce qu'ils exécuterent sur le champ en présence de l'Officier. Alors Abou-Thaher lui dit : *Croyez-vous qu'un Général qui a de tels soldats doive s'effrayer du nombre de ses ennemis ?*

Le regne de Moctader, qui dura vingt-quatre ans & onze mois, ne fut qu'un enchaînement de disgraces étrangeres & domestiques. Ses Ministres & ses maîtresses lui firent la loi, & se jouerent indignement de sa foiblesse. On le renversa deux fois du trône, & deux fois il fut rétabli. Enfin, un Eunuque, nommé *Munas*, le fit assassiner dans un tournois, au milieu de la grande place de Bagdad. Ce fut sous son Califat que finit en Afrique la Dynastie des Aglabites. Un soldat de fortune, nommé *Abdallah*, s'empara de leurs Etats, & fut lui-même détruit par *Obeïd-Allah*, appellé le *Fathimite*, parce qu'il pré-

tendoit descendre de *Fathmé*, fille de Mahomet. Obeïd se fit proclamer Calife à Kairoan l'an 296 de l'Hégire, de J. C. 908. Il bâtit ensuite la ville de *Mahadi*, où il établit sa résidence. Ses descendans, appellés *Obeïdites*, *Ismaéliens*, *Alides*, & *Fathimites*, mais plus connus sous le dernier de ces noms, soumirent la plus grande partie de l'Afrique, & formerent en Egypte une Dynastie puissante, dont nous parlerons bientôt. Un autre aventurier, nommé *Wahsoudan*, commença dans le même tems * à fonder au nord de la Perse un nouveau Royaume, qu'il transmit à ses enfans. Ces princes, nommés *Dilémites*, parce qu'ils régnerent d'abord dans le *Dilem*, envahirent ensuite une partie de la Perse. Mais leur puissance fut renversée en moins d'un siécle. C'est ainsi que la Monarchie des Califes se démembroit de regne en regne, & tendoit par degrés à sa dissolution.

* L'an de l'Hégire 315.

XXXVIII. Caher.

CAHER *Billah*, frere & successeur de Moctader, ne régna qu'un an & six mois, & fut ensuite déposé. On le méprisa assez pour lui laisser la vie; mais on ne lui assigna aucun revenu pour sa subsistance, & ce malheureux

Monarque tomba dans une telle pauvreté, qu'il étoit, dit-on, réduit à demander l'aumône à la porte des Mosquées.

XXXIX. Radhi.

RADHI *Billah*, fils de Moctader, fut proclamé Calife le jour même que Caher Billah son oncle fut déposé. Il fit une paix honteuse avec les Karmates, qui, moyennant une somme annuelle de cinquante mille dinars d'or, que Radhi promit de leur payer, s'engagerent de se tenir tranquilles en Arabie, & de ne point insulter les Caravanes qui alloient à la Mecque. Il avilit d'une autre maniere le Califat, en érigeant en principautés la plûpart des Gouvernemens, & en créant la charge d'*Emir-el-Omara*, ou de *Commandant des Commandans*. *Raïk*, Prince de Vasset, fut le premier de ces Emirs, qui devinrent bientôt les maîtres de l'Etat. Le Calife, en leur donnant une autorité absolue sur tous les autres Gouverneurs, crut appaiser les troubles, & ne fit que les augmenter. *Jakem*, ou *Yahkam*, entreprit de déposséder Raïk. C'étoit un esclave Turc, élevé aux premiers grades de la Milice par *Mardavige*, Prince Dilémite, dont il reconnut si mal

Histoire des Arabes, Tome IV.

les bienfaits qu'il le massacra à Ispahan. Ayant débauché les troupes qu'il commandoit, ils les mena à Bagdad, & s'empara de cette ville, où il se fit nommer Emir-el-Omara. Raïk se retira dans l'Irak, dont le Calife lui accorda la propriété, pour le dédommager de la perte de son emploi. Peu de tems après, l'Egypte & une partie de la Syrie, secouerent le joug de Radhi, & reconnurent pour maître un Turc, nommé *Aboubekr-Mohammed*, qui prit le titre d'*Akschid*, ou d'*Ykchid*. Il fonda la Dynastie des *Akschidiens*, dont la puissance ne s'est maintenue que trente-quatre ans. Le Calife mourut au milieu de ces troubles, l'an de l'Hégire 329, de J. C. 940, dans la trentiéme année de son âge, & la septiéme de son regne. Il eut pour successeur

XL. Mottaki.

MOTTAKI *Billah* son frere, qui, ayant occupé le trône quatre ans & onze mois, fut déposé par *Tozun*, qu'il avoit nommé Emir-el-Omara. Tozun conféra le Califat à

XLI. Mostakfi.

MOSTAKFI *Billah*. Les fonctions de cette dignité se réduisoient alors à faire la priere dans la grande Mosquée, & à donner l'investiture des

Etats qui ne s'étoient pas entierement soustraits à la dépendance des Califes. On ôta à Mostakfi jusqu'à la prérogative de nommer le grand Emir. Tozun étant au lit de la mort disposa de cet emploi en faveur de *Schirzad*, Officier Turc. Ce fut le dernier Emir-el-Omara de cette nation. Les Syriens, à qui sa tyrannie devint insupportable, implorerent l'assistance d'un Prince *Bouïde*, nommé Ahmed. Celui-ci parut à la tête d'une armée devant Bagdad, où Schirzad n'eut pas la hardiesse de l'attendre. Les habitans de cette capitale reçurent Ahmed comme leur libérateur, & Mostakfi lui donna la charge de grand Emir, avec le titre de *Moezzeddoulet* (1). Il étendit les mêmes faveurs sur ses freres, dont l'un reçut le nom d'*Emadeddoulet* (2), & l'autre celui de *Rokneddoulet* (3). J'ai parlé ailleurs (4) de l'origine de ces Princes Bouïdes, qui s'éleverent également sur la ruine des Rois de Dilem & sur celle des Califes. Leur puissance commença l'an de l'Hégire 322, de l'Ere Chrétienne

(1) La force & la fleur de l'Etat. (2) Le soutien du trône. (3) La colonne de l'Empire.
(4) Tome VI, pag. 261.

933, & s'éteignit au bout de cent ving-deux ans. Ahmed obtint des prérogatives qui n'avoient été accordées à aucun de ses prédécesseurs. Le Calife le revêtit du manteau royal, lui mit sur la tête un diadême, le fit nommer dans la priere publique, & lui permit de faire frapper une monnoie à son coin. Il ne fit que changer de maître sous cet Emir, qui, abusant comme les autres de son autorité, le dépouilla de la dignité Califale, dans le seiziéme mois de son regne, & lui fit crever les yeux.

XLII. Mothi.

MOTHI *Billah*, ou *Lillah*, fils de Moctader, succéda à Mostakfi, & jouit pendant vingt-neuf ans du vain titre de Calife, sans prendre aucune part aux affaires. Moezzeddoulet lui ôta son Visir & son conseil, & ne lui laissa qu'un Intendant pour l'administration de ses revenus. Cet Emir régna à Bagdad pendant une longue suite d'années, avec plus d'éclat & de réputation que tous ses prédécesseurs. Il mourut l'an 22 du Califat de Mothi, de l'Hégire 356, & de J. C. 967. Son fils *Azzeddoulet Bakthiar*, hérita de ses biens & de son pouvoir. Vers ce même tems l'Egypte changea en-

core de maître. *Moezz-ledin-illah*, Prince Fathimite, enleva cette province au jeune *Ali*, le dernier des Akschidiens, & y transporta le siége de l'Empire que ses ancêtres avoient fondé quatre-vingts ans auparavant en Barbarie. Il bâtit la ville du Caire, où il établit sa résidence. Les Akschidiens avoient conservé quelques égards pour le Calife de Bagdad. On reconnoissoit sa suprématie, on le nommoit dans la priere publique, & quelquefois on avoit recours à lui pour les investitures. Moezz supprima ces hommages, & soutint qu'en qualité de descendant de Mahomet par Fathmé, il avoit plus de droit au Califat que les Abbassides. Mais ces prétentions n'étoient fondées sur aucun titre légitime. Quelques Ecrivains assurent qu'Obeïd-Allah, le trisayeul de Moezz, & le fondateur des Fathimites, étoit un Mage de Perse, qui avoit quitté l'Orient pour s'établir en Afrique. Un Prince de la maison d'Ali, nommé *Tabatheba*, demanda un jour à Moezz de quelle branche des Alides il descendoit. Le Sultan pour toute réponse, tira son sabre, & dit, *voilà ma généalogie*. Il fut

fut reconnu Calife, non-seulement en Egypte, mais dans une partie de la Syrie & de l'Arabie. A Médine, on joignoit son nom à celui du Calife de Bagdad dans la priere publique ; mais les habitans de la Mecque ne voulurent jamais lui accorder cet honneur. Les Fathimites commencerent à régner en Egypte l'an de l'Hégire 362, de J. C. 972, & s'y maintinrent environ 200 ans. Le Calife Mothi mourut peu de tems après cette révolution. Les uns assurent qu'il fut déposé, & les autres qu'il résigna volontairement le Califat à

XLIII. Thaï.

THAI *Billah*, son fils. Azzeddoulet étoit toujours grand Emir. Ce Ministre déplut à la milice Turque, qui le chassa de Bagdad. Il implora le secours d'Adhadeddoulet son parent, qui régnoit en Perse. Les forces réunies de ces deux Princes Bouïdes en imposerent aux Turcs, qui furent eux-mêmes obligés d'abandonner Bagdad, pour se soustraire au châtiment que méritoit leur révolte. C'est ainsi que se pacifierent les troubles de la capitale, où Azzeddoulet devint plus puissant que jamais. Mais cette harmonie entre les Bouïdes subsista peu.

Ils se firent pendant deux ans une guerre cruelle, dont le succès fut très-malheureux pour l'Emir-el-Omara, qui ayant été pris dans un combat fut relégué en Perse, où son ennemi le fit massacrer. Adhadeddoulet prit alors possession de la ville de Bagdad & de la dignité de grand Emir. Dans tout le cours de son administration il ne parut occupé que du bien de l'Etat. Il soulagea les peuples en diminuant les impôts. Il répara la capitale, que les guerres avoient presque ruinée, & l'augmenta de plusieurs Mosquées & d'un superbe Hôpital. Le reste de l'Empire se ressentit de sa magnificence & de ses vues bienfaisantes. Il protégeoit les Sçavans, & se faisoit un plaisir de leur accorder des graces & des distinctions. Cette conduite lui concilia l'estime & l'affection de tous les ordres de l'Etat. Le Calife lui-même le chérissoit comme son pere. Il le revêtit de toutes les marques & de toutes les prérogatives de la Royauté, lui permit de faire la priere publique, honneur que les Califes n'avoient jamais accordé à personne; & pour mettre le comble à toutes ces faveurs, il voulut épouser sa fille. Ce mariage, si

flatteur pour les Bouïdes, fut célébré à Bagdad l'an de l'Hégire 371, de l'Ere Chrétienne 981. Adhadeddoulet mourut l'année suivante d'une attaque d'épilepsie. Il étoit petit-fils d'un pauvre pêcheur, nommé *Bouïah*, de qui les Princes Bouïdes ont tiré leur nom. Son pere & ses oncles avoient été soldats dans le Dilem. Il laissa quatre fils, entre lesquels il partagea sa succession. L'aîné, nommé *Samsan-Eddoulet*, obtint l'Irak-Arabi & la dignité de grand Emir. *Abul-Hassan* & *Baha-Eddoulet*, régnerent en Perse, & *Sharf-Eddoulet* dans le Kirman. Sharf, Prince ambitieux & violent, envahit la Perse & l'Irak, entra dans Bagdad, & s'y fit proclamer Emir-el-Omara. Il ne jouit pas long-tems de ses usurpations. La mort l'ayant enlevé l'an de l'Hégire 379, Baha & Samsan se disputerent sa succession les armes à la main, & conclurent à la fin un Traité, dans lequel il fut stipulé que Samsan régneroit en Perse, & qu'il céderoit à Baha le Khusistan, l'Irak, & la charge de grand Emir. Le Calife Thaï, qui n'occupoit l'Empire depuis près de dix-huit ans que pour être le jouet des différentes

révolutions qui l'agitoient, fut déposé par Baha l'an de l'Hégire 381, de J. C. 991. Il eut pour successeur

XLIV. Cader.

CADER *Billah*, petit-fils de Moctader. Le nouveau Calife régna avec un peu plus d'indépendance que ses prédécesseurs, parce que le grand Emir Baha eut de longues guerres à soutenir contre ses parens. Samsan-Eddoulet ayant été tué par *Abu-Nasser*, Prince Bouïde qui s'empara de ses Etats, Baha, voulant venger la mort de son frere, envoya des troupes contre Nasser, le chassa de la Perse, & prit lui-même possession de ce Royaume. Nasser, & la plûpart des Princes de son parti, périrent dans cette malheureuse guerre, qui se termina vers l'an de l'Hégire 399. Baha cessa de vivre quatre ans après, & laissa ses vastes Etats à *Sulthan-Eddoulet*, son fils aîné, qui prit aussi la qualité de grand Emir. Sulthan-Eddoulet mourut à la fleur de son âge, après avoir régné douze ans dans l'Irak & dans la Perse. Le domaine des Califes étoit alors réduit à la seule ville de Bagdad. Cader y termina ses jours, l'an de l'Hégire 422, de J. C. 1031, âgé de 86 ans, dont il en avoit régné

41. Ce fut sous son Califat que la Dynastie des Samanides s'éteignit dans le Khorasan, & fit place à celle des *Gaznévides*. Ces derniers étoient Turcs d'origine. Ils avoient commencé par s'établir à *Gazna*, dans le Zablistan, ce qui leur fit donner le nom de *Gaznévides*. Dans la suite ils conquirent le Khorasan, la Perse, & la plus grande partie de l'Indostan.

XLV. Caïm.

CAIM *Bamrillah*, succéda à son pere Cader. Les démêlés des Bouïdes recommencerent sous son regne; mais comme la Perse fut le principal théâtre de leurs guerres, le Calife vécut assez tranquillement à Bagdad pendant ces troubles. L'an de l'Hégire 446, le feu de la discorde s'alluma aussi dans cette capitale. *Malek-er-rahim*, petit-fils de Sulthan - Eddoulet, étoit alors Emir-el-Omara. Occupé dans le Farsistan à faire la guerre à son frere *Abou-Mansar*, qui s'étoit emparé de Chiraz, il avoit laissé à Bagdad un Emir, nommé *Bassa-Siri*, pour y commander en son nom. Cet Officier eut des démêlés très-vifs avec le Visir du Calife, & intéressa dans cette querelle *Mostanser-Billah*, Sultan d'Egypte, qui lui donna des

troupes. Le Visir engagea de son côté Caïm à recourir à *Thogrul-beg*, Prince Turc, établi depuis quelques années dans le Khorasan, d'où il avoit chassé les Gaznévides. Thogrul s'approcha de Bagdad avec une puissante armée. Au seul bruit de sa marche les troupes Egyptiennes prirent la fuite, & le calme fut rétabli dans la capitale. Le grand Emir Malek-er-rahim, que son mauvais sort avoit conduit dans cette ville, ayant été forcé de se rendre au camp de Throgul, fut arrêté par l'ordre de ce Prince, & enfermé dans un château de l'Irak où il finit ses jours. Abou-Mansor, frere de Malek, tomba aussi l'année suivante dans les mains des Turcs. C'est à ces deux Princes que finit la Dynastie des Bouïdes.

Le Calife ne gagna rien à cette révolution. Thogrul-beg se fit conférer la charge d'Emir-el-Omara, força Caïm-bamrillah de lui donner sa fille en mariage, & exerça dans Bagdad toutes les fonctions de Souverain. Il fonda un puissant Empire, qui comprenoit l'Irak-Arabi, la Parthie, le Khorasan, l'Azerbijane, la Géogie, l'Arménie & le Farsistan. Seljouc, un

des plus grands capitaines du Turqueſtan, étoit ſon ayeul, & c'eſt de lui que les Princes de cette famille ont été nommés *Seljoucides*.

Thogrul-beg mourut l'an de l'Hégire 445, de l'Ere Chrétienne 1063, & laiſſa ſa ſucceſſion à *Alp-Arſlan* ſon neveu, qui reçut bientôt après du Calife le titre d'Emir-el-Omara, avec celui d'*Adhadeddin*, ou de *Protecteur* de la Religion Muſulmane. Il montra qu'il étoit digne de ce dernier titre, par les victoires qu'il remporta ſur les Chrétiens. On aſſure qu'avec douze mille Turcs il battit un armée de trois cents mille Grecs, commandés par l'Empereur * même, qu'il fit priſonnier. L'an 465 de l'Hégire, il porta la guerre dans le Turkeſtan où il fut tué. Caïm Bamrillah mourut lui-même quelque tems après, dans la quarante-cinquiéme année de ſon Califat. C'étoit un Prince équitable, humain, vertueux, & digne de régner dans de meilleurs tems. Il avoit quelque talent pour la poëſie. Le ſiécle où il régna fut illuſtré par pluſieurs Sçavans, dont les plus célèbres furent *Abul-rihan-al-birumi*, *Abu-obaïda-al-juziani*, *Abul-faraï*, & *Avicenne*. Son Ca-

* *Romain Diogene.*

lifat fut fécond en révolutions. Outre celles dont j'ai parlé, il en arriva une très-remarquable en Eſpagne, où la Dynaſtie des Ommiades s'étant éteinte, il ſe forma des débris de leur Empire pluſieurs petits royaumes, tels que ceux de Cordoue, de Tolede, de Séville, de Sarragoce, de Grenade, de Valence & de Murcie. Ce partage affoiblit conſidérablement la puiſſance des Arabes, & prépara de loin l'affranchiſſement des Eſpagnols.

XLVI. Moſtadi.

MOSTADI *Bamrillah*, régna après Caïm ſon ayeul, ſous la dépendance ordinaire de l'Emir-el-Omara. *Malek-Shah-Gélaleddin*, fils d'Alp-Arſlan, exerçoit depuis deux ans cette grande charge. Moſtadi lui conféra le titre d'*Emir-el-Moumenin*, qui, depuis Omar I, avoit toujours appartenu aux ſucceſſeurs de Mahomet. C'étoit égaler les grands Emirs aux Califes mêmes. Malek conquit Damas & la plus grande partie de la Syrie ſur les Califes Fathimites, dont la Monarchie commença auſſi à s'affoiblir en Egypte, par le pouvoir exorbitant qu'ils donnerent à leurs Viſirs. Il remporta, comme ſon pere, pluſieurs victoires ſur les Grecs, & il prit leur Em-

pereur dans une bataille. Ayant fait venir ce Prince dans sa tente, il lui demanda quel traitement il attendoit de son vainqueur : *Si vous faites la guerre en Roi*, répondit l'Empereur Grec, *renvoyez-moi ; si vous la faites en marchand, vendez-moi ; si vous la faites en boucher, égorgez-moi*. Malek eut la générosité de le renvoyer sans rançon. Il maria sa fille à Mostadi l'an de l'Hégire 480 ; mais deux ans après il fut obligé de la ramener en Perse, à cause de la mesintelligence qui se mit entre les deux époux. On lui reproche l'injustice cruelle qu'il exerça contre son Visir *Nezam-el-muk*, le plus honnête homme de sa Cour. Trompé par de faux rapports, il disgracia ce Ministre respectable, qui étoit âgé de quatre-vingt-treize ans, & quelque tems après il s'en défit par un lâche assassinat. Il se brouilla aussi avec le Calife, & il se préparoit à l'éxiler de Bagdad, lorsque la mort le surprit l'an de l'Hégire 485, de J. C. 1092. C'est sous ce Prince que se fit la réforme du Calendrier Persan, & que commença l'Ere *Malékéenne* ou *Gelaleddine*, qui lui doit son nom (1)

Hist. des Arabes, Tome IV, sur le regne de Mostadi.

(1) Consultez sur cette époque la page 22 de ce

Mostadi ne lui survécut que deux ans.

Histoire des Huns, Tome I, Liv. VI.

Les *Ismaéliens*, ou *Assassins*, qu'on a aussi nommés *Bathéniens* & *Melahédites*, commencerent à se faire connoître sur la fin de ce Califat. C'étoit un reste des Carmates. *Hassan*, leur fondateur, les établit en Perse. Il fixoit sa résidence dans les montagnes de Dilem, où il s'étoit emparé de quelques places fortes. Il y faisoit élever, dans des lieux secrets & délicieux, plusieurs de ses disciples, auxquels on apprenoit les langues étrangeres ; & il se servoit ensuite de leur bras pour faire assassiner les Princes. Il persuadoit à ces jeunes gens que s'ils obéissoient aveuglément à ses volontés, ils seroient reçus après leur mort dans un paradis mille fois plus délicieux que l'endroit où ils avoient été élevés. Il n'étoit pas rare de voir ses disciples se donner la mort au moindre signal qu'il leur faisoit. Une branche de ces Ismaéliens passa en Syrie, & s'établit aux environs de Tortose, dans des rochers inaccessibles. Ils

Volume. *Nota* que sa premiere année répond à l'an de l'Hégire 471, & non pas 448, comme je l'ai dit dans cet endroit, trompé par l'Histoire des Huns, où cette faute s'est glissée, Tome I, Partie I, page XLV.

avoient un chef, nommé *le Vieux de la montagne*, qui dépendoit du patriarche établi dans le Dilem. Les Assassins de Perse furent détruits, l'an 1257 de l'Ere Chrétienne, par *Hulacou*, petit-fils de Zingis-Khan; & quinze ans après *Bibars*, Sultan d'Egypte, extermina ceux de Syrie.

Le Calife Mostadi eut pour successeur

XLVII. Mostader.

MOSTADER *Billah*, son fils. *Barkiarok* fils de Malek - Shah, gouvernoit l'Empire depuis la mort de son pere. Le nouveau Calife lui envoya le diadême, le collier, les bracelets & les autres ornemens de la Royauté avec des patentes de *Sultan*. Il paroît que les Seljoucides avoit déjà pris ce dernier titre; car on les appelloit communément les Sultans de Bagdad. Barkiarok, qui avoit succédé à tous les Etats de Malek, eut de longues guerres à soutenir pour défendre cet héritage. Sur la fin du regne de Mostadi, il fut obligé de céder à son frere *Mahmud* la ville d'Ispahan, & sous celui de Mostader il fut vivement attaqué dans le Khorasan par un autre Prince Seljoucide, nommé *Takasch*, qui le força de se

retirer avec précipitation dans cette capitale. Au lieu d'y trouver un aſyle, il y fut empriſonné, par l'ordre de ſon frere. Mais Mahmud mourut lui-même ſur ces entrefaites. Cet accident inopiné ſauva Barkiarok, qui marcha contre Takaſch, le prit dans un combat, & lui fit donner la mort. *Arslan-Shah*, pere de ce rebelle, fut aſſaſſiné peu de tems après dans le Khoraſan, où il commandoit; ce qui fit ceſſer les troubles de cette province. Une ſédition qui s'éleva dans l'Irak Perſienne, où le Sultan faiſoit alors ſa réſidence, plongea l'Empire dans de nouveaux déſordres. *Kiami*, chargé de l'adminiſtration des finances, ayant ſupprimé, par des vues d'œconomie, une partie des appointemens & des penſions des grands Officiers de la Cour, cette réforme les irrita tellement qu'ils ſouleverent le peuple. Le Miniſtre fut attaqué dans ſa maiſon, & pourſuivi juſque dans le palais du Sultan, où les rebelles ſe ſaiſirent de ſa perſonne, & le mirent en pieces. Barkiarok ſe déroba à leur fureur en ſe ſauvant à Reï; mais tout le pays ſe révolta contre lui, & reconnut pour Souverain un de ſes freres, nommé

Mohammed. Il y eut alors entre ces deux Princes une guerre cruelle, dont les succès furent si malheureux pour Barkiarok, qu'il fut obligé de céder à Mohammed l'Arménie, l'Azerbijane, la Mésopotamie, Gésirah & Mossul. On le força aussi de donner le Khorasan à *Sangiar*, autre fils de Malek. Ce traité de partage fut exécuté l'an de l'Hégire 498, & ce fut cette même année que Barkiarok mourut. Il résigna sa succession à son fils *Malek*, qui n'avoit encore que quatre ans. Mais Mohammed s'empara des Etats de ce jeune Prince, & fut proclamé Sultan à Bagdad. Ce Monarque se rendit célèbre entre tous les Seljoucides, par les grandes conquêtes qu'il fit dans l'Inde. La mort l'enleva l'an de l'Hégire 511, de J. C. 1117. Le Calife Mostader mourut l'année suivante, âgé de 41 ans, dont il en avoit passé 24 sur le trône. Ce fut sous son regne que les Chrétiens d'Occident formerent la premiere Croisade, qui les rendit maîtres d'Antioche, d'Edesse, de Jérusalem, de Tripoli, & de quelques autres villes de Palestine & de Syrie. Godefroi de Bouillon, le principal chef de l'entreprise, fut nommé Roi

de Jérusalem l'an de J. C. 1099. Ce Royaume subsista 88 ans. Antioche, Edesse & Tripoli, furent érigées en principautés.

XLVIII. Mostarched.

MOSTARCHED *Billah*, succéda à son pere Mostader, & régna dix-sept ans parmi les troubles. Son frere lui disputa la couronne. Un Prince Seljoucide, nommé *Thogrul*, arma aussi contre lui, & *Dobaïs*, Gouverneur de Vasseth, favorisa cette révolte. Mostarched se défendit avec courage, & triompha heureusement de tous ses ennemis. L'an de l'Hégire 526, il entreprit un coup hardi : ce fut de s'affranchir de la domination des grands Emirs. Massoud, fils de Mohammed, possédoit alors cette dignité. Le Calife défendit qu'on le nommât dans la priere publique, & lui ôta même la qualité de Sultan. Massoud, occupé à calmer les troubles que sa famille continuoit d'exciter en Perse, & qui causerent à la fin la ruine entiere des Seljoucides, fut alors obligé de dissimuler cette injure. Mais trois ans après il s'en vengea pleinement. Il partit de Reï avec une puissante armée, battit celle que Mostarched lui opposa, entra en triomphe dans Bag-

dad, força le Calife de sortir de cette capitale, & de se rendre avec lui dans l'Azerbijane, où il le fit poignarder, l'an de l'Hégire 526, de J. C. 1135.

On vit du tems de ce Prince s'élever dans l'Empire Arabique un nouveau genre de puissance sous le nom d'*Atabek*. Ce mot signifie *pere* ou *gouverneur*, & devint sous les Seljoucides un titre particulier pour quelques Emirs qui avoient eu l'honneur d'élever ces Princes. Dans la suite plusieurs de ces Atabeks fonderent des Etats puissans. On en distingue quatre Dynasties principales : les Atabeks de Syrie, les Atabeks de l'Azerbijane, les Atabeks du Farsistan, ou de la Perse proprement dite, & les Atabeks du Laristan. Le premier Atabek de Syrie commença à régner l'an de l'Hégire 521. Il se nommoit *Emadeddin-Zenghi*, & se rendit très-redoutable aux Chrétiens dans la premiere Croisade. Nos Historiens l'appellent *Sanguin*. Le Sultan Mahmoude, fils de Mohammed, le fit gouverneur de Bagdad, & l'établit après cela à Mossul, pour l'opposer aux Croisés, qu'il battit en plusieurs rencontres, & auxquels il enleva la ville d'Edesse. Il

Histoire des Huns, *ubi supra*, Liv. V & VII.

s'empara auſſi d'Alep, & d'une grande partie de la Syrie, où il fonda un puiſſant royaume qu'il tranſmit à ſes deſcendans. *Noureddin*, dont la valeur fut encore plus fatale aux Croiſés, étoit fils de cet Atabek. Après la mort de Zinghi cette Dynaſtie ſe partagea en pluſieurs branches, dont les deux principales régnerent à Alep & à Moſſul, les autres à Geſirah, à Sangiar, & à Arbel. Celle d'Alep ſubſiſta environ cent cinquante ans: les autres furent éteintes en moins d'un ſiécle.

Les Atabeks d'Azerbijane eurent pour fondateur *Schamſeddin-Ildeghiz*, eſclave Turc, qui, après avoir appartenu au Viſir du Sultan Mahmoud, entra au ſervice du Sultan même, & fut enſuite reçu parmi les domeſtiques de Maſſoud ſon ſucceſſeur, qui le fit ſon premier Miniſtre, & lui donna le gouvernement de l'Azerbijane & du Curdiſtan. Ildeghiz s'y rendit abſolu. On peut fixer à l'an 531 de l'Hégire, le commencement de cette Dynaſtie, qui 90 ans après fut détruite par les Rois de Kharaſme. Ces Atabeks réſidoient à Tauris.

Ceux qui ont régné dans la Perſe

proprement dite, étoient Turkomans d'extraction. Le premier Atabek de cette race fut *Modhaffereddin Moschakar*, petit-fils de *Salgar*, d'où ces Princes ont été appellés *Salgariens*. Ils ont donné à la Perse six Souverains, qui tinrent leur Cour à Chiraz. Leur puissance commença l'an 543 de l'Hégire, & fut renversée par les Mogols au bout de cent seize ans.

Les Atabeks du Laristan dûrent leur origine à *Aboutaher*, Général d'un des premiers Atabeks de Perse. On l'envoya vers l'an 560 de l'Hégire, pour conquérir le pays de Lar; mais il garda pour lui cette conquête, & se fit proclamer Souverain. Ses successeurs se maintinrent jusqu'au milieu du huitiéme siécle de l'Hégire; mais leur Histoire est peu connue.

XLIX. Rasched.

RASCHED *Billah*, fut proclamé Calife après la mort de son pere Mostarched. Massoud l'ayant fait sommer de lui payer un tribut annuel de quatre cents mille écus d'or, Rasched rejetta avec hauteur cette proposition, chassa de Bagdad les parens & les amis du grand Emir, & conféra cette dignité à un autre Prince Seljoucide, nommé *Daoud*. Ces procédés lui atti-

rerent une guerre, qu'il n'étoit pas en état de ſoutenir. Maſſoud marcha à Bagdad avec toutes ſes forces, & forma le ſiége de cette capitale. Le Calife s'y défendit pendant quelques jours avec aſſez de vigueur ; mais voyant que l'ennemi preſſoit les attaques, & que la place n'étoit pas aſſez bonne pour faire une longue réſiſtance, il en ſortit ſecretement. Quelques Hiſtoriens aſſurent qu'il fut maſſacré dans ſa fuite. D'autres prétendent qu'après la priſe de Bagdad, Maſſoud le fit dépoſer. Il ne régna qu'onze mois & dix-huit jours.

L. Moktafi Lamrillah.

MOKTAFI *Lamrillah* ou *Leemrillah*, fils de Moſtader, occupa le trône après Raſched, & fut redevable de ſon élévation à Maſſoud. Les Seljoucides acheverent ſous ſon regne de ſe détruire les uns les autres. Maſſoud étant mort l'an de l'Hégire 547, & n'ayant point laiſſé d'enfans mâles, le partage de ſa ſucceſſion excita de nouveaux troubles. Il avoit tâché de les prévenir en réſignant ſes Etats à *Malek-Shah* ſon neveu ; mais Malek fut dépoſé par ſes nouveaux ſujets, qui couronnerent ſon frere *Mohammed*. Deux ans après, ils deſtituerent

Mohammed, pour mettre ſur le trône un autre Prince Seljoucide, nommé *Soliman-Shah*. Celui-ci ne ſe maintint qu'un peu plus d'une année, & Mohammed fut rétabli. Le Calife profita de ces diviſions pour ſecouer ouvertement le joug des Seljoucides, qui n'eurent plus d'autorité dans Bagdad depuis la mort de Maſſoud. Leur puiſſance s'éteignit ſucceſſivement dans les autres parties de l'Empire Arabique, & nous annoncerons bientôt l'époque de leur entiere deſtruction. Moktafi vit commencer leur décadence, par la perte du Khoraſan, dont ils furent dépouillés l'an de l'Hégire 554, de J. C. 1139. Il mourut l'année ſuivante âgé de 66 ans, dont il en avoit régné 24.

LI. Moſtanged.

MOSTANGED *Billah*, ſuccéda à Moktafi ſon pere, & régna pendant onze ans dans une obſcure tranquillité. Ce fut ſous ſon Califat que les Chrétiens entreprirent la ſeconde croiſade, dont le ſuccès fut très-malheureux. Il eut pour ſucceſſeur

LII. Moſtadi *Binour-allah.*

MOSTADI *Binour-allah* ſon fils, ſous le regne duquel il arriva en Egypte une étonnante révolution. *Adhed-Ledinillah*, Prince Fathimite, régnoit

alors dans cette contrée, où ses ancêtres s'étoient établis environ deux siécles auparavant. Mais les Visirs disposoient depuis long-tems de toute l'autorité, & les Califes d'Egypte n'avoient guère plus de pouvoir que ceux de Bagdad. *Schahour* & *Dargam*, deux puissans Emirs, se disputerent le commandement. Schaour, forcé de céder à son concurrent, implora le secours de *Noureddin*, Atabek de Syrie, & lui promit le tiers des revenus du Royaume, s'il le rétablissoit dans la charge de grand Visir. L'Atabek fit passer des troupes en Egypte, sous la conduite de *Schirkouh* Capitaine Kurde, établi en Syrie depuis quelques années. Schaour recouvra son emploi, & ne tint aucune de ses promesses. Il se ligua même avec les Croisés contre Schirkouh, qui se vengea de son ingratitude en attaquant la ville d'Alexandrie, dont il s'empara. *Selaheddin*, neveu du Général Kurde, fut laissé dans cette place pour y commander. Dans la suite Schaour ayant été tué au Caire, le Calife Adhed conféra la dignité de Visir à Schirkouh, & après la mort de ce Général, Selaheddin fut pourvû

Histoire des Huns, *ubi suprà*, Liv. VI & VII.

du même emploi. Ce Prince, si célèbre dans nos Histoires sous le nom de *Saladin*, se rendit également indépendant des Fathimites & des Atabeks, & devint absolu dans toute l'Egypte, où il fonda une Dynastie puissante (1), dont on peut fixer le commencement à l'année 567 de l'Hégire*, qui fut celle de la mort d'Adhed, le dernier Calife Fathimite.

* De J. C. 1171.

Cette grand révolution tourna à l'avantage de Mostadi. Car le *Kotba*, ou la priere, se fit alors en son nom dans les Mosquées d'Egypte, & toutes les monnoies furent frappées à son coin. C'est ainsi que les Abbassides recouvrerent sur ce Royaume une espece de domaine indirect, que les Fathimites leur avoient toujours contesté. Mais le Calife ne jouit pas longtems de ces honneurs. Il mourut à Bagdad l'an de l'Hégire 575, de J. C. 1180, âgé de 37 ans, dont il en avoit régné 9.

LIII. Nasser.

NASSER *Ledinillah*, monta sur le

(1) Les Princes de cette Dynastie étoient originaires du Kurdistan. Ils ont été appellés *Ayoubites*, du nom d'*Ayoub*, pere de Saladin, & frere de Schirkouh, ce Capitaine Kurde dont j'ai parlé. Ils succéderent aux Fathimites, qui régnoient en Egypte depuis deux siécles.

trône après son pere Mostadi, & fut reconnu Calife en Egypte, en Arabie, en Syrie, & dans la plûpart des contrées de la Perse. Mais son pouvoir, comme celui de ses prédécesseurs, fut concentré dans le territoire de Bagdad. Le reste de l'Empire étoit devenu la proye d'une multitude de Souverains, & il y avoit alors dans cette partie de l'Asie presque autant de Sultans que de Gouverneurs. Saladin, le plus ambitieux & le plus habile de ces Princes, accrut bientôt sa puissance par la conquête de la principauté d'Alep, qu'il enleva aux descendans de Noureddin. L'an 583 de l'Hégire, de J. C. 1187, il livra aux Chrétiens, proche de Tibériade, une sanglante bataille qu'il gagna. Gui de Lusignan, Roi de Jérusalem, Arnaud de Châtillon, les deux grands Maîtres des Hospitaliers & des Templiers, & la plûpart des autres chefs de l'armée Chrétienne furent faits prisonniers. Le Sultan fit massacrer dans sa tente plusieurs de ces illustres captifs, & tua de sa propre main Châtillon, qui avoit commis d'affreux ravages sur les terres des Musulmans. Cette victoire le rendit maître de Tibériade, de

Jaffa, de Naplouse, de Sébaste, d'Acre, de Seïd, de Berout, d'Ascalon, &c. & enfin de Jérusalem. Il ne resta aux Chrétiens de Syrie que trois villes considérables, Antioche, Tripoli, & Tyr. La troisiéme Croisade, entreprise pour venger leurs disgraces, ne leur procura d'autre avantage que le recouvrement de la ville d'Acre. Ainsi finit le Royaume de Jérusalem, 88 ans après sa fondation. Saladin mourut au milieu de ces triomphes, l'an de l'Hégire 589, de J. C. 1193, dans la 57e. année de son âge, Prince d'un génie élevé, d'une valeur héroïque, d'une habileté supérieure, libéral, magnifique, fidéle à sa parole, religieux, sobre, mais d'une ambition déméſurée, qui lui fit commettre de cruelles injustices. L'Empire qu'il fonda ne subsista que 80 ans.

L'année qui suivit la mort de ce Sultan d'Egypte, vit éclore de terribles mouvemens en Perse. *Thogrul-Schah*, souverain de l'Irak-Agemi, l'unique domaine qui restoit alors aux Seljoucides, fut déposé par les intrigues de *Kisil-Arslan*, Atabek d'Azerbijane, qui s'empara de ses possessions, & prit le titre de Sultan. Mais

quelques Seigneurs, jaloux de la puissance de cet Atabek, l'assassinerent, & rétablirent Thogrul. Celui-ci eut bientôt d'autres ennemis à combattre. *Koutlouk*, neveu de Kisil, se ligua contre lui avec *Alaeddin*, Sultan de Karasme. Après quelques hostilités, dont le succès fut d'abord assez favorable pour Thogrul, il y eut aux environs de Reï un combat décisif, dans lequel ce Prince fut tué. Alaeddin s'empara alors de l'Irak-Agemi, & la puissance des Seljoucides s'éteignit en Perse. Mais une branche de cette famille subsista encore, pendant plus d'un siécle, dans l'Asie mineure, où elle s'étoit établie vers l'an 470 de l'Hégire, sous le regne de Malek-Schah. *Soliman*, arriere-petit-fils de Seljouc, ayant obtenu de Malek l'investiture de tous les pays situés au-delà d'Antioche, entra dans la Natolie, enleva aux Grecs la ville de Nicée, & se fit ensuite céder tout ce qu'ils possédoient en Asie. Les Princes de cette branche établirent le siége de leur Empire à *Iconium*. Les Ecrivains Arabes les nomment *Seljoucides de Roum*, parce qu'ils régnoient dans une contrée qui avoit appartenu aux Romains.

Histoire des Huns, *ubi suprà*, Liv. V. Histoire des Arabes, sur le regne de Nasser.

Romains. Ils firent beaucoup de mal aux Chrétiens dans le tems des Croisades. C'est de cette race de Seljoucides que les Ottomans, destructeurs de l'Empire Grec, tirent leur origine.

Alaeddin étant mort l'an de l'Hégire 596, *Mohammed*, ou *Méhemed* son fils, entreprit de nouvelles conquêtes. Il réunit à l'Empire de Karasme le Khorasan, le Farsistan, le Turquestan, & une partie de l'Inde. Il résolut enfin de tourner ses armes contre le Calife Nasser, & après l'avoir fait déposer dans une assemblée nombreuse de Mollahs, qui conférerent le Califat à un Prince de la famille d'Ali, nommé *Alaeddin*, il prit la route de Bagdad à la tête de trois cents mille hommes, pour y faire exécuter ce décret. Mais dans le tems qu'il traversoit l'Irak-Agémi, il tomba une telle abondance de neige, qu'il se trouva enfermé dans les défilés des montagnes. Il ne se tira de ce danger qu'avec des peines infinies, & la perte d'une partie de son armée, ce qui ne lui permit pas de poursuivre son entreprise. Quelques années après il osa mesurer ses forces avec Zingis-Khan, qui le dépouilla de la plus grande

partie de ses Etats (1), & le força de se cacher dans une petite Isle de la mer Caspienne, où il mourut l'an de l'Hégire 617, de l'Ere chrétienne 1220, dans une telle pauvreté, qu'il manqua même d'un drap pour être enseveli. J'ai parlé ailleurs (2) de l'origine de ces Sultans de Karasme, qui commencerent à se faire connoître sous le Califat de *Mostader-Billah*, & dont la puissance fut entiérement détruite par les fils de Zingis-Khan, après avoir subsisté 134 ans.

Voilà les grands événemens que Nasser vit arriver sous son Califat, & auxquels il ne prit presque point de part. Ce Prince, qui occupa le trône plus long-tems qu'aucun de ses prédécesseurs, mourut l'an 622 de l'Hégire, âgé de 70 ans, dont il en avoit régné près de 47. La quatriéme Croisade, entreprise de son tems, n'apporta aucun soulagement aux Chrétiens de la Palestine, & troubla la paix de ceux de l'Empire Grec. Les Croisés s'arrêterent à Constantinople, pour secourir *Isaac l'Ange*,

(1) Voyez sur cette guerre le Tome IV de l'Histoire Moderne, p. 26 & suiv.
(2) Tome VI, pag. 267.

que son frere *Alexis Comnene* avoit détrôné. Ils emporterent en six jours cette grande ville, & rétablirent Isaac, qui étant mort peu de jours après, eut pour successeur son fils *Alexis*. Celui-ci ayant été massacré par *Murtzulfe*, qui se fit proclamer Empereur, les Croisés attaquerent une seconde fois Constantinople, & la prirent d'assaut. Murtzulfe fut puni du dernier supplice, comme il le méritoit, mais ce qui n'étoit pas si juste, l'Empire fut ôté aux Grecs, & transféré aux Latins, dans la personne de *Baudouin*, Comte de Flandre, qui fut couronné l'an de J. C. 1204. C'est ainsi que les Croisés oublierent le pieux objet de leur association, pour usurper une couronne, qui ne resta que cinquante-huit ans sur la tête des Latins. Ils commirent d'affreux désordres dans le pays.

LIV. Dhaher.

DHAHER *Billah*, fils de Nasser, fut ensuite proclamé Calife. Il parvint si tard à la couronne, qu'il ne put s'empêcher de dire à ceux qui vinrent le complimenter sur son élévation : *Il semble qu'il ne convient guère d'ouvrir la bouche sur le déclin du jour.* Ce Prince, qui promettoit d'être un très-

bon Roi, ne régna que neuf mois. Ce fut sous son Califat que mourut Zingis-Khan.

LV. Mostanser.

MOSTANSER *Billah* son fils lui succéda. Il aima les sciences, & dans la vue de les faire fleurir dans ses Etats, il bâtit à Bagdad un magnifique Collége, dans lequel il assembla les plus habiles maîtres. Il écoutoit quelquefois leurs leçons dans une tribune, d'où, sans être vu de personne, il examinoit tout ce qui se passoit dans ces écoles. Sa sensibilité pour les malheureux étoit extrême. Il apperçut un jour sur les terrasses des maisons quantité de robes, qu'on avoit étendues pour les faire sécher. Surpris de cette nouveauté, il en demanda la cause à son Visir. Ce Ministre lui répondit, qu'un grand nombre de bourgeois, n'ayant pas le moyen de s'habiller de neuf pour la fête du Beiram qui approchoit, avoient pris le parti de laver leurs vieilles robes. Le Calife, touché de voir si peu d'aisance parmi son peuple, fit distribuer dans toutes ces maisons indigentes des sommes qui suffirent pour l'habillement de chaque particulier. Il observa avec une religieuse exactitude tous les de-

voirs de la Loi Musulmane, & ne témoigna pas moins de zele pour l'administration de la justice, & pour le maintien de l'ordre. Ces soins paisibles l'occuperent pendant les 18 années que dura son regne, & ne lui permirent pas de former aucune entreprise d'éclat. Les Chrétiens recouvrerent sous son Califat la ville de Jérusalem, où l'Empereur Frédéric II fut couronné l'an de J. C. 1229. Mais ils ne conserverent pas long-tems cette possession. Mostanser eut pour successeur

LVI. Mostazem.

MOSTAZEM *Billah* son fils. Ce fut le dernier Calife des Arabes. Les disputes de religion, toujours fatales à un Etat, détruisirent enfin l'Empire que les Abbassides possédoient depuis 524 ans. *Mouïadeddin-al-Cami*, grand Visir de Mostazem, étoit partisan secret de la secte d'Ali. Il ne fut pas plutôt en place, que les partisans de la même doctrine commencerent à cabaler dans Bagdad, où ils exciterent de grands désordres. *Aboubecre*, fils du Calife, & zélé Sunnite, se déclara hautement contre ces Novateurs, & fit enlever leurs principaux chefs, qui furent conduits dans les

Histoire des Arabes, sur le regne de Mostazem. Histoire des Huns, Tome I, Liv. VI.

prisons publiques. Le Visir sollicita inutilement leur liberté, & fut si outré de ce refus, qu'il conjura la perte de la maison des Abbassides. Il traita secretement avec *Hulacou*, Prince Tartare de la famille de Zingis-Khan, établi en Perse depuis quelques années. Le Mogol, qui ne cherchoit qu'à étendre l'Empire que son ayeul avoit conquis, se présenta devant Bagdad avec une puissante armée, & l'emporta d'assaut après deux mois de siége. La ville fut abandonnée au pillage, & les Tartares firent un horrible massacre de ses habitans. On se saisit du Calife & de son fils, qui furent massacrés par l'ordre d'Hulacou. Cette révolution arriva l'an de l'Hégire 656, de J. C. 1258. Un Prince de cette famille, nomme *Ahmed*, se retira au Caire, où il fut reconnu Calife par le Sultan *Bibars*, qui, pour lui donner plus d'autorité, voulut recevoir de ses mains l'investiture de l'Egypte. Il fonda une nouvelle branche de Califes Abbassides, dont la succession se maintint pendant 277 ans. Ils étoient les chefs de la Religion; mais ils n'avoient aucun pouvoir sur le temporel. Cette espece de

Dynaſtie s'éteignit avec celle des *Mameluks* au commencement du ſeiziéme ſiécle du Chriſtianiſme.

Les Chrétiens d'Occident firent ſous le regne de Moſtazem de nouveaux efforts pour conquérir la terre ſainte. Ils y trouverent une nouvelle race de Barbares. Les *Karaſmiens*, chaſſés de leur pays par les Mogols, venoient de s'établir en Paleſtine, après avoir erré dans pluſieurs contrées de l'Aſie. Ces brigands, que nos Hiſtoriens nomment *Koraſmins*, battirent les Francs près de Japha, prirent & pillerent Jéruſalem, détruiſirent preſque totalement le ſaint ſépulchre, profanerent indignement tous les lieux ſacrés, & firent un affreux carnage des Chrétiens. Ce déſaſtre fit éclore en France une cinquiéme Croiſade, dont Saint Louis voulut être le chef. Il prit en 1249 la ville de Damiette, que les Sarraſins n'oſerent pas défendre, & trouva par-tout ailleurs de terribles obſtacles. Enfin, la famine & la maladie réduiſirent l'armée Françoiſe aux dernieres extrémités. Le Roi & ſes deux freres Alphonſe & Charles, furent faits priſonniers; le Comte d'Artois s'étoit

Hiſtoire de Huns, *ibid*, Liv. V.

fait tuer à Mansoura quelques jours auparavant. Saint Louis se racheta en restituant la ville de Damiette.

Ce fut *Malek-el-Moadham*, Sultan d'Egypte, qui dicta les conditions de ce traité. Malheureusement il ne consulta pas ses *Mameluks*, milice Tartare, que son pere avoit instituée, & qui commençoit à s'attribuer en Egypte la même puissance que les Seljoucides avoient usurpée dans l'Irak-Babylonienne. Moadham ne fit pas impunément ce coup d'autorité. Les Mameluks le massacrerent, & mirent sur le trône un de leurs Officiers, nommé *Ibeg*. C'est ainsi que la famille de Saladin fut privée de la couronne d'Egypte, qu'elle possédoit depuis 83 ans. Ibeg, le premier des Mameluks, commença à régner l'an de J.C. 1250. On divise cette Dynastie en deux branches, les Mameluks *Baharites*, ou marins, qui venoient originairement du Captchac (1), & les Mameluks *Kirkes*, ou Circassiens. *Ascraf-Hadgi*, le dernier des Baharites, fut détrôné en 1382 par *Barkok*, fondateur des Mameluks de la seconde

(1) Pays situé au nord de la mer Caspienne, où est aujoud'hui le Royaume d'Astrakan.

branche; & ceux-ci furent détruits en 1517, par Selim I, Sultan des Turcs. Depuis ce tems, l'Egypte est une province de l'Empire Ottoman.

CHAPITRE VI.

Etat actuel de l'Arabie. Description de ses provinces.

QUAND la puissance des Califes commença à décliner, les Arabes, à l'exemple de plusieurs autres peuples, secouerent le joug de ces Princes, & le pays reprit peu à peu l'ancienne forme de son gouvernement. Les *Bedoins*, peuple errant & léger, dispersé dans l'Arabie pétrée & dans l'Arabie déserte, continuerent de mener une vie indépendante, n'ayant ni villes ni hameaux, ni aucun établissement fixe. Chaque Tribu se donna un chef particulier, & reconnut outre cela l'autorité d'un grand Emir, auquel ses différens chefs furent subordonnés. Dans les territoires de la *Mecque*, de *Médine*, d'*Oman*, d'*El-Katif*, de *Fartach*, d'*Hadramaut*, de l'*Yemen* proprement dit, &c, il se

forma plusieurs principautés, qui changerent souvent de maîtres. On ne peut donner une juste idée de ces différens Etats, qu'en décrivant avec exactitude de la vaste région qui les renferme.

Etendue & division de l'Arabie.

L'Arabie est située dans l'Asie Occidentale, entre 12 & 34 degrés de latitude du Nord, & 51 & 76 degrés de longitude. Sa plus grande longueur, du Midi au Nord, depuis le détroit de *Babelmandel*, où est l'embouchure de la Mer rouge, jusqu'au désert de *Jazira*, sur la frontiere septentrionale de l'Arabie déserte, est de 21 degrés, ou de quatre cents vingt lieues. Depuis le Cap *Rosalgat*, sur la mer des Indes, à un degré 50 min. du Tropique, jusqu'à la côte opposée de la Mer rouge, on peut lui donner environ 18 degrés, ou trois cents soixante lieues. C'est sa plus grande étendue d'Orient en Occident. Elle a pour limites au Nord une partie de la Syrie, le Diarbek, & l'Irak-Arabi; au Midi la mer des Indes, au Levant le Golfe Persique & l'Océan Indien, au Couchant la Mer rouge, qui la sépare de l'Afrique. Ainsi elle est environnée de trois Mers, qui en forment une des plus

grandes presqu'Isles du monde connu. On la divise communément en trois régions, l'Arabie pétrée, l'Arabie déserte, & l'Arabie heureuse, noms analogues aux qualités physiques de chacune de ces contrées. Nous suivrons cette division.

1. *L'Arabie pétrée.*

C'est la région la plus occidentale & la moins étendue de l'Arabie. Elle est bornée au Nord par la Palêstine, à l'Orient par la Syrie & l'Arabie déserte, au Midi par l'Arabie heureuse, & à l'Occident par la Mer rouge, qui la sépare de l'Egypte.

Situation de l'Arabie pétrée.

Hist. Univ. Tome XII, Liv. IV. Chapitre VII. Dom Vaissete, Tome IX, sur l'Arabie. Salmon, Etat de l'Arabie.

Le pays est assez fertile en quelques endroits, & n'offre par-tout ailleurs que des sables arides & des rochers, ce qui lui a fait donner le nom d'Arabie pétrée. Son ancienne capitale a été appellée *Petra* par les Grecs, parce qu'elle étoit située entre des rochers. L'Ecriture la nomme *Selah*, qui répond au *Petra* des Grecs. Les Syriens l'appelloient pour la même raison *Rekem*, en leur langue, d'où sont venus les noms d'*Arke*, d'*Arakem*, de *Characha*, de *Karkaa*, &c, & en dernier lieu celui de *Karak*, ou

Sa capitale.

Krak, qu'elle porte depuis quelques ſiécles. Elle eſt ſituée vers les confins de la Paleſtine, près d'une riviere appellée *Safla*, environ à 30 degrés de latitude, & à 53 de longitude. La plûpart de ſes édifices ſont ruinés ; mais elle a le titre d'Evêché, & les Turcs, aujourd'hui maîtres de cette portion de l'Arabie, qui releve du Gouvernement du grand Caire, y entretiennent une garniſon.

Ses autres villes.

Ailah & *Tor*, ſont deux villes de la même contrée, ſituées à la pointe occidentale de la Mer rouge ſur deux petits Golfes. La derniere a un bon port, défendu par un château, qui eſt auſſi gardé par les Turcs.

Antiquités remarquables.

L'Arabie pétrée a été la demeure des *Ammonites*, des *Moabites*, des *Madianites*, des *Iduméens*, & des *Amalécites*, peuples ſi fameux dans l'Ecriture. Elle n'eſt pas moins célébre par le ſéjour qu'y firent les Iſraélites pendant quarante ans ſous la conduite de Moïſe, & par les antiquités ſacrées qu'elle renferme. A deux lieues de Tor eſt un Monaſtere de Caloyers Grecs, dédié à ſainte Catherine, & environné de quelques pauvres cabanes habitées par des Chré-

tiens. Le jardin que les Moines cultivent est à quelque distance de leur maison, dans un lieu nommé *Elim*, qui fut le septiéme campement des Juifs après le passage de la Mer rouge. On y voit encore les sources fameuses que Moïse convertit en eau douce; mais elles ont repris leur ancienne amertume. Un peu plus loin est le désert de *Sin*, où les Israélites furent nourris d'une manne céleste. Le pays produit quantité d'arbres, qui distillent naturellement une gomme précieuse, que les Arabes nomment *Akacia*. Ils ont la forme & la hauteur des saules. Leurs fruits servent à nourrir les chameaux.

Thévenot, cité par Salmon, *ubi suprà*.

A deux ou trois journées de ce désert, on rencontre une plaine fertile, qui est au pied du mont *Sinaï*. Elle produit d'excellens fruits, qui se transportent jusqu'au Caire. Il y a dans ce canton deux Monasteres, l'un sous le titre des *Quarante Martyrs*, & l'autre sous celui de *sainte Catherine*. Le Monastere de sainte Catherine a été fondé par l'Empereur Justinien. L'Eglise est un magnifique bâtiment, soutenu par deux rangs de colonnes de marbre, & couvert de plomb. Les

Moines croyent y posséder le corps de sainte Catherine, que les Anges, disent-ils, ont transporté dans ce lieu. Il y a environ cent cinquante Religieux dans cette maison, dont les murailles sont si hautes & si épaisses qu'elle a la forme d'une forteresse. C'est une tradition reçue chez les Arabes que Mahomet, dans sa premiere jeunesse, a gardé les chameaux dans ce monastere. Un jour qu'il dormoit, un aigle s'arrêta sur sa tête. Le supérieur du Couvent s'en apperçut, & jugea que le ciel destinoit cet enfant à de grandes choses. Il lui prédit qu'il parviendroit à un haut degré de puissance, & le pria de se souvenir alors des Cénobites du mont Sinaï. Les Arabes ajoutent que Mahomet, devenu souverain de l'Arabie, confirma ces Moines dans la possession de leurs biens, à condition qu'ils continueroient d'exercer l'hospitalité envers les étrangers, & en particulier envers les Musulmans. Mais les Arabes, qu'on recevoit avec charité dans le Monastere, quelquefois au nombre de deux ou trois cents, ayant commis quelques violences contre leurs hôtes, les Religieux ont pris le parti de murer la porte de leur mai-

ſon. On n'y entre plus que par une fenêtre élevée, à laquelle il faut ſe faire guinder par des cordes.

Le mont Sinaï eſt ſitué vers l'extrémité ſeptentrionale de la Mer rouge, entre deux Golfes, dont l'un ſe nomme *Kolſum*, ou *Bahr-Aſſuez*, & l'autre *Elan*, ou *Bahr-el-Acaba*. Tor eſt ſur le premier de ces Golfes, & la ville d'Ailah ſur le ſecond. La montagne ſe partage en deux ſommets, dont le plus élevé eſt appellé *Gibel-Mouſa* * par les Arabes, parce qu'ils croyent que ce fut préciſément dans ce lieu que Moïſe reçut les Tables de la Loi. On y voit deux Egliſes Chrétiennes & une Moſquée. Le Sinaï eſt rempli de carrieres de marbre rouge. Les vallées qui l'environnent offrent les débris d'une infinité de chapelles & de cellules, qui, avant l'établiſſement du Mahométiſme, étoient, dit-on, habitées par quatorze mille Hermites. On découvre de ſon ſommet la montagne d'*Oreb*, qui n'eſt pas moins célèbre dans l'Ecriture.

* Montagne de Moïſe.

2. *L'Arabie déſerte.*

Sa poſition & ſes limites.

Elle occupe dans les Cartes les plus modernes autant ou plus d'eſpace que

les deux autres Arabies. Dom Vaissette lui donne 300 lieues communes de France du Midi au Septentrion, & la même étendue du Levant au Couchant. Ses limites à l'Orient sont l'Irak-Arabi (1) & le Golfe Persique; à l'Occident la Palestine, la Syrie, & une partie de l'Arabie pétrée; au Nord l'Euphrate, qui la sépare du Diarbek; & au Midi l'Arabie heureuse.

Ses déserts.

La plus grande partie de cette vaste contrée n'offre que d'affreux déserts, dont il est difficile de déterminer l'étendue & la juste position. On ne s'accorde pas même sur leurs véritables noms. On ne rencontre presque partout que des plaines arides, des monceaux de sables que le vent éleve, des montagnes pelées, & environnées de précipices. Les puits & les fontaines y sont si rares, que leur possession a été dans tous les tems un sujet de disputes & de guerres entre les habitans de cette malheureuse région. Mais au milieu des plaines sablonneuses & absolument stériles, dont elle est presque entierement couverte, il se trouve

(1) La Chaldée, province de l'Empire Turc, & non de la Perse, comme le dit Dom Vaissette, qui la confond ici avec l'Irak-Agemi.

quelques endroits fertiles qui, ſuivant l'expreſſion d'un ancien, paroiſſent comme autant de petites Iſles environnées d'un vaſte Océan. Ces cantons, arroſés de ſources & coupés de ruiſſeaux, produiſent des palmiers & d'autres arbres, des plantes de pluſieurs eſpeces, & toute ſorte d'excellens fruits. Les Arabes, adonnés à une vie errante, y campent le plus long-tems qu'ils peuvent, & ne quittent point ces délicieuſes demeures qu'ils n'en ayent conſumé toutes les ſubſiſtances.

Etats particuliers.

Il n'y a dans cette portion de l'Arabie qu'un petit nombre d'habitations fixes & d'Etats particuliers, dont les principaux ſont *El-Catif*, *Oman*, *Vodana*, *Yamama*, &c.

El-Catif.

L'Etat d'El-Catif, que quelques-uns nomment *Heger*, ou *Heger-Baharin*, & d'autres *Chader*, s'étend au long de la côte occidentale du Golfe Perſique, entre 25 & 29 degrés de latitude. Il eſt habité par une race d'Arabes nommés *Beni-Kalid*, & ſoumis à un Emir, qui, comme tous les autres Schérifs de l'Arabie, prétend deſcendre de Mahomet. Les Turcs n'y ont aucune autorité. Le pays eſt

arrosé de rivieres & de sources, & l'eau s'y trouve presque par-tout à dix pieds de profondeur. Il produit du coton, du riz, des dattes, & toutes sortes de fruits. Les chaleurs y sont excessives, & les vents y accumulent quelquefois des sables, qui rendent les chemins impraticables.

Sa capitale.

Sa capitale, nommée aussi El-Catif, peut passer pour une bonne ville. Elle est située sur la côte occidentale du Golfe Persique, à peu de distance de l'Isle de Baharin, si fameuse par la pêche des perles, dont l'Emir d'El-Catif partage le profit avec le Roi de Perse. Elle a un bon port, formé par un petit Golfe, qui peut recevoir les plus gros vaisseaux, & qui, dans les hautes marées, les conduit jusqu'au pied de cette capitale.

L'Isle d'Heger.

La contrée d'*Heger*, située au Nord, & dans le voisinage d'El-Catif, fait une portion considérable de ce même Etat. C'est une espece d'Isle fermée au Levant par le Golfe de Perse, & au Couchant par un bras de l'Euphrate. Du Midi au Nord sa longueur est d'environ cinquante lieues; mais sa plus grande largeur en contient à peine trois ou quatre. Une partie de son

terrein eſt inondée dans les hautes marées, ce qui la rend abſolument ſtérile. Le reſte eſt très-abondant, ſur-tout en palmiers. L'Emir d'El-Catif tient ſa cour dans la ville d'*A-ſa*, ou *Lahſa*, à vingt lieues de la capitale, vers le Sud. Ce canton, comme tout le reſte du pays, eſt très-fertile en palmiers. On y trouve d'ailleurs un aſſez grand nombre de villages.

Royaume d'Oman.

Le Royaume d'Oman, autrement appellé *Maskat*, s'étend ſur la côte orientale de l'Arabie, depuis le Cap de *Moccandon*, à l'embouchure du Golfe Perſique, juſqu'à celui de *Roſalgate* ſur la mer des Indes, dans l'eſpace d'environ 80 lieues. Sa capitale, qu'on nomme *Maskat*, eſt une ville très-commerçante, qui n'a pas moins d'une grande lieue de circonférence, quoiqu'elle ne contienne que trois cents maiſons. Elle eſt revêtue de fortes murailles, & défendue par pluſieurs châteaux. Sa latitude eſt de 23 degrés 45 min. preſque ſous le Tropique du Cancer. Sa baye eſt petite, mais environnée de hauts rochers, qui forment un abri très-ſûr. Ses habitans ſont un mêlange d'Arabes, de

Journal d'Ovington, dans l'Hiſtoire des Voy. T. IX, p. 48. Dom Vaiſſette, *ubi ſup. prà.*

Ses principales villes.

Maures, de Juifs & d'Indiens. Les Portugais obtinrent dans le seiziéme siécle la liberté de s'y établir, & d'y bâtir une Eglise & un Collége. Mais ils abuserent à un tel point de cette condescendance, que le Roi craignant qu'ils ne se rendissent maîtres de la ville, assiégea leur Comptoir, où ils s'étoient retranchés, & les força d'abandonner le pays. *Tsur*, ou *Tsor*, au Sud de Maskat, est une autre ville maritime de cet Etat.

Climat & productions du pays.

Le pays est sujet à de terribles chaleurs. Outre le voisinage de la Zone torride, les sables & les hautes montagnes y réfléchissent avec tant de force les rayons du soleil, qu'il y fait plus chaud que dans plusieurs endroits qui sont bien plus voisins de la ligne. Il pleut à peine une fois l'année à Maskat; mais il y tombe pendant la nuit de fortes rosées, qui rafraîchissent la terre, & qui la rendent très-fertile. Cette contrée produit plusieurs sortes de plantes & de fruits, dont la qualité est excellente. On y trouve en particulier du poivre, du tamarin, des cocos, des oranges, des limons, du raisin, des pêches, & une telle abondance de dattes, qu'on en

charge plusieurs vaisseaux pour l'Indostan. C'est le principal commerce de ces Arabes. Le pays rapporteroit beaucoup de bled ; mais les habitans ont tant de goût pour les dattes qu'ils en préférent l'usage à celui du pain, les mangeant avec la viande & le poisson.

Caractere & usages particuliers des habitans.

Les Arabes de cette contrée sont maigres & de petite taille. Ils ont le teint bazané & la voix foible. On vante leur courage, leur habileté à manier l'arc, leur humeur sociable, leur probité & leur tempérance. Ils se nourrissent très-simplement. De toutes les viandes, la chair de chameau est celle qu'ils croyent la plus saine. Il se font un scrupule de manger de certaines especes de poissons, sur-tout de ceux qui sont sans écaille. Non-seulement ils observent avec rigueur la défense du vin & des liqueurs fortes, mais ils regardent le thé & le café comme des boissons condamnées par la Loi. Ils ne se permettent que l'usage du sorbet, qu'ils composent de jus d'orange & de sucre. Ils s'abstiennent aussi de la fumée du tabac, dont tous les autres Mahométans font leurs délices. Il n'est point de peuple plus

civil ni plus humain envers les étrangers. Un voyageur, de quelque Religion qu'il ſoit, peut parcourir avec confiance cette partie de l'Arabie, ſans avoir beſoin d'armes ni d'eſcorte.

Tout ce qu'on nous apprend au ſujet du gouvernement de cette contrée, c'eſt qu'elle eſt ſoumiſe à un Schérif de la race de Mahomet, indépendant des Turcs. La juſtice eſt adminiſtrée dans chaque Diſtrict par un Cadi, qui prend l'avis de pluſieurs Docteurs, mais qui ſeul a droit de prononcer. Il y a auſſi dans l'intérieur du pays quelques Tribus d'Arabes errans. Un uſage particulier à ce peuple, & qui pourroit être imité ailleurs, c'eſt de nourrrir de poiſſon les beſtiaux. Voici la méthode qu'on obſerve. On fait dans la terre une grande foſſe, plus longue que large, & on la remplit d'une groſſe quantité de poiſſons, qu'on y laiſſe pourrir. On le tire enſuite de ce lieu, pour le faire bouillir avec de l'eau dans des pots de terre. Il s'en forme une bouillie graſſe, qu'on laiſſe refroidir, & que les beſtiaux mangent volontiers. Cette nourriture les engraiſſe, & leur fait

une chair de fort bon goût. Quelques Géographes mettent le pays d'Oman dans l'Arabie heureuse.

Autres Etats peu connus.

Mascalat, *Julfar*, *Vodana*, *Mahrab*, &c. sont d'autres Etats, qui se trouvent dans l'intérieur des terres, & dont on ne connoît guère que les noms. Ils sont soumis à des Schérifs. *Yamama*, pays très- étendu, est situé au centre de l'Arabie déserte, & comprend un grand nombre de villages. Sa capitale, qu'on nomme aussi Yamama, est fameuse par la résistance qu'elle fit à Mahomet, auquel elle opposa un autre faux prophete, appellé *Moséilama*.

3. *L'Arabie heureuse.*

Ses limites & sa division.

Elle est bornée au Nord par les deux autres Arabies, au Midi & à l'Orient par la mer des Indes, & à l'Occident par la Mer rouge. Nous la diviserons en deux parties, l'*Hégiaz* & l'*Yémen*.

L'Hégiaz

L'Hégiaz, que d'autres placent dans l'Arabie pétrée, d'autres dans l'Arabie déserte, est située dans la portion occidentale de la presqu'Isle. Son territoire est montueux, & couvert en beaucoup d'endroits de sables

arides. Ses principales villes sont la *Mecque* & *Médine*, capitales de deux Etats particuliers, dont les limites respectives n'ont point encore été déterminées par nos Géographes, & qui s'étendent entre 20 & 28 degrés de latitude, dans la longueur d'environ cent quarante lieues. Leur plus grande largeur n'en a guère que quarante.

Etats de la Mecque & de Médine.

Description de la Mecque.

La ville de la Mecque est également fameuse par son ancienneté, par son Temple, & pour avoir donné naissance au Législateur des Musulmans. Les Arabes la nomment *Mekka*, & quelquefois *Bekka*, termes synonymes, qui signifient un lieu de grand concours. Quelques Sçavans supposent que c'est la *Mesha* de l'Ecriture, & qu'elle doit son nom à un des fils d'Ismael. Sa situation est à 21 degrés 45 min. de latitude, dans une vallée stérile, & environnée d'assez hautes montagnes, à vingt lieues de distance de la Mer Rouge. C'est une ville ouverte, sans Rempart & sans murailles, & qui n'a que deux milles de long, sur un de large. Le Temple & les autres lieux saints, embrassent près de la moitié de cette étendue. Je les ai décrits dans le

Hist. Univ. *ubi suprà.* Chardin, Tome VII, Chapitre VIII.

le cinquiéme Chapitre. Comme il n'y a point d'autres eaux douces à la Mecque (1) que celles d'un aquéduc qui vient du mont Arafat, les habitans rassemblent l'eau des pluies dans des cîternes. Les environs de cette ville sont d'une affreuse stérilité. On n'y voit ni arbres, ni verdure, ni même les plantes sauvages qui croissent communément dans les déserts. Mais on est à peine sorti de son territoire, qu'on rencontre des sources, des jardins, & des campagnes cultivées. Il y croît dans toutes les saisons des légumes & des fruits, & les prés sont toujours émaillés de fleurs. Le pays est d'ailleurs abondamment fourni de munitions, qui lui viennent de l'Arabie heureuse & de l'Egypte. Ainsi il ne lui manque aucune des choses qui peuvent contribuer à l'aisance & même aux délices de la vie. Il y arrive tous les ans, dans la saison du pélérinage, cinq caravanes nombreuses de Musulmans, dont la premiere vient du grand Caire, la seconde de Syrie, la troisiéme de Perse, la quatriéme de l'Indost-

(1) Dom Vaissette, Tom IX, pag. 156, la place sur une riviere, qu'il nomme *Chaibar*. Mais cette riviere coule à plus de vingt lieues de la Mecque.

tan, & la cinquiéme de Barbarie. Le nombre de ces pélerins, suivant l'estimation commune, monte à près d'un million d'ames. La plûpart logent dans les dehors de la ville sous des tentes. Ce prodigieux concours d'étrangers y fait entrer annuellement de grandes richesses. C'est une espece de tribut que tous les peuples Musulmans payent à la ville sainte.

Son Gouvernement.

La Mecque & son District sont plutôt sous la protection que sous la dépendance du Grand-Seigneur, qui prend le titre de Conservateur & de Gardien de cette contrée. Le Bacha de Bagdad la compte parmi les provinces de son ressort. Mais l'autorité réelle réside dans un Schérif, qui, selon les uns, descend d'*Haschem*, bisayeul de Mahomet, & selon les autres, d'Ali & de Fathmé. Sa famille est en possession de cet Etat depuis plusieurs siécles. Mais la succession de ces Princes n'est pas connue, & M. Deguignes, si exact d'ailleurs & si curieux dans ses recherches, ne nous donne aucune lumiere sur cette Dynastie. Tout ce qu'on peut assurer avec quelque certitude, c'est qu'elle s'est divisée en plusieurs branches, qui par-

Schérif de cette contrée.

tagent aujourd'hui les principaux Etats de l'Arabie, tels que ceux d'El-Catif, d'Oman, de la Mecque, de Médine, d'Yemen.

Médine est dans la partie septentrionale de l'Hégiaz, environ à quatre-vingts lieues de la Mecque, & à quinze du rivage oriental de la Mer rouge. Avant Mahomet on l'appelloit *Yatreb*, du nom de son fondateur, qui étoit le chef d'une puissante Tribu. Dans la suite on la nomma *Médine Elnabi*, ou ville du prophete, parce que Mahomet en fit le siége de son Empire, & y fut inhumé. Elle est beaucoup plus petite que la Mecque, mais mieux bâtie, & environnée de murs. Sa situation est au milieu d'une petite plaine, que bordent plusieurs montagnes, & qui produit une grande abondance de dattes: on n'y recueille guère d'autres fruits.

Médine.

Les Médinois furent les premiers disciples de Mahomet, & c'est dans leur ville qu'il bâtit la premiere Mosquée. Sa sépulture est dans un Temple magnifique, nommé *Mos-a-kibu*, ou la Mosquée sainte, & bâti au centre de la ville, dans la maison même où il mourut. L'édifice est une espece de

Rotonde, couverte d'un grand dôme, ſoutenu par un double rang de colonnes de pierre, dont les baſes ſont de marbre. Sa longueur eſt de cent pas ſur quatre-vingts de large. Les colonnes ſont à jour, & la Moſquée eſt ouverte de tous les côtés. Mais le parvis qui l'environne eſt fermé d'une muraille. Les portes ſont incruſtées de lames d'or, & le dôme, ſuivant quelques Voyageurs, eſt revêtu, au-dedans & au-dehors, de la même maniere; mais d'autres aſſurent qu'il n'eſt que de plomb doré. Quantité de vaſes d'or maſſif, dont pluſieurs ſont enrichis de pierres fines, pendent, du haut de la Moſquée, à de groſſes verges de même métal. On y voit le tombeau de Mahomet, & ceux d'Abubeker & d'Omar, ſes deux premiers ſucceſſeurs. Abdalmelek, dixiéme Calife, fit bâtir cette ſuperbe Moſquée ſur la fin du premier ſiécle de l'Hégire. Les Arabes aſſurent qu'il demanda à l'Empereur d'Orient (Juſtinien II) des Architectes capables de conduire cet édifice, & que l'Empereur lui envoya, non-ſeulement des ouvriers habiles, mais une grande ſomme d'argent. Le ſang eſt très-beau

à Médine, ſur-tout parmi les femmes. Cette ville & ſon territoire ſont gouvernés par un Schérif, de la même maiſon que celui de la Mecque.

Autres villes de l'Hégiaz.

Les autres villes de l'Hégiaz ſont 1. *Taifa*, à vingt lieues de la Mecque, du côté de l'Orient : le froid y eſt très-vif, & l'air fort ſain. 2. *Jedda*, ou *Zidin*, ville maritime, fameuſe par ſon port, & par le commerce des marchandiſes de l'Arabie & de l'Inde, qui paſſent de-là en Egypte. Les Turcs en ſont les maîtres ; mais le Schérif de la Mecque y a auſſi un Officier, qui partage avec eux le profit des douanes. C'eſt la clé & le boulevard de la Mecque, qui en eſt éloignée d'environ vingt lieues. 3. *Yanbô*, ſituée auſſi ſur la Mer rouge, à quinze lieues de Médine. Elle a un port qui n'eſt acceſſible qu'aux galeres. Son Diſtrict abonde en palmiers, en froment, & en eau douce. 4. *Madian*, autre ville maritime, au Nord d'Yanbo, & à peu de diſtance du golfe d'Aylah. C'eſt probablement la *Modiana* de Ptolomée, la *Madian* de l'Ecriture, & l'ancienne demeure des *Madianites*. 5. *Hegr*, au milieu

des montagnes, entre 27 & 28 degrés de latitude.

L'Yémen. L'Yémen, que les Arabes nomment *Yaman*, est la seule portion de l'Arabie qui mérite d'être appellée *Heureuse*. C'est un pays que sa fertilité, ses richesses, & la beauté de son climat ont rendu fameux dans tous les tems. Ses limites au Nord sont l'Arabie déserte, au Couchant la Mer rouge & une partie de l'Hégiaz, au Midi & à l'Orient la mer des Indes. Nous le diviserons en trois principaux Etats, l'*Yémen* proprement dit, l'*Hadramout* & le *Fartach*.

Sa division.

L'Yémen proprement dit. Le premier de ces Royaumes est le plus considérable & le plus riche. Il s'étend sur la Mer rouge & sur la mer de l'Inde dans la longueur d'environ deux cents cinquante lieues de côtes, & il s'enfonce dans les terres jusqu'aux confins de l'Arabie déserte, ou du moins jusqu'aux montagnes qui la séparent de l'Yémen. L'intérieur de ce pays est peu connu : mais ses côtes sont si fréquentées des Européens depuis deux siécles, qu'on en a des notions assez distinctes.

Sanaa, capitale. Sa capitale, nommée *Sanaa*, est une

ville très-ancienne, dont les Arabes attribuent la fondation à *Ozal*, fils de *Joktan*. Elle est bâtie dans un terrein pierreux, environné de plusieurs collines, sur l'une desquelles on a construit un petit fort, pour tenir en respect les montagnards, qui viennent quelquefois insulter la ville : sa situation est à cinquante lieues de la Mer rouge, vers le quinziéme degré de latitude. L'air y est si pur & si tempéré, qu'on y jouit d'un printems continuel. Les jours & les nuits y sont égaux dans presque toutes les saisons. Mais les habitans n'ont d'autre eau que celle de leurs puits, qui sont très-profonds. Le bois n'est pas moins rare dans le pays, & se tire de fort loin. La ville est environnée de bonnes murailles, & défendue d'un château flanqué de tours & de redoutes. Son territoire produit beaucoup de caffé.

Mouab, résidence du Roi.

Mouab, au Sud-Est de Sanaa, est la résidence du Roi. Elle a été bâtie par un Prince qui régnoit en 1711 ; ainsi son origine est très-moderne. Elle est située sur une éminence. Ses murailles & la plûpart des édifices sont de terre, & sa grandeur est médiocre.

Les Juifs occupent un de ses faux-bourgs. Ils sont obligés de s'y retirer le soir, n'ayant pas la permission de coucher dans la ville. Le palais du Prince est le seul édifice remarquable. On n'y arrive qu'après avoir traversé cinq différentes portes, dont chacune a son corps-de-garde. Il consiste en deux grandes aîles à trois étages, dont un bel escalier forme la communication. A un petit quart de lieue de la ville le Roi a une jolie maison de plaisance, nommée *Hisnal-Maouhabib*, ou château de délices. Deux lieues plus loin est une forteresse, munie d'une artillerie nombreuse & d'une forte garnison. L'air est aussi sain à Mouab qu'à Sanaa ; les nuits y sont froides ; il y fait très-chaud pendant le jour. Son terroir est d'une admirable fertilité. Les plaines produisent une grande quantité de riz & de froment ; les collines & les vallées offrent de belles plantations de caffé, des vignobles abondans, & des arbres fruitiers de plusieurs especes.

La Roque, Voyage de l'Arabie heureuse, pag. 232, & suiv.

Damar.

Au couchant de Mouab se présente *Damar*, qui n'en est éloignée que d'un quart de lieue. C'est une ville

assez considérable, située dans un pays ouvert, où la vue s'étend sur plusieurs campagnes fertiles.

Yrame.

A quinze lieues de là, en marchant toujours vers l'Occident, on trouve *Yrame*, grande ville sans murailles. On n'y arrive que par des chemins très-difficiles, en traversant des montagnes d'une hauteur extraordinaire. Le pays est sec & stérile, & les chaleurs y sont insupportables pendant le jour.

Gabala, Manzuel. Tage, &c.

Plus loin, en suivant la même direction, on rencontre successivement *Gabala*, petite ville qui n'est murée que d'un seul côté, mais dont les Mosquées sont charmantes; *Manzuel*, qui n'offre de remarquable que deux châteaux fort antiques, qui ont servi de demeure à quelques Rois du pays; *Tage*, ou *Taggen*, place considérable par son étendue, par ses fortes murailles, qui passent pour l'ouvrage des Turcs, & par son château qu'on découvre de six lieues, parce qu'il est bâti sur une montagne qui commande la ville. *Manzeri* & *Mosa*, sont deux petites places au couchant de Tage.

Bételfagui.

Bételfagui, une des plus grandes villes de l'Yémen, n'est qu'à dix lieues

de la Mer rouge. Elle dépend du gouvernement de Mocka. Ses maiſons ſont de brique, la plûpart à deux étages, avec des terraſſes. On vante l'élégance & la propreté de ſes Moſquées. Elle n'a point de murailles; mais elle eſt défendue par un bon château, qui n'a d'autre eau douce que celle d'un puits très-profond. L'eau de ce puits eſt ſi chaude, qu'il faut la laiſſer refroidir pendant une nuit, après quoi elle devient très-bonne. Le meilleur café croît dans le territoire de Bételfagui. On le vend dans un ſpacieux bazar, ſitué au centre de la ville, & qui occupe deux grandes cours, environnées de galeries couvertes. C'eſt là que les gens de la campagne le portent, enveloppé dans des ſacs de natte. Chaque balle contient environ deux cents ſoixante-dix livres, & un chameau en porte deux. Ce marché ſe tient tous les jours, à l'exception du Vendredi, en préſence du Gouverneur, ou de ſes Lieutenans, qui tiennent un compte exact du nombre & du prix des balles qui ſe débitent, pour en faire payer les droits. Ces droits, en 1708, étoient d'un ſou par piaſtre, & c'eſt le vendeur qui les

payoit. Les Marchands d'Egypte & de Turquie, n'achetent point ailleurs le café qu'ils tirent de l'Yémen. Ils le chargent ſur des chameaux, qui le tranſportent à un petit port de la Mer rouge, qui n'eſt qu'à dix lieues de Bételfagui. Là on le met ſur de petits bâtimens, qui portent cent lieues plus loin à Jedda, autre port de la Mer rouge, d'où il eſt conduit, ſur de plus grands vaiſſeaux, juſqu'à Suez, à l'extrémité ſeptentrionale de la même Mer. De Suez on le tranſporte, ſur le dos des chameaux, au grand Caire, d'où il paſſe, ſoit par terre, ſoit en deſcendant le Nil, à Alexandrie, qui eſt le principal entrepôt du Levant pour cette marchandiſe.

Zibid.

Zibid, ou *Zabith*, eſt au Midi de Bételfagui, & à dix lieues de la Mer rouge. On aſſure que cette ville appartenoit autrefois aux Turcs, auxquels les Rois d'Yémen l'ont enlevée. Elle étoit alors plus conſidérable qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. On trouve dans ſon territoire quelques torrens, qui deſcendent, en certains tems, des montagnes, mais qui n'arrivent preſque jamais juſqu'à la mer,

parce qu'ils se perdent dans les sables brûlans de cette côte.

Mocka.

Ovington, dans l'Hist. générale des Voyages, T. IX, pag. 53. Midleton, *Ibid.* Tome II, pag. 20. La Roque, Voyage de l'Arabie heureuse, *ubi suprà.*

Mocka, ville beaucoup plus fameuse, quoique moins grande que Bételfagui, est située au Sud de Zibid, à l'extrémité méridionale de la Mer rouge. On lui donne deux cents cinquante ans d'antiquité. C'est une place où s'assemblent des Marchands de toutes les nations du monde, & qui n'est pas moins fréquentée par les vaisseaux de l'Europe que par ceux de l'Afrique & de l'Asie. Sa situation est sur le bord de la mer, dans un terrein sablonneux, où il croît à peine quelques palmiers. Ses Mosquées, blanchies au-dehors avec beaucoup de soin, & les hauts minarets dont elles sont ornées, lui donnent de loin un grand éclat. Son port est formé par deux langues de terre, qui se recourbent en maniere d'arc, & entre lesquelles il n'y a pas moins d'une lieue de distance. On a bâti sur chaque pointe un fort, qui garde ce passage. Les plus grands vaisseaux y trouvent un bon mouillage; mais ils sont obligés de s'arrêter à l'entrée, parce qu'il n'y a point au-delà assez de profondeur.

La ville de Mocka est d'une gran-

deur médiocre. On n'y compte que dix mille habitans, la plûpart Arabes, avec quelques Arméniens, & un plus grand nombre de Juifs, qui demeurent dans un quartier séparé. Ses murailles sont moitié de pierre, & moitié de terre battue, mêlée de paille, sans fossé, & sans autre défense que quelques tours, sur lesquelles il y a du canon, & qui servent de logement à cinq ou six cents soldats.

Les sables de son territoire produisent, à force d'arrosement, quelques palmiers, qui portent des dattes d'une qualité fort commune. Il y croît aussi, en quelques endroits, une sorte de millet blanc, trois fois plus gros que le nôtre. Le reste n'est qu'un pays nud, dont les eaux sont nitreuses & presque salées. C'est peut-être le canton le plus sec & le plus stérile de l'Yémen. Il y pleut très-rarement, & les chaleurs de l'été y sont insupportables. Quand les pluies tombent, la terre se couvre d'une croute épaisse. Le sel dont les habitans se servent se fait presque sans travail, par le moyen des fosses & des rigoles qui reçoivent l'eau de la mer. Il devient si dur, qu'il faut le briser à coups de pic.

Les Dames du pays sont d'une grande circonspection. Elles ne paroissent jamais dans les rues pendant le jour : mais elles sortent le soir, pour s'entre-visiter. On les rencontre quelquefois au milieu de la nuit, suivies de leurs esclaves, à la lumiere d'un seul flambeau. Mais lorsqu'elles voyent un homme, elles se rangent contre les maisons. Un grand voile leur cache le visage ; mais il est d'une toile si fine, qu'il ne les empêche point de voir au travers. Malgré la modestie dont elles se piquent, on assure qu'elles n'ont pas d'éloignement pour la galanterie.

Il ne croît point de café dans le territoire de Mocka. On l'apporte de Bételfagui, qui en est à trente-cinq lieues. Il se vendoit ici, sur la fin du dernier siécle, environ quarante écus le bahar, qui est du poids de quatre cents vingt livres. Les droits étoient de trois pour cent pour les Européens, & de cinq pour tous les autres étrangers.

Aden. *Aden* est à l'extrémité la plus méridionale de l'Arabie, sur la mer des Indes, environ à 13 degrés de latitude, & 64 de longitude, au Sud-Est

de Mocka, dont elle eſt éloignée de quarante lieues. Sa ſituation, qui lui procure une communication facile avec l'Egypte, l'Ethiopie, l'Inde & la Perſe, en a fait pendant pluſieurs ſiécles un des plus floriſſans Comptoirs de l'Aſie. Mais elle a perdu dans ces derniers tems une partie de ſon ancien luſtre, & ſon commerce préſent eſt fort inférieur à celui qui ſe fait à Mocka. Il conſiſte en aloës, en myrrhe, en oliban & en caffé, qu'on tire principalement de Sanaa, & qui a moins de qualité que celui de Bételfagui.

Ovington, *ubi ſuprà.* Journal de Dounton, dans l'Hiſt. générale des Voyages, Tome II, p. 53. La Roque, *ubi ſuprà.*

Cette ville eſt bâtie au pied d'une montagne très-haute, mais aſſez étroite, qui s'avance dans la mer, dont elle eſt environnée de tous les côtés, à l'exception d'un langue de ſable qui la joint à la terre. On prendroit de loin ce Cap pour pluſieurs monticules, à cauſe des diverſes crêtes de rochers qui le forment. On ne peut arriver à Aden, du côté de la terre, que par l'Iſthme, ou la langue de ſable, dont j'ai parlé. Ce poſte eſt défendu par pluſieurs forts, qui en rendent les approches preſque impraticables à l'ennemi. Du côté de la mer

elle est plus accessible, étant située sur une baie qui a huit ou neuf lieues d'ouverture, & qui se resserre vers la ville, où elle forme un port, large d'une lieue. Les vaisseaux peuvent y mouiller, à une certaine distance, hors de la portée du canon; mais pour peu qu'ils s'approchent, ils sont exposés au feu de plusieurs batteries, élevées sur deux grands rochers qui commandent le port. La ville a outre cela une bonne citadelle, & les montagnes qui l'environnent ont plusieurs forts qui en défendent les gorges. Ainsi cette place peut résister avec peu de monde à un ennemi puissant. Alfonse d'Albuquerque l'assiégea en 1513, & fut repoussé. Elle se soumit en 1528 à Soliman II, Empereur des Turcs, qui garnit ses forts & ses murailles de la belle artillerie qu'on y voit aujourd'hui. Elle fut alors gouvernée par un Bacha de la Porte. Mais peu de tems après le Roi d'Yémen la reprit, & en chassa les Turcs.

Aden tire ses provisions, partie de la terre ferme, partie de *Barbara*, sur la côte d'Abyssinie; d'où on lui apporte des bestiaux, des grains & des fruits, avec de la myrrhe, de l'encens,

&quelques autres marchandiſes. Outre le port dont j'ai parlé, il y a du côté du Nord, dans la même baie, une autre rade beaucoup plus vaſte, où l'ancrage n'eſt pas moins bon. C'eſt mal-à-propos que pluſieurs Géographes font couler une riviere au travers de cette ville. Elle a dans ſon ſein quelques cîternes très-profondes, où l'on recueille l'eau des pluies, & au dehors un bel acquéduc, qui reçoit celle des montagnes voiſines, & qui la conduit dans un grand réſervoir qui n'eſt qu'à un quart de lieue de ſes murailles. On y voit encore quelques belles maiſons, à double étage ; mais elle offre auſſi quantité de ruines & de mazures, qui ſont les triſtes preuves de ſa décadence. Parmi ſes édifices publics on admire celui qui ſert pour les bains. Il eſt décoré d'un beau dôme à jour, de baſſins revêtus de marbre ou de jaſpe, & de magnifiques galleries ſoutenues par des colonnes. On y voit un grand nombre de chambres voûtées, qui aboutiſſent à un vaſte ſallon, ſitué ſous le dôme. Le territoire de cette ville eſt peu étendu, mais fort agréable & fort orné du côté des montagnes. Toute la côte eſt nue & pelée.

Détroit de Babel-mandel.

La Roque, Ovington, *ubi suprà.* Journal de Soliman Bacha, dans l'Hist. des Voyages, T. I, pag. 147.

A quelque diſtance d'Aden, en faiſan route à l'Oueſt, on rencontre le fameux canal qui conduit dans la Mer rouge. Les obſervations de M. de la Roque ſur la ſituation de ce Détroit méritent d être rapportées. Le Cap de Gardafu, ſur la côte de l'Ethiopie, en regarde un autre, ſur la côte oppoſée de l'Arabie, qu'on nomme le Cap de Fartach, parce qu'il eſt ſitué dans le Royaume de ce nom. La diſtance d'une côte à l'autre, depuis les deux Caps juſqu'à l'entrée du Détroit, eſt d'environ cinquante lieues. Mais l'Océan renfermé dans l'eſpace de plus de cent cinquante lieues, entre ces deux terres, eſt à la fin ſi reſſerré par le rapprochement des côtes, qu'il ne reſte plus qu'environ quatre lieues de diſtance d'un rivage à l'autre. C'eſt ce petit paſſage que les Arabes nomment *Bab-al-Mandul*, ou *la porte des pleurs*, ſans doute à cauſe de ſon danger. Les Européens l'appellent par corruption *Babel-mandel.* A l'entrée du Détroit on rencontre pluſieurs petites Iſles, dont la principale ſe nomme *Bab*, & s'approche ſi fort de la côte d'Arabie, qu'entre la terre ferme & l'iſle, il n'y a qu'un paſſage étroit pour les pe-

tits bâtimens. Bab & les autres Isles ne sont que des rochers inhabités, battus par les vagues & brûlés par l'ardeur du soleil. Ces écueils sont si près les uns des autres, qu'on est tenté de croire que ce passage étoit autrefois bouché.

Description de la Mer rouge.

L'Océan, resserré dans ce dangereux Détroit, dont la longeur est de cinq ou six lieues, recommence ensuite à s'élargir, & s'enfonce dans un grand canal, où il prend le nom de *Mer rouge* ou de *Golfe Arabique*. Cette mer s'étend d'une part sur les côtes de l'Arabie heureuse & de l'Arabie pétrée, & de l'autre sur celles de l'Abyssinie, de la Nubie, & de l'Egypte, depuis le Détroit de Babelmandel jusqu'au fond du golfe de Suez, dans la longueur d'environ 350 grandes lieues, de vingt au degré. Sa largeur commune est de vingt-cinq à trente. Les Arabes l'appellent *Al-Kolzum*, du nom d'une ancienne ville, qui étoit située sur la côte d'Egypte, vers l'extrémité septentrionale de cette mer. Ils la nomment aussi la mer de la Mecque. elle est appellée dans l'Ecriture *Yam-Souph*, ou la mer des joncs, à cause de la multitude de

Abulfeda, dans l'Hist. des Voyages, Tome I, pag. 200. Voyage de Soliman Bacha, la même, p. 156. Journal de Dom Jean de Castro, *ibid.* pag. 170 & *suiv.* Histoire Univ. *ubi suprà.*

plantes marines qui croissent dans son sein, & qu'on découvre, soit sur son rivage, quand elle se retire, soit au fond de son canal, quand sa surface est calme. Les Phéniciens la nommoient *Edom*, & les Grecs *Erythrée*, du nom d'un Prince qui régnoit dans ces quartiers. Les mêmes mots, dans ces deux langues, signifient *rouge*. De-là le nom de Mer rouge que d'autres peuples lui ont donné, & qu'ils ont cru fondé sur la couleur de ses eaux, erreur dont nous n'avons été détrompé que dans ces derniers tems. Il est certain que ce nom est inconnu des Orientaux, & que les eaux du golfe Arabique, loin d'être rousses ou rougeâtres sont plus blanches & plus transparentes que celles d'aucune autre mer. C'est un fait attesté par nos plus habiles Navigateurs, particulièrement par Don Jean de Castro, qui examina attentivement cette mer d'un bout à l'autre, & qui la trouva par-tout de la même couleur, excepté dans un petit nombre d'endroits peu profonds, où elle prend la nuance des choses qu'elle couvre.

Elle est sujette, dans toute son étendue, au flux & au reflux. Pocock

assure, dans ses Observations sur l'Egypte, qu'en 1716 la marée monta de cent dix pas au Couvent de Saint Paul, sur la côte d'Egypte, vers l'extrémité septentrionale du Golfe, presqu'à l'opposite de la ville de Tor en Arabie. La tradition du pays est que les Juifs traverserent la Mer rouge en cet endroit, où le canal n'a que trois lieues de largeur. D'autres prétendent que ce fut à Suez, où la mer est encore moins large.

L'Isthme de Suez.

L'Isthme de Suez termine du côté du Nord le Golfe Arabique, & le sépare de la Méditerranée. Il n'y a qu'un espace de vingt-cinq lieues entre ces deux Mers. Un canal, qui en formeroit la jonction, ouvriroit aux Turcs la navigation de l'Inde, & les rendroit maîtres de tout le commerce de cette contrée, parce que les vaisseaux Européens prendroient bientôt cette route (1). Mais le terrein pierreux & montueux de l'Isthme semble opposer des difficultés insurmontables à ce projet. Il seroit, ce semble, plus aisé de tirer du Nil à la Mer rouge un ca-

(1) Elle abrégeroit de moitié le long trajet qu'ils sont obligés de faire, & leur épargneroit la peine de passer deux fois la ligne.

nal, qui partiroit du Caire, & qui aboutiroit au port de Suez. La diſtance eſt moins conſidérable, & les terres ſont fort baſſes. Séſoſtris, Darius & Ptolomée, formerent, dit-on, cette entrepriſe, & ne purent la conduire à ſa perfection. Si l'on en croit les Ecrivains Arabes, Amra, Gouverneur d'Egypte, l'exécuta vers le milieu du ſeptiéme ſiécle du Chriſtianiſme, ſous le Califat de Moavias I. Le canal qu'il conſtruiſit ſervoit à tranſporter le blé qu'on envoyoit d'Egypte en Arabie, & s'appelloit le canal du Commandant des fidéles. Les Arabes ajoutent que le Calife Abou-Giaffar-Almanzor le fit combler environ un ſiécle après, peut-être dans la vue de punir les habitans de l'Hégiaz qui s'étoient révoltés (1). D'autres pré-

(1) Dom Jean de Caſtro rapporte, ſur le témoignage de quelques gens du pays, *que le canal, qui exiſtoit autrefois du Caire juſqu'à Suez, quoique comblé & ſans uſage, peut encore être diſtingué par ceux qui voyagent de ce côté-là. On l'aſſura que le deſſein de ce canal n'étoit pas de joindre la Mer rouge au Nil, mais ſeulement de conduire de l'eau juſqu'à une ville* voiſine *qui n'exiſte plus*, & qui n'étoit éloignée du Caire que de quinze lieues. *Journal de Caſtro, ubi ſuprà*, p. 193. Un Voyageur Vénitien dit que ce canal avoit été conſtruit pour la ville de Suez, qu'il étoit navigable dans le tems où les eaux du Nil commençoient à s'enfler, & qu'il ſervoit à remplir les citernes de la ville pour *tout le reſte de l'année, ce*

tendent que l'eau du Golfe Arabique étant plus haute de cinq ou six pieds que le rivage du Nil, on ne pourroit construire un tel canal sans exposer l'Egypte à une submersion totale.

Ville du même nom.

La ville de Suez, située vers l'extrémité du Golfe, du côté de l'Egypte, appartient aux Turcs. Quelques Sçavans supposent que c'est l'*Heroopolis* des Grecs, & la *Pithom* des Livres Saints, que les Israélites bâtirent par les ordres de Pharaon, dans le tems de leur captivité en Egypte. D'autres ajoutent qu'elle a été aussi nommée *Cleopatra* & *Arsinoë*. C'est le port de la Mer rouge le plus voisin du Caire, & celui, probablement, où Cléopatre tenta de faire conduire ses vaisseaux par terre, pour se retirer dans l'Inde après la déroute d'Actium. Aujourd'hui ce n'est qu'une petite place, où les Turcs tiennent une garnison, & qu'ils ont assez bien fortifiée.

Observations sur le Gouvernement & les usages de l'Yémen.

On ne donnera pas plus d'étendue à la description géographique de l'Yémen ; mais on ne peut se

qui semble supposer que dans les autres saisons il manquoit d'eau. *Journal du voyage de Soliman Basha*, dans l'Histoire des Voyages, Tom I, pag. 144.

dispenser de faire quelques observations sur son gouvernement & sur ses usages. J'ignore quand ce Royaume commença à secouer le joug des Califes. Quelques Ecrivains assurent que, dès le huitiéme siécle du Christianisme, des Alides, de la branche de *Thabatheba*, régnoient en Arabie, & que deux siécles après des Princes de la même famille étoient Souverains de l'Yémen. Nous apprenons de M. Deguignes, qu'un Arabe, nommé *Abdolnabi*, se révolta contre les Abbassides vers l'an 1170, & se rendit indépendant à Zobaïd (*Zibid*), où il fit faire le Khotba en son nom. Saladin, Sultan d'Egypte, envoya contre lui son frere *Touran Schah*, qui ayant battu Abdolnabi, s'empara de Zobaïd, & y fit un butin considérable. Touran prit ensuite Aden, ville alors très-puissante, qui étoit entre les mains d'un Prince nommé *Yasin*. Quelques années après, le reste de l'Yémen fut soumis par *Toghteghin*, autre frere de Saladin. Il y fonda une Dynastie, dont on peut fixer le commencement à l'an 578 de l'Hégire, de J. C. 1182. Il mourut après un regne de 14 ans. Trois Princes de cette famille occuperent

Princes qui ont regné dans cette contrée.

La Roque, *ubi suprà.*

Histoire des Huns, Tome I. Liv. VII.

rent successivement le trône pendant l'espace d'environ 70 ans; & après cela, c'est-à-dire, vers l'an 1239 de l'Ere Chrétienne, un Turkoman, nommé *Noureddin-Omar*, s'empara de l'Yémen. M. Deguignes croit que la famille de Saladin cessa alors de régner dans ce pays. Il ajoute que celle de Noureddin-Omar a possédé l'Yémen jusqu'après l'an 1397. Ses recherches ne vont pas plus loin.

Particularités sur la Cour de Mouab.

L'ouvrage publié par M. de la Roque, sous le titre de *Voyage de l'Arabie heureuse*, contient des particularités intéressantes sur la Cour d'Yémen. Le Prince qui régnoit au commencement de ce siécle s'appelloit *Sultan Méhémed.* Il résidoit à Mouab, ville qu'il avoit fait bâtir. C'étoit un vieillard de bonne mine, & d'une physionomie agréable, quoiqu'il fût âgé de 87 ans. Son extérieur étoit modeste, & il n'y avoit rien de si simple que son habillement. « Pour unique distinction, dit M. de la Roque, il portoit sur son turban un voile de soye blanche, qui lui couvrant toute la tête tomboit sur le devant, & se nouoit sous le menton, à peu près comme nos Dames portent leurs coef-

Hist. gén. des Voyages, Tome IX, sur le voyage de l'Arabie heureuse, publié par la Roque.

ses. Sa vie particuliere étoit assez uniforme. Il se levoit à la pointe du jour. Il dînoit à neuf heures, pour se remettre au lit à onze heures du matin, jusqu'à deux heures après midi... Les tambours & les hautbois annonçoient son réveil, & le Prince étoit alors visité par les Grands, qui l'entretenoient jusqu'à l'heure marquée pour la priere ou les affaires. Ils ne s'approchoient jamais de lui, sans lui prendre la main droite, qu'il tenoit sur son genou, & qu'ils baisoient avec de grandes démonstrations de respect... Il soupoit à cinq heures, & se couchoit à onze. Tous les Vendredis il se rendoit avec beaucoup de pompe, dans une plaine voisine de la ville, où l'on dressoit une tente, qui lui servoit de mosquée. Il y passoit une heure entiere à faire les fonctions d'Iman, dont il prenoit la qualité dans ses titres. Ces fonctions consistoient à commencer la priere publique, & à faire le Khotah (*le Kothba*), espece de prône, dans lequel les louanges de Dieu & celles de Mahomet sont accompagnées de prieres *pour le Souverain*, & pour la prospérité de l'Etat. Pendant tout le jour, ceux qui se trouvoient sur sa route

avoient le privilége de l'approcher, & de lui baiser la main ».

Le royaume d'Yémen est héréditaire; mais les cadets excluent quelquefois les aînés: & des Princes collatéraux, lorsqu'ils sont les plus forts, l'emportent souvent sur les héritiers directs. Le Roi entretient six ou sept cents femmes, dont les unes logent dans son palais, & les autres dans un château qui est à un quart de lieue de Mouab. La plûpart des Dames du pays portent des cercles d'or ou d'argent aux bras, aux poignets, & au bas de la jambe, avec un large anneau d'or passé dans les narines. Elles se parfument d'odeurs fortes, se rougissent les ongles, se noircissent les paupieres, & se frottent les mains & les pieds d'une drogue, qui donne à ces parties une couleur très-vive. Elles ont la liberté de se visiter le soir, comme à Mocka; mais on leur permet rarement de monter sur leurs terrasses pour y prendre le frais.

Royaume d'Hadramout.

Hadramout, le second Royaume de l'Yémen, est à l'Orient de celui qu'on vient de décrire, & s'étend sur la côte méridionale de l'Arabie. Ce pays nous est peu connu, parce qu'il

est peu fréquenté par les Européens. Ses principales places sont *Schibam*, à vingt-cinq lieues de la mer, & *Sequira*, que d'autres nomment *Chicheri*, qui est une grande ville & un bon port. Le Roi réside à Schibam. Il est tributaire du Grand Seigneur. Le pays offre de vastes plaines remplies de sable : mais l'aloës y croît en abondance. On recueille de l'ambre sur les côtes. Il y a aux environs de Schibam une montagne de même nom, agréablement cultivée, & remplie de hameaux & de villages. On en tire les plus belles agathes de l'Orient. Il y a beaucoup de Banians & de Guebres établis dans cette contrée.

Royaume de Fartach.

Fartach, le troisiéme Etat, s'étend aussi sur la mer des Indes, à l'Orient d'Hadramout. D'autres le nomment *Seger*. Son Roi est vassal du Grand Seigneur, & doit lui fournir 5000 soldats. Ses villes sont

Dom Vaissette, Ovington, ubi suprà.

1. *Kaxem*, ou *Karesem*, sur la côte la plus méridionale du pays environ à 15 degrés de latitude. Son port est à l'abri des vents d'Ouest, mais fort exposé à ceux de l'Est. Ses édifices n'offrent rien de remarquable. Le pays est si pauvre que le Gou-

verneur du lieu eſt obligé de faire le commerce, pour ſoutenir ſa dignité. Il vend aux étrangers ſon encens & ſon aloës, & tire en échange, du riz, des dattes, & des étoffes. Les habitans font beaucoup plus de cas de ces denrées que de l'argent. Leur monnoie courante eſt une eſpece de graine, qui ſe compte par poignée. Ils en ont auſſi quelques-unes d'argent, comme des *Mamoudis* de l'Inde, & des *Abaſſis* de Perſe. Ils ſont enclins au vol, à la ſodomie, & à d'autres vices infâmes.

2. *Fartach*, à l'Orient de Kaxem, ſur la côte Sud-Eſt de la mer des Indes.

3. *Dofar*, au Nord de Fartach, ſur la même côte, place médiocre, dont les habitans ſont ſuperſtitieux, trompeurs dans le commerce, cruels & farouches envers les étrangers. L'encens & les noix de coco ſont leurs principales marchandiſes.

4. *Ser* ou *Seger*, autre ville maritime, au Nord de Dofar, dont le peuple eſt plus ſociable. Elle a un excellent port, fréquenté par un grand concours de vaiſſeaux, qui viennent de Maſcate, de Bender-Abaſſi, de

Surate, & des côtes d'Ethiopie. Ils y chargent de la myrrhe, des esclaves, de l'encens & de l'aloës.

Isle de Socotra.

Plusieurs Voyageurs prétendent que ces quatre villes forment autant de petits Etats, dont chacun a un Roi particulier. L'Isle de *Socotra*, située à cinquante lieues du Cap de Fartach, & à trente de celui de Guardafut, entre 12 & 13 degrés de latitude, est, selon quelques Ecrivains, sous la dépendance du Sultan de Fartach. D'autres assurent qu'elle se gouverne par ses propres loix. Sa longueur est d'environ vingt lieues, sur neuf de largeur. C'est la plus grande Isle qui soit aux environs de l'Arabie: mais elle n'a point de port ni de rade où les grands vaisseaux puissent mouiller en sûreté. Les vents du Nord y soufflent avec tant de violence, qu'ils poussent le sable du rivage jusqu'au sommet des hautes montagnes, qui forment une chaîne au milieu de l'Isle. La mer qui l'environne n'a ni bancs ni rocs qui puissent nuire à la navigation, & son fond est un sable pur. La côte est fort escarpée.

Histoire des Voyages, Tome I, p. 95, 169; Tome II, pag. 50.

Ses places maritimes.

Ses places maritimes les plus fréquentées sont 1. *Tamarin* ou *Tamara*,

dans la partie la plus orientale de l'Isle : c'est la capitale du pays, & la résidence d'un Gouverneur, que quelques relations traitent de Souverain ; 2. *Gallanza*, ou *Calenser*, du côté de l'Ouest ; 3. *Beni*, vers l'Orient.

Ses productions.

Sa partie septentrionale, exposée à de terribles vents qui la couvrent de sable, est également stérile en arbres & en plantes, à la réserve de quelques endroits creux, qui sont à l'abri des montagnes. Du côté du Midi on trouve des vallées & des plaines fertiles en pommiers, en palmiers, & en d'autres arbres utiles. Les montagnes produisent quantité de fleurs, d'herbes aromatiques, & de plantes médicinales. Tous ces lieux pourroient être cultivés ; mais il n'est point de peuple moins industrieux que ces Insulaires. Les principales marchandises du pays sont les dattes, le sang de dragon, & l'aloës, qui est plus estimé que celui d'aucun autre lieu.

Caractere de ses habitans.

Les habitans de Socotra sont un mêlange de Chrétiens & de Mahométans. Les Chrétiens, dont l'origine est plus ancienne, sont Jacobites, & se font circoncire. Ils se vantent d'avoir été instruits par Saint Thomas. Tous

les hommes portent le nom d'un Apôtre, & presque toutes les femmes celui de Marie. Ils adorent la Croix, la portent sur leurs habits, & l'arborent sur leurs chapelles, où ils font la priere trois fois le jour en langage Chaldéen. Ils vivent dans les bois, comme des bêtes sauvages, n'ayant ni villes, ni bourgs, ni aucune forme de justice & de gouvernement. La plûpart habitent des grottes : d'autres se construisent de petites cabanes. Ils se nourrissent de poisson, de dattes, & du lait de leurs bestiaux, qui est presque leur unique boisson. Les hommes n'ont d'autre habillement qu'une piece de *Kambolis*, espece de grosse étoffe qui se fabrique dans leur Isle, & dont ils se couvrent la ceinture. Leurs uniques armes sont une épée courte, des pierres & des bâtons. Ces Insulaires sont robustes, bazanés, & de haute stature. Il n'y a point de peuple dans ces quartiers qui les égale pour la bonne mine. Les femmes sont assez blanches, & peuvent passer pour belles. Faria-y-Sousa assure qu'elles ressemblent aux anciennes Amazones par leur humeur martiale, & par l'empressement avec lequel elles se livrent

aux étrangers, pour en avoir des enfans, lorſqu'elles n'en ont point de leurs maris. Les Portugais s'emparerent de Socotra en 1508; mais les Sarrazins la reprirent peu de tems après.

CHAPITRE VII.
Des productions de l'Arabie.

ARTICLE PREMIER.
Arbres & Plantes.

Qualités du terroir.

J'AI déja repréſenté l'Arabie comme un pays des plus ſtériles. Sa partie occidentale, ſituée le long de la Mer rouge, eſt un déſert ſablonneux, qui dans la longueur de trois cents lieues, ſur la largeur de dix ou douze, eſt preſque généralement inculte. Le côté du ſeptentrion offre d'autres déſerts, entrecoupés de montagnes arides. Les terres ne ſont pas meilleures dans la partie de l'Orient, & ce n'eſt que vers le Midi, à quelque diſtance de la côte, qu'on rencontre des bois de cocotiers, des plantations de café, des vallées & des collines fertiles.

On ne trouve dans une région si étendue qu'un très-petit nombre de rivieres, dont les principales sont *Aftan*, *Fali* & *Prim*. Les deux premieres coulent dans l'Arabie déserte, & se jettent dans le Golfe Persique. La troisiéme, qui arrose l'Arabie heureuse, se perd dans la mer des Indes.

Productions variées.

Dans les lieux que le voisinage des eaux rend susceptibles de culture, on recueille une assez grande abondance de fruits de toute espece, du riz & du froment, de l'orge plus gros que le nôtre, plusieurs sortes de racines & d'herbes nourrissantes, outre quantité de plantes aromatiques & de drogues, qui croissent quelquefois dans les lieux les plus sauvages. Nous ne parlerons ici que des productions les plus remarquables.

1. *Le Datier.*

Salmon, Etat de l'Arabie, Chap. VII.

C'est un grand arbre, de la classe des palmiers, qui croît dans les terres arides & sulfureuses. On en distingue deux especes, l'une qui produit des fruits sans rapporter des fleurs, l'autre qui rapporte des fleurs sans produire des fruits. On a coutume de donner aux arbres de la premiere ef-

pece le nom de dattiers femelles, & celui de dattiers mâles aux arbres de la seconde. La forme des uns & des autres est extérieurement la même. Au printems ils poussent vers la cime, huit ou dix gousses, rougeâtres par dehors, blanches par dedans, & longues d'une coudée. Dans les dattiers mâles, ces gousses s'ouvrent au mois de Mars, & produisent quantité de petits boutons, dont les uns jettent des fleurs, & les autres contiennent un petit duvet, que le moindre souffle détache & disperse. Les gousses des dattiers femelles s'ouvrent de la même maniere, & dans la même saison, & poussent un grand nombre de petites grappes, qui contiennent chacune environ trente grains, de la petitesse des grains de poivre. On prétend que les dattiers mâles, en jettant leur duvet sur les grappes des dattiers femelles, leur communiquent le véritable germe qui produit les dattes. Quand ils ont perdu ce duvet, leurs gousses se fanent & se dessêchent, au lieu que celles des dattiers femelles se chargent de fruits.

Il y a diverses sortes de dattes, suivant les différentes especes de pal-

miers ; les unes rondes, les autres longuettes, quelques-unes ayant le noyau fort dur, d'autres fort tendre, d'autres n'ayant point de noyau. Celles d'Arabie ont la poulpe plus charnue que celles de Perſe.

On conçoit que pour procurer aux dattiers femelles une heureuſe fécondité il eſt néceſſaire de planter dans leur voiſinage beaucoup de dattiers mâles. On a même coutume, en quelques endroits, de ſuſpendre à leur ſommet un paquet de gouſſes de dattiers mâles, afin que le duvet qui s'en détache tombe plus ſûrement ſur les grappes des dattiers femelles ; l'expérience apprenant que le ſouffle des vents ne porte pas toujours ce germe d'un arbre à l'autre, ſur-tout dans les lieux où les dattiers mâles ſont moins abondans.

Les dattes ne parviennent ici à leur maturité qu'au mois d'Août. On les fait alors tomber de l'arbre en le ſecouant avec force. On ſépare les vertes de celles qui ſont mûres, & on les laiſſe ſécher au ſoleil ſur des nattes, ce qui les mûrit en peu de jours.

Cet arbre eſt d'une utilité ſi étendue, qu'on peut le regarder comme

une des plus merveilleuſes productions de la nature. On tire une nourriture exquiſe, non-ſeulement de ſon fruit, qui ſert de pain à la plûpart des Arabes, mais de ſes bourgeons, de ſes premieres feuilles & de ſes gouſſes, lorſqu'elles ſont encore tendres. Toutes ces choſes ſe mangent crues ou cuites, & paſſent chez les Arabes pour d'excellens alimens. En faiſant une inciſion au tronc de l'arbre, on en exprime une liqueur très-agréable. Si on preſſe ſes fruits, & ſi on les laiſſe cuver, en y mêlant un peu d'eau, on en fait un vin délicieux, qui ſe conſerve dans des outres, & qui, diſtillé à l'alambic, produit une liqueur forte, très-eſtimée dans tout l'Orient. Son bois eſt propre à toutes ſortes de conſtructions, & s'employe auſſi aux ouvrages de tour & de menuiſerie. Les noyaux de ſon fruit ſervent de nourriture au bétail, & en les faiſant bouillir, on en tire une matiere graſſe ſemblable au beurre. Enfin on fait des cordages avec l'écorce du dattier, des corbeilles, des éventails, des nattes, & toute ſortes d'uſtenſiles avec ſes feuilles & ſes branches. On a éprouvé que ſon fruit eſt d'un

grand secours dans les diarrhées, les douleurs d'entrailles, & les maux de reins.

2. L'*Aloës*.

C'est une plante qui pousse une tige assez haute, & qui se couvre depuis sa racine d'une grosse touffe de feuilles épaisses & dentelées, larges par le bas, étroites vers la pointe. Leur hauteur est de trois ou quatre pieds, & celle de la tige de huit ou dix. On tire le jus des feuilles en les coupant, & on le conserve dans des sacs de cuir, pour entretenir sa fraîcheur. On en fait aussi des tablettes, qu'on nomme *Socotrines*, parce que le meilleur aloës vient de *Socotra*, isle dépendante de l'Arabie. En laissant reposer dans un vase le jus des feuilles sans le remuer, on en tire trois différentes sortes d'aloës : l'un jaune, transparent, d'une odeur forte, & d'une excellente qualité ; les deux autres d'une couleur plus terne, d'une amertume excessive, & d'une qualité fort inférieure.

Salmon, *Ibid.*

3. L'*Arbre du Caffé*.

L'arbre qui produit le caffé s'éléve à la hauteur de dix ou douze pieds.

Sa grosseur est depuis dix jusqu'à quinze pouces. Il a l'écorce grise, peu unie, mais fort tendre. Ses branches croissent deux à deux, l'une en face de l'autre, & s'arrondissent autour du tronc en forme de parasol. Leur bois est si souple, qu'on peut les amener jusqu'à deux ou trois pieds de terre. Les feuilles, qui ressemblent beaucoup à celles du citronier, quoique moins épaisses & moins pointues, s'arrangent aussi deux à deux autour des rameaux, l'une presqu'à l'opposite de l'autre. Leur couleur est d'un verd foncé. Les fleurs sont blanches, assez semblables à celles du jasmin, d'un goût amer, & d'un parfum agréable.

Salmon. Ibid. la Roque, Voyage de l'Arabie heureuse.

Cet arbre est toujours verd, & porte en même tems, dans presque toutes les saisons, des fleurs & des fruits. Quand la fleur est tombée, elle fait place à un petit fruit, qui est d'abord fort verd, & qui rougit en mûrissant, comme la cerise, dont il a la grosseur. Ce fruit est nourrissant, d'un goût délicat, & d'une grande fraîcheur. Il a sous sa poulpe, au lieu de noyau, une féve ronde. Quand le fruit est verd, cette féve est extrémement tendre; mais à mesure qu'il

mûrit, elle acquiert insensiblement de la dureté. Dans la suite, le fruit venant à se rider & à se dessécher, sa chair se change en une gousse noirâtre, qui fait l'écorce extérieure du café. La féve se durcit alors, & sa couleur est d'un verd fort clair. Elle est entourée d'une pellicule très-fine, qui forme sa seconde enveloppe, ou son écorce intérieure. Chaque gousse ne renferme qu'une seule féve, qui se partage ordinairement en deux grains, lorsqu'elle sort de son écorce.

Les arbres de café croissent avec succès au pied des montagnes, dans les lieux humides & ombragés. Ils doivent être soigneusement arrosés, par le moyen des petites rigoles qu'on pratique dans les plantations, & qui conduisent l'eau jusqu'au pied des arbres. La fosse de chaque plante doit avoir cinq pieds de profondeur, & trois de large. Ses côtés sont revêtus de cailloux, & le reste se remplit de terre. Quand le fruit est mûr, on détourne l'eau des rigoles, afin qu'il puisse sécher sur les branches.

Dans les lieux trop découverts on a soin de planter autour de ces arbustes de grands arbres, qui leur servent

d'abri. Sans cet ombrage leur fleur se desſécheroit aux ardeurs du ſoleil, & ne produiroit aucun fruit. C'eſt aux environs de Bételfagui que croiſſent les plus beaux cafés de l'Arabie. On les plante avec ordre, à peu près dans le même alignement que nous rangeons les pommiers. Comme les féves ne mûriſſent pas toutes dans une même ſaiſon, on en fait trois différentes récoltes, dont la plus abondante eſt celle du mois de Mai. On étend des toiles de coton ſous les arbres, qu'on ſecoue légerement pour en faire tomber les grains mûrs. On fait enſuite ſécher ces grains en monceau ſur des nattes, & quand leurs gouſſes ſont en état de s'ouvrir, on paſſe par-deſſus un gros cylindre de bois ou de pierre, qui ſépare chaque grain en deux moitiés, ou en deux petites féves, telles que nos grains de café.

L'écorce extérieure du grain, & la pellicule très-fine qui le couvre intérieurement, compoſent une liqueur beaucoup plus agréable que celle qui ſe fait avec la féve même; on l'appelle *Café à la Sultane*, & les perſonnes de diſtinction n'en prennent point d'autre. Mais cette méthode ne peut

ſe pratiquer qu'en Arabie, l'écorce de café ne pouvant être tranſportée, ou gardée long-tems, ſans perdre une grande partie de ſa qualité.

Les Arabes prennent le café preſqu'auſſi-tôt qu'il eſt cuit, le laiſſant à peine repoſer deux ou trois minutes; mais pluſieurs ont la précaution d'envelopper la cafetiere d'un linge humide en la retirant du feu, ou de la frotter avec une éponge mouillée; ce qui clarifie ſur le champ la liqueur.

L'uſage du café eſt aſſez moderne, même parmi les Arabes, puiſqu'il ne remonte pas au-delà du neuviéme ſiécle de l'Hégire, & du quinziéme de l'Ere Chrétienne. Un Mufti d'Aden, nommé *Gemaleddin*, uſa de cette liqueur dans une maladie. Il éprouva par un prompt rétabliſſement que c'étoit une boiſſon très-ſalutaire, dont les principales propriétés étoient de purifier le ſang par une douce agitation, d'égayer l'eſprit, & de diſſiper les peſanteurs. Son exemple mit en réputation le café, qui avoit été juſque là preſque inconnu. L'uſage de cette liqueur paſſa bien-tôt en d'autres lieux, particulierement à la Mecque, & à Médine, où on établit des

maisons pour la distribuer publiquement. Le peuple s'y assembloit en foule ; mais un Schérif de la Mecque, nommé *Khair-beg*, défendit cette boisson sous des peines rigoureuses, & fit fermer tous les cafés publics. Un particulier ayant désobéi aux ordres de l'Emir, reçut la bastonnade, & fut ensuite promené sur un âne dans toute la ville.

Cette persécution dura peu, & ne fit qu'augmenter le goût que les Arabes avoient pour le café. Les peuples d'Egypte & de Syrie témoignerent la même passion pour cette liqueur, qui fut enfin introduite en Turquie vers le milieu du seiziéme siécle du Christianisme, sous le regne du fameux Soliman. Deux Marchands venus de Syrie, ouvrirent chacun à Constantinople une maison de café, dans le quartier qui se nomme *Taktacalah*. Les gens de lettres, les joueurs & les nouvellistes, s'y rendirent avec empressement. « Ces maisons, dit un Ecrivain, prirent le nom de *Cahueh-Khaneh*... Elles se multiplierent si promptement, qu'elles exciterent bien-tôt l'attention des Officiers publics. On y voyoit les Pachas & les

Histoire des Voyages, Tome X, p. 306, sur le Journal de la Roque.

principaux Seigneurs de la Porte. Déja les Imans se plaignoient que leurs Mosquées étoient désertes, tandis que les cafés ne cessoient pas d'être remplis. Ils se déchaînerent enfin, non-seulement contre les lieux où l'on vendoit le café, mais contre le café même, dont ils soutinrent que la défense étoit comprise dans la Loi, qui interdit les liqueurs fortes ».

Le grand Mufti fut consulté sur cette question, & décida que le café étoit défendu par la Loi de Mahomet. Là dessus, continue l'Auteur, « toutes les maisons de café furent aussi-tôt fermées, & les Officiers de Police reçurent ordre de s'opposer, dans toute la ville, à l'usage même de cette liqueur. Cette défense fut renouvellée sous le regne d'Amurat III; mais toutes les rigueurs qu'on apporta d'abord à l'exécution, ne purent arrêter un penchant déclaré. Les Magistrats se lassant enfin d'une vigilance inutile, prirent le parti de tolérer cet usage, & les maisons de café reparurent en plus grand nombre qu'auparavant ». Sous la minorité de Mahomet IV, c'est-à-dire, vers le milieu du dernier siécle, elles furent suppri-

mées pour la seconde fois, par le Grand-Visir Kuproli, & depuis ce tems personne n'a entrepris de les rétablir. Voici ce qui porta Kuproli à cette sévérité. Ce Visir s'étant transporté *incognito* dans les principaux cafés de Constantinople, fut surpris d'y trouver une troupe de gens oisifs, qui s'entretenoient des affaires du Gouvernement, & qui censuroient avec la dernier hardiesse la conduite des Ministres. Ayant eu la curiosité de visiter aussi les tavernes où l'on vendoit du vin, il n'y trouva que des gens joyeux, qui récitoient des chansons, ou qui parloient de leurs amours & de leurs exploits guerriers. Il jugea que les sociétés du premier genre étoient très-dangereuses dans un Etat; & c'est ce qui l'engagea à les supprimer. N'appréhendant rien des autres, il crut pouvoir les tolérer.

Nous apprenons de Salmon, que l'usage de cette liqueur fut introduit en Angleterre en 1652, par un marchand nommé *Edouard*, qui revenoit du Levant, & qui ouvrit à Londres la premiere maison de Café. Les François l'ont connu quelques années plus tard,

4. *Arbres qui produisent l'Encens*, la *Myrrhe*, le *Baume. Autres plantes remarquables.*

L'encens est une gomme aromatique, qu'on tire par incision de certains arbres dont les feuilles ressemblent à celles du poirier. C'est une production particuliere à l'Arabie. On en distingue deux especes, l'une qu'on nomme *Encens mâle*, ou *Oliban*; l'autre appellée *Encens femelle*. La premiere est plus estimée que la seconde. Ce qu'on nomme *Manne d'encens*, est une sorte de farine qui reste au fond des sacs où l'on a porté l'encens. Elle entre dans la composition des parfums.

La myrrhe est une autre gomme odoriférante, qu'on recueille aussi en Arabie, & qui coule par incision, d'un arbre épineux, dont les feuilles ressemblent à celles de l'olivier. On en compose des parfums, & les anciens s'en servoient pour embaumer les corps morts. On en tire une huile excellente pour les plaies, & on l'emploie à d'autres usages dans la médecine.

Le baume de la Mecque, ainsi

nommé, parce qu'il se trouve principalement dans le territoire de cette ville, est la production d'un arbre, que les Arabes appellent *Balsum*, & les Egyptiens *Balessan*. Il a les feuilles peu différentes de celles du frêne, mais éparpillées & peu fournies; le tronc glutineux, léger, & rougeâtre; les branches longues & menues, odoriférantes, visqueuses, & de la même couleur que le tronc. Sa fleur est petite & d'une agréable odeur. Sa graine, qui n'a pas moins de parfum, est enfermée dans une gousse noire, & nage dans une liqueur épaisse de la couleur du miel. Elle a l'odeur du baume, la forme de la semence du térébinthe, & le goût amer. Les branches, qui se fendent d'elles-mêmes, dans les mois de Juin, de Juillet & d'Août, distillent une gomme précieuse, qu'on recueille dans des sacs de cuir, faits en forme de bourses. Sa couleur, d'abord très-blanche, prend ensuite une teinture verte, & jaunit enfin au bout de quelques mois. Cette gomme, qui est très-fluide dans son origine, acquiert avec le tems un tel degré de consistance, qu'il faut la dissoudre dans l'esprit de vin.

Entre les autres productions de même genre, celles qui méritent quelque attention, sont 1°. le *Kernab*, espece de cornouiller. Les Arabes en expriment un jus très-doux, qu'ils nomment *Karob*, ou suc épais, & qu'ils employent au lieu de sucre, pour confire leurs fruits. 2°. L'*Habba-ben*, c'est le nom qu'on donne au fruit d'une plante qui a la tige blanche, & la forme de la poirée. Ce fruit est composé de plusieurs grains, enfermés dans une gousse grise, pliante, & faite en bec d'oiseau. En le pressant, on en tire une huile, qui sert à divers usages. Une autre plante rapporte un fruit de même nom, mais de figure différente. Il consiste dans une amande blanche, oléagineuse & ferme, enveloppée dans une coque triangulaire, dont l'épaisseur est médiocre. On en fait aussi de l'huile. 3°. L'*Abrus*, dont les fruits ont la couleur du corail, & servent d'ornement aux Dames. 4°. Le *Garb*. Ses cendres, après avoir été employées pour la lessive, acquierent la qualité du salpêtre, & l'on en fait ici de la poudre à canon. 5°. Le *Sambak*, espece de jasmin, dont les feuilles res-

semblent

semblent à celles de l'oranger, & forment une touffe épaisse autour de sa tige. Ses fleurs ont un parfum plus agréable que celui du jâsmin. Les Arabes en tirent une huile qui a ses usages dans la médecine.

Animaux.

L'ARABIE produit les plus beaux chevaux de l'univers. On en fait un tel cas en Turquie, en Perse, & dans l'Indostan Mogol, qu'on n'en voit presque point d'autres dans les écuries des grands Seigneurs. Ils sont vifs, d'une grande légereté, d'une taille avantageuse, & d'une vigueur surprenante. Les plus estimés se trouvent dans l'Arabie heureuse. Les Orientaux, pour éprouver si les chevaux qu'on vend pour Arabes sont de bonne race, leur font faire une course de trente lieues au grand trot; les poussent ensuite dans l'eau, jusqu'au poitrail, & leur présentent l'orge aussi-tôt après. S'ils le mangent avidement, on ne doute point de la *noblesse* de leur extraction : ce terme

Chevaux.

Salmon, *ubi suprà.* Chardin, T IV, Chap. VIII.

n'a rien de trop fort, puiſqu'on ſçait que les Arabes dreſſent des généalogies pour leurs chevaux.

Chameaux. Les chameaux d'Arabie ne ſont guère moins fameux. Les plus forts portent la charge de mille ou douze cents. Cet animal a cela de particulier, qu'il perd au printems toute ſa toiſon, de ſorte qu'on eſt obligé d'enduire ſon corps de poix, pour le défendre de la piquure des mouches. Son poil, plus fin que celui d'aucun autre animal, à l'exception du caſtor, ſe file comme la ſoye, & ſert à fabriquer ces beaux *camelots* d'Orient, qui doivent leur nom aux animaux dont nous parlons. Le chameau eſt naturellement tranquille & doux. On le mene ſans bride, ſans collier, au ſeul ſon de la voix, & on l'accoutume ſans peine à plier les genoux pour recevoir ſon fardeau. Lorſqu'il eſt en chaleur, il devient fantaſque & retif : il faut le charger alors extraordinairement, & quelquefois même on eſt obligé de lui mettre un frein ſur la bouche. Dans l'accouplement, les femelles ſe couchent ſur les genoux. Les petits ſont onze ou douze mois dans le ventre de leur mere. Lorſqu'ils viennent au

monde, on leur plie les jambes sous le ventre, & on les tient quelques jours dans cette posture, afin qu'ils s'accoutument à se baisser pour recevoir des fardeaux. Il n'est point d'animal plus sobre, ni qui supporte plus long-tems la faim & la soif. On les nourrit d'orge, de farine, de fruits sauvages, de dattes, & de poisson bouilli.

Anes, Mulets, &c.

Les ânes & les mulets de la même contrée sont grands & forts. Les dromadaires, les bœufs, les buffles, les chevres, & toute sorte de bestiaux, grands & petits, s'y trouvent assez abondamment, malgré la sécheresse de ce climat. On y rencontre des lions des tygres, & d'autres animaux sauvages, mais en petit nombre, parce que le pays est fort découvert. Les trois mers qui environnent l'Arabie lui fournissent une telle quantité de poisson, qu'il sert de nourriture aux hommes & aux bestiaux.

CHAPITRE VIII.

De la langue & des sciences des Arabes.

Origine de la langue Arabique.

LA plûpart des Sçavans regardent l'Arabe comme un dialecte de l'Hébreu. Les Arabes soutiennent que c'est une langue mere, & que l'Hébreu lui doit son origine. On convient généralement qu'il y a beaucoup d'affinité entre ces deux langues, & qu'elles paroissent dérivées d'une même source.

Ses dialectes.

Hist. Univ. Tome XII, p. 538. Chardin, Tome V, Chapitre III. Traité du Choix des Etudes, par M l'Abbé Fleury.

Les habitans de l'Arabie ayant été divisés originairement en plusieurs branches, leur langue s'est aussi partagée en différentes dialectes. On en distinguoit deux principales, celle des Hémiarites, qui différoit peu du Syriaque, & celle des Ismaélites, qui approchoit beaucoup de l'Hébreu. Comme la derniere étoit bien plus pure que l'autre, on la nommoit la vraie dialecte Arabique. En effet, les Ismaélites, qui vivoient dans le désert, loin de la société des autres peuples, conservent sans peine dans toute sa pureté le langage de leurs

peres, au lieu que les Hémiarites eurent plusieurs occasions de le corrompre à cause de leur grand commerce avec les étrangers.

Ses caractères.

Les caractères de cette langue n'ont pas moins varié que ses dialectes. Les Hémiarites, qui ont connu l'écriture long-tems avant les Ismaélites, avoient un Alphabet, nommé *Al-Mosnad*, dont les lettres n'étoient point séparées les unes des autres (1), & s'arrangeoient sur une ligne courbe qui les traversoit. Les Maures d'Afrique, Arabes d'origine, ont encore aujourd'hui des caractères de ce genre, qui sont peut-être les mêmes que ceux de l'alphabet Hémiaritique. On en peut voir le modèle dans l'Histoire Universelle que les Anglois ont publiée. Cet alphabet doit être de la plus haute antiquité, s'il faut ajouter foi à ce que rapporte un Ecrivain Arabe, cité par Pocock, qu'on a trouvé dans le pays d'Yémen une inscription, en caractère *Al-Mosnad*, tracée du tems du patriarche Joseph.

Alphabet des Hémiarites.

Hist. Univ. *Ibid.* p. 544.

Alphabet des Ismaélites.

Les premieres lettres dont se servirent les Arabes Ismaélites, furent

(1) Le nom d'*Al-Mosnad* faisoit allusion à cet enchaînement.

appellées *Al-Moramer*, du nom de leur inventeur qui vivoit peu de tems avant Mahomet. On les a aussi nommées *Cufiques*, parce que ce fut à Cufa, ville de l'Irak-Arabi, que les premieres copies de l'Alcoran furent écrites dans ce caractère, dont on trouve encore d'autres vestiges dans les inscriptions de plusieurs monumens, & dans les titres de quelques anciens Livres. Dans la suite, les lettres Cufiques furent perfectionnées par plusieurs Sçavans, & reçurent enfin au quatriéme siécle de l'Hégire la forme qu'elles ont à présent.

Combien cette langue est abondante.

C'est à la Mecque & à Médine, anciennes possessions des Ismaélites, qu'on parle encore aujourd'hui le plus pur Arabe. Cette langue est harmonieuse, énergique, & d'une telle richesse, qu'elle a, dit-on, 80 synonymes pour désigner le miel, 200 pour exprimer le lait, 400 pour signifier calamité, 500 pour dire un lion, 1000 pour un chameau, une épée, &c. C'est la langue sçavante des Persans, des Turcs, des Mogols de l'Inde, & de la plûpart des autres peuples Mahométans, qui l'étudient comme nous étudions le Grec & le Latin.

Arts des Arabes.

Les Arabes occidentaux n'ont connu, comme je l'ai dit, l'écriture que peu de tems avant la naissance de Mahomet ; & cet art avoit fait alors si peu de progrès parmi eux, que leur Législateur même l'ignoroit, ce qui le fit appeller *le prophete peut lettré*. Quoique destitués de ce secours, qui est certainement la principale clé des sciences, ils ne laisserent pas d'exceller dans plusieurs Arts. L'éloquence fut un de ceux qu'ils cultiverent avec le plus de succès. Ils étoient à cet égard si persuadés de leur supériorité sur les autres hommes, qu'ils disoient communément qu'il n'y avoit qu'eux & les Perses qui possédassent l'art de bien parler. Ils s'exerçoient à composer deux espèces de harangues. Dans les unes les phrases étoient coupées & cadencées avec une sorte d'harmonie ; les autres étoient d'un style plus coulant & plus uni. Ils exprimoient cette différence en comparant les premieres à des perles détachées, & les secondes à des perles qui forment un collier. Ils donnoient à leurs Orateurs le nom de *Khateb*, qui se donne aujourd'hui aux prédicateurs Musulmans, & celui de *Khotbah* aux haran-

Éloquence.

gues publiques, mot consacré depuis à exprimer la principale fonction que fait l'Iman dans les Mosquées.

Poësie. Ils avoient de très-heureuses dispositions pour la poësie, & le soin qu'ils prirent de la cultiver, dans le tems dont nous parlons, ne contribua pas peu à orner & à perfectionner leur langue. Leurs poëmes étoient particulierement destinés à conserver les généalogies des familles illustres, & le souvenir des belles actions. Un bon poëte étoit regardé comme un personnage très-estimable, & dès qu'un homme se distinguoit dans cette profession, non-seulement il étoit honoré dans sa Tribu, mais il recevoit des marques de considération de toutes les autres. Il y avoit chaque année, dans une ville nommée *Ocadh*, une assemblée nombreuse de la nation, pour les affaires du commerce. Les Poëtes y récitoient leurs vers, & la meilleure piece remportoit le prix. Dans la suite, lorsque l'usage de l'écriture fut introduit chez ces Arabes, on transcrivit en lettres d'or les poëmes fameux, qu'on appella pour cette raison, *Al-Modhahabat*, ou les vers dorés. La coutume étoit de les déposer

dans le trésor du Prince, ou dans le Temple de la Mecque. Mahomet abolit l'assemblée d'Ocadh, & tourna le génie des Arabes du côté de la guerre. Ses successeurs, uniquement occupés du soin d'étendre leurs conquêtes, chercherent plutôt à détruire les sciences qu'à les faire fleurir : *Ils ignoroient tout*, dit un Historien, *hors l'Alcoran & la guerre*. Ainsi la Poësie & les autres Arts déclinerent alors On perdit même la plus grande partie des anciens poëmes, qui n'ayant plus rien d'intéressant dans un nouveau systême de politique & de Religion, tomberent insensiblement dans l'oubli.

Histoire des Arabes sous le gouvernement des Califes, dans la Préface.

Mais sous les Abassides, dont les mœurs furent incomparablement plus douces que celles des premiers Califes, on vit renaître en Arabie l'amour des lettres. On fut redevable de cette heureuse révolution au Sultan Al-Mamoun, qui régnoit vers la fin du second siécle de l'Hégire. Pour ne parler ici que de la poësie, un sçavant, nommé *al Khalil Ahmed al Farahidi*, la rétablit alors dans son ancien lustre, & l'assujettit à des regles fixes, qu'on n'avoit pas connues dans les premiers tems.

Les Arabes ont quinze ou seize sortes de vers. Leur prosodie, semblable à celle des Grecs & des Latins, est composée de pieds, qui diffèrent entre eux pour le nombre & la quantité des syllabes. Mais, suivant la remarque d'un très-célebre Ecrivain, leurs poëmes n'ont jamais eu « que des beautés fort superficielles, comme le brillant des pensées & la hardiesse des expressions. Ils ne se sont point appliqués à ce genre de poësie qui consiste dans l'imitation, & qui est le plus propre à émouvoir les passions; & ce qui les en a éloignés, a peut-être été le mépris des Arts qui y ont du rapport, comme la peinture & la sculpture, que la haine de l'idolatrie leur faisoit abhorrer ».

Fleury, ubi supra.

Astronomie.

L'étude de l'Astronomie est fort ancienne parmi eux. Ils y étoient également invités, & par la beauté de leur ciel, & par leur vie pastorale, qui leur faisoit passer les jours & les nuits dans de vastes plaines. Ils ne se bornerent pas dans les premiers tems, comme la plûpart des autres peuples, à contempler le cours & le mouvement des planètes : mais ils étendirent leurs observations jusqu'aux étoiles

fixes, qu'ils diſtinguerent avec tant de préciſion, qu'il n'y a point de langue qui ait autant de noms d'étoiles & d'aſtériſmes que la leur. Au reſte, ils n'étudierent d'abord l'Aſtronomie, que relativement aux influences qu'ils attribuoient aux étoiles ſur les corps phyſiques. Ils s'exerçoient à prédire, ſuivant les divers aſpects des corps céleſtes, quels changemens devoient arriver dans l'air; & comme l'événement juſtifioit quelquefois leurs prédictions, ils accorderent avec le tems un pouvoir divin aux étoiles, juſqu'à dire qu'elles préſidoient aux pluies, aux heureuſes moiſſons, à la fortune des hommes, &c. Il ne faut point chercher ailleurs l'origine du culte idolâtre que les anciens Arabes rendoient aux aſtres. On conçoit aſſez qu'avec de tels préjugés ils ne pouvoient faire de grands progrès dans cette ſcience.

Ce ne fut qu'à la fin du ſecond ſiécle de l'Hégire qu'on commença à connoître les véritables principes de l'Aſtronomie. Le Calife Al-Mamoun établit à Bagdad un Obſervatoire & une célébre Académie. Il compoſa lui-même d'excellentes tables, qui

furent d'un grand secours pour les observations astronomiques. Les Arabes cultiverent alors avec le même succès la Géométrie, l'Optique, la Trigonométrie, & d'autres importantes parties des Mathémariques. Jamais ces études n'ont été si fortes parmi eux que lorsqu'elles étoient les plus foibles en Europe. Ils s'appliquerent avec une ardeur incroyable à la Dialectique, à la Métaphysique, & à la Physique générale, s'attachant particulierement aux opinions d'Aristote, sur lequel ils publierent de très-doctes commentaires. De-là cette Théologie scholastique, qui s'est aussi introduite parmi eux, & qui contient tant de questions subtiles sur les attributs de Dieu, sur la prédestination, & sur d'autres matieres. De-là encore cette multitude de sectes qui partagent la religion Musulmane, & qui se traitent mutuellement d'hérétiques.

Mathématiques, Philosophie, &c.

Ils ont fait de grandes découvertes dans l'Algèbre, l'Arithmétique, & la Chymie, & plusieurs même les regardent comme les inventeurs de ces sciences. On leur doit le zéro pour multiplier par dix; mais ils doivent eux-mêmes aux Indiens la méthode

des *Chiffres* que nous nommons *Arabes*. Ils ont fait une étude sérieuse de la Médecine, qu'ils avoient reçue des Grecs; mais ils ont peu connu l'Anatomie, qui étoit très-imparfaite chez les anciens.

Histoire.

A l'égard de l'Histoire, leurs connoissances se réduisoient, avant la naissance de Mahomet, à quelques traditions nationales, contenues dans les ouvrages de leurs Poëtes, qu'ils apprenoient par cœur dès l'enfance, & qui se conservoient ainsi d'une génération à l'autre, les Arabes étant alors destitués du secours de l'écriture. Depuis la réunion de toutes les tribus en un seul corps, leur Histoire, devenue plus intéressante, fut écrite avec grand soin, & fixa principalement leur attention. Les Histoires peu anciennes les toucherent peu, parce qu'ils regardoient avec mépris les hommes qui avoient vécu avant Mahomet, appellant tout ce tems le tems d'ignorance & d'aveuglement. Ils croyoient d'ailleurs que toutes les connoissances, qui pouvoient piquer la curiosité des hommes, avoient été révélées à leur Lé-

giſlateur, & qu'elles étoient conſi-gnées dans l'Alcoran.

Ce préjugé, joint à l'ignorance des langues étrangeres, les empêcha de s'adonner à la lecture des Annales des autres peuples. Loin de s'appliquer à la langue Grecque, ils en proſcrivirent l'uſage dans tous les pays de leur domination, & les ſeuls Livres qu'ils firent traduire, furent ceux des Mathématiciens, des Médeçins & des Philoſophes. La Religion les détourna toujours de la lecture des Poëtes prophanes, & de la connoiſſance des fables étrangeres : *Ils avoient*, dit l'Ecrivain que j'ai cité, *une telle horreur de l'idolatrie, qu'ils ne ſe croyoient pas permis de prononcer ſeulement les noms des faux Dieux : entre tant de milliers de volumes qu'ils ont écrits, à peine en trouvera t-on quelqu'un qui les nomme.*

Tel a été l'état des ſciences chez les Arabes depuis le regne d'Al-Mamoun juſqu'à la deſtruction de la Monarchie des Califes. Dans le cours de quatre cents cinquante ans, ils ont eu un nombre conſidérable de Sçavans, dont pluſieurs ſe ſont immortaliſés par leurs ouvrages. La chûte de leur em-

pire a été suivie de celle des arts, & ce peuple est tombé par degrés dans une ignorance grossiere, qui lui est commune avec la plûpart des autres nations Musulmanes.

CHAPITRE IX.

Des Badowis ou *Arabes errans.*

Dom Jean de Castro, dans l'Hist. des Voyages, T. I, p. 197. Arvieux, Hamilton, Say, la Roque, cités dans Salmon, Etat de l'Arabie, Chap. III & IV.

APRÈS avoir parlé des Arabes qui habitent les villes, & qui ont établi leur résidence dans des lieux fixes, il nous reste à faire connoître ceux qui menent une vie errante, & qui n'ont d'autre demeure que des tentes. Ces derniers, dont le nom Arabe est *Badowi*, & que nous appellons improprement *Bédoins*, ou *Badouins*, occupent l'intérieur de l'Arabie, & se partagent en plusieurs hordes ou familles. Un Voyageur Portugais (1) les représente comme une race d'hommes sauvages, entre lesquels il n'y a aucune espece de société ni de police; honorant Mahomet sans en être meilleurs Musulmans; n'ayant presque d'autre occupation que le vol & les rapines; sa-

Observations d'un Portugais sur les Badowis.

(1) Dom Jean de Castro.

les & grossiers dans leurs habillemens & dans leurs manieres; si ennemis des loix & du bon ordre, que dans les différends même qui s'élevent entre eux, ils n'ont aucune regle de justice.

Ce qu'en pensent d'autres Voyageurs.

D'autres Ecrivains mieux instruits font un portrait plus avantageux du gouvernement & des mœurs de ces Arabes. Arvieux nous apprend qu'ils sont divisés en plus de trois cents familles, qui se partagent elles-mêmes en plusieurs branches. Chaque famille a un grand Emir, nommé *Scheïk el Kebir*, & chaque branche obéit à un chef particulier, qui prend le titre de *Scheïk*, & qui est subordonné au grand Emir. Les Scheïks ne se séparent jamais de leur Emir, campent avec leurs gens autour de sa tente, & lui servent d'officiers, de vassaux, & de courtisans. Ils s'arrêtent dans tous les lieux où il juge à propos de fixer sa résidence, & se mettent en marche, pour changer de camp, lorsqu'ils en reçoivent l'ordre. Leur emploi est héréditaire; mais s'ils meurent sans enfans mâles, tous les chefs de la Tribu s'assemblent, & procédent à l'élection d'un autre Scheïk, sous l'autorité du grand Emir.

Comment ces Arabes se gouvernent.

Le même Ecrivain assure qu'un de ces Emirs, plus puissant en sujets & en vassaux que tous les autres, a le titre de Roi. Il fait sa résidence dans un désert situé sur le chemin de la Mecque, à une égale distance de cette ville & du mont Sinaï. Le Grand Seigneur lui envoye chaque année un magnifique présent, pour l'engager à protéger les caravanes qui se rendent à la ville sainte. Il fait de semblables gratifications à d'autres Emirs; qu'il est obligé de ménager par les mêmes motifs. Les Turcs ont appris par de tristes expériences que la force ne peut rien contre un peuple retranché dans des déserts stériles, où une armée périroit de misere avant de pouvoir joindre l'ennemi. On assure que quelques Emirs ont sous leur dépendance des villes & des villages, dont ils tirent des tributs.

Emir qui prend le titre de Roi.

Les revenus de ces Princes sont peu considérables, parce qu'ils n'exigent pas de grandes contributions de leurs sujets. Mais d'un autre côté ils n'ont ni officiers ni milices à payer, & la simplicité qui regne dans leur Cour ne les oblige pas à de grandes

Revenus & richesses des Chefs.

dépenses. Leurs principales richesses consistent en haras & en troupeaux. La plûpart font le commerce avec les caravanes qui passent sur leurs terres, & troquent leurs chevaux & leurs bestiaux pour des toiles, des draps, du caffé, du riz & d'autres denrées dont ils ont besoin. Leurs sujets s'adonnent au même trafic. Ces Emirs cachent dans leurs tentes tout l'argent qu'ils peuvent amasser, & quelques-uns d'entre eux ont des trésors considérables. Les plus puissans peuvent mettre en campagne cinq ou six mille soldats.

Forme des jugemens.

Les Scheïks, ou Chefs du second ordre, sont les juges ordinaires de tous les différends : mais on peut appeller de leurs sentences au tribunal des Emirs. Quelquefois les procès se terminent à l'amiable par un arbitre que les parties choisissent. Ceux qui ont quelque grace à solliciter se rendent à la tente de l'Emir, & lui présentent leur requête. Quand la réponse est favorable, l'Emir rend lui-même la requête, après y avoir mis son cachet. Autrement il la déchire, & la fait rendre par un tiers au suppliant. Si celui-ci obtint ce qu'il de-

mande, il remercie l'Emir avec de grandes démonſtrations de reconnoiſſance; s'il eſt refuſé, il ſe retire ſans ſe plaindre, en lui diſant : *Dieu vous donne une longue vie.*

Loix pénales.

Les grands crimes ſont rares chez ce peuple. On les punit par la priſon, la baſtonnade; en coupant la barbe aux coupables, ce qui eſt le ſupplice le plus ignominieux; en leur tranchant la tête, en les condamnant au feu, & par d'autres châtimens proportionnés à l'énormité de l'action.

Mœurs & façons de vivre de ces Arabes.

Ces *Badowis* habitent depuis plus de trois mille ans les déſerts de l'Arabie, campant ſous des tentes dans toutes les ſaiſons, n'ayant aucune demeure fixe, s'arrêtant dans les lieux où ils trouvent de l'eau, des fruits, & des pâturages pour leurs nombreux beſtiaux. Cette vie errante a pour eux des charmes inconcevables, & leur paroît infiniment plus douce que celle qu'on mene dans les villes. Leurs habits ſont d'une toile groſſiere, avec un turban & des caleçons de même étoffe; les bras, les jambes & les pieds nuds, une ceinture de cuir, & un poignard. Ils ſe nourriſſent communément de lait, de miel, de riz, de

fruits ſauvages & de légumes. Ils mangent auſſi de la chair de bœuf, de mouton, de chevre, & de chameau. L'eau eſt leur boiſſon ordinaire; mais quand on leur offre du vin & d'autres liqueurs fortes, ils ne ſe font point un ſcrupule d'en boire. Ceux qui ſont attachés au ſervice de l'Emir vivent en commun. On leur ſert une grande marmite de pillau, qui a deux pieds de diamètre & de profondeur. Ils s'aſſeyent autour, ſur leurs talons, s'appuyant ſur le bras gauche, de maniere que l'épaule de l'un touche l'eſtomac de l'autre, & que chacun ait l'uſage libre du bras droit. Ils mangent avec leurs doigts, n'ayant ni cuillers, ni fourchettes, ni couteaux. Ce qui tombe à terre ſe remet dans le vaſe. Quand chacun a pris ſa réfection, il ſe retire, & d'autres ſuccédent. Ils boivent dans une grande urne, qu'ils ſe paſſent de main en main. Après le repas, ils mangent des fruits, ils prennent du caffé, & fument du tabac.

Leurs tentes ſont de poil de chévre. Ils y habitent avec leur famille, & en hyver ils y reçoivent leurs beſtiaux. Les Emirs placent la leur au

milieu du camp qu'ils occupent, & les autres tentes s'arrangent en cercle autour de leur pavillon. Lorsque l'Emir fait battre la retraite au commencement de la nuit, on éteint les lumieres dans toutes les tentes, & chacun se met au lit. Le camp est alors gardé par des chiens, qui environnent son enceinte.

Les Chefs de tribu ont ordinairement plusieurs tentes, de différente grandeur. L'une sert de salle d'audience, l'autre de férail : le reste est habité par des domestiques. Les meubles & les ustensiles en sont fort simples, & se réduisent au pur nécessaire. Les tentes & le bagage, lorsqu'on est en marche, sont portés par des chameaux. Tout cela se charge avec une singuliere promptitude, & il n'y a rien de si leste que ces mouvemens. Les hommes vont à cheval, en ordre de bataille, précédés de leur Emir qui regle les campemens. Les femmes suivent avec le bagage, les unes sur des chameaux, la plûpart à pied, portant les enfans qui ne peuvent marcher, & conduisant les nombreux troupeaux qui appartiennent à la tribu. Il est rare qu'ils s'arrêtent plus de quinze jours

dans le même lieu. Ils marchent ordinairement la nuit, pour être à l'abri des chaleurs, sans autre guide que les étoiles.

Leurs armes sont l'arc, la lance, le sabre, la hache, & un bouclier couvert de peau de poisson. Ils ne connoissent point l'usage des armes à feu, & ils les craignent extrêmement. Leur maniere de faire la guerre est semblable à celle des Persans; c'est-à-dire, qu'ils se battent rarement en pleine campagne, & qu'ils n'attaquent guère l'ennemi sans être sûrs de le vaincre.

On leur a reproché dans tous les tems une avidité insatiable, & un penchant invincible pour le brigandage. Il est certain que les caravanes, de quelque religion & nation qu'elles soient, ne traversent jamais sans danger les déserts qu'ils habitent. Les Emirs exigent des sommes considérables pour le droit de passage, & tirent d'ailleurs un prix exorbitant de l'eau & des vivres qu'ils donnent aux étrangers. Leur avarice ne se borne pas toujours à ces vexations. Il y en a qui attaquent de vive force les passans, & qui les dépouillent de tout. Il est rare qu'ils ôtent la vie à ceux qui

ne se défendent pas ; mais lorsqu'on leur résiste, & qu'ils voyent couler le sang de leurs camarades, ils sont cruels & implacables.

On assure d'un autre côté qu'ils sont également civils & généreux envers les étrangers qui leur demandent l'hospitalité, & qui se livrent à eux avec confiance. Leur coutume est de défrayer généralement leurs hôtes, & de leur procurer tous les agrémens possibles. Les femmes elles-mêmes s'empressent de les servir, leur préparent à manger, font panser leurs chevaux, & veillent avec soin à la sûreté de leur bagage. Si c'est un hôte de distinction, l'Emir le fait complimenter, & lui envoye les plus beaux tapis & les plus riches carreaux de sa tente.

Leurs occupations & leurs plaisirs.

Les occupations & les divertissemens des hommes sont de monter à cheval, de chasser, de tirer de l'arc, de joûter avec la lance en présence de leurs Schéïks & de leurs Emirs. Ils excellent dans tous les exercices d'adresse. Les femmes s'occupent des soins domestiques, & particulierement de la conduite & du gouvernement des troupeaux. Elles se visitent

quelquefois entre elles. Une Dame de condition ne sort jamais sans être accompagnée d'une nombreuse suite d'esclaves femelles. Elle est montée sur un chameau, garni d'un tapis, & orné de fleurs. Un voile blanc la couvre depuis la tête jusqu'aux pieds. Une de ses femmes tient la bride du chameau, & de tems en tems elle est relevée par une autre esclave. Pendant le chemin elles récitent des chansons, dont le sujet ordinaire est l'éloge de leur maîtresse. Dans les visites que les Dames se rendent, après les premiers complimens, on répand des eaux de senteur, on brûle des parfums, on présente du caffé, du sorbet, & du tabac; car les femmes fument ici comme les hommes. Le reste du tems se passe à chanter, à jouer des instrumens, ou à raconter des histoires. Les Arabes chantent lentement, avec de longues tenues, & toujours sur la même modulation. Ils s'abstiennent généralement de la danse, comme d'un exercice indécent.

Mariages. Les mariages se traitent ici avec le même mystere qu'une intrigue galante en Espagne & en Italie. La premiere

premiere démarche que fait le prétendu, eſt de tâcher de ſe procurer la vue de la perſonne qu'il recherche ; ce qu'il obtient quelquefois du pere, qui le fait cacher dans ſa tente, & quelquefois de la fille même, qui s'appercevant des deſſeins de ſon amant, laiſſe tomber ſon voile comme par hazard, & ſe fait voir quelques momens. Les peres ne donnent point de dot, & font même payer leur conſentement, ſuivant la beauté des filles & la fortune des maris. Le payement ſe fait en beſtiaux, dont le nombre eſt ſtipulé dans le contrat. Quand les parties ſont d'accord, les Dames des deux familles s'aſſemblent dans la tente de la mariée. On la conduit au bain, on la parfume, on lui peint les ſourcils en noir, & les ongles en rouge ; on lui imprime ſur le corps différentes marques. On l'habille enſuite le plus proprement qu'il eſt poſſible, en la chargeant de bracelets, d'anneaux, & de médailles, & en jettant de la poudre d'or ſur ſes vêtemens.

Quand elle eſt ainſi parée, on la met ſur un chameau, couvert d'un tapis, & orné de feuillages & de fleurs. On la conduit au ſon des voix & des inſ-

trumens, à la tente où le mariage doit être célébré. Les Dames l'y accompagnent, & les hommes, parmi lesquels est l'époux, s'assemblent séparément dans une tente voisine. On se livre de part & d'autre à toutes sortes d'amusemens tant que la journée dure. Quand la nuit est venue, les Dames conduisent la mariée chez l'époux, qui l'attend seul dans une tente, & qui la reçoit sans parler, & sans faire le moindre mouvement. L'épouse s'approche, en gardant aussi le silence, & se prosterne aux pieds du mari, qui lui ceint le front d'un ruban, d'où pend une médaille d'or ou d'argent. Ensuite la femme se retire. Elle revient quelque tems apres avec d'autres habits, & cette seconde entrevue se passe de la même maniere. Elle arrive enfin pour la troisiéme fois, après avoir encore changé de vêtemens. Alors l'époux l'embrasse avec transport, & la reconduit à sa tente, où on les laisse seuls une demi-heure. Après cela l'époux la quitte, pour rejoindre la compagnie, & montre à tout le monde les preuves incontestables de la virginité de son épouse. Chacun le félicite de sa bonne fortune,

& les divertiſſemens recommencent. Un ancien uſage ne permet pas au pere de la mariée d'aſſiſter à cette cérémonie, parce qu'il eſt cenſé s'affliger de ce que ſa fille eſt entre les bras d'un homme.

Dans certaines Tribus on pratique une coutume aſſez particuliere. L'époux accompagné d'une troupe de jeunes gens, armés comme lui d'un bâton, ſe rend à la tente de la mariée, comme pour l'enlever de force. Des femmes armées de la même maniere, s'oppoſent à ſon entrepriſe. Il faut qu'il triomphe de leurs efforts, s'il veut jouir ce jour-là de ſon épouſe. Ce choc eſt ſi ſérieux, que le mari s'en tire difficilement ſans recevoir pluſieurs bleſſures, qui l'obligent quelquefois de ſe mettre au lit. C'eſt particulierement dans l'Irak Arabi & dans la Syrie, que cette ridicule pratique eſt en uſage.

Les Badowis n'épouſent ordinairement qu'une femme, quoique la Loi leur permette d'en prendre pluſieurs. Ce n'eſt pas qu'ils ſoient moins ſenſuels que les autres Arabes, comme Salmon l'aſſure très-gratuitement; mais c'eſt que la polygamie ne s'ac-

corde pas avec leur pauvreté, ni avec la vie errante & libre qu'ils menent. On peut croire ce que l'Auteur rapporte de leur modestie, & de leur éloignement pour les discours qui blessent la pudeur ; mais il ne mérite aucune créance, quand il dit qu'ils ont une grande vénération pour la chasteté, & que plusieurs d'entre eux se font un mérite de la pratiquer. La continence n'a jamais passé chez les Musulmans pour une vertu, & le célibat est positivement défendu dans l'Alcoran.

CHAPITRE X.

Autres particularités relatives aux Arabes des villes & à ceux du désert. Portrait général de ce peuple.

Figure & habillement des hommes.

Les Arabes sont en général d'une petite taille, & d'une constitution robuste. Ils ont le corps maigre, le teint bazané, les yeux noirs & pleins de feu, le poil brun, la physionomie plus spirituelle qu'agréable, la voix grêle & foible, comme celle des femmes. Ils laissent croître leur barbe,

& croyent qu'il eſt honteux de la couper.

L'habillement, dans les conditions diſtinguées, conſiſte dans un caleçon de toile fine, qui couvre la ceinture, les cuiſſes & les jambes, & par-deſſus lequel on met une chemiſe de ſoye, qui embraſſe tout le corps, & qui deſcend encore plus bas que le caleçon. On ajoute à cela un *Kaſtan*, ou robe de ſoye, à larges manches, laquelle tombe un peu au-deſſous des genoux. Dans les lieux où l'hiver eſt un peu rigoureux, on met, dans cette ſaiſon, par-deſſus le Kaftan, une longue robe de drap, garnie de fourure, à laquelle on joint quelquefois une autre robe ſans manches. Ils ont autour des reins une large ceinture de cuir, brodée d'or ou d'argent, dans laquelle ils paſſent un couteau d'un pied de long, enfermé dans un fourreau, avec un petit poignard, qui a auſſi ſa gaîne. Ils ne portent l'épée que dans les voyages, ou lorſqu'ils vont à la guerre. Le peuple eſt vêtu de caleçons de groſſe toile, avec une chemiſe & un Kaftan de même étoffe, & un ſurtout ſemblable pour l'hiver.

Habillement & portrait des femmes.

L'habit des Dames est plus riche que celui des hommes. Leur Kaftan descend jusqu'aux talons. Ses manches sont étroites & courtes ; mais celles de la chemise sont si longues, qu'elles pendent quelquefois jusqu'à terre. Elles n'ont point de souliers ni de pantoufles dans leurs maisons; mais lorsqu'elles sortent, elles mettent des petites bottines. Au lieu de turban, qui est la coeffure des hommes, elles portent une petite toque de drap d'or ou d'argent, autour de laquelle elles roulent une bande de mousseline, ornée d'une riche broderie. Un voile leur tombe sur le devant du visage, & lorsqu'elles vont par la ville, elles jettent sur leur tête un autre voile, qui leur couvre la moitié du corps. Hamilton assure que dans les royaumes d'Oman & de Fartach, les femmes vont nues, excepté de la ceinture aux pieds.

Les Dames qui n'exposent point leur teint aux injures de l'air, ont la peau aussi belle & aussi blanche que celle des Européennes. Mais elles se noircissent les levres en les piquant avec de petites aiguilles, & en y appli-

quant une herbe caustique. Elles se gâtent de la même maniere les gencives. Elles peignent aussi en noir, non-seulement leurs sourcils, mais la partie supérieure des paupieres, afin que leurs yeux paroissent plus grands. Elles se piquent les bras, les mains & d'autres parties du corps, pour y tracer diverses figures bleuâtres. Mais elles peignent en rouge leurs ongles & l'extrémité de leurs doigts. Plusieurs d'entre elles se percent les oreilles & les narines, pour y passer des anneaux. D'autres roulent des rubans de diverse couleur autour de leurs bras & de leurs jambes, & s'attachent aux orteils des bagues précieuses. Quelques-unes mettent dans leurs cheveux des morceaux de corail, de verre, ou de métal, dont le cliquetis, lorsqu'elles font le moindre mouvement, imite le bruit des sonnettes. Enfin, il y en a qui s'appliquent sur le visage des mouches bleues; mais ces derniers usages ne se pratiquent que chez les Arabes du désert.

Maisons, meubles.

Leurs maisons ne sont bâties que de terre battue, réduite en mortier, & mêlée d'un peu de paille. Les toits sont en terrasse. Les meubles se rédui-

ſent à quelques couſſins, à des coffres couverts de chagrin ou de poil de chameau, à des nattes & des tapis, qui ſervent de ſiéges & de tables, & à des matelats fort minces ſur leſquels ils couchent. Quand ils prennent leur repas, ils étendent un grand cuir rond ſur une natte, & ils attachent ſur ſes bords une petite toile rayée, qui ſert de ſerviette. Ils ne connoiſſent point l'uſage des fourchettes ni des couteaux; mais chacun a une cuillier de bois, pour prendre les choſes liquides. On ſert les viandes dans des plats de cuivre étamés. Les convives ſont aſſis les jambes croiſées, à moins qu'ils ne ſoient d'une condition inférieure à celle de l'hôte; car dans ce cas ils doivent être ſur les talons. Chacun a devant lui une petite aſſiette, ſur laquelle il poſe les viandes qu'il prend au plat avec la main. Le pilau eſt leur mets favori. Chacun a la liberté de ſe retirer lorſqu'il ne mange plus, & à meſure que les convives ſe levent il en ſuccéde de nouveaux. Les domeſtiques prennent enſuite la place des maîtres. Les femmes mangent dans un lieu ſéparé. On aſſure que dans le royaume de Maſcat les maîtres dînent

Repas.

quelquefois avec leurs esclaves, & que le Roi reçoit à sa table des gens du peuple.

Au sortir du repas, ils passent dans une sale, où on leur présente des fruits, du café, de l'opium, du sorbet & des pipes. On y brûle dans des cassolettes de l'encens, de la myrrhe & d'autres parfums, dont les convives reçoivent la fumée dans leurs habits, sur lesquels on jette aussi de l'eau rose. Toutes ces choses se pratiquent, non-seulement dans les repas de cérémonie, mais dans les visites.

Monnoies & poids du pays.

Les monnoies les plus répandues dans le pays, sont 1. Les *Talers*, sorte de piastres orientales, qui ont grand cours à Mocka, & dont la valeur est déterminée, non-seulement par le poids, mais par la finesse de l'argent. 2. Les *Sequins de Venise*, & d'autres pieces d'or, qui viennent d'Egypte, de Turquie, ou d'Allemagne. Les Arabes ne reçoivent point dans le commerce d'autre monnoie d'or. 3. Les *Komassié*, dont la valeur varie suivant les cantons. 4. Les *Kabiers*, monnoie idéale, en usage dans les calculs, & dont quatre-vingts font un Taler. 5. Les *Budgeroek*, piéces

d'un métal commun, peu différent du fer. Elles ont principalement cours à Mascat. Un de leurs côtés représente une croix, & *Lockhart* assure qu'elles ont été originairement fabriquées par les Portugais, dans le tems qu'ils étoient maîtres d'Ormuz & de la côte opposée de l'Arabie, où est Mascat. 6. Les *Memoedaas*, petites pieces d'argent, dont chacune vaut trente Budgeroek.

Leurs poids sont le *Bahar*, qui pese 420 livres; le *Frassel*, qui en pese 28; le *Man*, qui est la dixiéme partie du Frassel; le *Fahé*, qui est la quarantiéme partie du Man, & le *Koffilé*, qui est la dixiéme partie du Fahé.

Routes fréquentées.

L'Arabie heureuse étant un pays très-fréquenté dans presque toute son étendue, à cause de la richesse de son commerce, on y voit plusieurs grandes routes bien entretenues, qui rendent la communication facile d'un lieu à l'autre. Mais dans les deux autres Arabies, il est très-rare de trouver des chemins frayés. On ne rencontre presque par-tout, que des déserts & des sables mouvans, sans aucun vestige d'hommes ni d'ani-

Pays déserts.

maux. Dans ces affreuſes ſolitudes on n'a d'autres guides que le compas, la bouſſole, & le cours des aſtres. On voyage par caravanes de deux ou trois cents hommes, pour être en état de ſe défendre contre les brigands qui errent dans ces quartiers. Il faut porter des tentes, des lits, des vivres, du bois, des outres remplies d'eau, & toutes les choſes néceſſaires à la vie, parce qu'on ne trouve dans le pays ni hôtelleries ni caravanſerais. Tout cela ſe charge ſur le dos des chameaux, l'uſage des voitures à roues étant inconnu en Arabie. On marche quelquefois pluſieurs jours ſans rencontrer une ſeule ſource. L'expérience apprend aux Arabes qu'il y a de l'eau dans tous les lieux où il croît des arbres. On aſſure que les chameaux la ſentent dans l'éloignement, & doublent alors le pas, ſur-tout lorſqu'ils ont été quelques jours ſans boire.

Comment on y voyage.

L'uſage des caravanes, ſoit de marchands, ſoit de pélerins, eſt d'élire un chef, auquel on donne le nom de *Caravan-baſſa*. Ses fonctions, pendant tout le cours du voyage, ſont de maintenir l'ordre dans la troupe, d'appaiſer les différends, de régler & de payer

Chef des caravanes.

les contributions que les Emirs exigent lorsqu'on passe sur leurs terres.

Les traites sont plus ou moins longues, selon la nature des lieux, & l'abondance des provisions. Les plus fortes sont de dix & douze heures. Chacun se tient à côté de son bagage, & ne perd jamais de vue ses chameaux & leurs conducteurs. Cette vigilance est d'autant plus nécessaire, qu'on marche ordinairement pendant la nuit, & qu'on rencontre dans le chemin certains voleurs, qui coupant les cordes avec lesquelles on attache les chameaux l'un à l'autre, emmenent furtivement plusieurs de ces animaux, & les cachent dans des lieux déserts où il n'est pas possible de les joindre.

Adresse de certains voleurs.

Les caravanes s'arrêtent par préférence dans les endroits où il y a de l'eau. Elles ont coutume d'y trouver une race particuliere de pauvres Arabes appellés *Shaoux*, dont le principal métier est d'offrir leurs services aux voyageurs, de leur apporter de l'eau, des fruits & d'autres subsistances, & de faire sentinelle autour du camp.

Race d'Arabes appellés Shaoux.

Dans tous les pays de la domination des Arabes, on ne voyage sûre-

Précaution indispensable.

ment qu'avec l'habit Mahométan. Ainsi les étrangers doivent nécessairement se conformer à cet usage. La plus grande incommodité qu'éprouvent les caravanes vient de la disette d'eau. Le pays n'offre qu'un très-petit nombre de rivieres, & les sources y sont à proportion aussi rares. On rencontre des citernes; mais leur ouverture est si étroite, que trois personnes peuvent à peine y puiser en même-tems; de maniere que les derniers venus attendent quelquefois plus de deux heures. Les voituriers s'en emparent d'abord, & ne permettent d'en approcher qu'après que les bêtes de charge ont été abreuvées.

Qualités morales de ce peuple.

Quant aux qualités morales des Arabes, les Ecrivains ne sont pas d'accord dans le jugement qu'ils en portent, peut-être parce que chacun ne parle que de ceux dont il a plus particulierement étudié les mœurs. On convient néanmoins assez généralement que les Arabes qui vivent dans les villes, ont les manieres plus polies, & le caractere plus sociable. Un Voyageur *, cité par Salmon, fait un grand éloge de ceux de Mascat. Il assure qu'ils sont également civils &

* Say, Capitaine Anglois.

bienfaisans, qu'ils n'inquietent personne sur la religion, qu'on peut voyager sans crainte dans leur pays, & qu'on n'y entend jamais parler de vols ni de meurtres. Il ajoute qu'ayant fait naufrage sur leurs côtes, il reçut toutes sortes de secours de ces Arabes, qui l'aiderent à repêcher une partie des effets que la mer avoit submergés.

Quoi qu'en dise cet Ecrivain, il est prouvé par d'autres témoignages que les Arabes de Mascat, ainsi que ceux d'Aden, de Mocka, & des autres contrées maritimes, ont souvent exercé de grandes violences contre les étrangers. La Roque observe, que loin d'être compatissans pour les malheureux, ils ne cherchent qu'à tourner à leur profit les disgraces d'autrui, & qu'ils laissent à peine la vie à ceux qui font naufrage sur leurs côtes. Leurs pyrateries sont connues dans la Mer rouge, dans le Golfe Persique, & dans les Mers voisines, où ils n'insultent que trop fréquemment les navires qu'ils peuvent attaquer avec avantage. Plusieurs Marchands Européens ont essuyé de pareilles violences jusque dans les ports de l'Arabie.

Ces peuples sont naturellement graves & sérieux. Ils parlent peu ; ils ne s'interrompent jamais dans la conversation ; leurs discours ne sont accompagnés d'aucun geste. Ils sont doux, réservés, & d'une modestie extrême dans leurs entretiens, s'abstenant de toute parole libre ou offensante. Ils se piquent entre eux de la plus exacte probité. Ils sortent difficilement de leur caractere flegmatique ; mais ils sont terribles dans la colere. Ils ont de l'esprit, de la pénétration, de l'ouverture pour les sciences, & d'autres dispositions heureuses qu'ils cultivent peu. On ne tire de leur pays aucune production de l'art qui fasse honneur à leur industrie. Ils sont superstitieux, principalement dans leurs maladies, ayant recours aux invocations & aux sortiléges, qui se font par le ministere de certaines femmes. La plûpart portent au cou des sachets, qui contiennent des caracteres magiques, auxquels on attribue différentes vertus. Je n'ai rien de plus particulier à dire de ce peuple.

Fin de l'Histoire des Arabes & du septième Volume.